Offert

par Monsieur Amy

A

son Cousin et Ami

Chansons

anciennes et nouvelles,

recueillies par Lejoncourt.

Avertissement.

J'ai réuni dans ce Recueil, qui embrasse une période de cinquante ans, les productions les plus remarquables de tous les genres de chant; mais sans m'astreindre à l'ordre chronologique.

C'est le résumé de cent volumes : depuis le bon Panard, jusqu'au jeune et énergique Pascal, tous les Chansonniers français y figurent.

J'y ai joint quelques récits plus ou moins facétieux, et plusieurs pièces de vers qui m'ont paru pouvoir être récitées à table.

J'ai cru inutile de joindre aux airs notés, un accompagnement de piano ou de guitare; l'intonation étant facile à saisir avec un instrument quelconque.

J'ai désigné sous le titre générique d'air type, ceux qui ont été adaptés a d'autres chansons.

Ma main devient rebelle, ma vue est fatiguée et ma voix chevrotte; c'est pourquoi je fais mes adieux à la Calligraphie et aux flons flons.

flon-flon
(vulgar music)

Mettons l'histoire en chansons,
afin que le peuple l'apprenne.

Avertissement.

Ce Recueil est le résumé de cent volumes : Depuis Thibault, Comte de Champagne et Roi de Navarre en 1435, jusqu'à l'immortel Beranger qui écrivait encore en 1835, c'est-à-dire depuis quatre siècles, tous les Chansonniers français de quelque renom, sont venus se ranger dans cette joyeuse galerie, mais pêle-mêle et sans respecter leur ordre chronologique.

J'ai désigné sous le titre générique d'air type ceux qui ont servi et servent de timbre à d'autres chansons La plupart, d'ailleurs, sont connus, au moins de mes contemporains

Il m'a paru inutile de joindre aux airs notés, un accompagnement de piano ou de guitare ; l'intonation étant facile à saisir avec un instrument quelconque, fût-ce même un flageolet.

J'y ai joint quelques récits plus ou moins facétieux, et plusieurs pièces de vers qui m'ont paru de nature à pouvoir prendre place dans ce monument élevé à la chanson.

Quant à son exécution matérielle, si elle laisse, sans doute, beaucoup à désirer, c'est au moins une œuvre de patience ; en effet, il ne m'a pas fallu moins de trois années pour la conduire à sa fin.

J'ai employé pour matériaux les meilleurs papiers et encres de couleur blanc, bleu rouge qu'il m'a été possible de me procurer. Si le hasard protège mon œuvre, on pourra, dans le siècle à venir, juger du degré de perfection de ces matériaux par l'altération plus ou moins profonde qu'ils auront subie.

Ma main devient rebelle et ma vue est fatiguée ; c'est pourquoi je fais ici mes adieux à la Calligraphie et aux chansons.

Préface.

Chacun son goût : mal avisé, peut-être,
Je ne vais pas sous l'ombrage d'un hêtre
M'inspirer au bruit d'un ruisseau,
Car j'eus toujours horreur de l'eau.
Les Chansonniers n'ont pas, d'ailleurs cette manie
D'évoquer à grand bruit le dieu de l'harmonie :
Du fils de Sémélé suivant le char vainqueur,
Ils pressent du raisin l'enivrante liqueur ;
Et souvent à l'abri d'un pampre tutélaire,
Jaillit de leur cerveau le refrain populaire.
Anacréon qui brille au rang des plus fameux
A Bacchus, à Vénus, a dû ses chants heureux.
Voyez chez nous Maître Adam, né poète,
Collé, de la chanson spirituel interprète ;
Santeuil et Latteignant, Grécourt et Voisenon,
Bernis, abbé de Cour et le joyeux Piron,
Ségur, Armand-Gouffé dont la muse féconde
Barbouilla de raisin sa face rubiconde,
Sabler Porto, Pomard dans un festin joyeux
Je l'ai vu, moi qui parle, oui vu de mes deux yeux.

Ah ! puisque j'ai pour moi ces modèles illustres
Je veux, quand je devrais mourir avant trois lustres,
Toujours en fredonnant mes futiles chansons
De la voix d'Elodie entendre les doux sons,
Palper ses charmes nus, aspirer son haleine
Et d'Aï pétillant vider ma coupe pleine,
Afin qu'on puisse dire en un temps à venir :
« Comme ces bons vivants il a voulu finir. »

A la Lyre.

Air : J'aime à jouer avec les grâces.

Délices de l'ancienne Grèce,
Aide-moi, Lyre enchanteresse,
A fuir les outrages du temps ;
Sauve-moi du commun naufrage,
Et conduis-moi sur ce rivage
Où tout est gloire, hymne et printemps.

Sauve-moi du Dieu redoutable
Qui, d'un pied superbe, indomptable,
Foulant les monuments des arts,
Emporte, d'une aîle légère,
La guirlande de la bergère,
Et la couronne des Césars.

Beaux d'une éternelle jeunesse,
Vous êtes, chantres du Permesse,
Contemporains de l'univers ;
Et les feux que, dans son délire,
Sapho confiait à sa lyre,
Sont immortels comme ses vers.

de Bridel.

Thibault, Comte de Champagne. (1233)

Las ! si j'avais pouvoir d'oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder,
Finirais mon martyre :
Mais las ! mon cœur je n'en puis ôter,
Et grand affolage (grande folie)
M'est d'espérer :
Mais tel servage
Donne courage
A tout endurer.
Et puis comment, comment oublier
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très-doux, très-doux regarder ?
Mieux aime mon martyre.

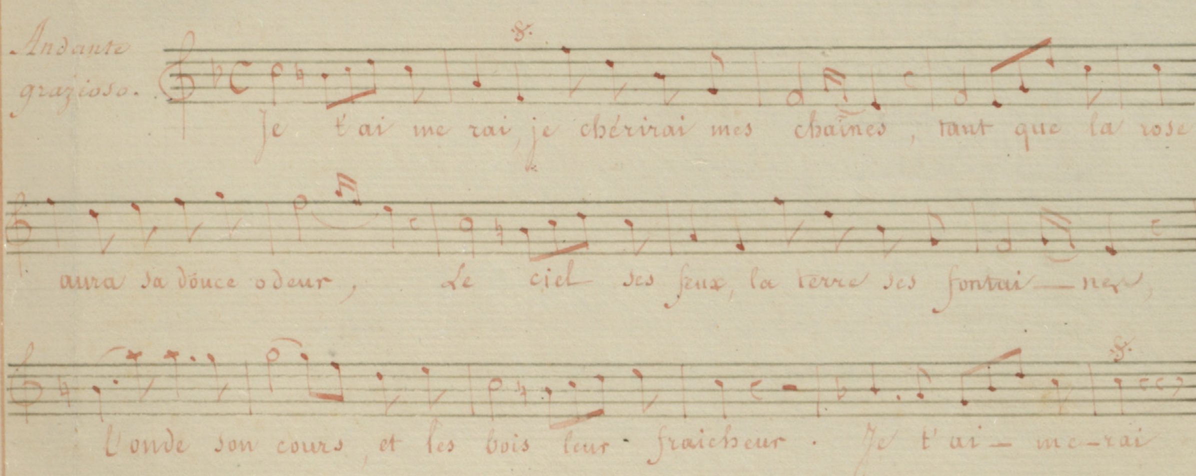
Raoul, Comte de Soissons (1318)

Ah ! belle blonde !
Ah ! corps si gent !
Perle du monde,
Que j'aime tant !
D'une chose ai bien grand désir,
Et c'est d'un baiser vous tollir (dérober.)
Ah belle blonde &a.

Si par fortune
Courroucerïés,
(Vous vous courrouciez)
Cent fois pour une,
Vous le rendrais bien volontiers.
Ah ! belle blonde &a.

Mon délire.

Musique de Gatayes. (1808)



Je t'aimerai, je te serai fidelle
Tant que l'épine armera les buissons,
Que du caillou jaillira l'étincelle,
Tant que l'écho répètera les sons.

Je t'aimerai, tant que dans la nature
Succèderont les roses aux boutons,
Aux noirs frimats une aimable verdure,
Les fruits aux fleurs, les saisons aux saisons.

Charles d'Orléans, père de Louis XII (1424)

Trop estes vers moy endettée;
Vous me devez plusieurs baisiers:
Je voudroye moult (fort) voluntiers
Que la dette fut acquittée;
Quoique vous soyez excusée
Que n'osez pour les faux dangiers.
Trop estes vers moy endettée;
Vous me devez plusieurs baisiers.

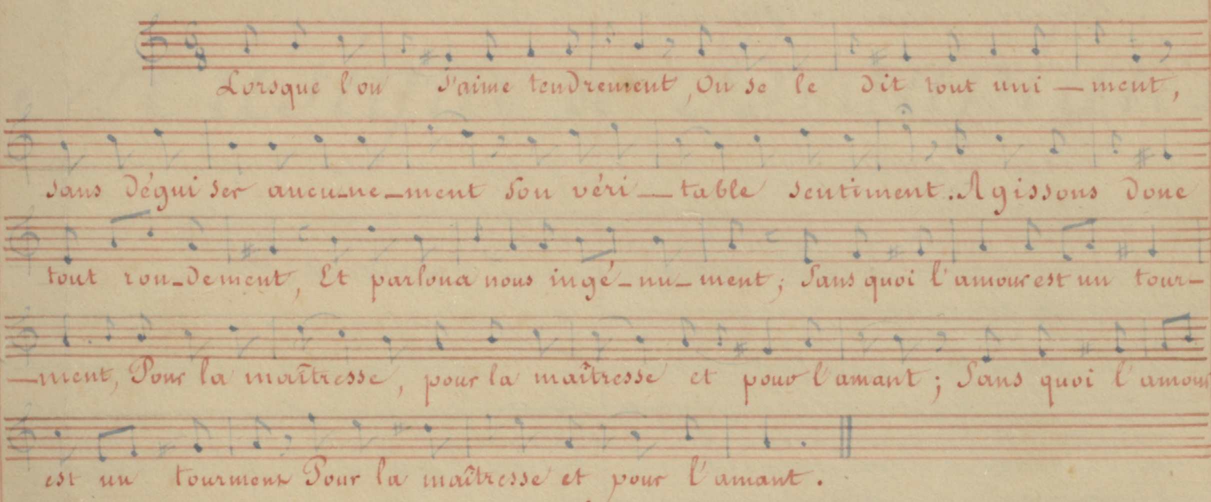
J'en ai bonne lettre scellée.
Payez-les, sans tenir si chiers:
Autrement, par les Officiers
D'Amour, vous serez arrêtée.
Trop estes vers moy endettée;
Vous me devez plusieurs baisiers.

Epitaphe de la fameuse Laure, par François 1er, en 1545.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le sçavoir,
Furent vaincus chez l'amant par l'aimée.
O gentille ame! étant tant estimée
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours reprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

Le contrat d'amour.

Paroles et musique du Cousin Jacques.



Faisons ensemble le serment
De nous croire en tout bonnement
De n'être jaloux nullement ;
Voilà le charme, l'agrément
Qui dans un tendre engagement
Nous assure un destin charmant.
Sans quoi l'amour &a.

Sans recourir au compliment,
Parlons nous toujours poliment,
Ce n'est qu'un fol entêtement
Qui fait s'exprimer durement ;
Et l'un à l'autre, en s'estimant,
L'on se doit du ménagement.
Sans quoi l'amour &a.

Surtout pas trop d'empressement
A prouver votre attachement.
Un tendron devient alarmant,
S'il me caresse à tout moment ;
Evitez cet air d'engouement,
Que la raison toujours dément.
Sans quoi l'amour &a.

Fuyez dans votre ajustement
Le goût qu'on a communément ;
Ou, pour parler plus clairement
Habillez-vous entièrement ;
Car la décence, assurément,
De votre sexe est l'ornement.
Sans quoi l'amour &a.

Pour dernier avertissement,
Evitez scrupuleusement
Dans votre humeur le changement.
Un tendron qui boude aisément
On ne sait pourquoi, ni comment,
M'inspire un refroidissement.
Par là, l'amour &a.

Si vous signez ce règlement,
L'amour l'affichera dûment
Partout son arrondissement,
Et dira dans son mandement
Que pour vivre heureux en s'aimant
Tout dépend du commencement.
Sans quoi l'amour &a.

A Isménie.

Air: Compagnons aux faces vermeilles &ca.

Accours jeune Isménie,
Viens m'embraser d'un feu divin;
Viens charmant génie,
Verse du vin!

Souvent je crois entendre encore
Retentir le clavier sonore,
Qui dans tes concerts ravissans,
Parmi les feux éblouissans
A troublé tous mes sens!
Accours &ca.

Je veux, à la foule enivrée
T'enlever, maîtresse adorée;
Oui, retournons aimer aux champs,
Viens prêter à mes faibles chants
Tes accords touchants.
Accours &ca.

Si je peins la beauté touchante
Dont le doux regard nous enchante
Je prendrai le modèle en toi;
Prélude alors avec émoi...
Viens poser devant moi!
Accours &ca.

Lorsque d'une voix attendrie,
Je parlerai de la patrie,
Que tes accords mélodieux
Et tes accents harmonieux
Semblent venir des cieux!
Accours &ca.

Mais tu rendras des sons plus graves
Quand je flétrirai ces esclaves
Valets dorés d'inutiles tyrans,
Qui du pouvoir se disputent les rangs;
Qu'ils sont petits ces grands!
Accours &ca.

Un jour, si Thémis en alarmes
Sur ma muse criant: aux armes!..
Venait suspendre nos concerts;
Malgré Minos et les enfers,
Je dirais dans les fers:

Accours jeune Isménie,
Viens m'embraser d'un feu divin,
Viens, charmant génie
Verse du vin!

Lejoncourt.

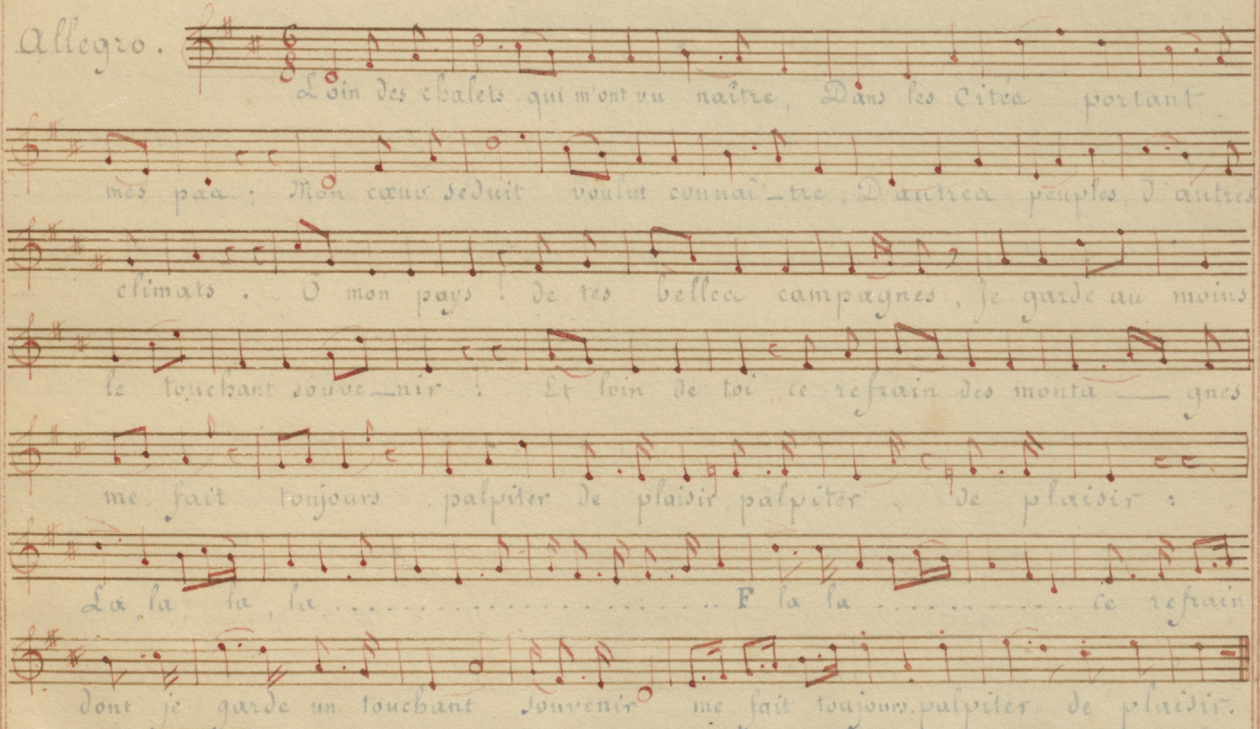
1837.

Les souvenirs du pays.

Paroles de Bétourné.

Musique de Beauplan.

Allegro.



Quand reverrai-je la Colline
Où l'on respire un air si frais?
Et le Château qui la domine,
Et ses jardins et ses forêts? Ô mon pays

Que je regrette au sein des villes
La douce paix de nos hameaux,
Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
Nos jours de fête et nos travaux! Ô mon pays

A mon Cigarre.

Air : Ah ! sans regret mon âme partez vite &c.

Du soleil brûlant des Antilles,
Toi, que mûrirent les ardeurs ;
Toi, la terreur des jeunes filles,
Viens bannir mes tristes langueurs.
De mon briquet a jailli l'étincelle,
Je sens déjà ton parfum précieux :
De mes ennuis, ô compagnon fidelle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Quand je vois ta vapeur chérie
Tourbillonner si mollement,
Pour moi le flambeau de la vie
Semble s'user plus doucement.
Fougueux amour, ton angoisse éternelle
N'est plus alors qu'un songe gracieux
De mes ennuis &c.

La négresse pauvre, captive
D'un doigt esclave te forma ;
Et chantant d'une voix plaintive,
A son destin s'abandonna ;
Mais pour l'enfant que nourrit sa mamelle
Au dieu vengeur elle adressa des vœux ;
De mes ennuis &c.

A ton aspect qui l'effarouche
L'amour s'éloigne en frémissant,
Je fus housard ; alors ma bouche
Te pressait d'un poil brunissant.
A mes désirs la beauté moins rebelle
Te savourait comme un présent des dieux ;
De mes ennuis, ô compagnon fidelle,
Exhale-toi lentement vers les cieux.

Aux bivouacs de la grande armée
La victoire aimait à s'asseoir :
Tu mêlais ta douce fumée
Aux chants qui la fêtaient le soir.
Oui, je revois la phalange immortelle,
J'entends encor les accens glorieux :
De mes ennuis &c.

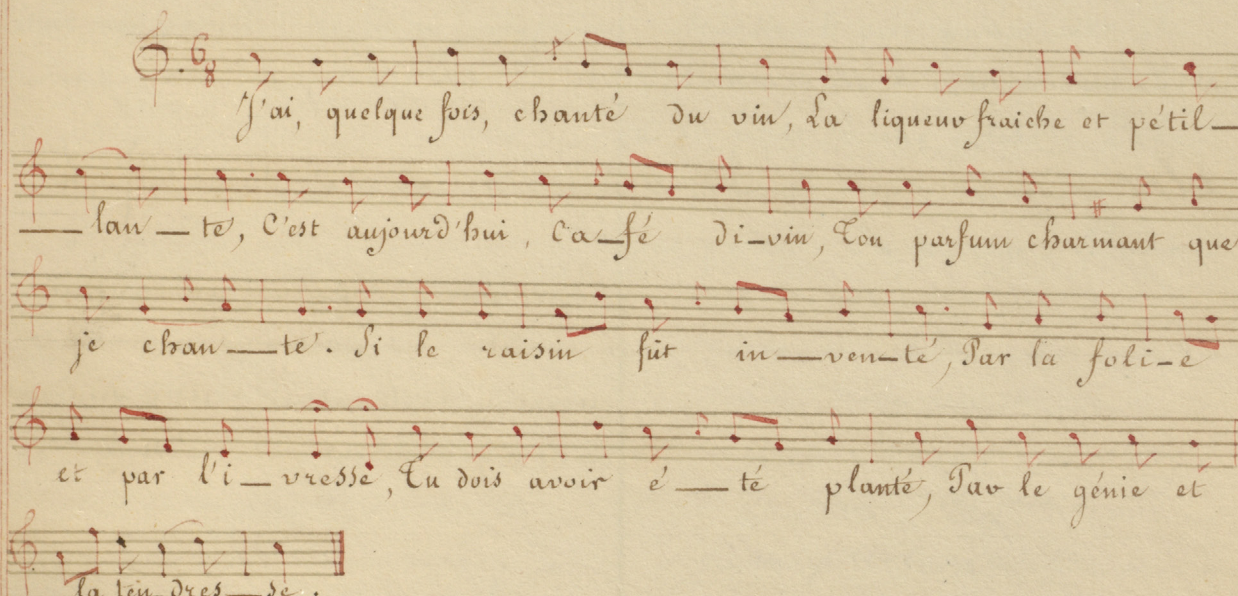
Myrthe d'amour, palme guerrière
Ne sauraient pour moi reverdir ;
Tout passe, et déjà leur poussière
Se dissipe au gré du zéphir.
Mais l'amitié, cette jeune immortelle,
Sourit encore au calumet joyeux :
De mes ennuis &c.

Pinet.

Eloge du Café.

Par F. A. Léger.

Air : La Comédie est un miroir.



De ce doux nectar échauffé
L'auteur de Mérope et d'Alzire,
Disait, en voyant son Café :
« Voilà la muse qui m'inspire. »
Pour faire encor couler nos pleurs,
Que n'as-tu, séduisant Voltaire,
A tes tragiques successeurs,
Laissé, pour dot, ta caffetière !

Infatigables prosateurs,
Auteurs tragiques et comiques,
Inépuisables orateurs,
Et vous, Ecrivains politiques,

Répondez-moi, jeunes amans :
Quand vous courtisez une belle,
Est-ce Bacchus, en ces momens,
Que vous invoquez auprès d'elle ?
Pour moi, lorsque j'attaque un cœur,
Jamais à boire je ne songe ;
Le vin abrège le bonheur,
Et le café nous le prolonge.

Venez, puisqu'il charme l'ennui,
Au Café rendre vos hommages ;
Peut-être, on n'eût pas eu, sans lui,
Ni ma chanson, ni vos ouvrages.

1796.

Alvar.

Complainte touchante et lamentable, à l'occasion des amours d'un jeune Portugais, au vis-à-vis d'une jeune Portugaise, sa compatriote et son amie.

Attention, Citoyens ! car c'est presque tragique.

Air : du Cantique de Ste Marguerite ou de Saint Roch.

Honorable auditoire,
Pour vous bien divertir,
Écoutez une histoire
Qui vous fera frémir.
Comme le fait, hélas !
N'est que trop véritable,
Cette histoire n'est pas
Une histoire de fable.

Ce couplet n'est que pour entrer en matière ; Voici le commencement :

Alvar adore Élise,
Élise adore Alvar :
Mais le destin divise
Ces pauvres amans ; car
Dans un rang inégal,
Tous deux ont pris naissance,
Et chez le Portugal
Ce n'est pas comme en France.

Vous savez, Citoyens, qu'en fait d'égalité, les Portugais ne sont pas encore à la hauteur ; ils y viendront ou ils n'y viendront pas : c'est égal.

Le père de la fille
Est l'homme le plus vain,
De toute la famille
Le refus est certain.
Mais, loin qu'en pareil cas,
L'obstacle décourage,
En ne s'épousant pas,
Ils s'aimaient davantage.

Mais ce n'était pas le tout de s'aimer

Il fallait se le dire,
Se le dire souvent :
Or, l'amour leur inspire
Un moyen bien prudent.

Notre amant, chaque nuit
Se rendait chez sa belle;
Il s'y rendait sans bruit,
Sans suite et sans chandelle.

La demoiselle était trop bien élevée pour recevoir le jeune homme dans sa chambre. Le lieu du rendez-vous était un pavillon isolé au fond du jardin.

Dans cette circonstance,
Ces malheureux amans,
D'amour et de constance
Prodiguaient les sermens;
Tous deux donnaient l'essor
A leur vive éloquence;
Mais plus souvent encor,
Ils gardaient le silence.

Que se passait-il entre les jeunes gens, lorsqu'ils ne parlaient point? l'histoire ne le dit pas.

Tout près de chez la belle,
Une Eglise il était,
A la grille d'icelle,
Un soir, l'amant discret
Attache son cheval,
Puis s'en va chez Elise.
Dans ce moment fatal
On vient piller l'Eglise.

Ce n'est-il pas bien malheureux?

Des cris se font entendre
Le guet s'est approché.
Alvar vient pour reprendre
Son cheval attaché.
On le croit du complot,
On l'arrête, on l'entraîne,
Puis, dans un noir cachot
A l'instant, on l'enchaîne.

Peut-être le ciel punissait-il Alvar d'avoir attaché un cheval à la porte d'une église. Cela se pourrait bien; mais ça n'est pas prouvé. On interroge Alvar:

Comment, près de l'Eglise,
Se trouve-t-il la nuit?
S'il parle, il perd Elise,
S'il se tait, il périt.
De ce fatal secret
Son destin va dépendre.
On prononce l'arrêt;
Alvar se laisse pendre.

C'est superbe! Ce jeune homme ne ressemblait guères à nos petits-maîtres d'aujourd'hui qui aimeraient mieux être pendus, que de ne pas se vanter de leurs bonnes-fortunes.

Les voleurs véritables
Sont pris, six mois après;
L'aveu des misérables
Cause d'affreux regrets.
Alors, mais un peu tard,

On reconnait qu'en somme,
Le malheureux Alvar
Etait un honnête homme.

Il vaut mieux tard que jamais, ainsi que vous allez le voir :

Pour en faire un squelette
Un Carabin avait
Du pendu fait emplette ;
Car il était bien fait.
On va le disséquer ;
Mais, surprise inouie !
Alvar fait remarquer
Qu'il est encore envie.

C'est ça qui est heureux : mais dans l'occasion ne vous y fiez pas ; le succès n'est pas certain.

Le disséqueur s'arrête,
Et jette son scapel
Alvar, levant la tête,
Rend grâce à l'Eternel,
On le soigne, il guérit,
Dans l'ombre du silence ;
Et puis, le hasard fit
Briller son innocence.

Voici le plus intéressant :

Tout plein de sa tendresse,
Alvar, que l'on croit mort,
Vole chez sa maîtresse,
Qui se pâme d'abord.
Le père confondu,
Dit, en voyant le drille :
„ Qu'il soit encor pendu,
Mais au cou de ma fille. „

Au fond, le père était un bon homme. Il consent au mariage, la noce se fait, les jeunes gens sont enchantés, et tout le monde est heureux. Voici la morale :

Dans ce fait remarquable,
Vous voyez l'innocent
Frappé pour le coupable :
C'est bien intéressant.
Sans de plus longs discours,
Cela nous fait comprendre
Qu'on ne pend pas toujours
Ceux que l'on devrait pendre.

Par le Citoyen Radet.

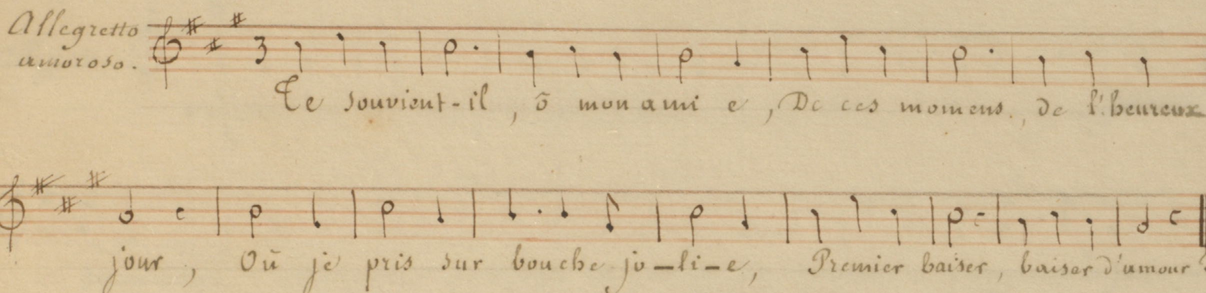
Extrait des diners du Vaudeville.
Vendémiaire an V de la République.

1796.

Souvenir.

Paroles et musique du Chev. du Theil.

Allegretto amoroso.



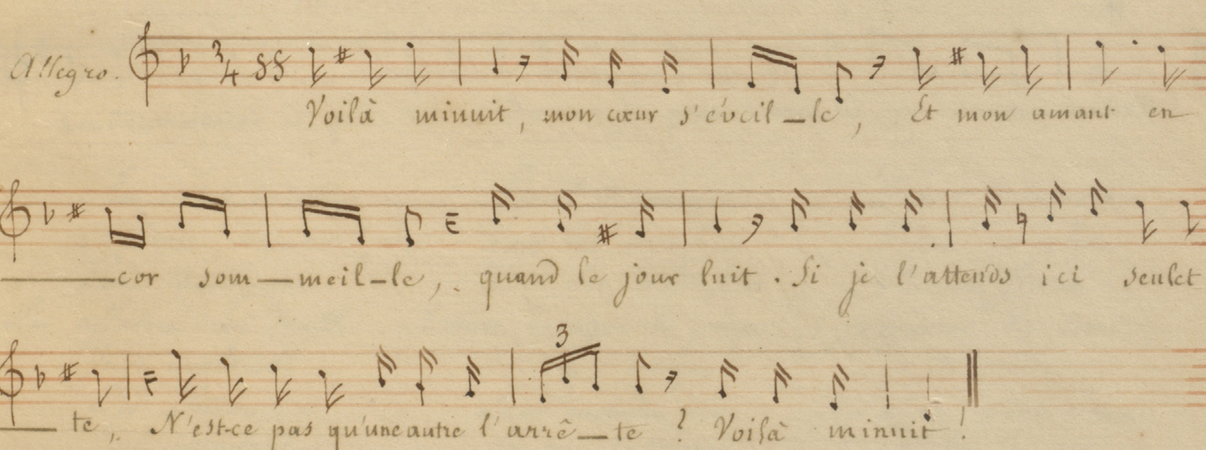
Te souvient-il que toute émue
Tu te rendis à ton vainqueur,
Et que de plaisir éperdue
Tu lui juras constante ardeur?

Reviens, reviens, ô mon amie,
Viens encor embellir mes jours;
Et dans tes bras, toute la vie
Je promets bien d'aimer toujours.

Voilà Minuit.

Paroles et musique de Melle Clairval.

Allegro.



Volez oiseaux de ce bocage,
Volez à mon tendre message
Discrètement;
Volez, volez à sa fenêtre,
Et mon amant viendra peut-être,
S'il vous entend.

Si mon amant m'était fidelle
Minuit est l'heure la plus belle,
Heure d'amour!
L'heure où s'endormira ma mère,
L'heure où la lune solitaire
Fera son tour!

L'Argent.

Air : des fanfares de St Cloud.

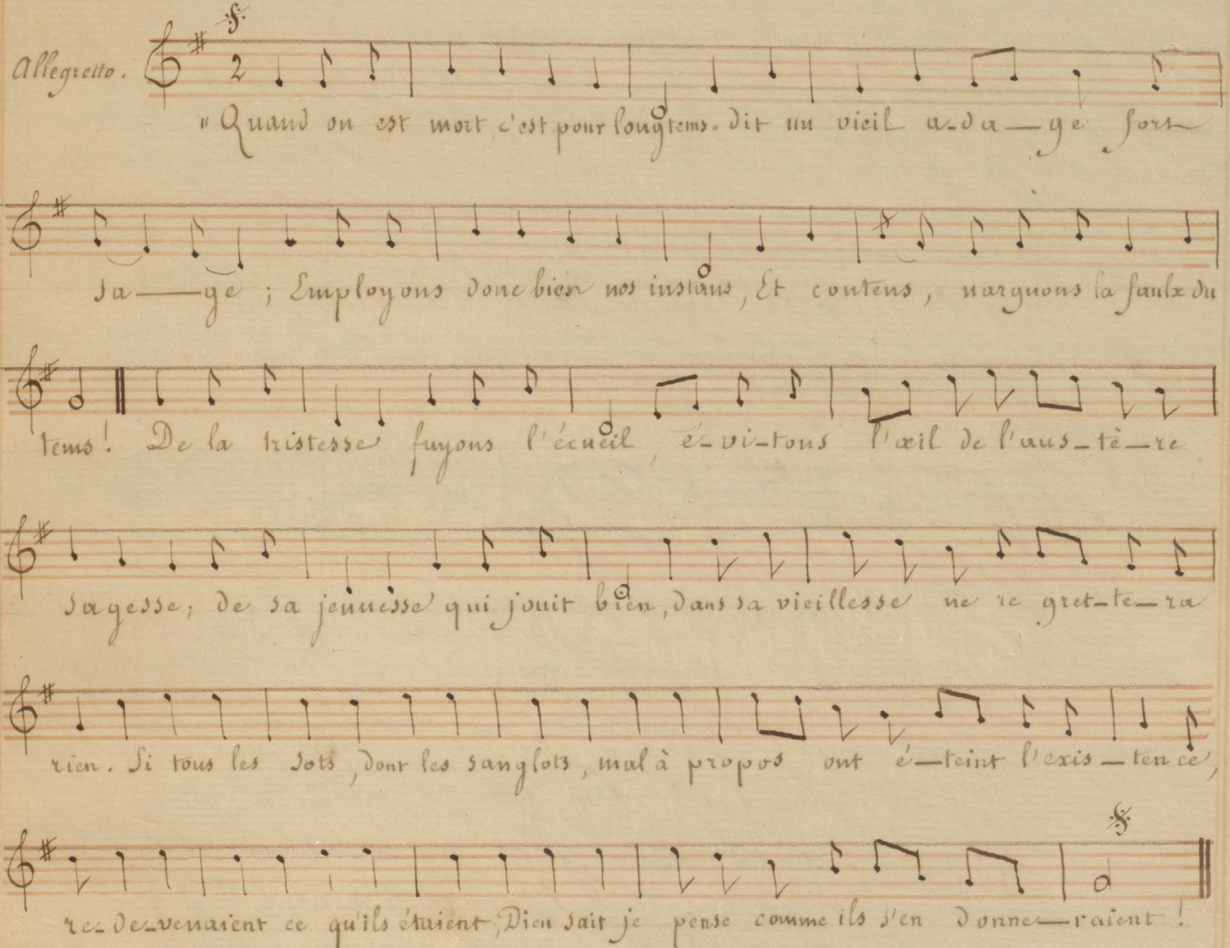
Tant qu'aux regards [illegible] belles
Vos mains firent briller l'or,
Vous vîtes les plus rebelles
Céder sans beaucoup d'effort.
Aujourd'hui que la fortune
Vous fait sentir sa rigueur,
Vous n'en trouverez aucune
Qui réponde à votre ardeur.

Dans les bureaux de Cythère
L'amour taxe les soupirs,
Et l'hymen met à l'enchère
Ses devoirs et ses plaisirs.
On calcule la tendresse
D'un époux et d'un amant ;
Et l'on plait à sa maîtresse
En raison de son argent.

L'argent seul vous tiendra quelle
De l'esprit et du talent ;
On se passe de mérite
Mais se passe-t-on d'argent ?
La bourse est le thermomètre
Des égards que l'on se rend
Et le valet vaut son maître
S'il n'a pas besoin d'argent.

Le délire Bachique.

Paroles de Désaugiers.



Au lit, à la table,
Aimons, rions,
Puis envoyons
Les affaires au diable.
Juge implacable,
Sot chicaneur,
Juif intraitable
Respectez mon bonheur !
Je suis, ma foi,
De mince aloi,
Epargnez-moi
Votre griffe funeste.
Sans vous, hélas !
N'aurai-je pas
Du temps de reste,
Pour me damner là-bas ?

Est-il Monarque
Dont les bienfaits
Dont les hauts faits
Aient désarmé la parque ?
Le souci marque
Leur moindre jour
Et puis la barque
Les emporte à leur tour !
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor
Me console et m'enivre ;
J'aime, je bois,
Je ris par fois ;
Qui sait bien vivre
Est au dessus des Rois !

Quand le tonnerre
Vient en éclats,
De son fracas
Epouvanter la terre ;
De sa colère
Qu'alors, pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups.
Bouchons, volez !
Flacons, coulez !
Buveurs, sablez !
Un dieu sert les ivrognes.
Au sein de l'air,
Que notre œil fier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair !

Ballade.

Etant seulet, auprès d'une fenestre,
Par un matin, comme le jour poignoit,
Je regardai l'aurore à ma fenestre,
Qui à Phœbus le chemin enseignait,
Et d'autre part, ma mie qui peignoit,
Son chef doré: et vis ses luisans yeux
Dont me jetta un trait si gracieux
Qu'à haute voix je fus contraint de dire:
Dieux immortels, entrez dedans vos cieux;
Car la beauté de ceste vous empire.

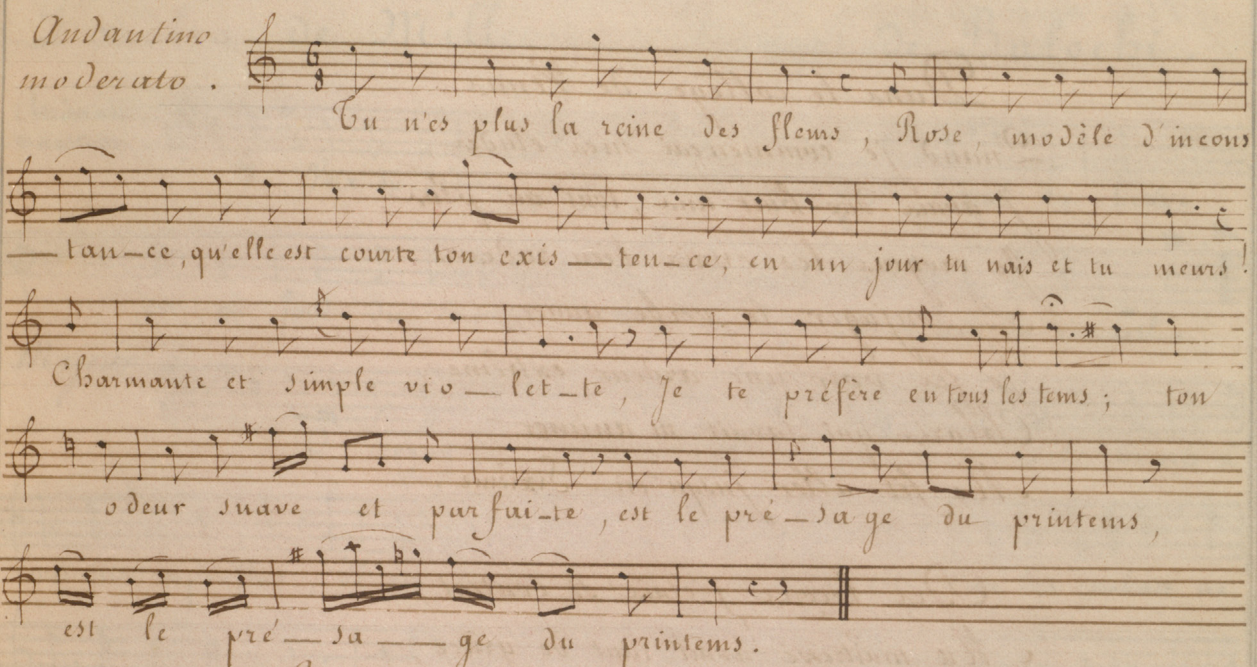
Comme Phœbé, quand ce bas lieu terrestre
Par sa clarté, de nuit illuminait,
Toute lueur demeurait en sequestre
Car sa splendeur toutes autres minait.
Ainsi madame en son regard tenait
Tout obscursi le soleil radieux
Dont de dépit, lui triste et soucieux
Sur les humains lors ne daigna plus luire;
Par quoi, lui dis: Vous faites pour le mieux,
Car la beauté de ceste vous empire.

O que de joie en mon cœur sentis naistre,
Quand j'apperçus que Phœbus retournoit.
Car je craignois qu'amoureux voulust estre,
Du doux objet qui mon cœur détenoit.
Devois-je pas doncques craindre les dieux?
Et despriser, pour fuir un tel martire,
En leur criant: Retournez dans vos cieux;
Car la beauté de ceste vous empire.

François Ier.

La Violette.

Andantino moderato.



La rose parait au grand jour
Ainsi que la coquetterie;
Pour éviter la flatterie,
Sous l'herbe tu fais ton séjour.
Ta rivale à l'hommage invite,
C'est Vénus avec ses appas:
Toi, tu ressembles au mérite,
Qui perce et ne se montre pas.

„Ce qui plait aux yeux, plait au cœur.„
Telle est la maxime en usage,
L'homme est léger, il est volage,
Et néglige le vrai bonheur.
La nature, pour sa toilette,
Créa des roses par milliers....
Sages, cherchez la violette,
Et laissez aux fous les rosiers.

Mes études à Cythère.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Dans le collège de Vénus
Quand je commençai mes études,
J'avais dix-huit ans, tout au plus,
Je croyais les essais bien rudes.
A conjuger le verbe aimer
Je fis voir une ardeur extrême ;
Chloris qui savait m'animer
Me fit aller jusqu'en Sixième.

Des leçons j'étais si content,
Ma maîtresse avait tant de grâce,
Que pour devenir plus savant
Je voulus doubler cette classe.
A force de recommencer
Je n'en fis que plus mal mon thême ;
Bref, il fallût me reposer
Pour pouvoir entrer en Cinquième.

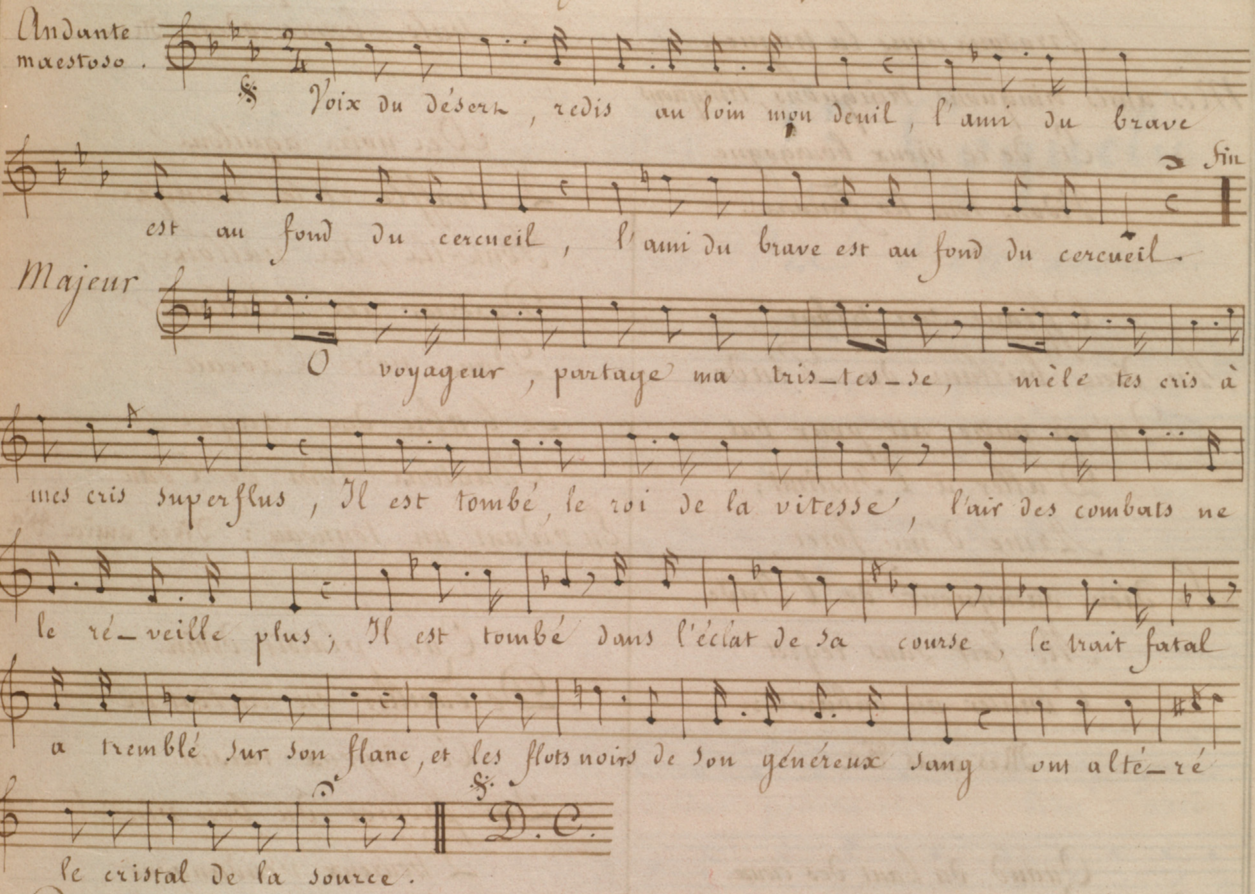
A force de soins, cependant
J'y parvins ; je me souviens même
Qu'avec des efforts, l'an suivant
Je me permis la Quatrième.
Vint la Troisième en peu de tems
(Ma maîtresse était une blonde)
J'eus peine, malgré ses talens
A faire une faible Seconde.

Vous, jeunes gens qui m'écoutez,
Mettez à profit ma conduite :
En galantes Humanités
Il ne faut pas aller trop vite.

Lorsque pour charmer mon destin,
De plaire aux belles je me pique,
J'y perds quelquefois mon latin
Et plus souvent ma Rhétorique.

L'Arabe au tombeau de son coursier.

Paroles de Millevoye – Musique de Balochi.



Depuis ce jour, tourment, tourment de ma mémoire
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui;
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.
Voix du désert &a.

Sous l'œil du jour, quand la soif nous dévore,
Il me guidait vers le fruit du palmier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide;
Fier et debout dès le réveil du jour,
Aux rendez-vous et de guerre et d'amour,
Il m'emportait, semblable au vent rapide.

Tu vis souvent cette jeune Azéïde,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Plus douce était que la tendre gazelle;
Le haut palmier brillait de moins d'appas
D'un beau Persan elle suivit les pas;
Toi seul, ami, tu me restas fidelle.
Voix du désert &a.

Entends du moins ton maître qui te pleure:
Il te suivra; réuni dans la mort,
Couchés tous deux dans la même demeure
Nous dormirons aux sifflemens du nord.
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et, sous ton maître, au grand jour du réveil,
Tranquille et fier, dans les champs du soleil
Tu poursuivras ta route lumineuse.

Vidons nos flacons.

Mes amis trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds
Arrosons nous la trogue.
Mes amis trinquons, trinquons, trinquons
Et de ce vieux bourgogne
Vidons tous les flacons.

Offrant son tribut
Au dieu brillant du Pinde
Qu'un autre ait pour but
D'aller à l'Institut;
Armé d'un foret
Le dieu vainqueur de l'Inde
Me fait sans regret
Chanter au cabaret:
Mes amis &c.

Quand, du haut des cieux
Sur son char de lumière,
Phœbus radieux
Nous verse tous ses feux:
Sous l'ombrage épais
D'un pampre tutélaire,
Evitant ses traits
Chantons, en buvant frais:
Mes amis &c.

Qu'un froid romancier
Chante au printems la rose
Que, dans son grenier,
Il ne voit point briller.
Pour un franc buveur
Qui, de bon vin s'arrose,
Une treille en fleur
A, seule, bonne odeur. Mes &c.

Des noirs aquilons
Le souffle et les ravages
Font-ils, des vallons,
Déserter les Colons?
Dans notre Caveau,
A l'abri des orages,
Chantons, loin de l'eau,
En vidant un tonneau: Mes amis &c.

Quel plaisir divin
De cueillir en automne,
Ce joyeux raisin
Qui promet du bon vin!
L'heureux vendangeur
Quand la cuve bouillonne,
Avec nous, en chœur,
Chante d'un air vainqueur: Mes amis &c.

Lorsqu'en nos climats
Attristant la nature,
Décembre, ici bas,
Apporte les frimats;
Narguons les glaçons
En faisant feu qui dure,
Et près des tisons
Chantons en gais lurons:
Mes amis &c.

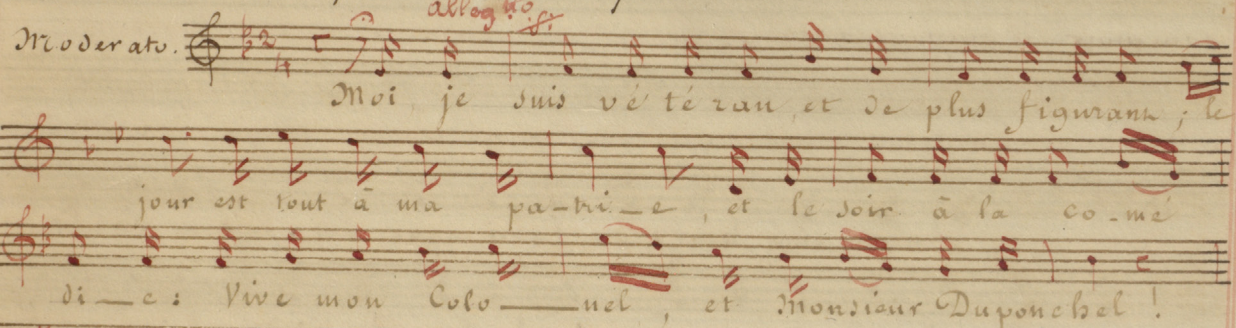
Anonyme.

Le Vétéran

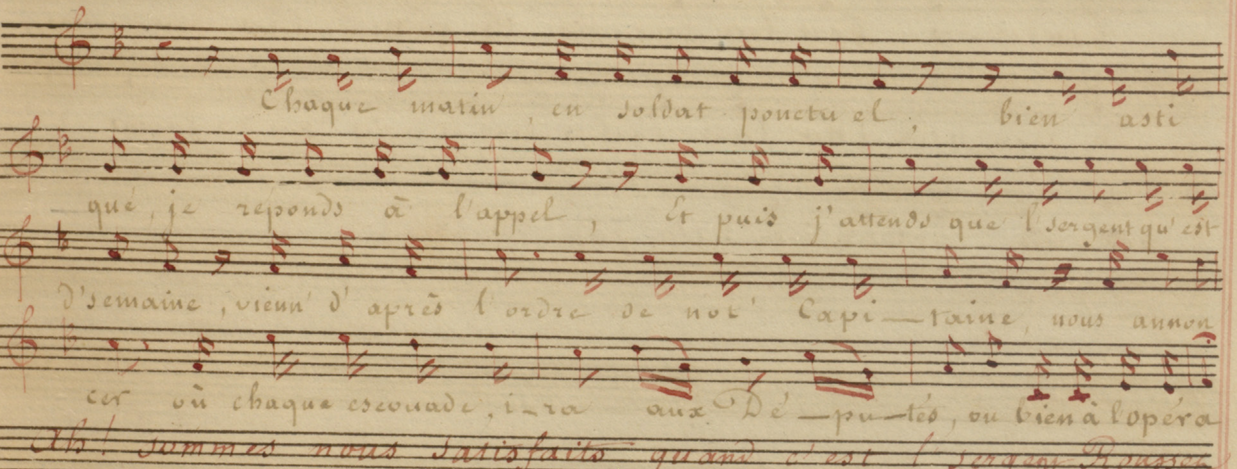
ou

Réfléxions du Sr. Coquelu

Soldat au respectable Corps des Véterans.

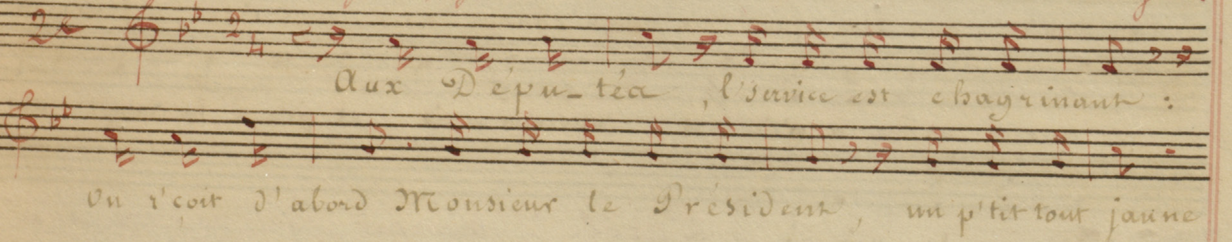


Ici le véteran se figure qu'il passe devant un public jaloux de l'admirer



Ah! sommes nous satisfaits quand c'est l'sergent Rousseau qu'est d' s'emaine, un vieux de la vielle, un Egyptien qui a vu les pyramides, une haute paye à l'Opéra. C'est lui qui connait l'art et qui choisit joliment son monde! Tous les mieux faits au Théatre, tous les infirmes aux Représentans.

Ainsi par ce moyen, je me dis d'un air content: Moi je.



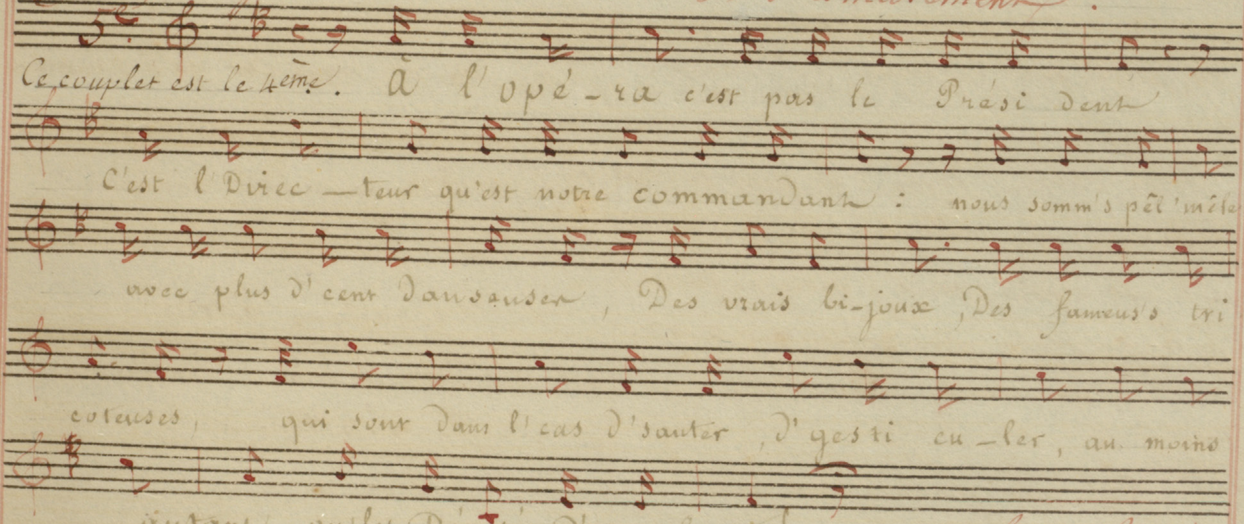
avec une per — ru-que, qui vient souvent crotté jusqu'à la nuque. Présentez arme... alors on bat aux champs, parc'que c'est lui qu'est l'chef des R'présentans ! C'est drôle tout de même de rendre les honneurs à un habit noir ! s'il y mettait des épaulettes encore, je ne dis pas, mais rien que des lunettes d'or, ça ne flatte pas le militaire.... Pour lors il grimpe à son comptoir, il empoigne sa sonnette, un temps et deux mouvemens, il fait un roul'ment à sa façon... et enfoncés les tambours ! Par ce moyen nous allons nous chauffer au poste, et j'dis : Moi je

Pendant cinq heur's on fabri-que des lois, On s'dit des mots, on crie à l'ordre ! aux voix ! Le Pré-si-dent fait passer des boulet-tes, Pour lors faut voir, ils quittent leurs banquettes, Et s'en vont j'ter leurs boulets blancs et noirs, Dans des façons d'é-nor-mes entonnoirs ! On fait le décompte, et enlevé pour le Gouvernement ! La séance est terminée, v'là qui est bien. Le Président repasse. Nous présentons encore l'arme à ses lunettes. Il file par le flanc gauche et va boire son petit verre, nous par le flanc droit et nous filons au quartier sur l'air :

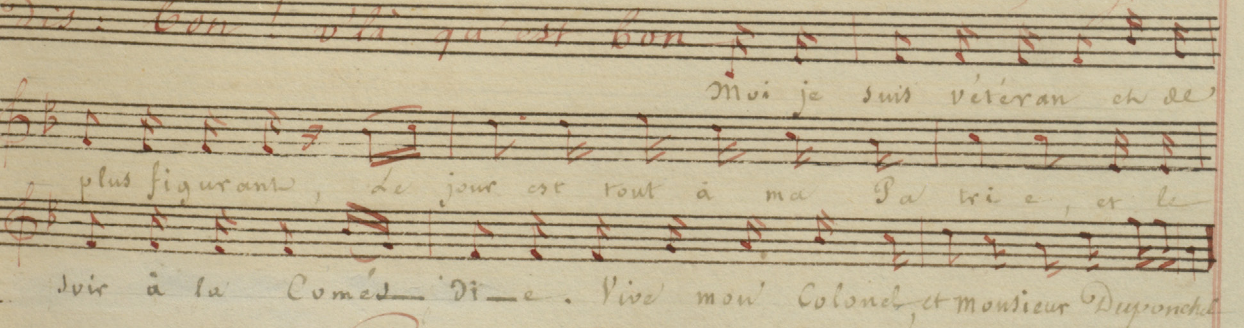
Le couplet est le cinquième.

Quand c'est not' tour, On sonn les figurans, Je quitt ma pip' et je m'mets sur deux rangs, Nous dé-fi-lons par la gauch' par la droite, Pour lors faut voir comm' chacun d'nous emboîte, J'marche avec grâce à p'tits pas raccour-cis, et près d'la rampe au public je sou-ris ! Parole d'honneur, faut voir ça aux

répétitions du matin, y a d'quoi rire... elles ne se gênent pas à not égard... en font elles de ces pas! des tours, des demi-tours, des quarts de tour, des frisés, des mouchetés, des flic flac, des ailes de pigeons, enfin le tremblement. Par exemple, il faut avoir soin de conserver les distances, car elles vous détachent des coups de pied aussi vite que not' Capitaine dit: Garde à vous! dont ce que même bien sûr un Caporal de chez nous en a reçu un dans le beau milieu de... Robert le Diable, que le bon Dieu en aurait pris les armes; mais c'est égal, il y a tout de même de l'amusement.



Ça fait bien tout d'même et j'ai déjà remarqué que c'était très agréable à des abonnés de l'orchestre... Je ne ris pas, j'suis comme ça (ici le vétéran essaie de sourire) Je ne m'en flatte pas au vis à vis des camarades, les gardins me volteraient mon jardin scène, je me contente d'être satisfait dans mon intérieur, et je me dis: bon! v'là qu'est bon



Paroles de Melle Clara.

Musique de Plantade.

L'Etudiant.

Vive Paris pour l'ami de l'Etude
Que de savoir dont il peut s'enrichir,
Et chaque jour, avec sollicitude,
En m'instruisant je poursuis le plaisir!
Heureuse ville!
Science utile!
En cent façons vous m'offrez le bonheur
Et je m'amuse
Et je m'abuse
En attendant le bonnet de docteur.

Mon cabinet digne d'un petit maître
Contient ma table, une chaise et mon lit,
Il est étroit, mais j'ouvre ma fenêtre
Chaque matin pour passer mon habit.
Heureuse ville &c.

Le déjeuner que mon ami partage
A disparu plus vite qu'on ne croit,
J'ouvre le Code et j'en lis une page
L'heure m'appelle à l'école de droit.
Vaille que vaille,
J'écoute et baille
A la leçon de mon vieux professeur.
Et l'heure arrive
Et je m'esquive
En attendant le bonnet de docteur.

Il faut dîner, et près de la Sorbonne
J'ai mon couvert chez monsieur Fricoteau
Là je m'attable, amplement je m'en donne,
Mais par malheur on n'y boit que de l'eau.
Gai comme un chantre
Chez moi je rentre
Et puis le soir, quand j'ai soupé par cœur
J'ouvre un volume
Et je m'enrhume,
En attendant le bonnet de Docteur.

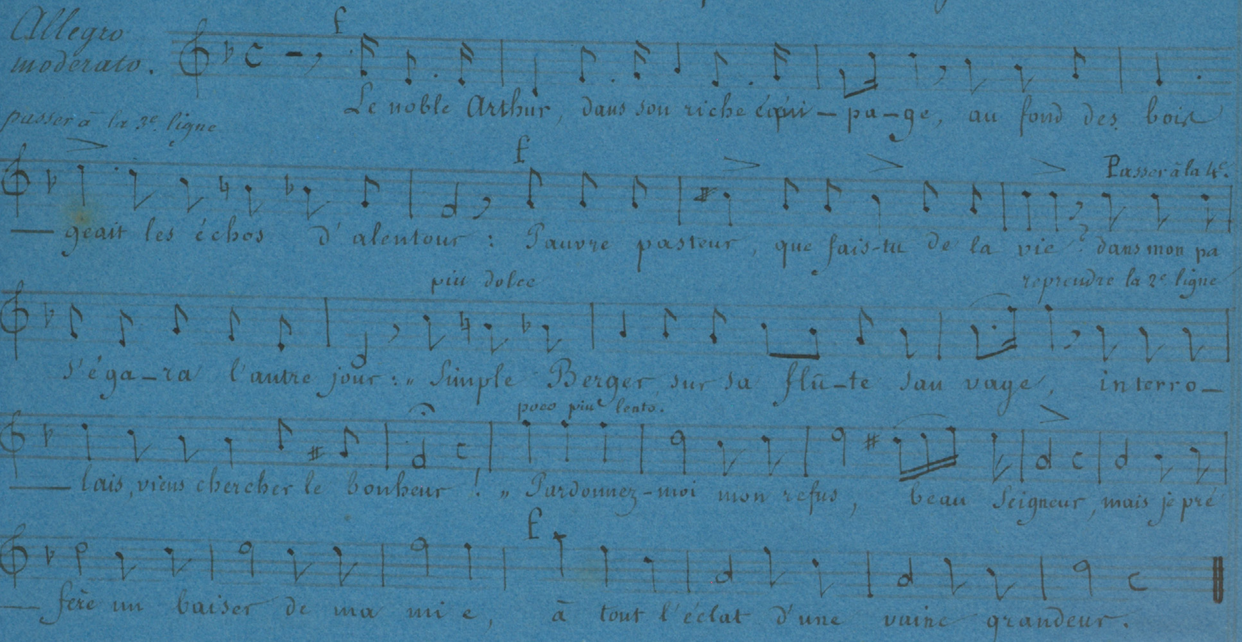
Si, le dimanche, au bal de la Chaumière
Je me fais voir, soyez sûr qu'à l'instant
J'ai subjugué la modeste lingère
Et la Modiste au minois agaçant.
Si, par caprice,
De quelque actrice
A l'Odéon je suis le défenseur,
Je fais tapage
Et l'on m'encage,
En attendant le bonnet de docteur.

Mais à Paris, pour l'ami de l'étude,
Pour l'homme instruit, comme pour l'ignorant
Tout n'est pas rose, et je suis d'habitude
Riche d'espoir, et fort léger d'argent.
Mais enfin comme
Un vrai jeune homme
La nuit, le jour je sens battre mon cœur,
Je fais des dettes,
Toujours des dettes,
En attendant le bonnet de docteur!

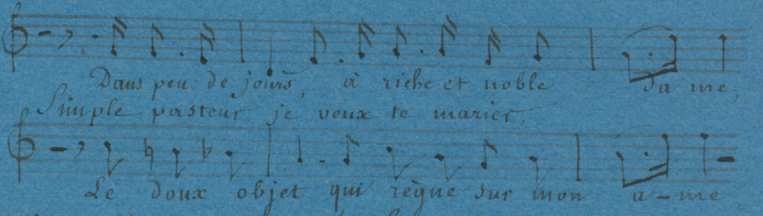
1840.

Grandeur et simplicité.

Musique de Panseron, paroles de Gouet.



Crois-moi, berger, laisse là ta misère,
Je te promets de superbes habits !
— Faudrait quitter ma tranquille chaumière,
Mon chien fidelle et mes douces brebis !
— Dans ces déserts que fais-tu de la vie?
C'est aux palais que t'attend le bonheur !
— Pardonnez-moi &a.



Que j'aime tant ! faudrait donc l'oublier?
— Pauvre insensé ! que fais-tu de la vie?
Dans mon palais viens chercher le bonheur.
— Pardonnez-moi mon refus beau Seigneur,
Mais je préfère un baiser de ma mie
A tout l'éclat d'une vaine grandeur.

Epigramme.

de Cupido et de sa Dame.

Cette épigramme adressée à Marguerite de Valois sœur de François Ier est d'une galanterie inconnue avant Marot, et cette princesse ne pouvait qu'être flattée d'un amour qui s'exprimait avec cette délicatesse

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y étais, j'en sçais bien mieux le compte;
Bonjour, dit-il, bonjour Vénus ma mère.
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu sçait combien!
Non, non, amour, ce dis-je, n'ayez honte:
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

Epigramme

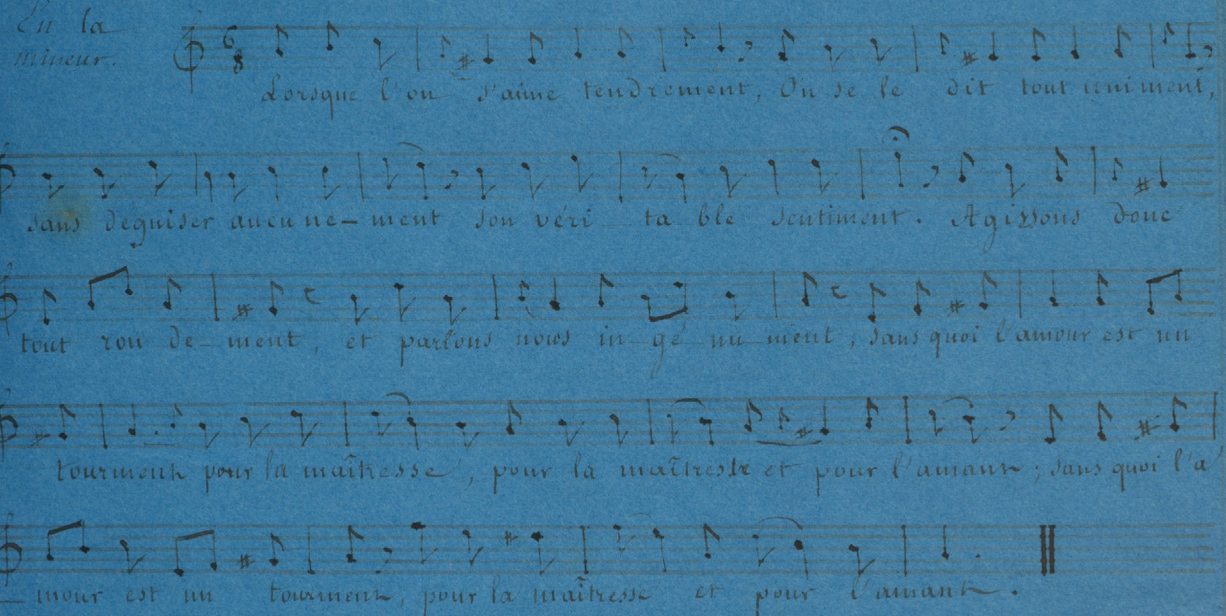
d'une dame de Normandie. (1527)

Dans quelques pièces de vers, Clément Marot donnait à Marguerite le nom d'Anne. Il fait ici, de cette princesse, une Dame de Normandie. Ces déguisemens tendaient à cacher l'objet de son amour.

Un jour la dame, en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moi tant estimé,
Que je ne puis en faire récompense,
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé;
Me dit avec un ris accoutumé,
Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne:
Je lui réponds, garde n'ai qu'il m'advienne
Un si grand bien, et si j'ose affirmer,
Que je devrais craindre que cela vienne;
Car j'aime trop, quand on me veut aimer.

Le Contrat d'amour.

Paroles du Cousin Jacques (de Reigny)



Faisons ensemble le serment
De nous croire en tout bonnement,
De n'être jaloux nullement;
Voilà le charme, l'agrément
Qui dans un tendre engagement
Nous assure un destin charmant
Sans quoi l'amour &a.

Sans recourir au compliment,
Parlons-nous toujours poliment,
Ce n'est qu'un fol entêtement
Qui fait s'exprimer durement;
Et l'un à l'autre, en s'estimant,
L'on se doit du ménagement.
Sans quoi l'amour

Surtout pas trop d'empressement
A prouver votre attachement.
Un tendron devient allarmant,
S'il me caresse à tout moment;
Evitez cet air d'engoûment,
Que la raison toujours dément.
Sans quoi l'amour

Fuyez dans votre ajustement
Le goût qu'on a communément;
Ou pour parler plus clairement,
Habillez-vous entièrement;
Car la décence, assurément
De votre sexe est l'ornement.
Sans quoi l'amour &a

Pour dernier avertissement,
Evitez scrupuleusement
Dans votre humeur, le changement
Un tendron qui boude aisément
En ne sait pourquoi, ni comment,
M'inspire un réfroidissement;
Par-là, l'amour.

Si vous signez ce réglement
L'amour l'affichera dûment
Par tout son arrondissement;
Et dira dans son mandement
Que pour vivre heureux en s'aimant
Tout dépend du commencement.
Sans quoi l'amour

Chanson.

Cette chanson, faite en 1524, est adressée à la fameuse Diane de Poitiers, Maîtresse de François Ier, et dont Clément Marot fut amoureux.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un desert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moi, en votre honneur soit sage.

Adieu, amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce teint, adieu ces frians yeux;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage:
Un moins aimant aura peut-estre mieux.

Epigramme.

Cette pièce et la suivante, faites aussi en 1524, sont également pour la même Diane de Poitiers, insensible à l'amour de Marot.

Estre Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connoistre herbes divinement;
Car la douleur qui mon cœur veut occire,
Ne se guérit par herbe aucunement:
Non pour avoir ma place au firmament;
Car en la terre habite mon plaisir:
Non pour son arc encontre amour saisir,
Car à mon roi ne veux estre rebelle!
Estre Phœbus seulement j'ai desir
Pour estre aimé de Diane la belle.

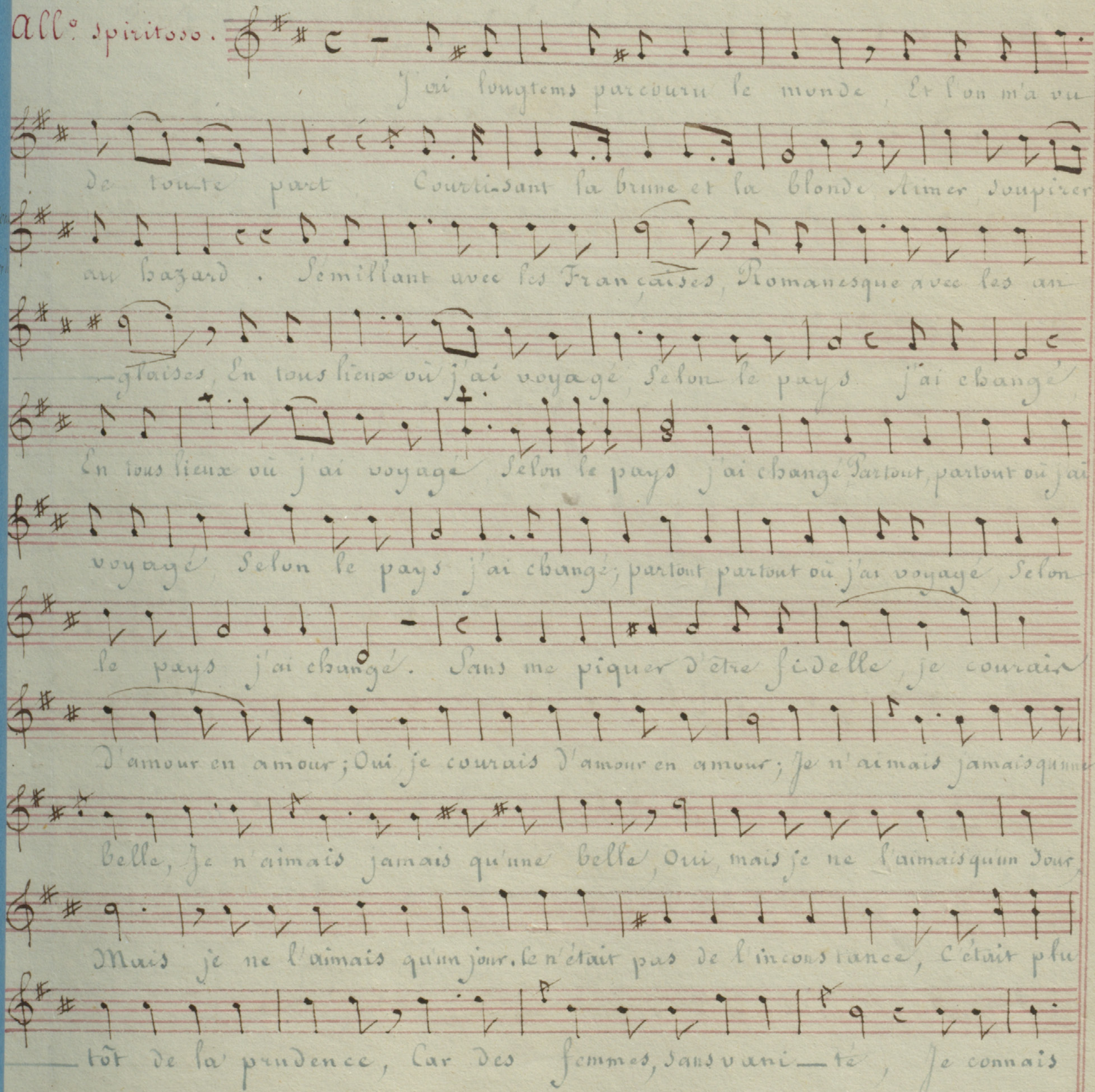
Etrennes.

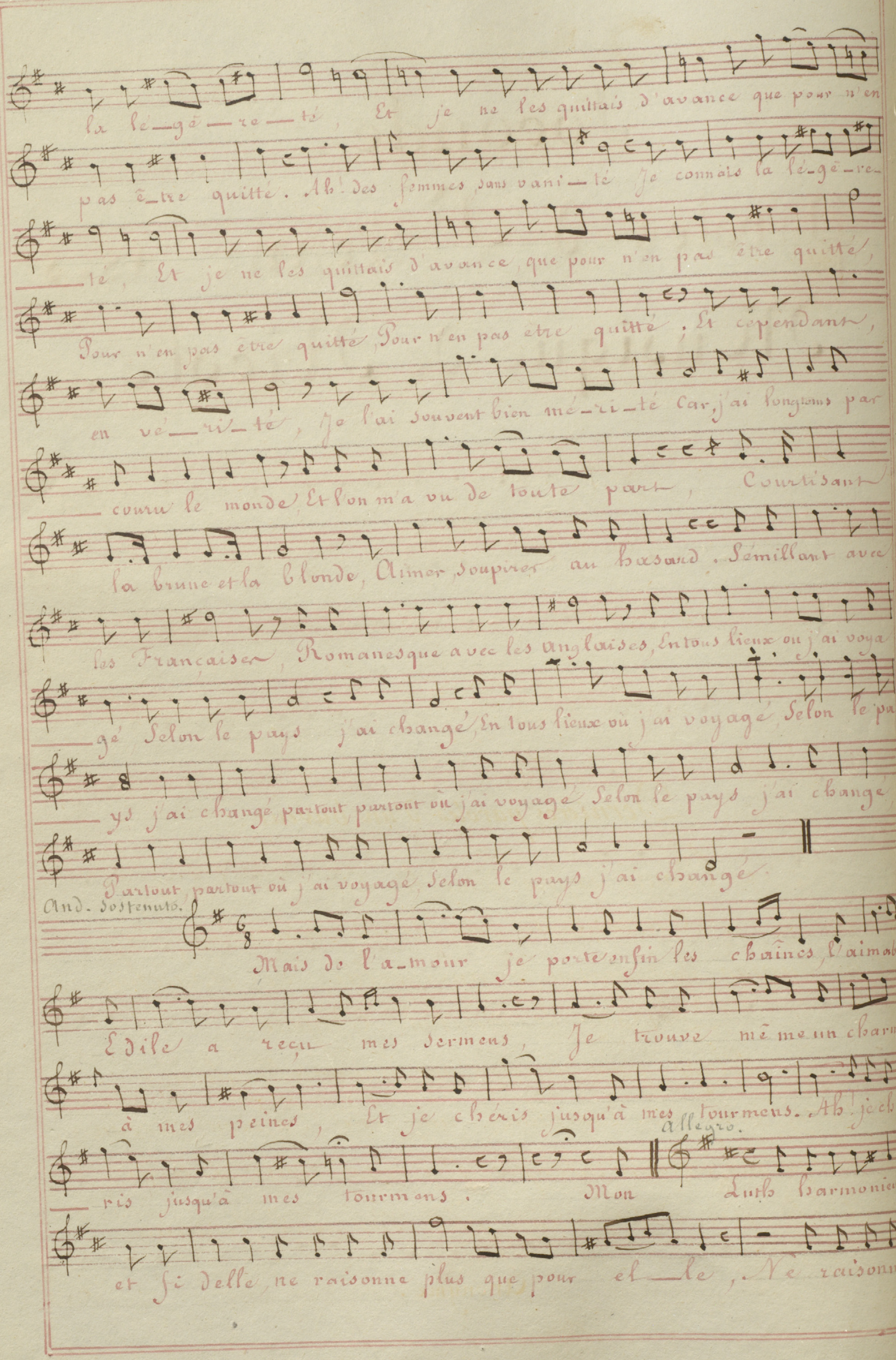
Ces quatre vers à te saluer tendent:
Ces quatre vers à toi me recommandent:
Ces quatre vers sont les étrennes tiennes:
Ces quatre vers te demandent les miennes.

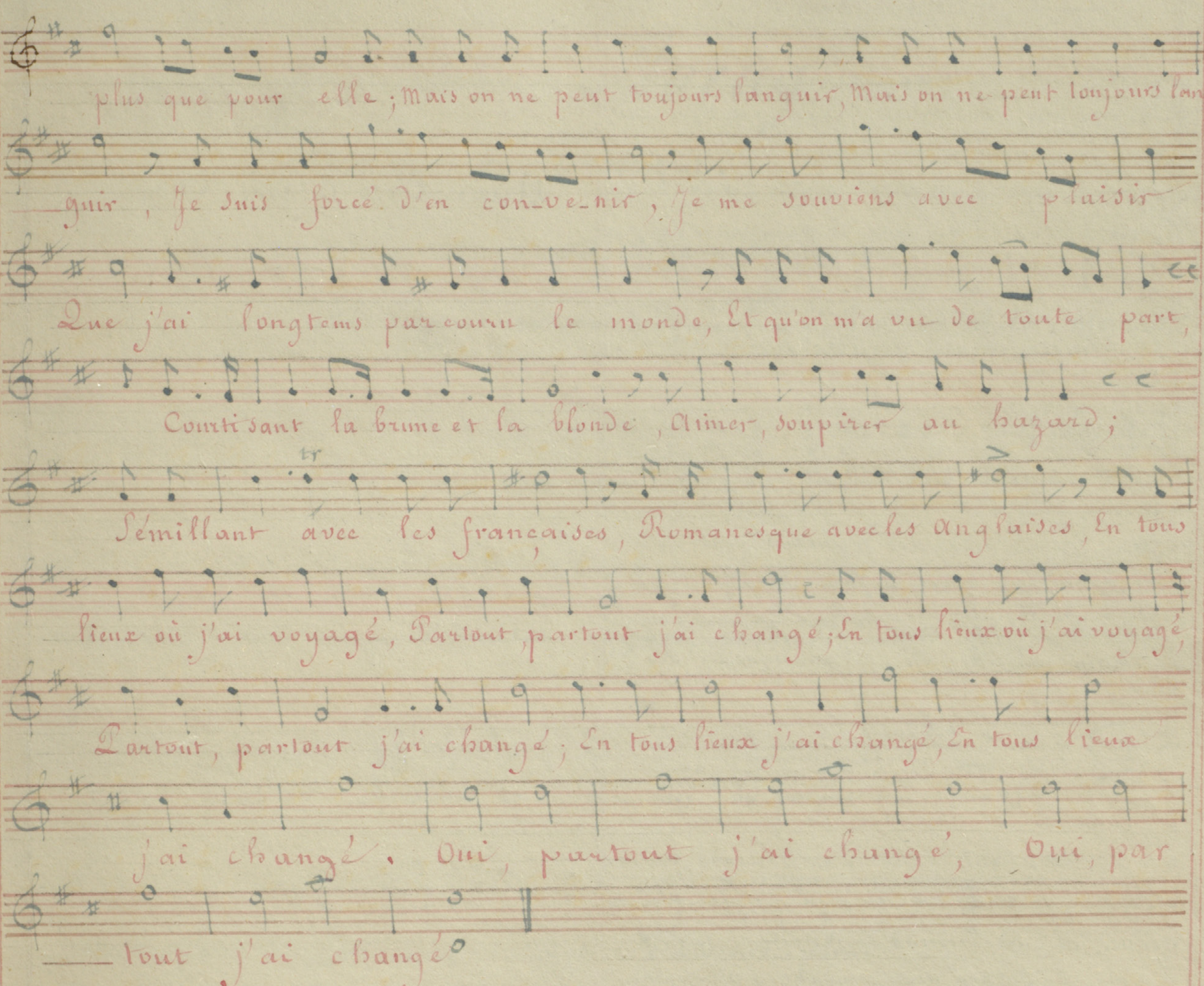
Joconde.

Paroles d'Étienne. (1808)

Musique de Nicolo.




la le_gè_re_té, Et je ne les quittais d'avance que pour n'en
pas ê_tre quitté. Ah! des femmes sans vani_té Je connais la lé_gè_re
_té, Et je ne les quittais d'avance, que pour n'en pas être quitté,
Pour n'en pas être quitté, Pour n'en pas être quitté; Et cependant,
en vé_ri_té, Je l'ai souvent bien mé_ri_té Car, j'ai longtems par
couru le monde, Et l'on m'a vu de toute part, Courtisant
la brune et la blonde, Aimer, soupirer au hasard. Sémillant avec
les Françaises, Romanesque avec les anglaises, En tous lieux où j'ai voya
gé Selon le pays j'ai changé, En tous lieux où j'ai voyagé Selon le pa
ys j'ai changé partout partout où j'ai voyagé Selon le pays j'ai changé
Partout partout où j'ai voyagé Selon le pays j'ai changé
And. sostenuto.
Mais de l'a_mour je porte enfin les chaînes, l'aimable
Edile a reçu mes sermens, Je trouve même un charme
à mes peines, Et je chéris jusqu'à mes tourmens. Ah! je ché
Allegro.
ris jusqu'à mes tourmens. Mon Luth harmonieux
et si delle ne raisonne plus que pour el_le, Ne raisonn



Dernières paroles d'un buveur.

„Adonis expira dans les bras de Vénus,
„Turenne au sein de la victoire:
„Un buveur doit mourir dans celui de Bacchus„
Disait le moribond Grégoire.
„Amis, pour mériter une immortelle gloire,
„Traînez mes pas tremblans au fond de mon caveau;
„Jusqu'au dernier soupir j'y veux rester à boire
„Et, le verre à la main, périr sur mon tonneau!

Anonyme.

L'Avenir.

Dans vos refrains, joyeux fils d'Epicure
Du présent seul vous vantez la douceur;
Mais le plaisir qu'un instant vous procure
Suffit-il donc à remplir votre cœur ?
Malgré les biens que le présent dispense
Et dont vos chants m'invitent à jouir
Pour être heureux j'ai besoin d'espérance,
Ah! laissez-moi compter sur l'avenir.

Vous qui nagez au sein de l'opulence
Et que le sort n'a jamais poursuivis,
Laissez redire à ma faible indigence,
Que les hivers des printems sont suivis.
On s'enrichit quelquefois sans intrigue,
La main des Dieux sur moi peut se rouvrir
Demain, peut-être, elle sera prodigue... Ah &a.

Quand parmi vous j'apprenais l'art de boire,
J'ai vu vos fronts un instant dérider
S'épanouir et rayonner de gloire,
En contemplant tant de flacons vidés.
Ainsi que vous je bois à coupe pleine,
Mais si la mienne est prête à se tarir,
J'aime à songer aux vendanges prochaines

Je sais, hélas! qu'on prodigue pour plaire
L'encens à l'une, à l'autre les bijoux ;
Mais moi qui veux une amante sincère
Je l'ai choisie au milieu des joujoux.
Sur sa vertu mon espoir se repose,
Pour mon bonheur l'amour l'a fait grandir,
C'est un bouton dont je guette la rose Ah!

Vous qui rampez sur les degrés du trône,
Et qui mentez à l'abri des autels,
Dans les conseils, à la tribune, au prône
Vous n'irez plus médisant des mortels.
La vérité, du ciel a pris sa course,
Au cœur des rois elle doit parvenir ;
Jamais ruisseau ne remonte à sa source Ah

Salga.

Mme. Grégoire.

Air : C'est le gros Thomas.

C'était de mon tems
Que brillait Madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire ;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun, à large poitrine
Avait là, crédit sur la mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son Cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or,
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agrémens,
Consultez ses amans :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une. Ah

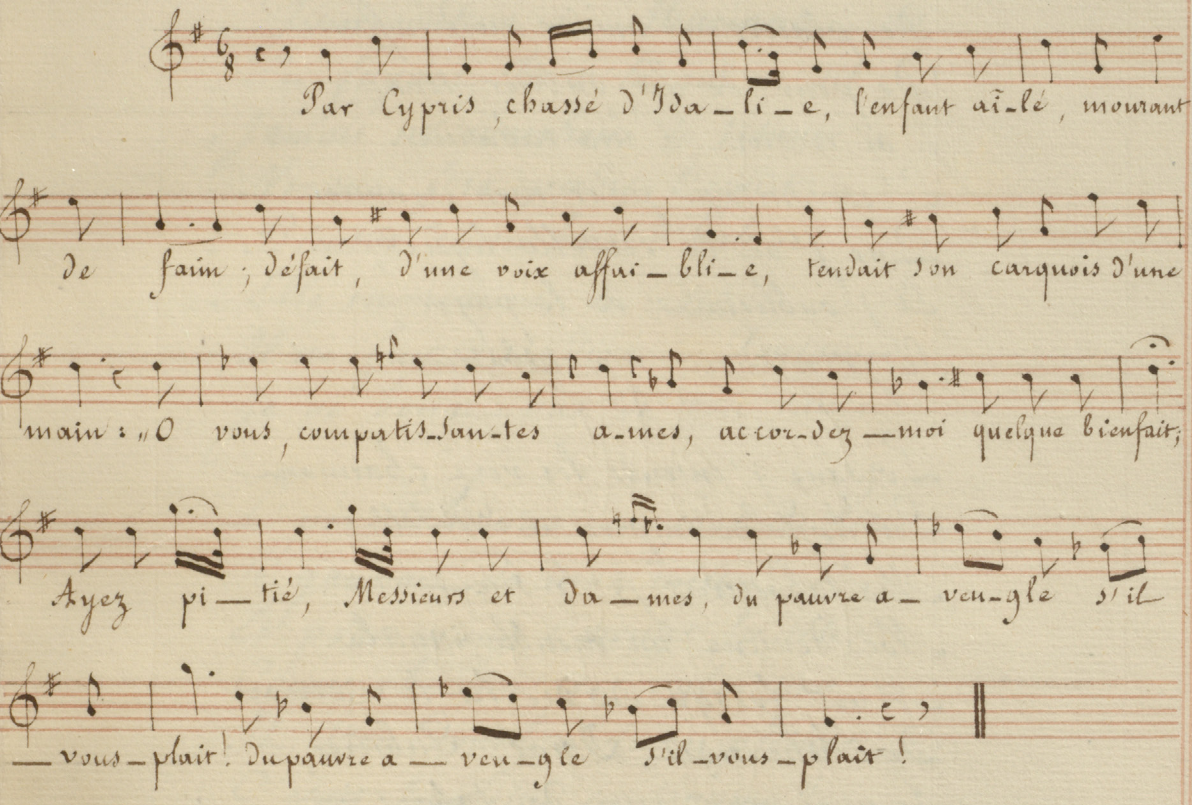
Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle,
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle !
La garde et les amours
Se chamaillant toujours ;
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.

Tout est bien changé ! N'ayant plus rien à
mettre en perse, Elle a pris congé
Et des plaisirs et du Commerce.
Que je regrette, hélas ! Sa cave et ses appas
Longtems encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique : Ah !

Béranger.

Le pauvre Aveugle.

Musique de Desargus.



Je suis privé de la lumière
Quoique toujours j'aie un flambeau,
Et la ceinture de ma mère,
Par décret me sert de bandeau.
Approchez, charitables ames
Et vous lirez ce billet :
Ayez pitié, Messieurs et dames
Du pauvre aveugle, s'il vous plait.

Je suis Dieu, la chose est connue,
Et vous me voyez mendiant ;
Car un Dieu privé de la vue,
Vaut moins qu'un mortel clairvoyant.

Du malheur, en moi, bonnes ames,
Remarquez le cruel effet !
Ayez pitié, Messieurs et dames
Du pauvre aveugle, s'il vous plait.

Plaignons l'amour dans la misère,
Amis, aidons le tour à tour ;
Que la prude la plus sévère
Donne quelque chose à l'amour.
Laissons lui captiver nos ames
Et malgré le mal qu'il nous fait :
Ayez pitié, surtout, Mesdames
Du pauvre aveugle, s'il vous plait.

Anonyme.

Ma Tabatière.

Air de la cinquième édition.

Me donne-t-on un rendez-vous
De plaisir, d'amour ou d'affaire?
De peur de les oublier tous,
J'ai recours à ma tabatière.
C'est surtout pour mon créancier
Que j'ai la cervelle légère,
Et j'oublierais de le payer
Si je n'avais ma tabatière.

Lorsque j'entends les vers charmans
Qu'Appolon inspire à Delille,
Ma tabatière, je le sens,
Me devient un meuble inutile.
Mais lorsqu'on me lit le mic-mac
De Palméseau, Dorat, Cubière,
Je n'ai pas assez de tabac,
L'ennui vide ma tabatière.

Ma tabatière offre à mes yeux
Les traits de celle qui m'est chère;
Vous qui brûlez de tendres feux
Ah! prenez une tabatière.
Oui, ma Delphine, mon amour,
Me rend la mienne nécessaire:
Je pense à toi vingt fois le jour,
Vingt fois je prends ma tabatière.

Anonyme.

1810.

Le marchand de coco.

Ronde.

Air : C'est la petite thérèse.

J'en contais à Mariane ;
En fuyant la v'là qui m'dit :
„ Jamais un marchand de tisane
„ Ne me f'ra perdre l'esprit. „
„ Bientôt toute hors d'haleine,
„ Elle en revient au Coco.
Il ne faut pas dire : „ Fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau.

L'pèr' Thomas, un jour de fête
Se gaussait de mon métier,
Et pour mieux s'monter la tête,
Court chez un gros cabar'tier.
Il s'en donne à tasse pleine...
C'était la Seine en tonneau !
Il ne faut pas dire : „ Fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau.

Ennemi du jus de la treille
Un turc arrivait à Paris.
A l'aspect d'une bouteille
V'là qu'il jette les hauts cris !
On l'trouve au bout d'un' semaine
Ivre-mort dans son caveau !
Il ne faut par dire : „ Fontaine,
Je ne boirai par de ton eau.

1810.

Les Jouissances.

Air : J'ons un curé patriote.

Quand je suis venu sur terre,
Au lieu de pleurer, j'ai ri ;
J'étais chéri de mon père,
De maman j'étais chéri.
Sitôt que j'ouvris les yeux,
Sitôt que j'ai vu les cieux
J'ai joui (bis)
Et je me suis réjoui,
Oui, je me suis réjoui.

Tout le temps de mon enfance
On contentait mes désirs,
Dans l'âge d'adolescence
Pour moi tout était plaisirs.
De chaque belle amoureux,
Et toujours amant heureux !
J'ai joui &c.

Pour le dieu joufflu des treilles
Ne négligeant pas l'amour,
Aux belles, comme aux bouteilles
J'ai consacré chaque jour.
Tantôt avec des lurons,
Tantôt avec des tendrons, J'ai &c.

C'est à tort que l'on proclame
La décadence de l'art,
Rien ne vaut le mélodrame
Du Vampire au boulevard.
Combien il est attrayant !
Je jure qu'en le voyant
J'ai joui &c.

Pendant 25 ans la guerre
A ravagé les Etats,
Pendant 25 ans la terre
N'a vu que d'affreux combats.
Aussi quand j'ai vu la paix
Reparaître pour jamais,
J'ai joui &c.

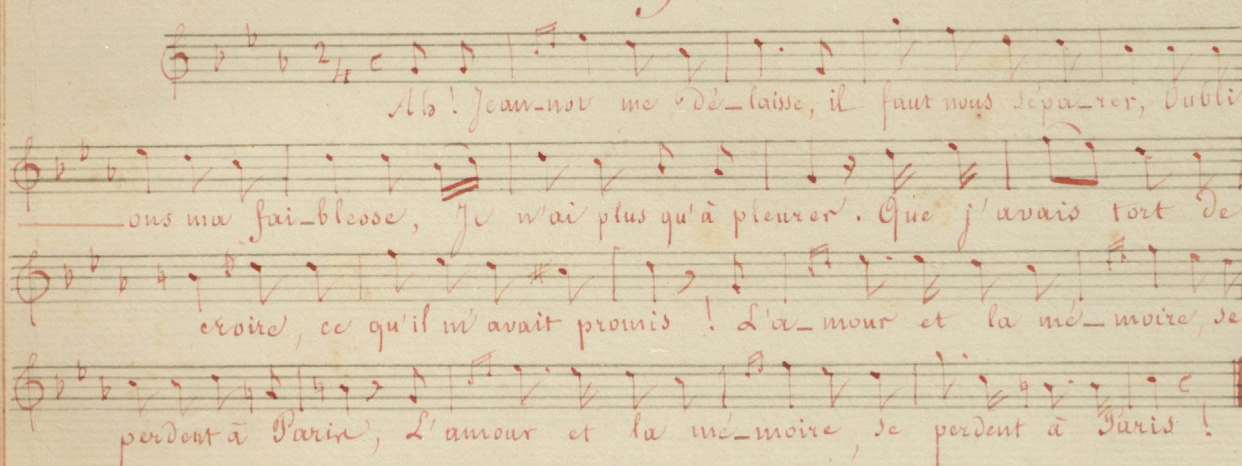
A la fin de ma carrière
Je verrai, toujours joyeux,
Venir mon heure dernière,
Le plus tard sera le mieux.
Je dirai : « Bon citoyen,
« Quand j'ai pu faire du bien
J'ai joui &c.

1820.

Romance

chantée par Mme Gavaudan, à Paris, en 1815, dans l'Opéra comique de Jeannot et Colin; paroles d'Étienne, musique de Nicolo.

Andante agitato.



Dans sa nouvelle amie
Qui peut donc le charmer?
Je suis aussi jolie,
Et je sais mieux aimer.
Change-t'on de visage
En changeant de pays?
Je plaisais au village
Je dois plaire à Paris.

Ah! quand dans nos montagnes
Je serai de retour,
Je veux à mes compagnes
Dire sans nul détour:
„ Si vous avez, fillettes,
„ Un amant bien épris,
„ Prenez-garde, pauvrettes,
„ Qu'il ne vienne à Paris.

Les jouissances.

Air : Dans la vigne à Claudine.

« Avoir de la fortune
« Ce n'est pas être heureux »
Cette phrase commune
N'a rien de merveilleux.
Mais est-on sans espèces,
Vous dira maint censeur,
Faire fi ! des richesses,
Voilà le vrai bonheur.

Pour chasser l'humeur grave
Avoir de la santé,
De bons vins dans sa cave,
Un grand fond de gaîté.
Du sort d'un honnête homme
Adoucir la rigueur,
Et dormir d'un bon somme
Voilà le vrai bonheur.

Pour maîtresse jolie
Brûler de nouveaux feux,
Au printems de la vie,
Ah ! c'est bien être heureux !
Mais avoir en ménage
Femme d'égale humeur,
Douce, indulgente et sage,
Voilà le vrai bonheur !

Gagner la bienveillance,
Captiver l'intérêt,
Est une jouissance
Qui séduit et qui plait.
Mais un ami sincère
Selon ses goûts, son cœur,
Croyez-m'en, sur la terre
Voilà le vrai bonheur !

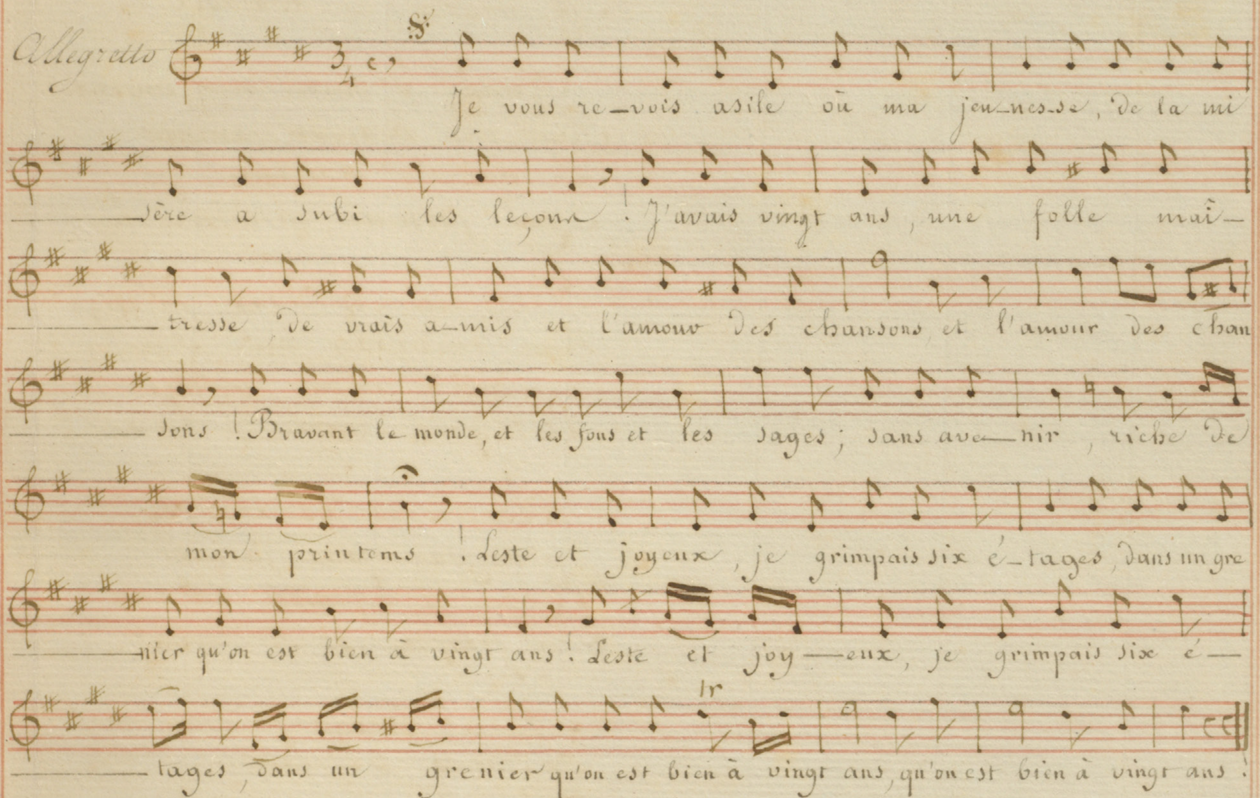
A caresser Thalie
Occuper son loisir,
Invoquer Polymnie
C'est bien là du plaisir ;
Mais quand la pièce est faite,
Charmer le spectateur,
Ma foi, pour un poète
Voilà le vrai bonheur !

D'une peine passée
Ne point se souvenir,
Occuper sa pensée
D'un riant avenir ;
Du présent où nous sommes
Jouir avec douceur,
Ah ! oui, pour tous les hommes,
Voilà le vrai bonheur.

Anonyme.

Le grenier du poète.

Paroles de Béranger ; Musique de N.xx



C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là, fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonné sur le mur.
Ah ! paraissez, plaisirs de mon jeune âge,
Que d'un coup d'aîle a fustigés le tems !
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Lisette, ici, surtout doit apparaître
Vive et jolie, avec petit chapeau ;
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer la couchette .....
Respecte, amour, ses plis longs et flottans.
J'ai su depuis qui payait sa toilette, Dans

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'à nous monte un cri d'allégresse
« A Marengo Bonaparte est vainqueur ! »
Le canon gronde, un autre chant commence
Nous célébrons tant de faits éclatans !
Les rois jamais n'envahiront la France...
Dans un grenier qu'on est bien à 20 ans

Quittons ces lieux où ma raison s'enivre...
Ah ! qu'ils sont loin ces jours tant regrettés !
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés !
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dissiper sa vie en peu d'instans ;
D'un long espoir, pour la voir embellie, Dans

Raphaël à la Fornarina

Des feux du soir le ciel se dore,
Partout chantent les rossignols;
Aux sons joyeux de la mandore
Dansent les pâtres Romagnols.
La brise caresse le faîte
Des grands arbres de la Villa;
Ici tout est bonheur et fête
Fornarina!

Ici la terre est parfumée,
Les ruisseaux coulent sans tarir;
Viens — j'ai besoin, ma bien-aimée,
De tes baisers qui font mourir.
N'es-tu pas tout ce que j'envie
Des biens que le sort me donna,
Plus que les arts, plus que ma vie?
Fornarina!

Ah! si ma tombe s'environne
De lauriers arrosés de pleurs;
Pour toi, de ma noble couronne
Effeuille les plus belles fleurs.
Sois la muse de mon génie
Toi, dont l'amour me consola,
A ma gloire demeure unie
Fornarina!

Anonyme

1836.

Edgard à Octavie.

Octavie, Octavie,
O fille des amours!
Toi, charme de ma vie,
M'aimeras-tu toujours?

Quand s'ouvre avec mystère,
Pour ton heureux amant
Le boudoir solitaire,
Quel fortuné moment!

Des arts le doux prestige
Vient embraser mes sens;
Sur toi l'amour voltige
Ah! quel trouble je sens!

Des trésors du Potose
Je ne suis pas jaloux
Quand j'effeuille la rose,
Son parfum est si doux.

Mais lorsqu'à demi-nue
Tu presse le clavier,
Mon ardeur retenue
Me rend moins familier.

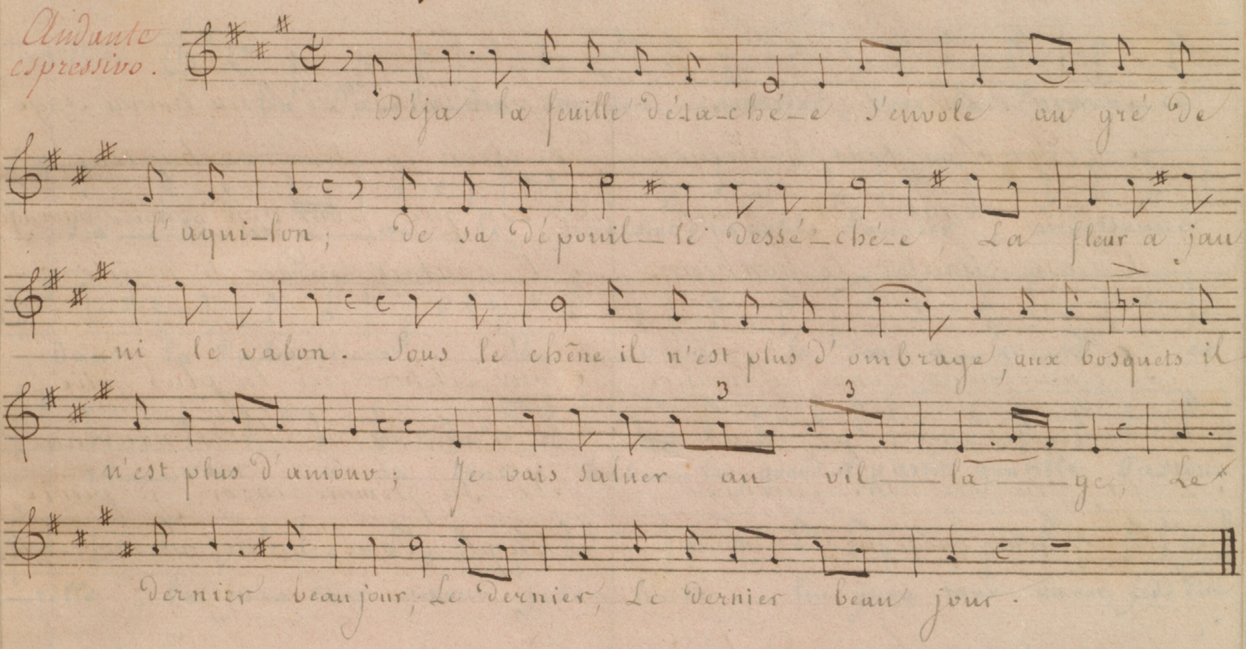
C'est la voix des Syrènes
Au magique pouvoir,
Harpes Eoliennes
Dans la brise du soir.

Surtout quand le zéphire
Baise tes blonds cheveux,
Quand le dieu qui t'inspire
Anime tes yeux bleus

Eperdu, je t'enlève
Malgré ton air mutin,
Alors commence un ... rêve
Qui finit au matin. Lejoncourt.

Le dernier beau jour d'automne.

Musique d'antoni Mocker.



Les rayons d'un soleil d'automne
A peine attiédissent les cieux;
L'hirondelle nous abandonne
Et quitte, en gazouillant, ces lieux.
Son joli chant semble nous dire:
Adieu, beau ciel, riant séjour,
Je pars et veux encor sourire
Au dernier beau jour.

Le vieillard vient, dans la prairie
Rêver au déclin de ses ans.
En voyant cette herbe fleurie
Qui fléchit sous ses pas tremblans,
Songeant au bout de sa carrière
Aux biens qui l'ont fui sans retour,
Il entr'ouvre encor la paupière
Au dernier beau jour.

Semons de fleurs notre existence,
Le temps saura bien les flétrir;
Avant que notre hyver commence
Trop heureux qui sait les cueillir.
Bientôt la jeunesse est fanée,
Il n'est qu'un instant pour l'amour;
Notre vie a, comme l'année,
Son dernier beau jour.

1816.

Hommage aux dames.

Air du Vaudeville de Folie et Raison.

Pour célébrer les Dames
Redoublons tous d'ardeur,
Amis, chanter les femmes,
C'est chanter le bonheur.

Femme nous donne la lumière,
Elle embellit notre printems;
A la fin de notre carrière
Elle charme encor nos vieux ans.

D'un sexe, charme de la vie
Fuyons le calomniateur, ...
Dans ses fureurs l'ingrat oublie
Qu'il lui doit sa mère et sa sœur.

La compagne du premier homme
Est-elle coupable à nos yeux?
Elle n'a mangé qu'une pomme,
Tandis que nous en voulons deux.

Après nous, si Dieu trouva sage
De créer ce sexe enchanteur,
C'est que, pour son dernier ouvrage
Il voulait garder le meilleur.

Pour célébrer ici la plus jolie
Il faudrait un Paris nouveau,
De sa pomme encor, je parie,
Chaque dame aurait un morceau.

Beau sexe je vous rends les armes,
Mais je me vois dans l'embaras,
Pour boire à chacun de vos charmes
La cave ne suffirait pas.

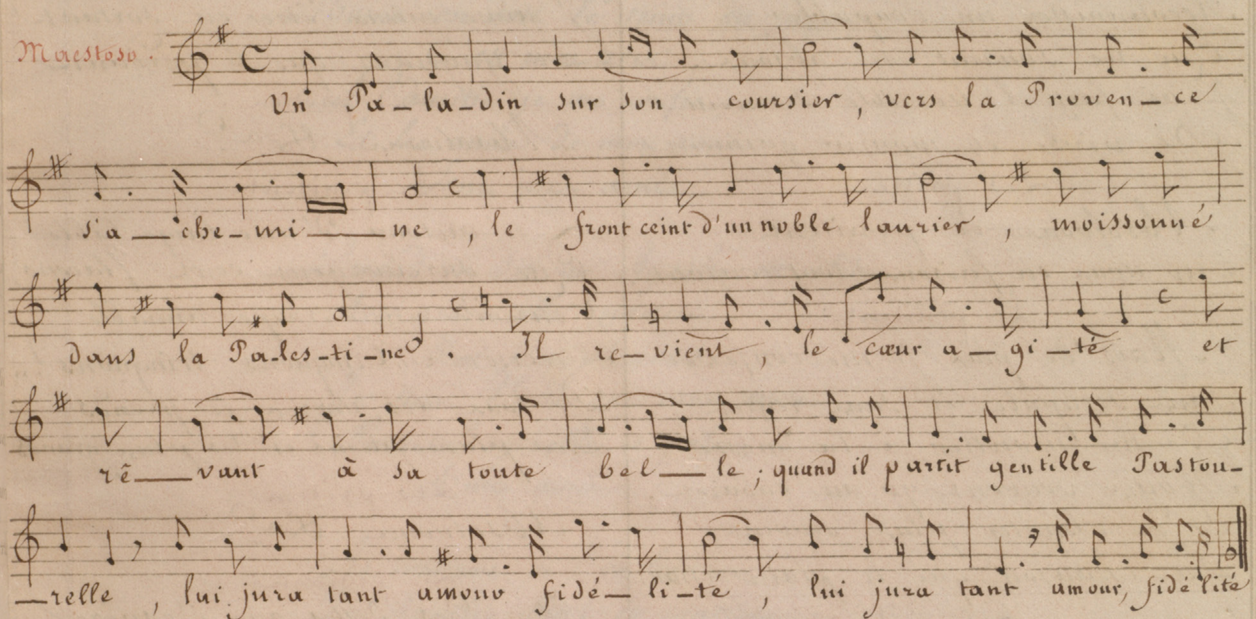
J'entends la critique sévère
Me dire: „ Il faudrait l'arrêter.
Vous qui possédez l'art de plaire
Prêtez-le moi, pour vous chanter.

Anonyme.

1816.

Le paladin.

Paroles d'Audibert, mus. de Villeneuve.



Joyeux, il chante en s'avançant:
„J'aime fille au naïf langage;
Qu'un Seigneur et riche et puissant
Prenne dame de haut parage;
Je préfère simplicité
A l'éclat d'une damoiselle.
Mieux vaut choisir petite pastourelle
Quand on désire amour, fidélité.„

Notre guerrier, tout en chantant,
Arrive aux lieux de sa naissance;
Il voit sur le gazon naissant
Bons villageois, joyeuse danse:
Par eux un hymen est fêté,
De toutes parts le vin ruisselle;
Et sur l'autel où la flamme étincelle
On va jurer amour, fidélité.

Plus fraiche encore que la fleur
Dont sa tête se montre ornée,
Une vierge a donné son cœur
Et s'est soumise à l'hyménée.
Pâle et devant elle arrêté,
Le paladin a dit: „C'est elle!
Je suis trahi par une pastourelle!
Où donc trouver amour, fidélité?„

1814.

Ma confession aux prêtres de Momus.

Air: J'suis un curé patriote.

Dans ce temple respectable
Frères, qui m'admettez tous,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous.
J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaîment.

Les prêtres
Absolvons ce pénitent,
Car nous en faisons tout autant.

Le pénitent.
Mais de plus je me confesse
Sans scrupule et sans regret
De me montrer à la messe
Moins souvent qu'au cabaret;
Et de chanter plus souvent
La chanson que le plain-chant.

Les prêtres
Absolvons &a.

Le Pénitent
Si je rencontre une femme
Délaissée à ses ennuis,
Maudissant au fond de l'ame
Et ses devoirs et ses nuits;
Supplanter le délinquant
Me paraît toujours piquant.

Les prêtres
Absolvons &a.

Le pénitent.
Partisan de la paresse,
Ami de l'oisiveté,
Quelque besoin qui me presse,
Je chante avec volupté:
Travailler est assommant,
Et ne rien faire est charmant.

Les prêtres
Absolvons &a.

Le pénitent
Lorsque par hasard je joue
La bouillotte ou le boston,
Toute laide, je l'avoue,
Que soit cette passion,
J'aime mieux être en sortant
Le gagnant que le perdant.

Les prêtres.
Absolvons &a.

Le pénitent
Si autour d'une large table
Que surchargent cent flacons,
J'entends une troupe aimable
S'écrier: „Trinquons, trinquons!"
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands.

Les prêtres
Absolvons &a.

Le pénitent
J'ai des dettes que j'espère
En aucun tems ne nier;
Mais toujours prompt à les faire
Je suis lent à les payer;
Et lorsque j'ai de l'argent
Je les oublie en mangeant.

Les prêtres
Absolvons &a.

Le pénitent
En un mot, mon plus grand vice
Frères, c'est la vanité;
Quelque vers que j'écrivisse
J'ai sans cesse répété:
„Des neuf sœurs heureux amant
„Je fais maints couplets charmants

Les prêtres.
Absolvons ce pénitent
Car nous en faisons tout autant.

Désaugiers

1814.

Mon amie et mes amis.

Air : Chansons, chansons.

Plus un tendre objet nous engage,
Moins on doit le tenir en cage,
C'est mon avis.
A l'amitié je me confie,
Et les amis de mon amie
Sont mes amis.

Quand on dit qu'Agathe est jolie,
Avec grâce elle remercie,
Moi j'applaudis.
Je suis flatté que mon amie
Paraisse agréable et polie
A mes amis.

Au contraire, si l'on badine,
Qu'Agathe fasse la mutine....
Morbleu, tant pis !
Car je ne veux pas qu'elle oublie
Que les amis de mon amie
Sont mes amis.

Qu'on la regarde et qu'on la touche,
Un vieux jaloux prendrait la mouche....
Et moi j'en ris !
Le jour, je permets qu'on l'embrasse,
Mais la nuit je défends ma place
Et plus d'amis.

Si je voyais qu'avec tendresse
Elle reçut mainte caresse
J'y serais pris,
Alors je dirais : « Pour la vie,
« Je ne connais plus mon amie
« Ni mes amis.

Anonyme.

Ariette du Bouffe et du tailleur.
Air type.

Gaîment je m'accommode
De tout,
Je suis pour toute mode
Mon goût.
Je sais, en habile homme,
Saisir
Tout ce qu'en France on nomme
Plaisir.
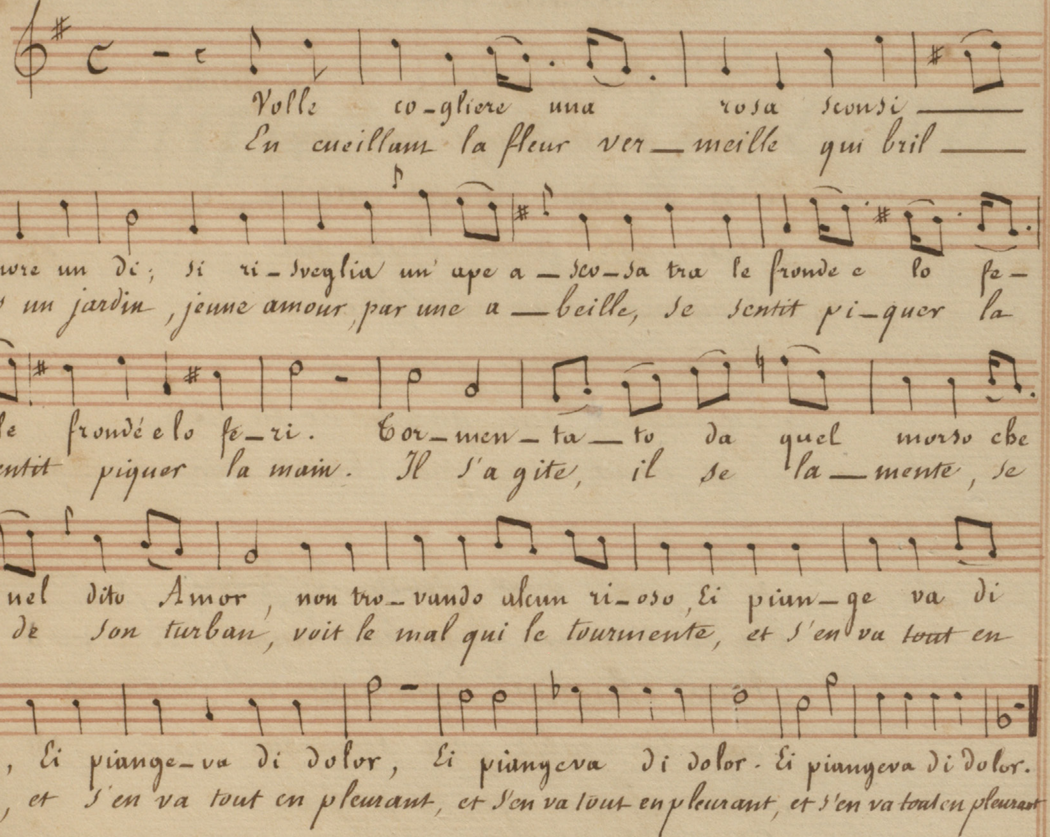
Je suis près des fillettes
Léger,
On me voit, d'amourettes
Changer.
Aux soupirs je ne livre
Qu'un jour,
L'inconstance fait vivre
L'amour.

Qu'une belle m'appelle...
J'y suis.
Qu'un faquin me harcelle
Je fuis.
Aux sermens faut-il croire?
J'y crois!
A table faut-il boire?
Je bois.

L'amour piqué par une abeille.

Chanson italienne et française.

Musique de Süsmuller.



Scioglie il velo e muove il passo
Ed a Venere s'en va;
„ Madre, ei dice, io moro ahi lasso!
„ Deh m'aita per pietà.
„ Picciol serpe d'ale armato.
„ Ch'ape chiama il contadin,
„ M'ha la mano ohimé! piagato
„ Che sarà del mio destin! „

Tosto allor l'amabil Dea
Se lo strinse al molle sen,
E baciandolo dicea:
„ Figlio caro ascolta ben;
„ Se d'un'ape il morso, o Amore,
„ E si forte é si fatal,
„ Penso or tu che soffre un core,
„ Ch'é trafitto dal tuo stral.

A Vénus il se présente
Et lui dit en sanglottant:
„ La douleur la plus cuisante
„ Me consume en cet instant;
„ C'est ici qu'est la blessure
„ Dont je suis tout désolé,
„ Elle vient de la morsure
„ D'un petit serpent ailé. „

Dit alors cette déesse
Lui tendant soudain les bras:
„ Cher enfant de la tendresse
„ Viens à moi, ne pleure pas.
„ Qu'est cela, suivait la mère,
„ Oh! mon fils, refléchissez
„ Aux douleurs que peuvent faire
„ Tous les traits que vous lancez.

Emploi de la vie humaine,
ou
Le quart d'heure de bon temps.

Air : Aussitot que la lumière &a

L'homme dont la vie entière
Est de quatre-vingt-seize ans,
Dort le tiers de sa carrière,
C'est juste trente deux ans .... 32.
Ajoutons pour maladie,
Procès, voyage, accidens,
Au moins un quart de la vie ;
C'est encor deux fois douze ans 24

Par jour deux heures d'études
Ou de travaux, font huit ans, ... 8
Noirs chagrins, inquiétudes
Pour le double font seize ans 16
Pour affaires qu'on projette
Demi-heure, encor deux ans 2
Cinq quarts-d'heure de toilette,
Barbe et cætera, cinq ans 5

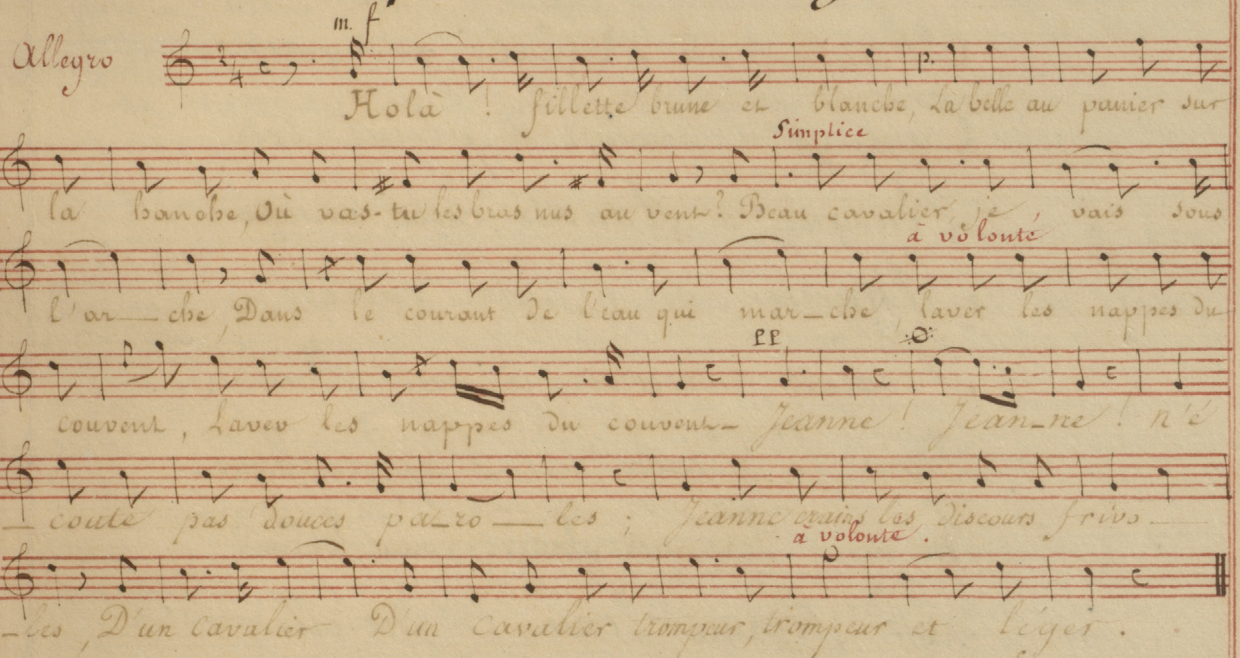
Par jour, pour manger et boire
Deux heures font bien huit ans 8
Cela porte le Mémoire
Juste à quatre-vingt-quinze ans .... 95.
Reste encor un an pour faire
Ce qu'oiseaux font au printems ;
Par jour l'homme a donc sur terre
Un quart-d'heure de bon tems !

E. Despréaux.

Les laveuses du couvent

Paroles d'Edmond Thierry

Musique de Grisar



Jésus ! la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un Dimanche
Avec un corset de velours ?
— Beau cavalier, sur la grand'place
Plus d'un écolier quand je passe
Me trouve belle tous les jours (bis)
Jeanne &a.

— Si tu veux être Châtelaine
J'ai trois villages dans la plaine
Et mon Château ceint d'un fossé !
— Beau Cavalier, je suis plus fière
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancé !
Jeanne &a.

Lentement et à demi-voix :

On l'entendit prendre la fuite...
Dirent les laveuses ensuite,
Sur le cheval du Cavalier.
Le soir on la revoit sous l'arche
Mais c'est comme une ombre qui marche,
Chantant dans l'écho du pilier (bis)

Très-lentement :

Jeanne, pauvre Jeanne
N'écoute plus douces paroles ;
Jeanne crains les propos frivoles
Du cavalier (bis) trompeur et léger.

1837.

FOLIE

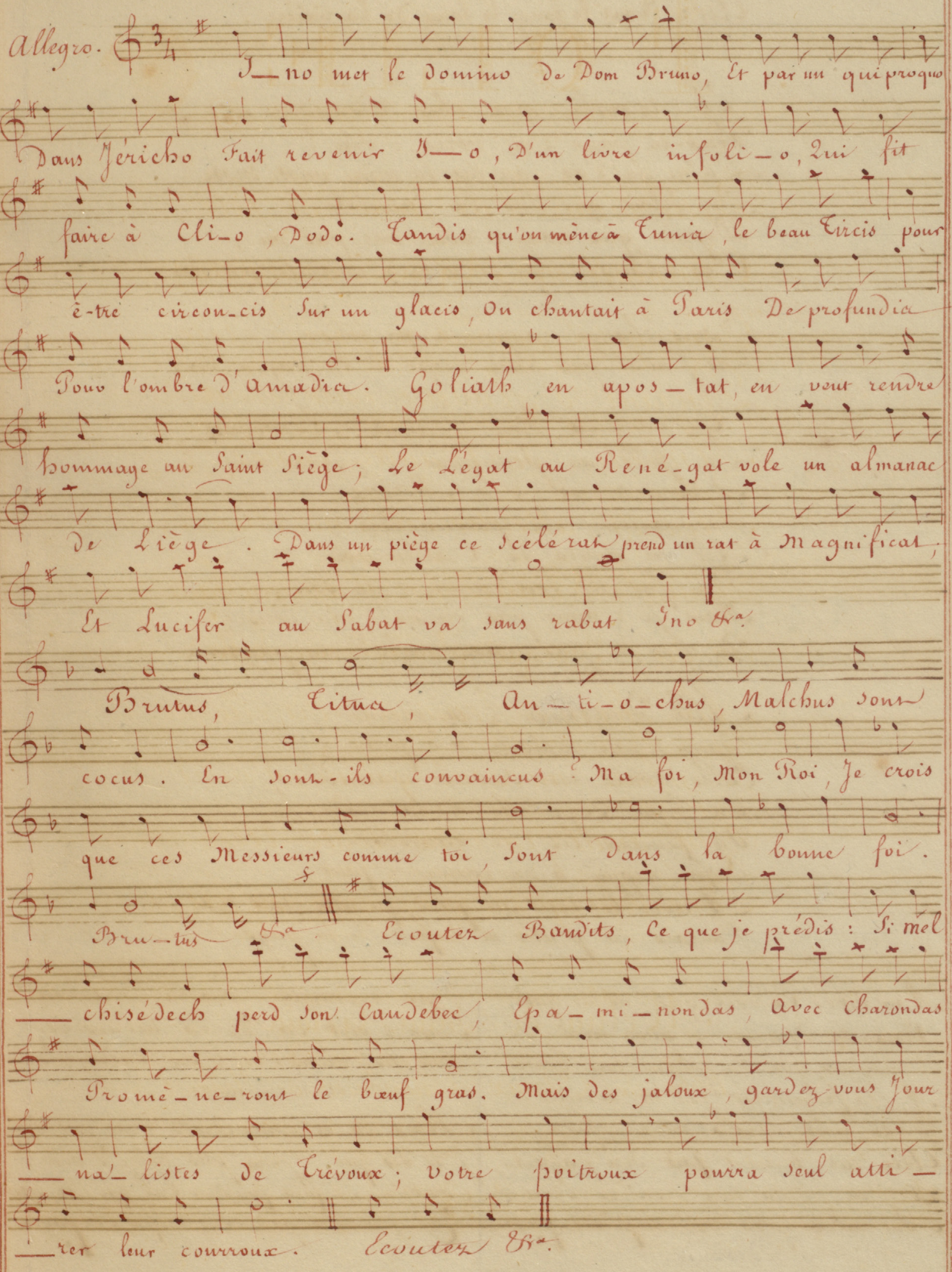
Notre vicaire, un jour de fête,
Chantait un Agnus gringotté,
Tant qu'il pouvait à pleine tête,
Pensant d'Annette estre écouté.
Annette, de l'autre costé,
Pleurait, attentive à son chant;
Dont le Vicaire, en s'approchant
Lui dit: Pourquoi pleurez-vous, belle?
Ah! Messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un asne qui m'est mort,
Qui avait la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Mellin de Saint Gelais

Abbé de Citeaux et aumônier de Henri 2.

1555.

Amphigouris.



1743.

Dialogue entre Chauvin et desbuet

Air : Tout le long le long de la rivière.

Desbuet.

Eh ! te voilà, mon cher Chauvin !
Veux-tu payé z'un verre d'vin ?..
Qu'eu qu't'as, qu'tas la mine aussi trisse ?
On dirait que t'as la jaunisse !
Depuis que nous n'nous ont pas vu,
T'es changé... qu'je n'te r'connais p'u' (bis)

Chauvin.

J'suis changé rapport à ma bêtise
Que j'm'ai pas assez méfié d'la payse. (bis)

Tu connais bien Jeanne Merloux,
La fille au perruquier d'cheux nous ?...
A mon arrivé' z'à Mezière
J'rencontris la particu'ière ;
All' m'invita de l'aller-voir,
J'y fus le lendemain z au soir ...
Mais je r'viens pas encore d'ma bêtise,
De n'm'êt' pas assez méfié d'la payse.

Alle demeurait z au premier
Dans n'une maison n'à portier ;
Alle avait une superbe commode,
Un beau segrétaire à la mode,
Un fameux lit de camelot,
Enfin nippé' b'en comme i' faut.
A voir le ton su' quoi qu'alle était mise
J'aurais dû p'utôt m'méfier de la payse !

A m'dit : « Tu voir que j'ai de quoi,
« Veux-tu demeuré z'avec moi ?.. »
J'voyais que la place était bonne,
A la fréquenter je m'adonne ...
J'lui porte toutes mes effets ...
Alle eut bientôt fait son paquet,
Et j'ai perdu ma dernière chemise
Pour m'ête pas assez méfié d'la payse.

Desbuet.

Quoi ! c'est ça qui t'caus' du chagrin ?
J'ne reconnais pas là Chauvin !
Pour t'ôter ça de la mémoire
Avec moi viens t'en z'en boire !

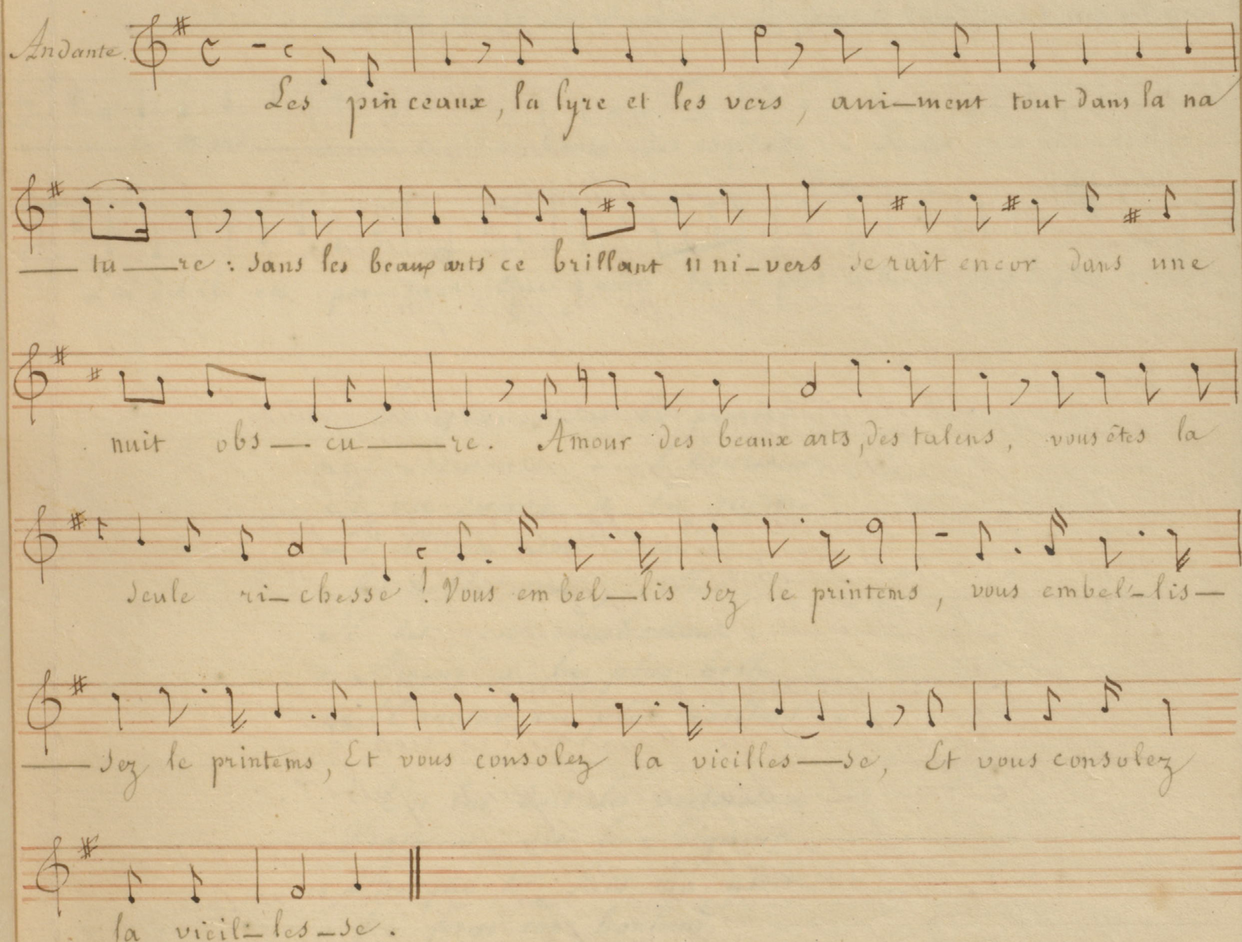
Chauvin.

Mais tu n'comprends donc pas rien !
J'te dis que j'peux pas boire d'vin !
Combien de fois faudra-t-il que j'te dise
Que j'n'm'ai pas assez méfié d'la payse.

1828.

Les beaux arts.

Musique de Radermann.



Avec un luth et des pinceaux
On charme les maux de la vie;
Dans son exil, aux timides échos
Ovide apprend le nom de son amie.
Par le tendre amour inspiré
Raphaël, dans sa douce ivresse,
Sur la toile fixe à son gré
Les traits chéris de sa maîtresse.

A votre voix, enfants des arts
La faulx du temps reste immobile!
Vous survivez à l'orgueil des Césars,
Vous consacrez les beaux vers de Virgile.
Sur un laurier ensanglanté
Les fiers favoris de Bellone,
Attendent l'immortalité
Et c'est Minerve qui la donne.

Ballade.

Pour courir en poste à la ville,
Vingt fois, cent fois, ne sais combien :
Pour faire quelque chose vile,
Frère Lubin le fera bien :
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est affaire à un bon Chrétien :
Frère Lubin ne le peut faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix, ni pile,
Frère Lubin le fera bien.
On a beau dire : je le tiens,
Et le presser de satisfaire,
Jamais il ne vous rendra rien ;
Frère Lubin ne le peut faire.

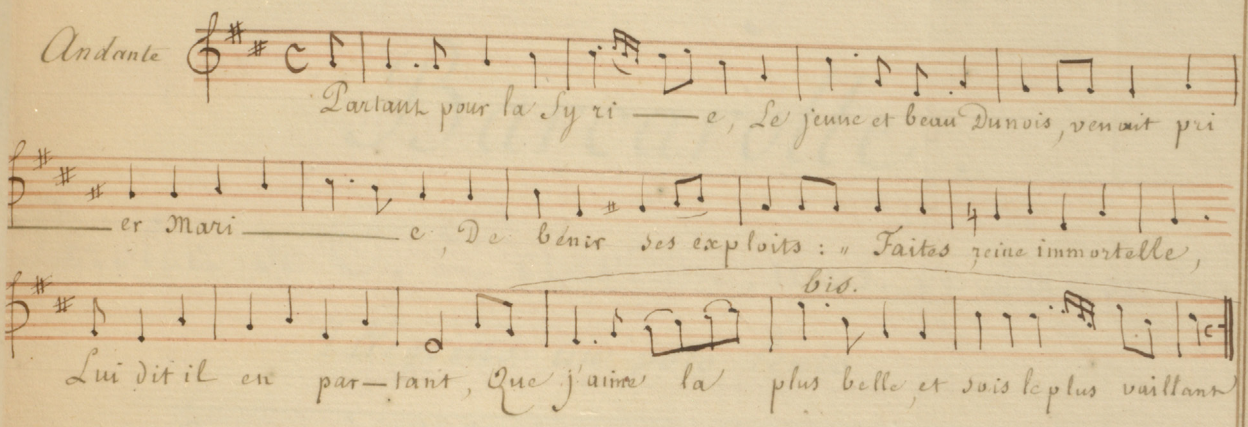
Pour débaucher, par un doux style,
Quelque fille de bon maintien,
Point ne faut de vieille subtile,
Frère Lubin le fera bien
Il presche en Théologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à votre chien.
Frère Lubin ne le peut faire.

Clément Marot.

1545.

Le départ pour la Syrie.

(1808)



Il grave sur la pierre
Les serments de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le Comte son Seigneur
Au noble vœu fidelle
Il dit, en combattant :
« Amour à la plus belle,
« Honneur au plus vaillant. »

On lui doit la victoire :
« Vraiment, dit le Seigneur,
« Puisque tu fais ma gloire
« Je ferai ton bonheur.
« De ma fille Isabelle
« Sois l'époux à l'instant,
« Puisqu'elle est la plus belle
« Et toi le plus vaillant. »

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun, dans la Chapelle,
Disait, en les voyant :
« Amour à la plus belle
« Honneur au plus vaillant ! »

Le beau tetin.

Tetin refait, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fais honte à la rose,
Tetin plus beau que nulle chose,
Tetin dur, non pas tetin, voire,
Mais petite boule d'ivoire,
Au milieu duquel est assise
Une fraise, ou une cerise,
Que nul ne voit, ne touche aussi;
Mais je gage qu'il est ainsi.
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller;
Tetin gauche, tetin mignon,
Toujours loin de son compagnon;
Tetin, qui portes temoignage
Du demeurant du personnage;
Quand on te voit, il vient à maints
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir;
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie!
Car il viendroit une autre envie.

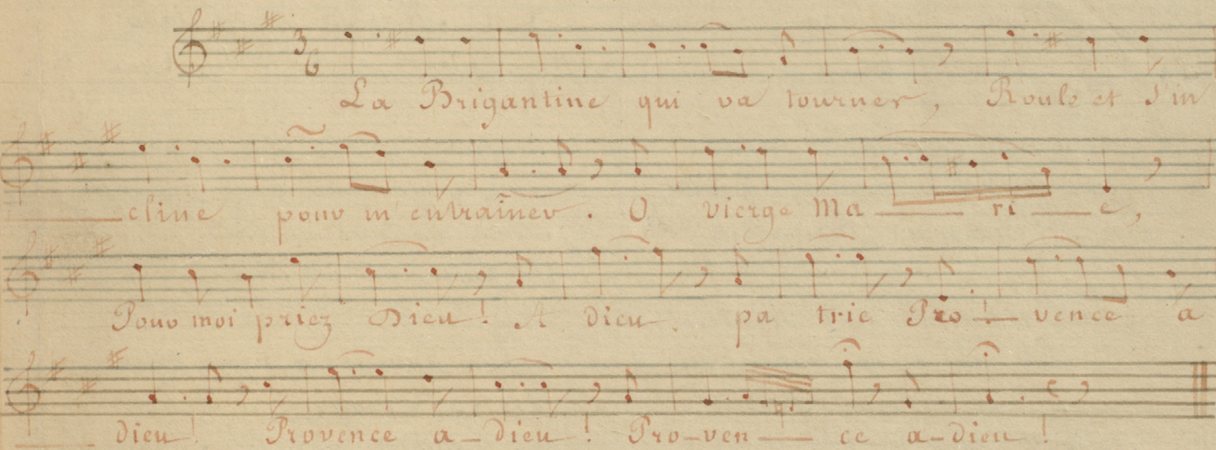
Clement Marot.

La Brigantine.

Barcarolle.

Paroles de C. Delavigne. mus. de Lagoanère

Allegretto un poco lento.



Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O Vierge Marie!
Pour moi priez Dieu;
Adieu patrie!
Mon père adieu!

La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine
Et dormira.
O vierge Marie
Pour moi priez Dieu,
Adieu patrie,
Hélène adieu!

Ma sœur se lève
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve,
» Il reviendra! »
O vierge Marie!
Pour moi priez Dieu,
Adieu patrie!
Ma sœur adieu.

De mon Isaure
Le mouchoir blanc,
S'agite encore
Au gré du vent.
O vierge &a
Isaure adieu!

Brise ennemie
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler?
O vierge Marie!
Pour moi priez Dieu;
Adieu patrie,
Bonheur adieu!

La descente aux enfers.

Air : Boira qui voudra, larirette ; Paîra qui pourra, larira !

Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne
Des nouvelles de l'Enfer.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira. (1)

Sachez que la nuit dernière
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière
Pour l'enfer je suis parti.
Tant qu'on le pourra

Ma sorcière est jeune et belle,
Et dans ces lieux inconnus
Diablotins, par ribambelle
Viennent baiser ses pieds nus
Tant qu'on &c.

Quoiqu'en disent maints bélîtres,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres,
Et des débris de flacons.
Tant qu'on &c.

Là, ni chaudières, ni flammes,
Et, si grands que soient leurs torts,
Aux enfers, nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.

Chez lui le diable est bon homme :
Aussi voyons nous d'abord,
Ixion faisant un somme,
Près de Tantale ivre-mort. Tant &c.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon :
Sa Majesté tenait table
Entre Epicure et Ninon. Tant &c.

Ses arrêts les plus sévères
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons. Tant &c.

Aux buveurs à rouge trogne
Il dit : « Trinquez à grands coups !
« Vous n'aimiez que le Bourgogne,
« De Champagne enivrez-vous. » Tant &c.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : « Avec Diogène
« Fais l'amour dans un tonneau ! Tant &c.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistans ;
Puis, à Ninon, sur des roses
Il ôte au moins soixante ans. Tant &c.

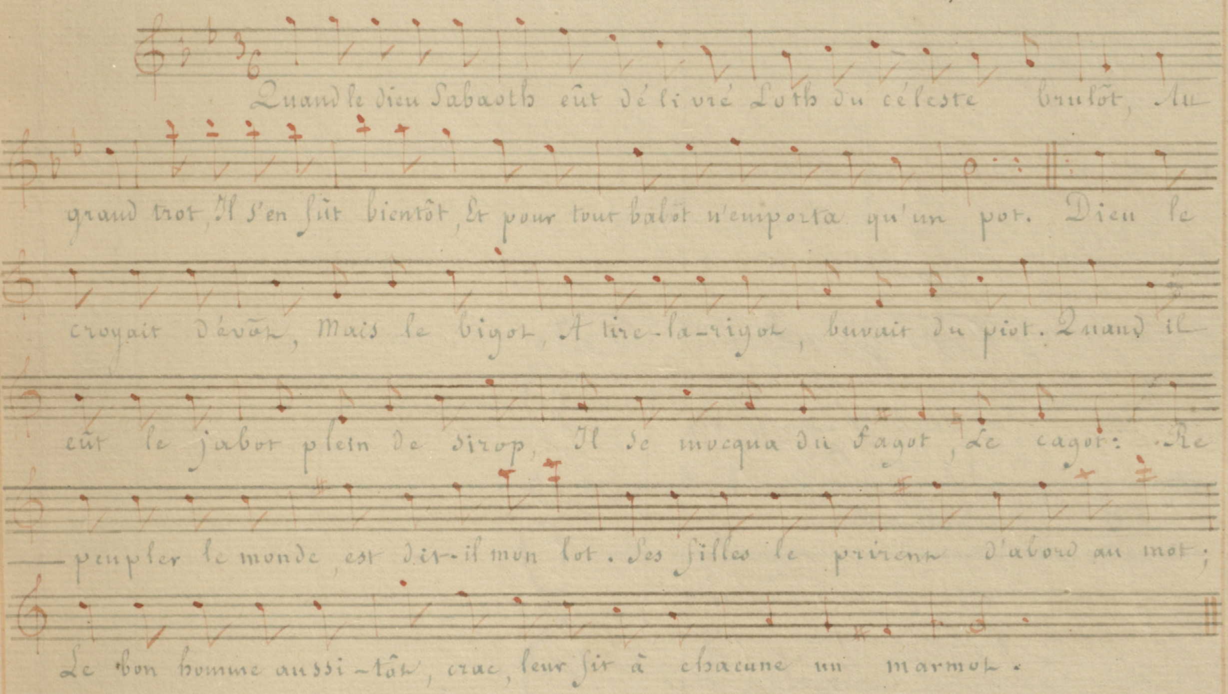
Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit. Tant &c.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte
Et nous rendrons grâce à Dieu. Tant &c.

(1) Il suffit, pour les autres couplets, de dire : Tant qu'on le pourra, larirette, on se damnera larira.

Loth et ses filles.

Menuet d'Erato.



A Iris

Á Damon vous avez tout permis
Pour l'hymen qu'il vous avait promis;
Mais, Iris, savez-vous la coutume,
Avez-vous donc pu croire à son serment?
Ceux que l'on fait sur un autel de plume
Sont, aussitôt, emportés par le vent.

Anonyme.

1777.

L'accouchem^t.

Accident arrivé à une fille vertueuse.

Air : Je veux être un chien.

Maman ! que je souffre à l'endroit
Où je n'ose mettre le doigt !
Vite, il faut qu'on me déshabille !
Moi, qui tiens si fort à l'honneur
M'arriverait-il un malheur ?
Ah ! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

Pourtant je ne grossissais pas ;
Je n'avais qu'un peu plus d'appas...
Ça complétait ma pacotille ;
La vertu m'avait réussi,
Dieux ! l'accoucheur est-il ici ?
Ah ! fiche ! &ca

Cela me vint-il en dormant ?
Ou par l'effet d'un sentiment,
Car moi, c'est par là que je brille !
Serait-ce mon Baron perclus ?
Bon !... s'il avait ce qu'il n'a plus.
Ah ! fiche ! &ca.

N'est-ce pas un soir que fort tard,
Sur ma porte un galant hussard
En passant me trouva gentille ?
Il n'a tenté qu'un faible essai,...
Je fus complaisante, il est vrai.
Ah ! fiche ! &ca

Vivez donc de privations !
Prenez donc des précautions ?
Sans la sauce manger l'anguille ?
Beau moyen et bien éprouvé !
J'en suis pour un enfant trouvé.
Ah ! bigre ! ah ! chien !
Non &ca.

Le vieux célibataire.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un vieillard c'est l'instant du repos
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance
Un lait de poule, et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie
D'un vieux garçon doit être le soutien
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien
Je veux demain, bravant la médisance
Au cadran bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet &ca.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais
Auprès de moi coule des jours paisibles,
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit

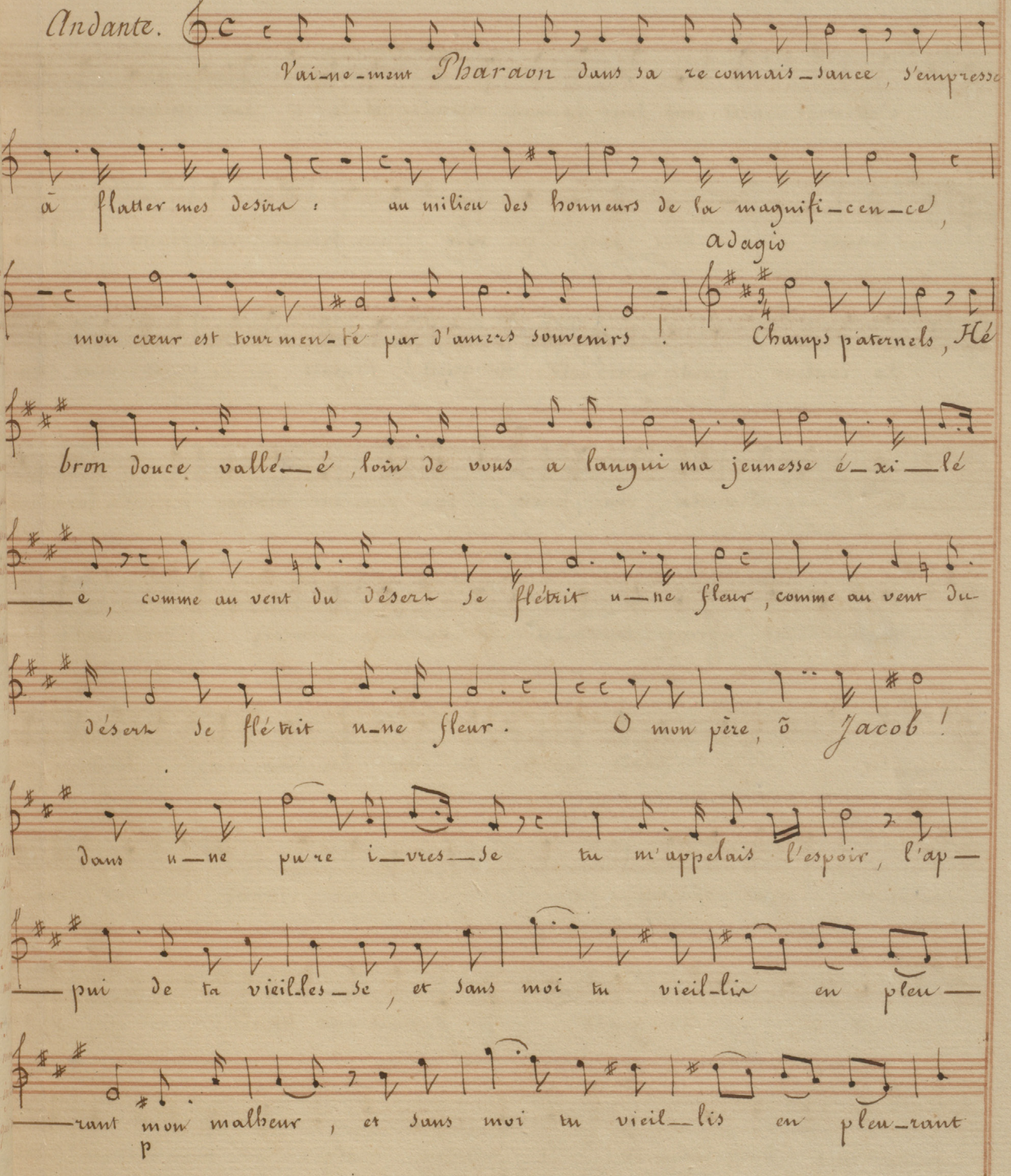
A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !!
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jokei vous amuse,
Mais songez-y, je fais mon testament
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui t'a séduit.

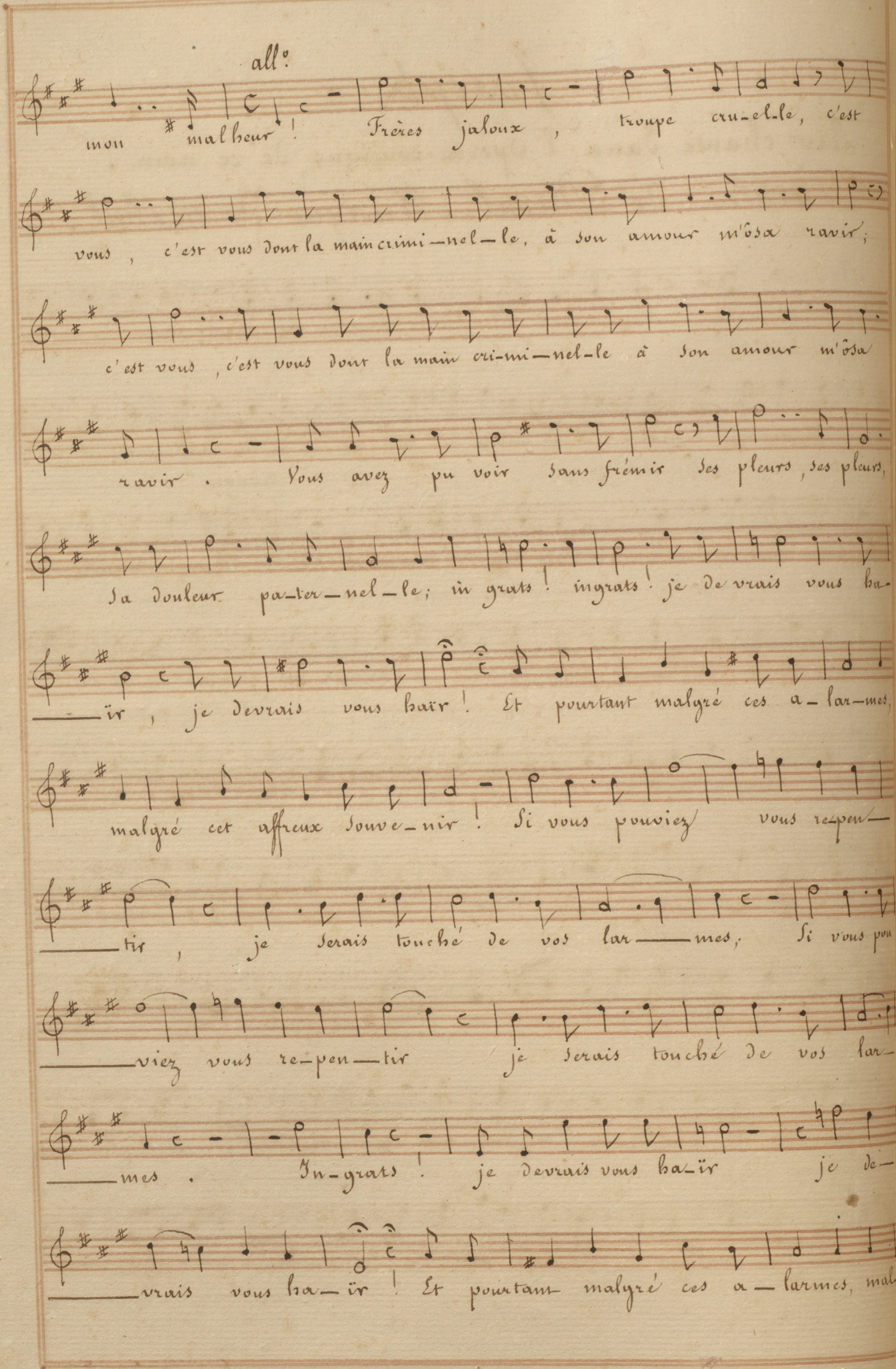
Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !!
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur,
Ne pleure pas, va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet &ca

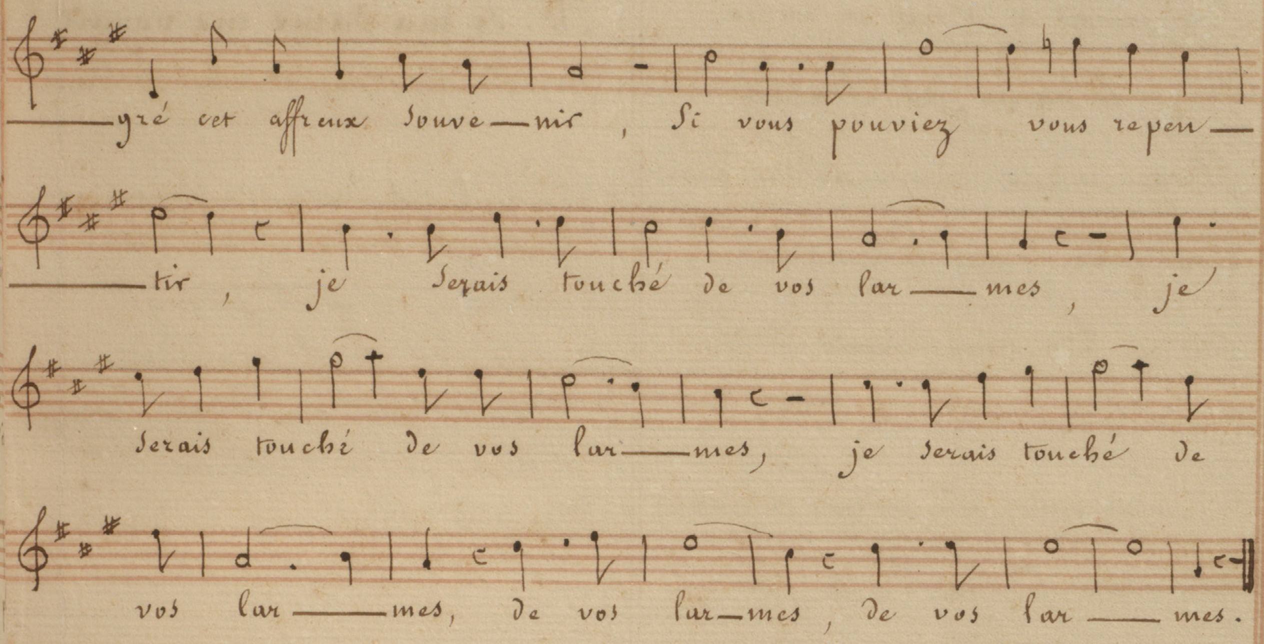
Béranger.

Joseph.

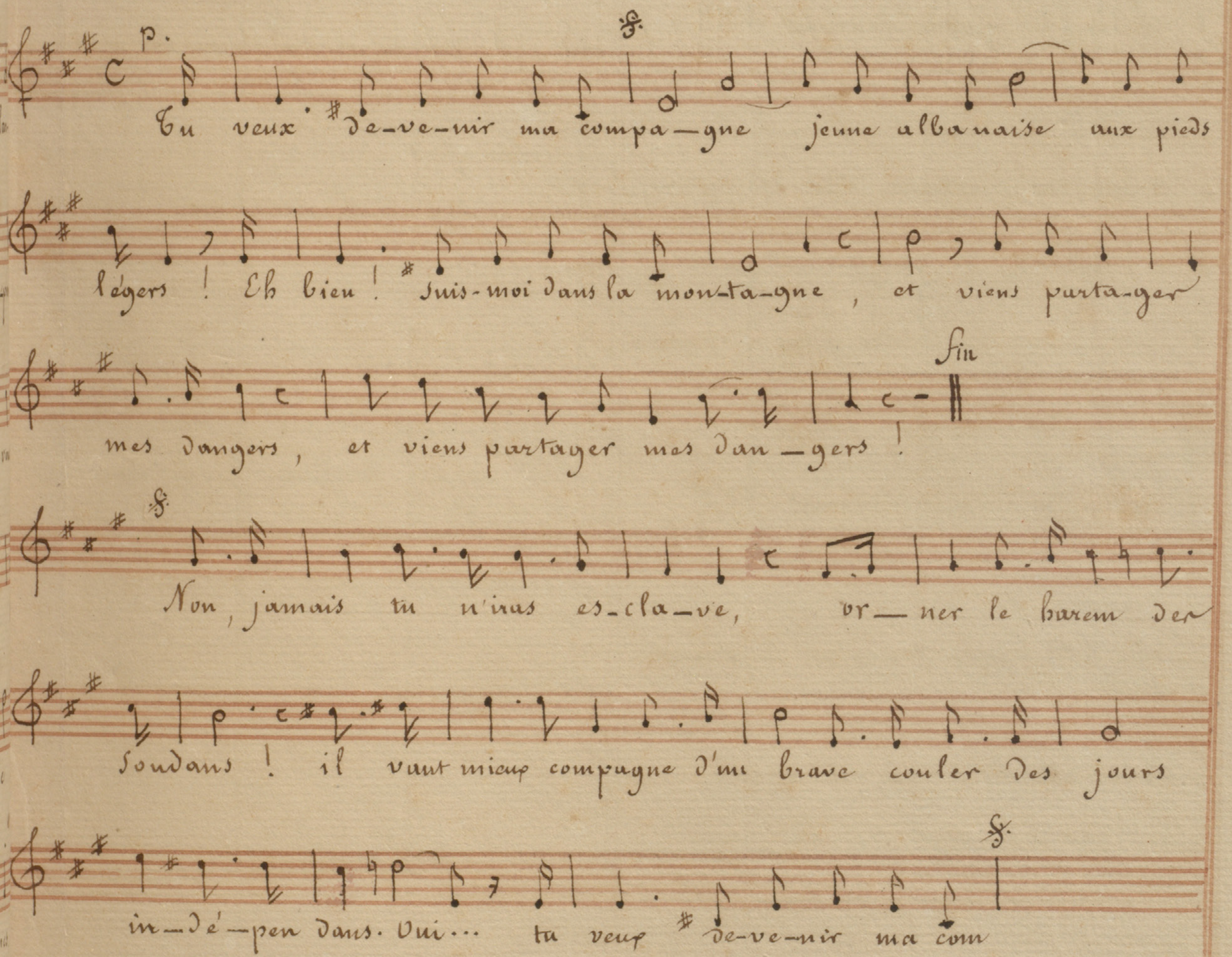
Air chanté dans l'Opéra-comique de ce nom.
Paroles de Duval. Musique de Méhul.




all°
mon malheur! Frères jaloux, troupe cru-el-le, c'est
vous, c'est vous dont la main crimi-nel-le, à son amour m'osa ravir;
c'est vous, c'est vous dont la main cri-mi-nel-le à son amour m'osa
ravir. Vous avez pu voir sans frémir ses pleurs, ses pleurs,
sa douleur pa-ter-nel-le; in grats! ingrats! je de-vrais vous ha-
-ïr, je devrais vous haïr! Et pourtant malgré ces a-lar-mes,
malgré cet affreux souve-nir! Si vous pouviez vous repen-
-tir, je serais touché de vos lar-mes; Si vous pou-
-viez vous re-pen-tir je serais touché de vos lar-
-mes. In-grats! je devrais vous ha-ïr je de-
-vrais vous ha-ïr! Et pourtant malgré ces a-larmes, mal-



Le Klepte. Paroles de Bétourné. Mus. de Labarre.



Non, jamais tu n'iras en esclave
Orner le harem des Soudans;
Il vaut mieux, compagne d'un brave,
Couler des jours indépendans.
Oui... Tu veux devenir &ca.

Ce n'est point une ardeur vulgaire
Qui sera le prix de ta foi:
Au monde entier je fais la guerre,
Je n'aurai d'amour que pour toi.
Oui... Tu veux devenir &ca.

Salue en partant ces rivages,
Ces vallons, ce ciel enchanté;
C'est dans des sites plus sauvages
Qu'il faut chercher la liberté!
Oui... Tu veux devenir &ca.

A une jolie femme touchant le piano.

Que vos attraits si doux, que votre voix si tendre
Sur tous les cœurs ont de pouvoir!
J'écoutais trop pour bien voir,
Je voyais trop pour bien entendre!

Ah! si ma dame me voyait!

Air: Un papillon des plus brillans.

„Ah! si ma dame me voyait!"
S'écriait le brave Fleurange,
Se trouvant en péril étrange
Sur un fort qu'il escaladait.
Portant l'étendart de la France,
En héros il le défendait,
Disant à chaque coup de lance:
„Ah! si ma dame me voyait! (bis)

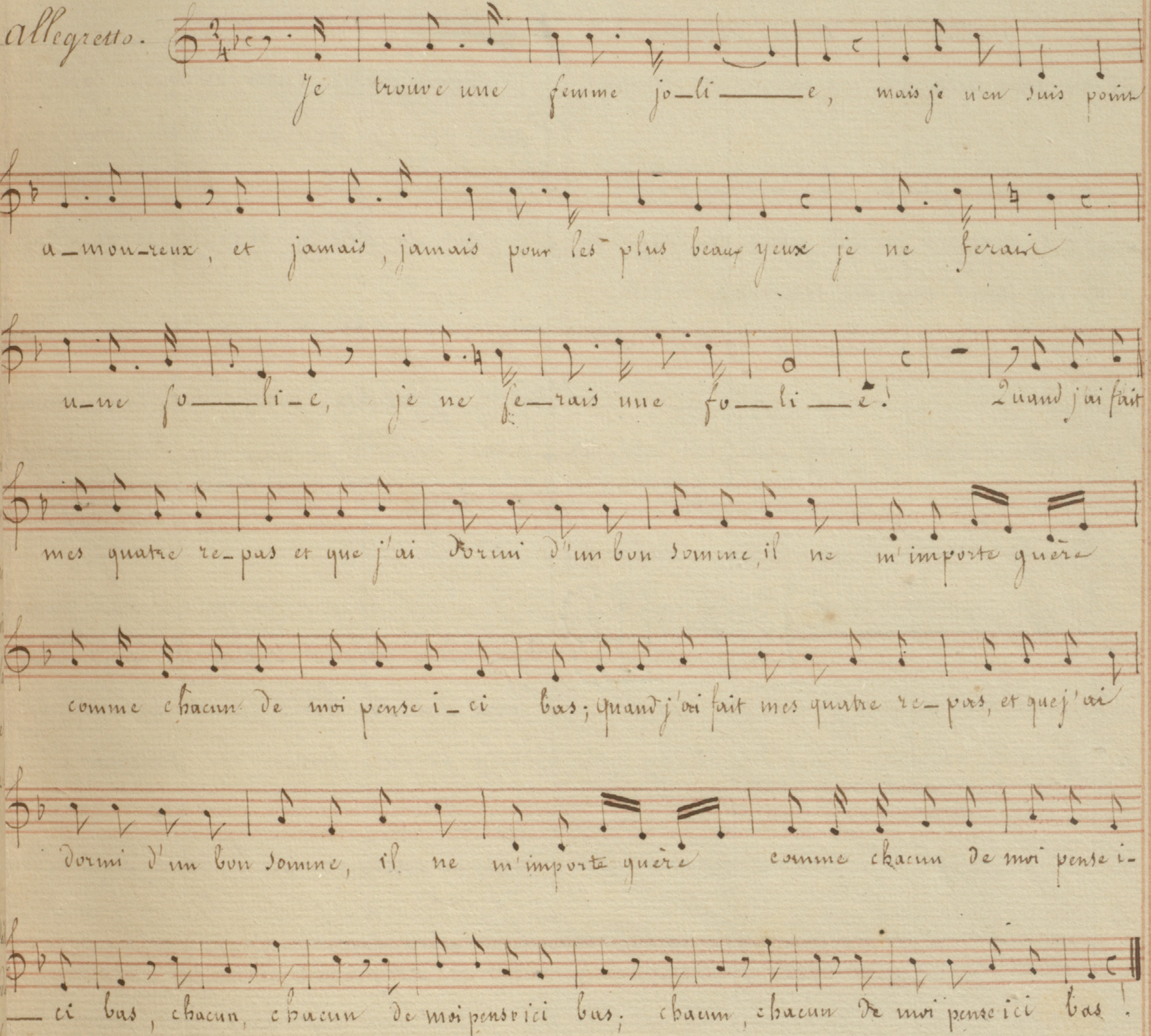
On fêta le preux chevalier
Dans maint tournois et cour plenière;
Plus d'une beauté printanière
Là, d'amour s'en vint le prier.
Ému d'un regard, d'un sourire,
Quelquefois son cœur chancelait,
Puis à regret il semblait dire:
„Ah! si ma dame me voyait! (bis)

O vous l'espoir de mon pays,
Descendants de ces preux fidèles,
Ah! prenez toujours pour modèles
Leurs hauts faits et leurs nobles dits.
Fleurange, puisse ta devise,
Rendre tout chevalier parfait;
Et, comme toi, que chacun dise:
„Ah! si ma dame me voyait! (bis)

Anonyme.

Air de Gulnare.

Musique de Dalayrac.



Cet avis n'est-il pas le vôtre?
D'amour je change tous les mois;
Avant, avant de m'ennuyer du choix
J'ai toujours soin d'en faire un autre.
Quand j'ai fait &c.

Du bon vin et de la tendresse
Il faut user, mais sobrement;
Un peu, un peu donne de l'enjouement,
Mais trop nous plonge dans l'ivresse
Quand j'ai fait &c.

Les vœux de Demoustiers.

Air : De Contre danse.

Je veux un jour avoir une chaumière
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printannière
Avec ma mie, et ma muse et l'amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours maltraités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie
Toilette auprès, cabinet à côté
Pour le berceau d'une jeune Emilie ;
Plus loin un lit pour l'hospitalité.

Point de remise ; et pour toute écurie
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon,
Qui serviront de coursier à ma mie,
Et de Pégase au fils de la maison.

Poulets, dindons et coqs, grattant la terre
De mon fumier disputeront le bien ;
Et le chapon, heureux célibataire
S'engraissera sans se mêler de rien.

Là, la couveuse élevant sa famille
Avec tendresse, avec sévérité,
A quatorze ans fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger en même gîte
Dame génisse auprès de dom pourceau.
Puisqu'il se plut avec un viel hermite (1)
Il doit se plaire avec la jeune Io. (2)

Dans le jardin, auprès du chèvre-feuille,
Vigne, jasmin, pois, choux, rose, navet,
Laitue, œillet : je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

Je voudrais bien encor qu'une onde pure
Dans mon verger suivit de longs détours.
L'eau sur ses bords invite la verdure,
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs ; pour clôture
L'humble sureau, l'aulne ou le coudrier.
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

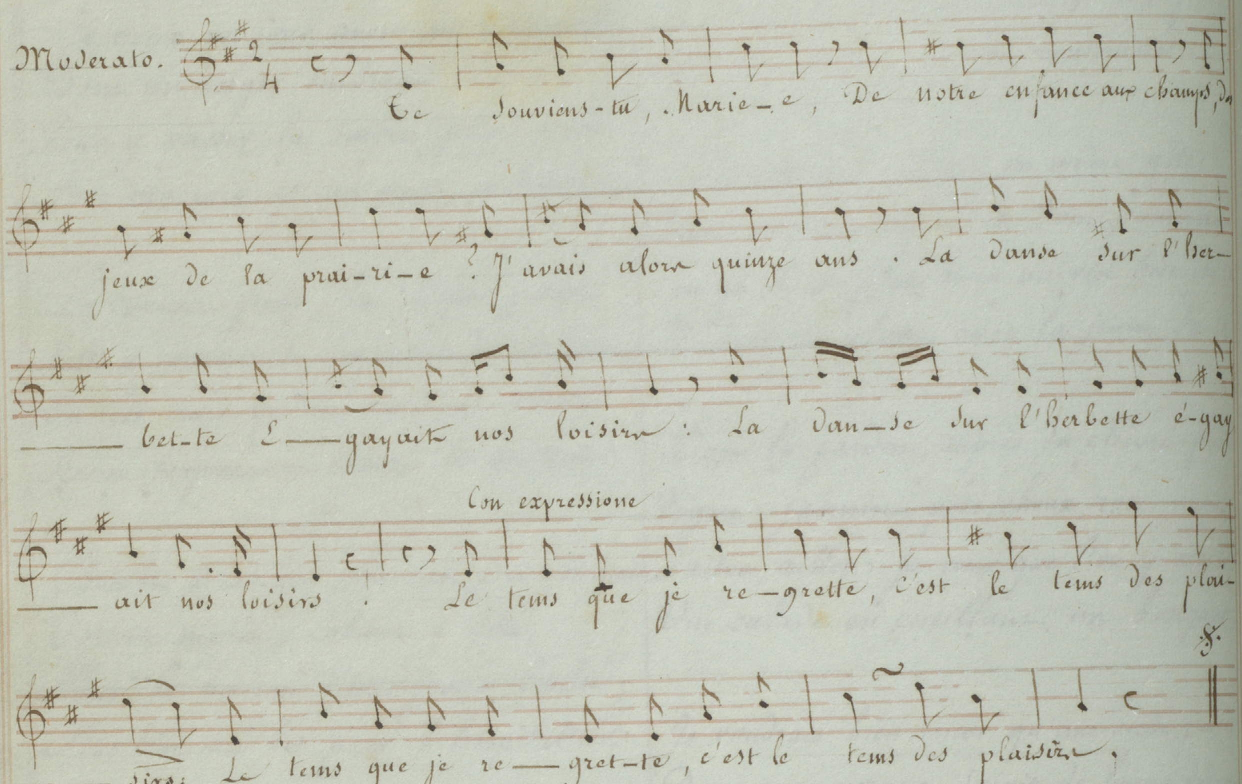
Avec du tems et de l'économie
Je pourrai tout, quoique poëte ; mais
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi ne les paierons jamais.

(1) Saint-Antoine.

(2) Io fût changée en vache par Junon.

Le temps que je regrette.

Musique de Dolive.



Te souviens-tu de même
De mes transports brûlans?
Quand tu me dis: « Je t'aime! »
J'avais alors vingt ans.
J'étais vif, toi coquette,
C'étaient là de beaux jours! } bis
Le temps que je regrette
C'est le temps des amours. } bis.

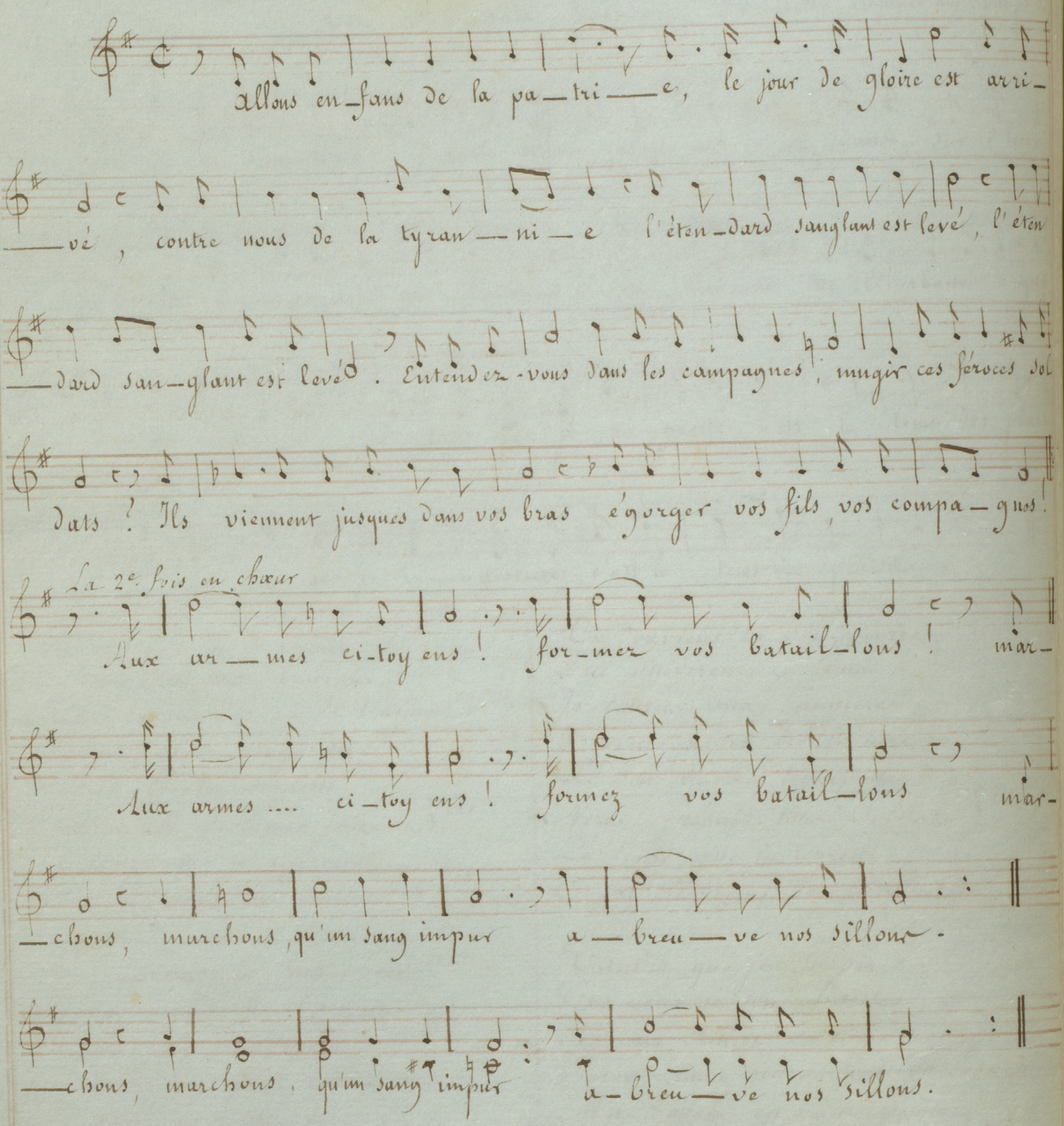
Te souviens-tu, ma chère,
De ces nœuds si charmans
Formés par une mère?
C'étaient nos plus beaux ans.
Le bruit de cette fête
Retentit dans mon cœur } bis
Le temps que je regrette
C'est le temps du bonheur } bis.

Te souviens-tu des guerres
Qui suivirent ce tems?
Je courus aux bannières,
J'avais alors trente ans.
Le son de la trompette
Nous faisait tous soldats } bis.
Le tems que je regrette
C'est le tems des combats } bis.

Tandis que je soupire,
Tes yeux se sont baissés;
Ils ont craint de me dire:
« Les beaux jours sont passés. »
Ma bouche en vain répète
Des regrets superflus... } bis
Ah! toujours l'on regrette
L'heureux tems qui n'est plus! } bis.

La Marseillaise.

Chant National de 1792.



La Marseillaise.

Paroles et musique de Rouget de l'Isle.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé:
Contre nous, de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé (bis)
Entendez-vous, dans ces campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils et vos compagnes.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons
Marchez, marchez, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtems préparés?..
Français, pour nous, ah! quel outrage;
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!
Aux armes &a.

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers?
Quoi! ces phalanges mercenaires,
Terrasseraient nos fiers guerriers?
Grand dieu! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploiraient,
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées?
Aux armes &a.

Tremblez tyrans, et vous perfides
L'opprobre de tous les partis.
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat, pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes &a.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!
Sous nos drapeaux que la victoire,
Accoure à tes mâles accens!
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons,
Marchez, marchez, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

L'histoire répètera que cette inimitable composition a valu 14 armées à la France.

Le soldat de planton au bivouac de Napoléon.

Etant d' faction z'et d' garde à la porte du bivouac d' Sa Majesté l'Emp'reur Napolion, v'là que j'vois t'arriver un faquin en grande tenue d' hiver, avec une culotte de peau et une grande s.... queue qui lui dépassait l' trou du c. d'cinq pouces.

J'm' dit : „ Cam'rate ! s'ti pas là l' pifouac d' zon Machesté l' Emp'reur Zapolion ? „ — J'lis dis : „ Je n' sais si tu l'sache ! „
— „ Bourrait-on lui barler à zon Machesté l' Emp'reur Zapolion ? „
— „ Eh ! qui es-tu, toi, que j'lui dis, pour vouloir z'ainsi parler à Sa
„ Majesté l' Emp'reur Napolion ? — „ Lé Roi d' Prisse ! ......
— „ Ah ! personnage conséquent . „

J'entre ! j'demande si faut qu'il entre, on m' dit qu'il entre ; j'lis dis qu'il entre ; il entre, j'entre, nous entrimes. En entrant, i' voit Sa Majesté l' Emp'reur Napolion assis su' z' une botte d' paille, et fumant son brûle-gueule ; v'là qu'i l'i dit :
— „ Ah ! chan-voudre, être toi qui fieutre tans nos bays en gonquérant
„ bour empêter nos beubles et bisdoquer nos files ! On tit bien :
„ On brédend qué doi afoir des brédenzions su' l'golône té Rotzbacher.

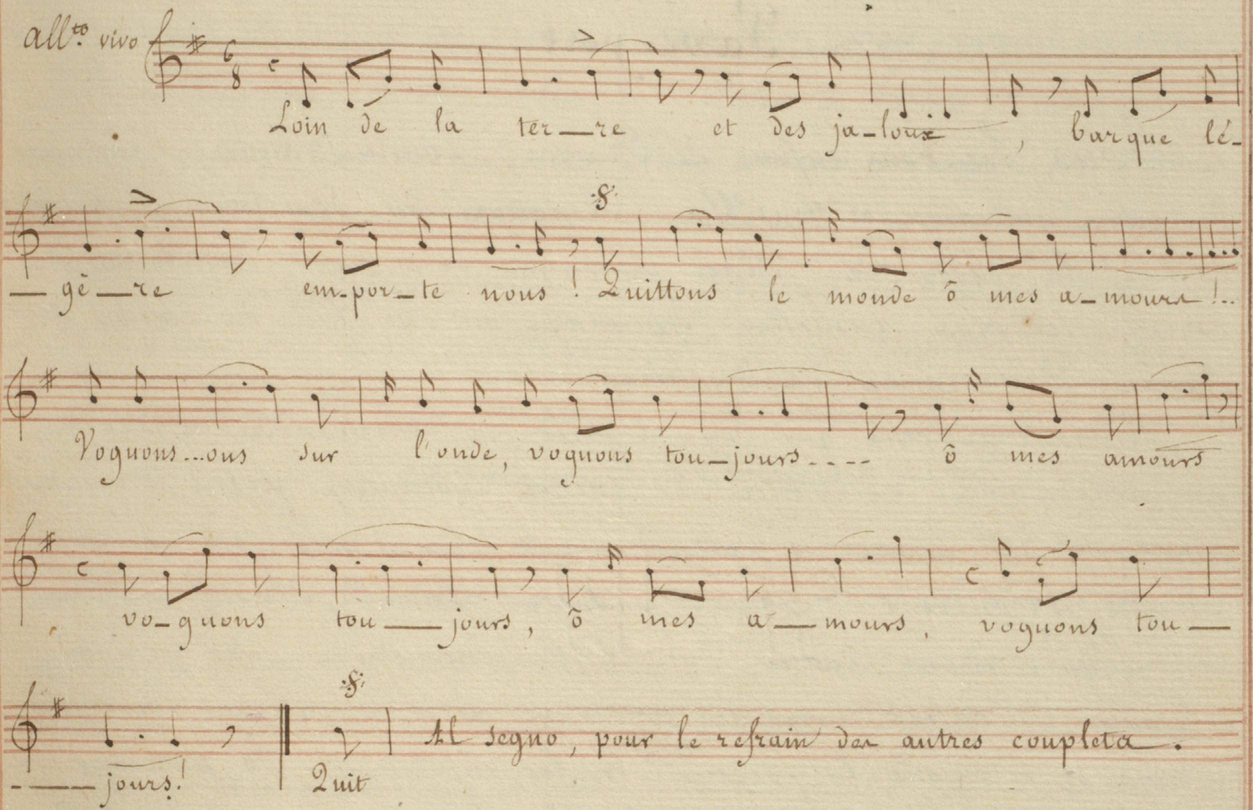
Sa Majesté l' Emp'reur Napolion ôtant son brûle-gueule, lui a répond :
— „ Quant à embêter tes peuples et bistoquer tes filles, je n' sais
„ c'qui en s'ra ; mais, pour à l'égard de c'qui concerne personnellemt.
„ la Colonne de Rotsbach, apprends, ganache, que j' prétends la
„ voir figurer l' hiver prochain dans un bocal su' ma ch'minée
„ d' verre ! „

Cré mille tonnerres ! quand le Roi d' Prusse vous eût z'entendu ça, voyant qu'i n'y f'sait pas bon ; v'là qu'i' vous fait z'un d'mi-tour à gauche, bats z'un six et s'évapore ! .....

Et qu' toute la compa'nie qu' j'en ont ri jusqu'à Berlin !

Voguons toujours.

Barcarolle. – Paroles de Durand.



Adieu, bocages,
Il faut partir!
Ces doux rivages
Ont semblé fuir....
Quittons le monde &a

Dicte à ta lyre
Des sons joyeux,
Livre au zéphire
Tes blonds cheveux...
Quittons le monde &a.

Quand sur la brune
Nous reviendrons,
Au clair de lune
Nous chanterons....
Quittons le monde &a.

Si la tempête
Gronde en fureur,
Penche ta tête,
Voici mon cœur....
Quittons le monde &a.

Empire de l'Amour.

Temple de Vénus.

Passe-port.

Nous, les bons enfans de France, Administrateurs et régisseurs des cœurs amoureux et sensibles, Amateurs du Sexe féminin, command. en chef la Légion des jeunes personnes de ce sexe, distributeurs des caresses les plus sensuelles, demeurant au chef-lieu du canton de Paphos, Département de Cythère;

Prions tous ceux qui sont à prier, et commandons à tous ceux qui nous doivent obéissance, de laisser librement passer et repasser, entrer et sortir, monter et descendre, notre cher et amé frère et camarade Charles Lejoncourt, voyageur pour ses plaisirs, et natif de Paris.

Lequel ayant donné, dans mille circonstances, des preuves éclatantes de valeur envers les personnes qu'il a connues, lui avons octroyé et octroyons le présent, en lui enjoignant de parcourir en papillon l'étendue du territoire de Cupidon, enclavé dans notre département.

Muni du présent, le dit Sieur pourra badiner, folâtrer et caresser les personnes aimables; voulons que, comme agrégé, il lui soit permis de palper les endroits les endroits les plus secrets et les plus séduisans de ces personnes, tant de jour que de nuit, avec ou sans chandelle, nonobstant clameurs de tuteurs ou de mamans, chartes maritales et autres à ce contraires.

Enjoignons aux aimables personnes du sexe, âgées de 18 à 36 ans, de le loger proprement, étroitement, et de lui donner place au lit ou au canapé.

Fait et arrêté en notre hôtel, le 5e jour de la lune climatérique

Cupidon, Céladon, Adonis, Administrateurs; Hercule, Président

Mercure, Secrétaire.

La Bacchante.

Air: Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes désirs;
De Champagne enivre Julie!
Inventons, s'il se peut des plaisirs,
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison;
Mais, surtout, bois à ta maîtresse!
Je rougirais de mon ivresse
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne;
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Vois fleur à fleur tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser...
Dieux! baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor; mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps les pour toujours,
Ma pudeur ne connait plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah! je sens redoubler mon être!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus!

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent,
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal appaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

Aux Femmes.

Sexe divin, souris à mon hommage;
De t'admirer je ne cesserai pas!
Si l'Eternel fit l'homme à son image,
Où prit-il donc tes célestes appas?

Par ta bonté tu fais taire l'envie,
Par tes attraits tu captives nos cœurs;
Et grâce à toi, le chemin de la vie
Pour les humains est parsemé de fleurs.

Tout est soumis au pouvoir de tes charmes
A leur empire il faut s'abandonner,
Jeunes et vieux, en te rendant les armes
Baisent les fers que tu veux bien donner.

A tes autels on ne voit point d'athée
De t'adorer le plaisir est si doux!
Tu sais ravir le feu de Prométhée....
Et c'est ce feu qui nous anime tous!

La Vivandière.

Air : Demain au point du jour on bat la générale.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogome.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! combien j'en pleure.
Aussi, soldats et Généraux
Me comblaient à toute heure
D'amour, de gloire et de butin,
Tin tin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
D'amour, de gloire et de butin ;
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire,
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraichir la victoire !
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Ça grossissait son bulletin,
Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tin tin, tintin, r'lin tintin :
Puis j'entrai dans Vienne un matin ;
Soldats ! voilà Catin.

De mon commerce et des amours
C'était le tems prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le Sacristain ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je débauchai le Sacristain. Soldats &

J'ai fait plus que maint Duc et Pair
Pour mon pays que j'aime :
A Madrid si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin....
J'ai donné gratis à Pantin. Soldats

Quant au nombre il fallut céder
La victoire infidelle,
Que n'avais-je, pour vous guider,
Ce qu'avait la Pucelle ?
L'anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin, tintin.
L'anglais aurait fui sans butin, Soldats

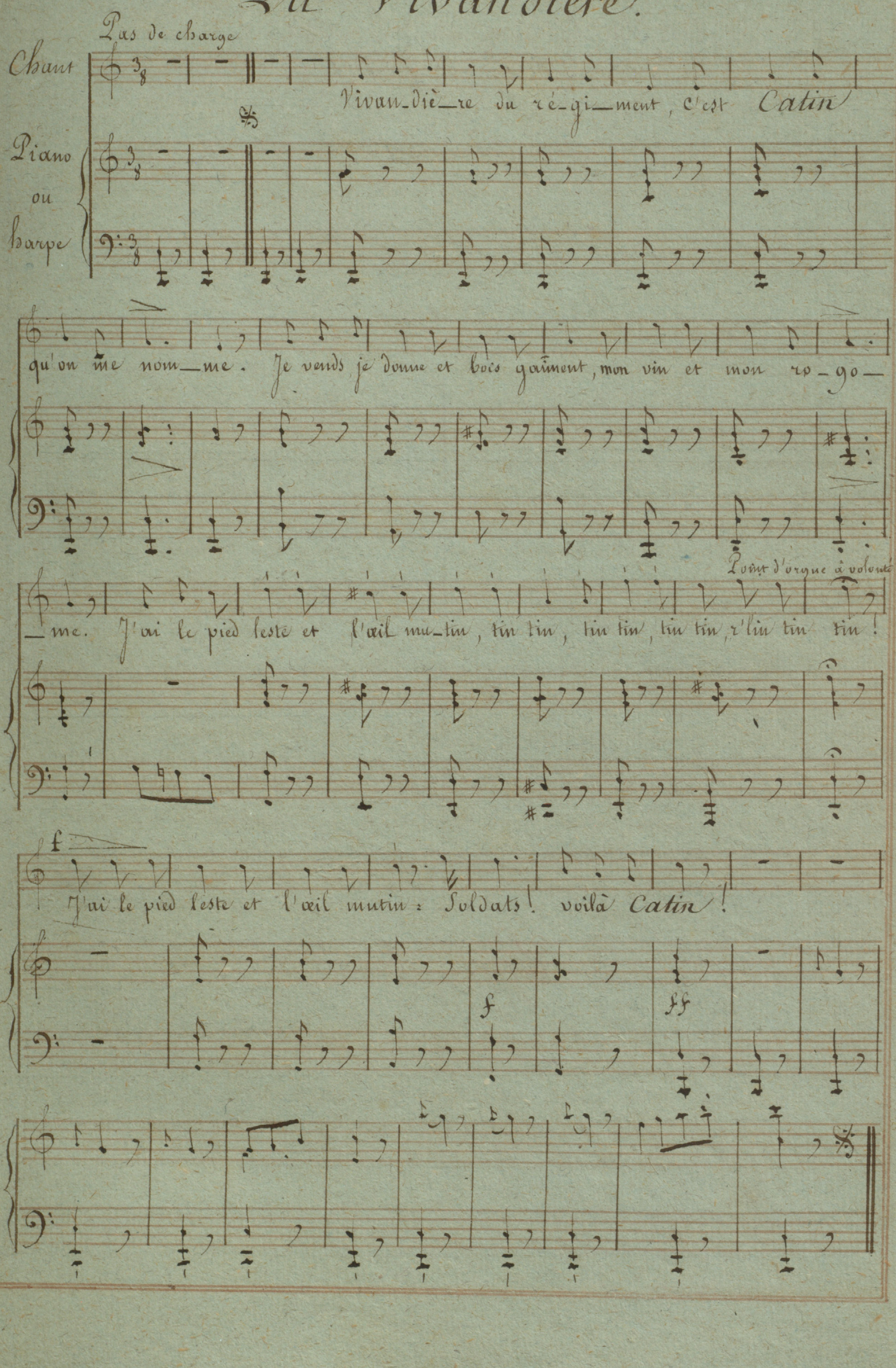
Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je refleuris encor leur teint. Soldats

Mais nos ennemis gorgés d'or
Paîront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'en serai le réveil-matin. Soldats

Béranger

(1817)

La Vivandière.



Vive la maigreur !

Air : de la contredanse de la légère
ou : Moi je flâne.

Je suis maigre (bis)
Mais mon humeur n'est point aigre,
Je suis maigre (bis)
Et pourtant
Un bon vivant !

Loin de pleurer sur mon sort,
Aux gens gras je fais la nique ;
Sans envier mon physique
Pourraient-ils courir bien fort ?
Lorsque l'on est économe
N'est-ce pas un grand bonheur
De payer moins qu'un autre homme
Un habit à son tailleur ?
Je suis maigre &c.

Il m'est aisé de franchir
La porte la plus étroite ;
La place que je convoite
M'est offerte avec plaisir.
Qu'au parterre je m'élance
On m'y laisse pénétrer ;
Et dans une diligence
On m'admet sans murmurer.
Je suis maigre &c.

Comme une plume léger
Je ressemble, quand je danse
Au zéphyr qui se balance
Oui, je parais voltiger.
Je suis, la chose est flatteuse,
Un nouveau Paul l'aérien ;
Marché-je sur ma danseuse ?
Elle ne sent presque rien !
Je suis maigre &a

Par mon poids, chaise ou fauteuil
Sous moi, jamais ne se brise ;
Partout où la nappe est mise
On me fait un bon accueil.
J'entends, et c'est agréable,
Dire aux maîtres de maison :
« De vous, quand on est à table
« A peine s'apercoit-on ! »
Je suis maigre &c.

Epitaphe.

Ci-gît mon ami Marduche.
Il a voulu être enterré à Saint Eustache :
Il y a porté vingt ans la hallebarde.
Dieu lui fasse miséricorde.
Par son ami Cl. Bombet 1727.

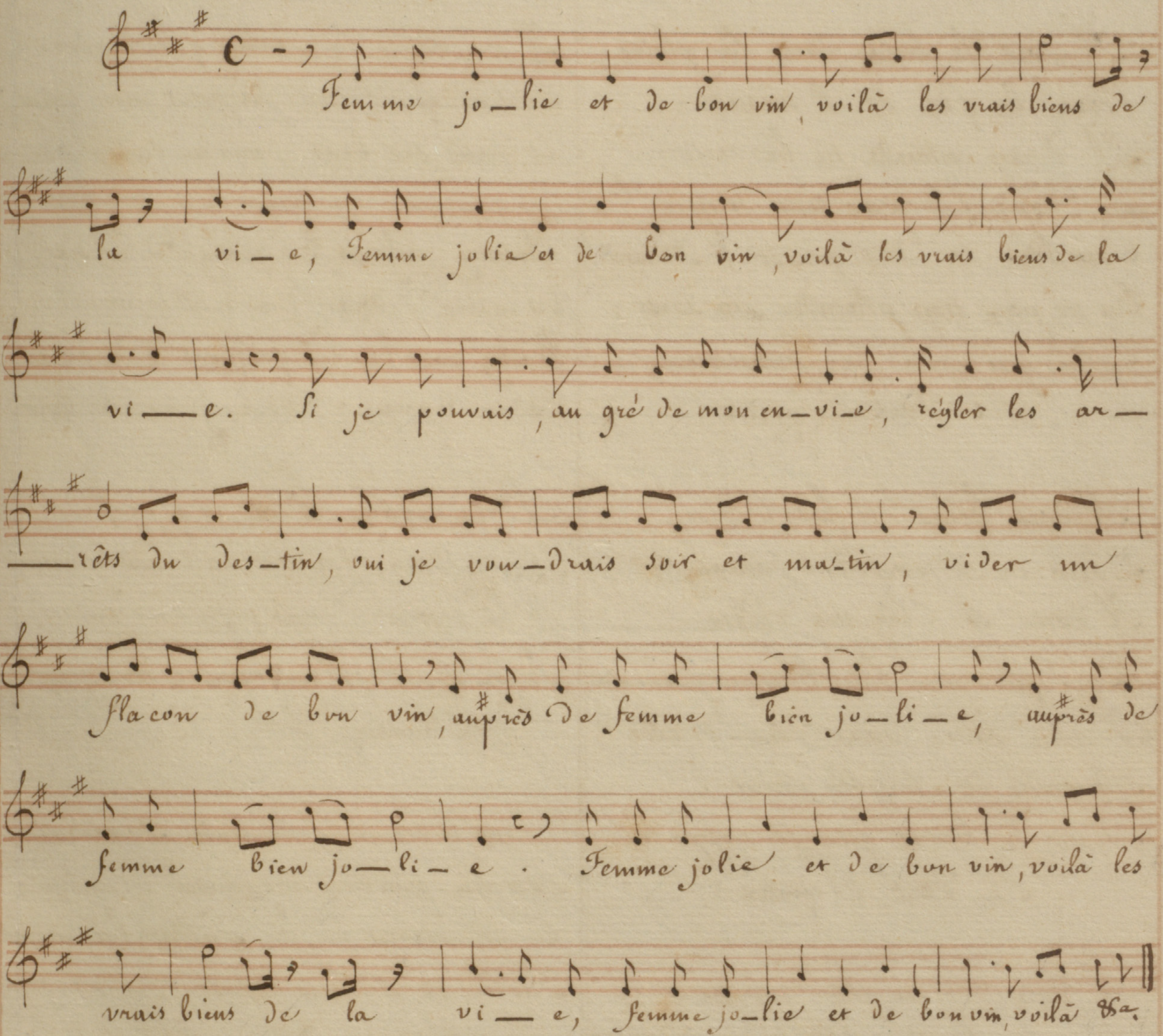
Ces vers ridicules ont donné lieu au proverbe :
Cela rime comme hallebarde et miséricorde.

Récit d'un factionnaire.

A la barrière des Sergens
Où vont et viennent tant de gens,
A l'heure où le tems qui s'écoule
A déjà dissipé la foule ;
Heure des filoux, des amours,
La plus belle heure des beaux jours ;
Heure, où la lune en ses atours,
Dissipant vapeur et nuage,
Succède à Phœbus dans les airs ;
Heure, où cessant leurs doux concerts,
Les oiseaux dorment sous l'ombrage ;
Heure, où chez les maris mainte éguille retarde ;
Heure, où la publique houris clos sa porte bâtarde
Et livre au doux repos sa chair toujours blafarde ;
Heure enfin, où les songes et les chauves souris,
Couvrent les sentiers obscurcis
De ce bourbier nommé Paris ;
Bref, à minuit j'étais de garde.
Là, possédant sabre et fusil,
Fusil sans chien, sabre sans fil ;
Rayonnant comme Déiphobe,
Ou semblabe au berger Myrtil,
Il n'était pas sous le globe
De militaire plus gentil,
Lorsque j'appercois de profil
Quelqu'un, là bas, qui se dérobe :
„Qui vive !„ — Et m:... répond-t'il !„
Oh ! ma foi, dis-je, je la gobe !
Voilà le cas d'avoir du cœur,
„Mais, répondis-je avec vigueur,

M.... n'est pas un nom propre, je pense,
Vous vous donnez un air d'aisance.
Qui vive, Monsieur, répondez?....
Il répond, et c'est m.... encore
Que le faquin me jette au nez!
Je l'arrête: alors il m'implore;
Mais à nos soldats étonnés
Je le présente et je pérore:
„ Mes amis nous sommes bernés —
Bah! par qui? — Je l'ignore,
Mais après deux appels superflus,
Cet homme ne m'a dit que m....
Et moi de peur qu'on ne le perde
Vite, j'ai mis la main dessus —
Le président, d'un air sévère:
„ Quel propos, Monsieur, est ceci,
Croyez-vous que je le digère?
Où sont vos papiers?„ — Les voici:
M.... était le nom de mon père,
Roch m.... était mon oncle aussi.
Babine m.... c'est ma sœur,
Celle qui garde les malades —
Et vous, Monsieur le sans souci? —
Moi? Jean m.... mes camarades —
Le cas est très fâcheux, mon maître,
Mais j'ai bon nez, pour m'y connaître,
Et nous touchons la chose au doigt.
Cependant, pour votre bien être,
Souffrez l'avis d'un homme adroit:
Sous un tel nom, quand on pût naître,
En tous tems, chaud, humide ou froid,
Passé dix heures on ne doit
Sortir que par une fenêtre!

Les vrais biens de la vie.



Quand on est jeune, on désire, on adore;
Mais quand on est sur le retour,
Si l'on ne peut faire l'amour,
Tout du moins on peut boire encore,
Et dire chaque jour:
Femme jolie et de bon vin &a.

Quand je fais sauter un bouchon,

Quand je vois petit pied mignon,
Je souris, mon ame est contente;
Mais si, par hasard, court jupon,
Agité par un vent fripon,
Laisse entrevoir jambe charmante,
Ah! je rajeunis comme Eson;
Je sens, j'éprouve... et je chante: Femme &a.

Rondeau extrait de l'Irato.

Il dort !

Air type.

Il dort, le héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir ;
Il dort, entends-tu la victoire
Le rappeler par un soupir ?
Combien tu dois gémir, ô France !
Tu ne peux trop plaindre son sort :
Celui qui créa ta puissance,
Il dort ! (quater)

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais ;
Il dort, et Clio va redire
Quel fût par lui le nom français.
Ce nom sacré, vous dira-t-elle
Pourrait être terrible encor !
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! (quater)

Il dort, et sa tête repose
Sur les lauriers dûs au vainqueur ;
Il dort, lis son apothéose
Ecrite au temple de l'honneur !
Sur son tombeau verse des larmes,
Guerrier que respecta la mort ;
Et tu diras, volant aux armes :
Il dort ! (quater)

Anonyme.

Oscar.

Air type.

Il va venir le Sultan que j'adore,
Ce seul espoir fait palpiter mon cœur !
Et dans ses bras, jusqu'au sein de l'aurore
Je goûterai la coupe du bonheur.
Chantez, enfants du rivage d'Asie,
Des mains d'Oscar j'ai reçu le mouchoir ;
Brûlez pour lui les parfums d'Arabie,
Oscar s'avance, Oscar je vais le voir.

A ma rivale, Oscar m'a préférée,
Il m'a dit : „ J'aime ! „ à ce mot glorieux
J'ai ressenti dans mon âme enivrée
Le feu divin qui partait de ses yeux.
Chantez &a.

Dans le sérail cette nuit, souveraine,
Aucun pouvoir n'égalera le mien ;
Et je verrai le fier Sultan lui-même,
Faible et soumis reposer sur mon sein.
Chantez &a.

Mais à l'aurore on verra ma puissance
S'évanouir comme un rêve enchanteur.
Du jeune Oscar telle est donc l'inconstance,
Demain peut-être un autre aura son cœur !
Ne chantez plus enfants du rivage d'Asie,
Si ma rivale emporte le mouchoir ;
Ne brûlez plus les parfums d'Arabie,
Seule en ces lieux, si je ne viens ce soir.

Le poète et son enfant.

Air : A l'eau ! à l'eau,
Voilà la porteus' d'eau.

Narration.

M. L'Empyrée, profitant de l'absence de sa femme et du sommeil de son jeune fils, se met à chanter dans son enthousiasme pindarique :

Aujourd'hui je me sens en verve,
Quel délire ! quel feu nouveau !
Ainsi qu'autrefois, ma Minerve
Vient s'échapper de mon cerveau.
Accours divine poésie
Nourris-moi de ton ambroisie ;
Que ton nectar, pour m'inspirer,
A grands flots vienne m'enivrer .....!

Mais à peine a-t-il parlé d'ambroisie que son enfant se réveille et crie :

Papa, papa, ...
Je veux faire caca ! } bis.

Sourd à cet appel prosaïque, notre poète continue :

L'Olympe à mes yeux se dévoile ;
Apollon, dans son noble essor,
Fait disparaître chaque étoile
Sous l'éclat de ses rayons d'or ;
Et, sur sa lyre poétique,
Il fait entendre un chant magique
Qui vient charmer les beaux esprits
Siégeant au céleste pourpris.

Le petit bonhomme chez qui la nature parle plus fort que les arts, lorgne son pot et se remet à crier :

Papa, papa &a.

Notre poète, monté trop haut pour s'occuper des misères d'ici bas, achève son improvisation:

Je vois les grâces demi-nues
Folâtrer, se tenant la main;
Zéphir se berce dans les nues,
Cupidon lutine l'hymen.
Vénus, si belle sans parure,
Pour Mars détache sa ceinture;
Flore, fraiche comme les fleurs,
Marie avec art leurs couleurs.

L'enfant, impatienté, desserre un peu ses petites fesses, et prépare un autre bouquet à son che-père, en criant encor plus fort: Papa, papa &a.

Dénouement prévu.

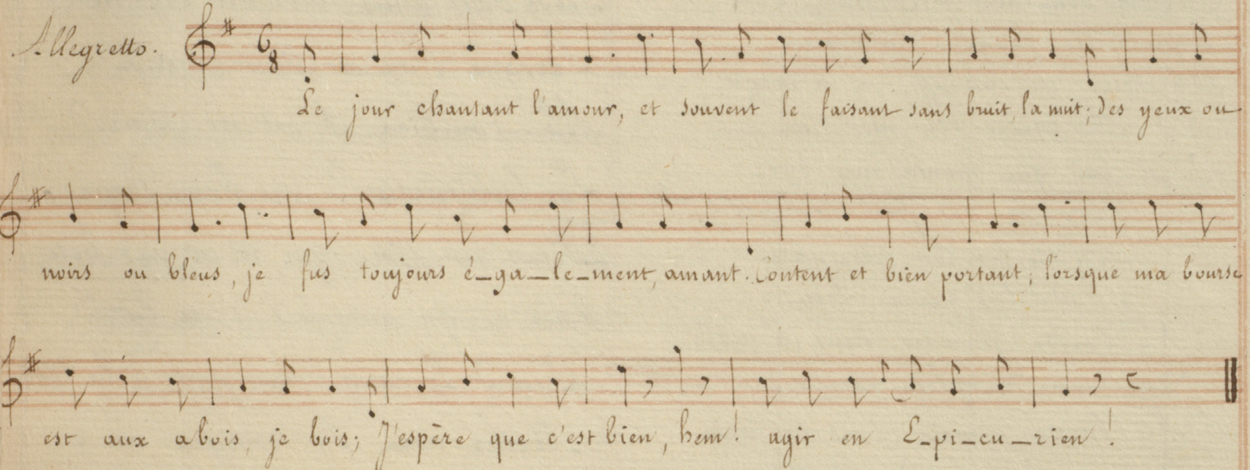
Des régions imaginaires,
Au positif vint notre auteur:
Son odorat, charmé naguères,
Fut choqué de certaine odeur.
Quand parfumé de poésie,
Il se nourrissait d'ambroisie,
Son enfant, privé de tous soins,
Criait, en faisant ses besoins:

Papa! papa!....
Je fais, je fais caca.

Sténographié sur les lieux
par Justin Cabassol.

Ma vie Epicurienne.

Air de Chasse du Roi et le fermier



Je suis
Tant que je puis
Des sots, des méchants, les travers
Divers.
Je plains
Les gens inclins
A croire que sur terre, rien
N'est bien.
Par goût,
Content de tout,
Le monde, ma foi, tel qu'il est,
Me plaît.
J'espère que c'est bien,
Hem!
Penser en Epicurien.

Quand par
Un grand hasard,
Je sens, hélas! mon appétit
Petit;
En vain
Mon médecin
Dit que je ne puis sans danger
Manger.
Jamais, lui dis-je, un mets
N'a surpris encor ma dent,
Boudant...
J'espère que c'est bien,
Hem!
Parler en Epicurien.

Garçons,
Jeunes tendrons,
Qu'amour l'un pour l'autre a formés
Aimez...
Il faut,
Puisque bientôt
Vos beaux jours vont s'évanouir,
Jouir...
Ce fût
Toujours mon but.
Ce fût, ce sera toujours mon
Sermon.
J'espère que c'est bien
Hem!
Prêcher en Epicurien.

Un sot
Au moindre mot,
Souvent vous envoie un cartel
Mortel.
Mais fi!
D'un tel défi.
Moi, j'ai pour toute arme un foret
Tout prêt...
Ma main
Perce, et soudain
Nous nageons dans les flots d'un vin
Divin...
J'espère que c'est bien,
Hem!
Se battre en Epicurien.

Enfin,
Jusqu'à ma fin,
Aimant, riant, buvant, sautant,
Chantant;
Je veux
Voir mes cheveux
Et de pampre et de myrte verts
Couverts.
Je veux que mes neveux
Disent: « Il ne recula pas d'un pas. »
J'espère que c'est bien, Hem!
Mourir en Epicurien!

Désaugiers.

Remplis ton verre vide.

Air type.

Loin de nous sœurs du Permesse
Chétives buveuses d'eau !
Cachez-vous avec prestesse,
Dans votre fangeux ruisseau.
Bacchus m'échauffe et m'inspire,
Il enivre tous mes sens ;
C'est lui qui monta ma lyre,
Ecoutez ses fiers accents :
„ Remplis ton verre vide,
„ Vide ton verre plein,
„ Ne laisse jamais dans ta main
„ Ton verre ni plein, ni vide ;
„ Ne laisse jamais dans ta main
„ Ton verre ni vide ni plein.

Si les voûtes azurées
S'écroulaient avec fracas,
Si leurs ruines embrasées
Vomissaient mille trépas.
La trogne toujours vermeille,
Le front tranquille et serein,
Tenant en main ma bouteille
Je dirais à mon voisin : Remplis

Si le ciel dans sa colère,
T'a fait le funeste don
D'une femme atrabilaire
Bouleversant ta maison.
Laisse là cette mégère,
Ce lutin, ce vrai démon,
Et rends toi d'un pas célère
Dans le plus voisin bouchon. Remplis

Nargue de la gent savante Qui sur le mouvement sans fin, Depuis mille ans se tourmente, Sans aucun succès certain. Avec une aisance extrême, Assis dans un cabaret, J'ai trouvé ce grand problême, Voici quel est mon secret : Remplis ton &a.

Armand-Gouffé.

Vive un clystère.

Air : Dis-moi donc mon p'tit hipolite.

Mes bons amis, vive un clystère !
Lorsque l'on est bien constipé ;
Ah ! combien il est nécessaire
Le lendemain d'un bon soupé.
Dans un livre qui n'est pas bête,
Voici ce qu'autrefois j'ai lu :
„ Quand le sang vous porte à la tête,
„ Mettez-vous la seringue au c.

Un clystère, en chassant la bile,
Entretient la fraicheur du teint,
Mais il faut qu'une main habile
Le donne toujours anodin.
Surtout, modérez-en l'usage
Et, par un soin mal entendu,
Pour vous rafraichir le visage
N'allez pas vous brûler le c.

Du clystère et de la seringue
On ignore, hélas ! les auteurs,
Mais l'homme éclairé les distingue
De la foule des inventeurs.
Profitons de leur industrie,
Car leur talent bien reconnu
Fait grand honneur à leur génie
Et grand plaisir à chaque c.

Mon Grenier.

Air : du Vaudeville de décence.

„ O mon habit, que je te remercie ! „
A dit, naguère, un auteur plein de sens.
A cet honneur ma muse t'associe,
O mon Grenier, accepte mon encens.
En te chantant, ma voix bien qu'un peu grave
Aura l'aveu de plus d'un chansonnier;
Si l'Hippocrène est pour nous à la cave,
Notre Parnasse est souvent au grenier.

Libre à l'égal de l'air qui m'environne
Là, sur les sots j'établis mon pouvoir;
De mon grenier, comme du haut d'un trône
Je vois le monde à mes pieds se mouvoir.
Tous ces fripons que l'intrigue décore,
Et tous ces grands, grands par leur cuisinier,
A mes regards sont plus petits encore,
Quand je les vois du haut de mon grenier.

D'un pied furtif, quand Lise en ma chambrette
Vient me donner son cœur et ses appas,
C'est l'amour seul qui retient la pauvrette
Un vil métal n'enchaîne point ses pas.
Dans leurs palais, que nos riches moroses
Pensent tenir Cupidon prisonnier;
A l'Entresol il fait payer les roses
Que j'ai pour rien dans mon humble grenier

Dans mon grenier, sans qu'on m'en fasse crime
Je puis chanter la gloire et le malheur :
Là, pour fronder le puissant qui m'opprime
Je n'attends point l'agrément d'un censeur
Libre en mes chants, à mon gré je te brave,
De la pensée insolent douanier !
Si dans les Cours la pensée est esclave,
Elle est du moins reine dans mon grenier

Respectez donc ce Louvre du génie
O vous qu'escorte un peuple de valets !
L'auteur du Cid, celui d'Iphygénie,
N'ont pas toujours habité des palais.
Plus d'un grand homme, orgueil de la nature,
D'une mansarde habitant casanier,
A pris l'essor vers la race future,
En s'élançant de son humble grenier.

Depuis longtems ce bas monde fourmille
De faux dévots qui tendus vers le ciel,
Chemin faisant vexent chaque famille,
Vivent de haine et s'abreuvent de fiel.
Moi, voisin-né de la voûte éternelle,
Je ne veux pas qu'un avide aumônier
M'y vienne un jour faire la courte échelle;
J'y monterai tout seul de mon grenier.

Jacinthe Leclère.

Chantons Bacchus.

Air: O Mont Saint-Jean!

Buveurs! répondez à ma lyre
Chantons la gloire de Bacchus
Et célébrons ce beau délire
Qu'on trouve aux banquets de Comus
Que ce long signal d'allégresse
Réveille les faunes des bois!
Dans cette coupe enchanteresse
Nous saurons (ranimer nos voix (bis)
Chantons Bacchus, dont le puissant génie
Est vainqueur des chagrins qui tourmentent la vie
Chantons Bacchus, chantons Comus;
Chantons Bacchus, chantons Comus.

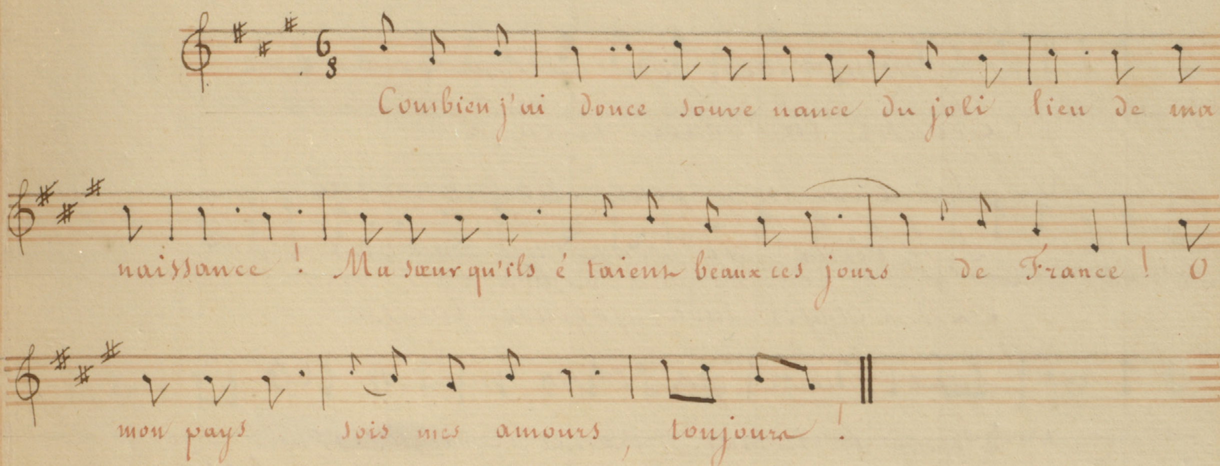
Je ris des lauriers de la gloire,
Je crains les roses du plaisir;
Les fleurs ne donnent point à boire
Et les épines font souffrir.
Mais de la treille qui m'inspire
J'aime les pampres verdoyans,
Souvent j'en couronne ma lyre
J'en trouve plus doux ses accens,
Plus doux ses accens!
Chantons Bacchus &ca.

Ton œil coquet brune Sylvie
En vain me dit: „ Chantons l'amour!
J'ai quitté la triste élégie
Et la harpe du troubadour.
Tandis que sa voix amoureuse
A l'envi chante son ardeur,
Assis à cette table heureuse
Moi je goûte en paix le bonheur,
En paix le bonheur.
Chantons Bacchus &ca.

Amis j'ai fini ma carrière,
Buvons et chantons tour à tour;
Ici, je suis roi de la terre,
Ici je règne jusqu'au jour.
Demain, si la mort intraitable
Vient briser mon sceptre divin,
En héros, que je meurre à table
Sans crainte, (le verre à la main (bis)
Chantons Bacchus dont le puissant génie
Est vainqueur des chagrins qui tourment. la vie,
Chantons Bacchus, Chantons Comus!
Chantons Bacchus, chantons Comus!

Anonyme.

Le dernier des Abencerrages
Romance de M. de Chateaubriant.



Te souviens-t-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux
Ma chère !
Que nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux ?

Ma sœur te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Il te souvient du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau !

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur,
Son cœur !

Ah ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine !
O mon pays sois mes amours
Toujours !

Apollon.

Air type.

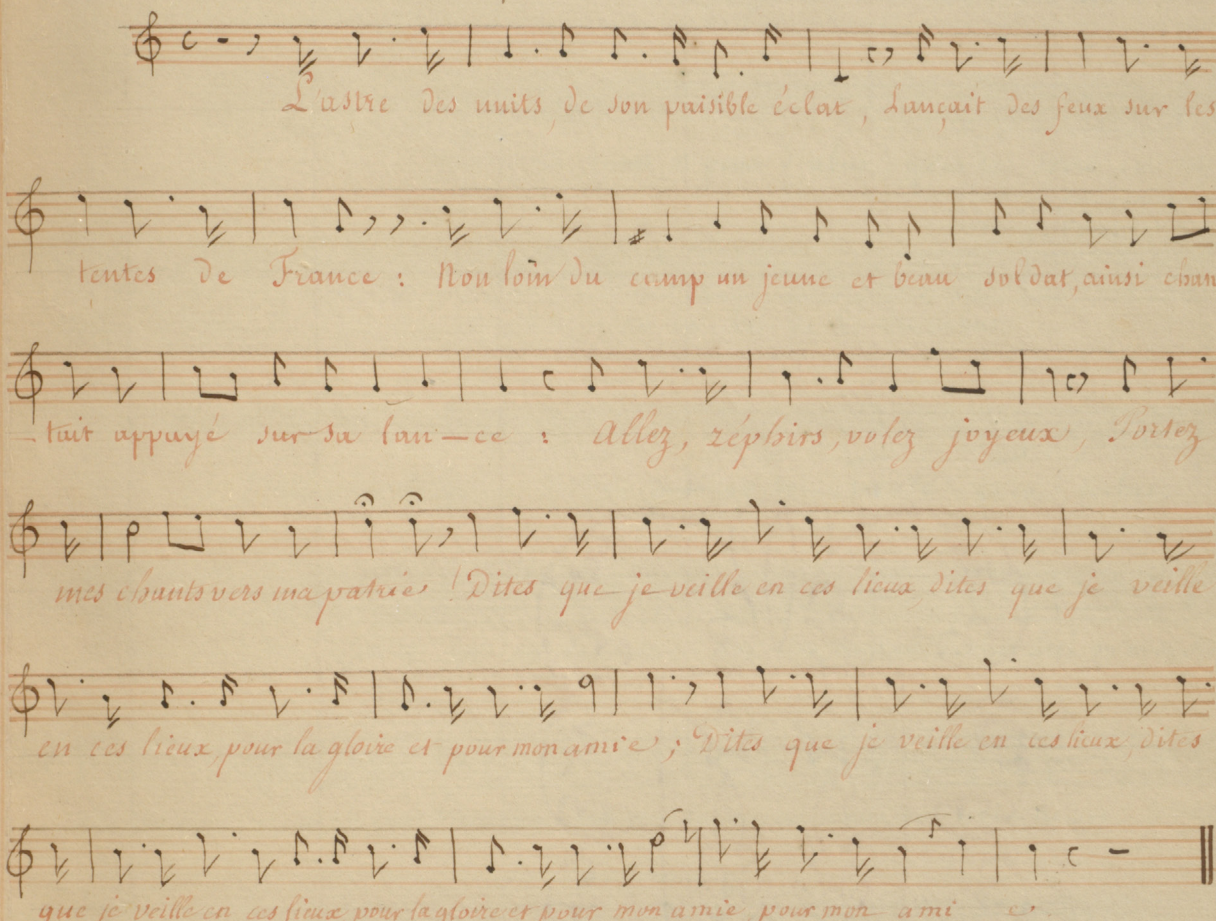
Immortels, du Dieu de la lyre
Ecoutez la douce leçon :
Si l'on n'y peut chanter et rire,
Les cieux ne sont qu'une prison.
Ah ! croyez-moi, joyeuse ivresse
Vaut mieux que triste majesté (bis.)
Sans le nectar, sans la tendresse
Que serait l'immortalité (bis) } bis.

Jadis par un ordre suprême
Du ciel je me vis exilé ;
Mais sur la terre on boit, on aime,
Et je fus bientôt consolé.
Doux nectar et douce maîtresse
Enivrèrent mon cœur enchanté !
Grâce au vin, grâce à la tendresse
J'oubliai l'Immortalité.

J'ai vu le maître du tonnerre
Déposant son sceptre immortel,
Trop heureux d'être sur la terre
Le rival d'un simple mortel.
Mais si Jupin, dans son ivresse,
Eût trouvé rebelle beauté,
Il eût, contre un mot de tendresse
Echangé l'Immortalité.

La Sentinelle.

Musique de Choron.



A la lueur du feu de l'ennemi
La sentinelle est placée en silence,
Mais le français, pour abréger l'ennui,
Chante, appuyé sur le fer de sa lance:
„ Allez encor &ca

„ L'astre du jour ramène les combats,
„ Demain il faut signaler sa vaillance ;
„ Dans la bataille on trouve le trépas,
„ Mais si je meurs appuyé sur ma lance,
„ Allez encor

A boire

Air : type.

Compagnons aux faces vermeilles,
Accourez, armés de bouteilles ;
Hélas ! depuis une heure en vain
Je so...o...o...onne le tocsin.
A boire, à boire, à boire,
Versez amis, versez du vin !
Victoire, victoire !
Mon verre est plein.

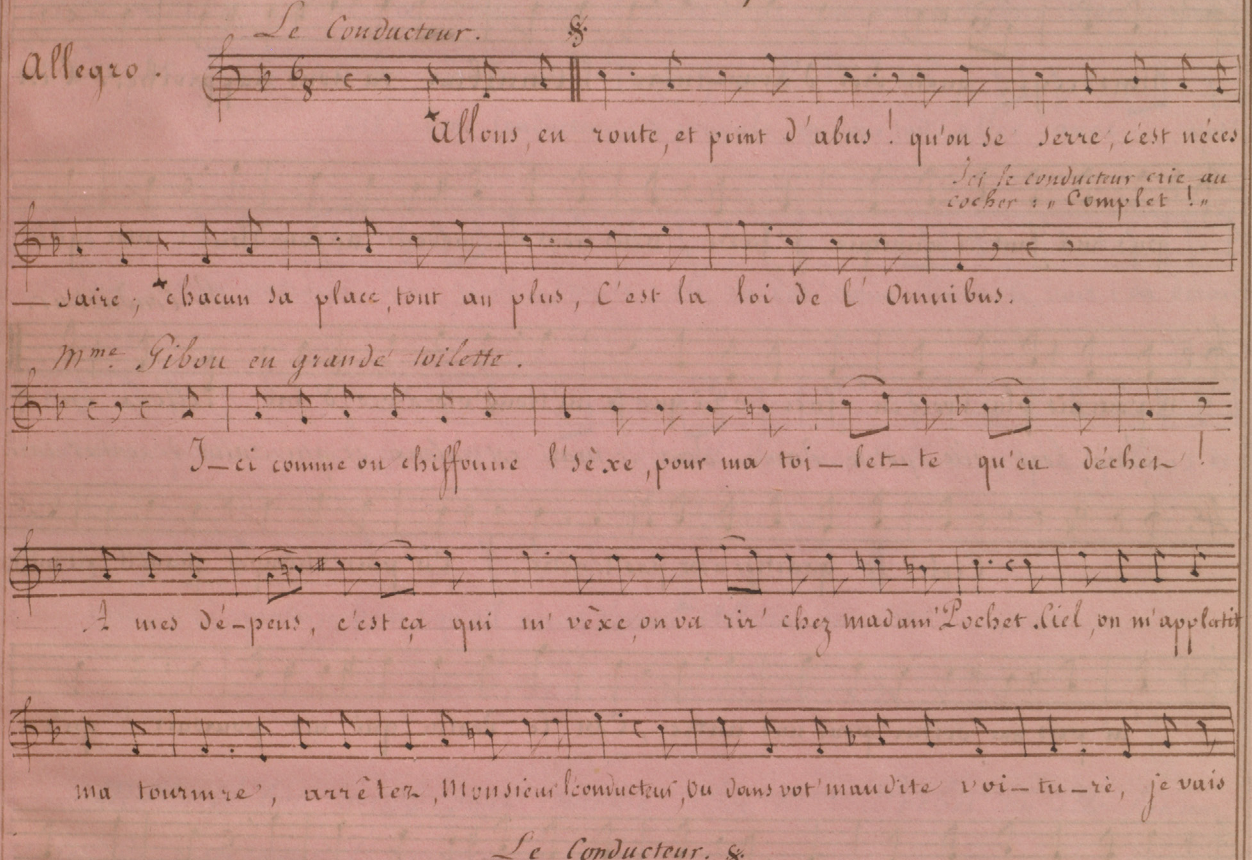
Libre du joug qui l'emprisonne,
Le Champagne pétille et bouillonne ;
Et par la folie excité,
S'échappe et répand la gaîté.
Ah ! vi...i...i...ive la liberté !
A boire &a.

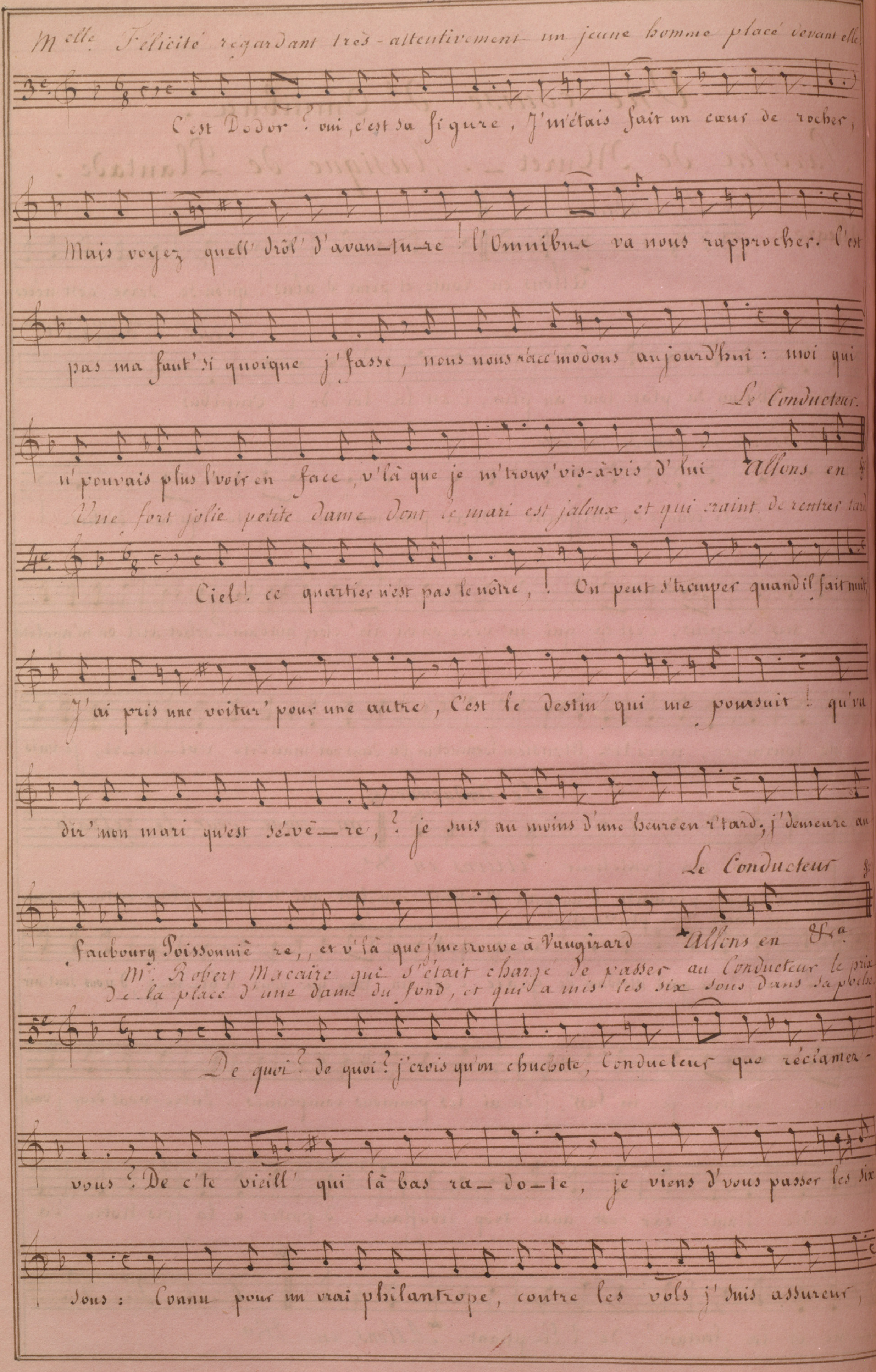
Jamais entre mes mains, j'espère,
On ne voit vaciller mon verre ....
Et quand mon bras est agité,
S'il tremble, c'est d'anxiété
Qu'on ne ver...r...rse à côté
A boire &a.

Pour les honneurs et la richesse
On court, on s'agite, on se presse ...
Insensés ! arrêtez vos pas ;
Vous cherchez à monter, hélas !
Quand la ca...a...a...ave est en bas !
A boire &a.

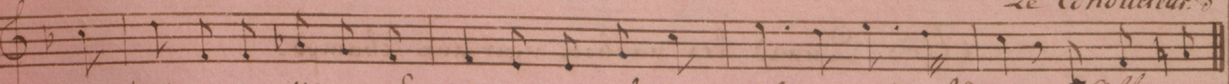
Une course d'Omnibus.

Paroles de Muret _ Musique de Plantade.



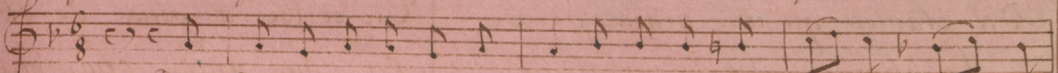

Mlle. Félicité regardant très-attentivement un jeune homme placé devant elle.
3e.
C'est Dodor ? oui, c'est sa figure, J'm'étais fait un cœur de rocher,
Mais voyez quell' drôl' d'avan-tu-re ! l'Omnibus va nous rapprocher. C'est
pas ma faut' si quoique j'fasse, nous nous racc'modons aujourd'hui : moi qui
Le Conducteur.
n'pouvais plus l'voir en face, v'là que je m'trouv' vis-à-vis d'lui Allons en &c.
Une fort jolie petite dame dont le mari est jaloux, et qui craint de rentrer tard.
4e.
Ciel ! ce quartier n'est pas le nôtre, ! On peut s'tromper quand il fait nuit,
J'ai pris une voitur' pour une autre, C'est le destin qui me poursuit ! qu'va
dir' mon mari qu'est sé-vè-re, ? je suis au moins d'une heure en r'tard, j'demeure au
Le Conducteur
Faubourg Poissonniè re,, et v'là que j'me trouve à Vaugirard Allons en &a.
Mr. Robert Macaire qui s'était chargé de passer au Conducteur le prix de la place d'une dame du fond, et qui a mis les six sous dans sa poche.
5e.
De quoi ? de quoi ? j'crois qu'on chuchote, Conducteur que réclamez-
vous ? De c'te vieill' qui là bas ra-do-te, je viens d'vous passer les six
sous : Connu pour un vrai philantrope, contre les vols j'suis assureur,

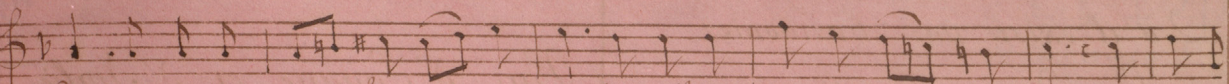
Le Conducteur. &c

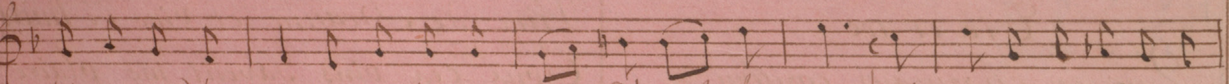


Mme. Pochet jetant les yeux sur l'Indicateur que vient de faire sonner le conduct.

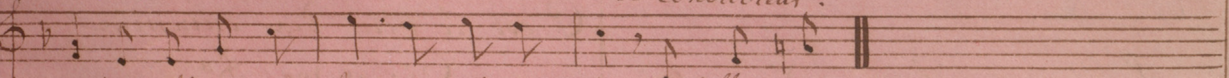
6e. Couplet.







Le Conducteur.



Résultat de la Course.

Mme. Gibon arriva sans tournure chez Mme. Pochet où elle fut un objet de risée pour l'honnête société.

Le petit Monsieur contrefait eut trois côtes enfoncées, par suite de la violente pression qu'il avait éprouvée entre les deux grosses femmes.

Dodor et Melle. Félicité allèrent souper à la chaumière, et coucher dans un hôtel garni, pour éviter le scandale de rentrer à une heure indue.

La jolie petite dame fut ramassée par une patrouille de la Garde Nationale qui la reconduisit chez son mari, lequel ne voulut pas la recevoir.

Mr. Robert-Macaire, arrêté par le conducteur et conduit chez le Commissaire, ne put justifier de la possession d'un certaine quantité de montres, foulards, bijoux et autres denrées coloniales dont il était nanti. Il fut transféré à la Préfecture et, de là, en prison.

Et le narrateur vous fait ses excuses, Mesdames et Messieurs, de vous avoir ennuyé du récit de ces balivernes.

Tic, toc.

Air: Quand les vaches vont aux champs.

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,
Le charme entraîne et séduit;
Mais, mes chers amis, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus douce que celle-ci.
Tic et toc,
Tic et toc,
Que ce charmant carillon,
Succède au bruit du canon } bis.

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre,
Contre Bacchus fornica;
Mais pour moi qui ne m'éveille
Qu'aux glou glou de ma bouteille
Voici mon harmonica: Tic et toc &c.

Du très haut, les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres
Effarouchent les mortels.
Ah! si l'heure des prières
S'annonçait au son des verres,
Quelle affluence aux autels!
Tic et toc &a.

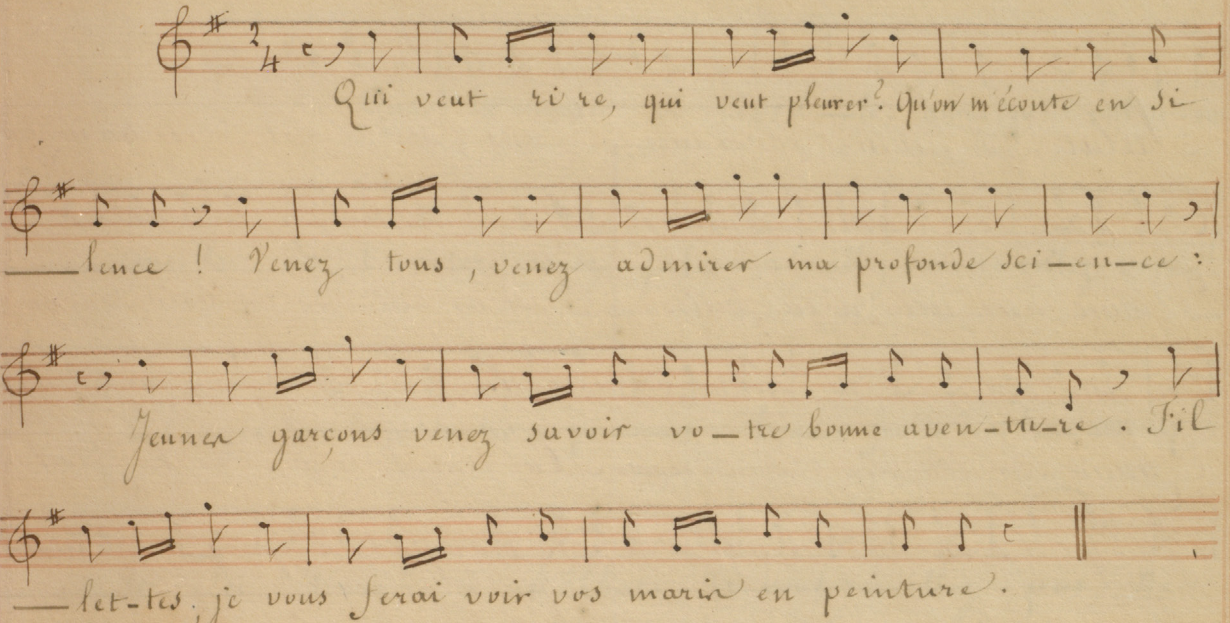
Gloire au soldat intrépide,
Qu'à l'honneur le tambour guide,
Mais je n'en suis point jaloux:
Ran, tan, plan sonne l'alarme,
Tic et toc a plus de charme;
Et, mes amis chantons tous:
Tic et toc &a.

Vins d'Espagne et d'Italie,
Vins de France et de Hongrie,
Vins de Beaune et vins de Nuits,
Tous ces vins savent me plaire,
Mais celui que je préfère
C'est le vin des ennemis!
Tic et toc &a.

C'est à tort que de sa lyre,
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer!
Ce seul bruit rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'Enfer:
Tic et toc &a.

Puissent les rois de la terre,
Lassés de faire la guerre
Et réunis à jamais,
Autour d'une table ronde
Trinquer au repos du monde,
Et au bonheur de leurs sujets!
Tic et toc,
Tic et toc

La Bohémienne.



Premier Ministre du destin,
Je commande aux orages;
J'habite du soir au matin,
Le sommet des nuages.
A ma voix Phœbé, tour à tour,
Pâlit ou se colore;
Et je préside chaque jour
Au lever de l'aurore.

Vous, qu'amour a blessés d'un trait,
Venez à ma boutique;
Je possède l'heureux secret
Du charme sympathique.

Des tendres caprices du cœur
Je préserve une belle,
D'un mari j'assure l'honneur,
La recette est nouvelle.

Pour fixer l'éclat du printems
Sur un joli visage,
Je sais, quand il me plait, du tems
Arrêter le ravage.
Je sais réparer, rajeunir,
Changer la brune en blonde;
Et pour lire dans l'avenir
Je suis la seule au monde.

Hymne à l'Espérance.

Air:

Salut! ô divine espérance,
Toi dont le charme séducteur,
Donne une aile à la jouissance
Ote une épine à la douleur (bis)
Quand sur ton sein l'homme repose
Ah! qu'il goûte un doux abandon,
Si le plaisir est une rose, } bis
L'espérance en est le bouton }

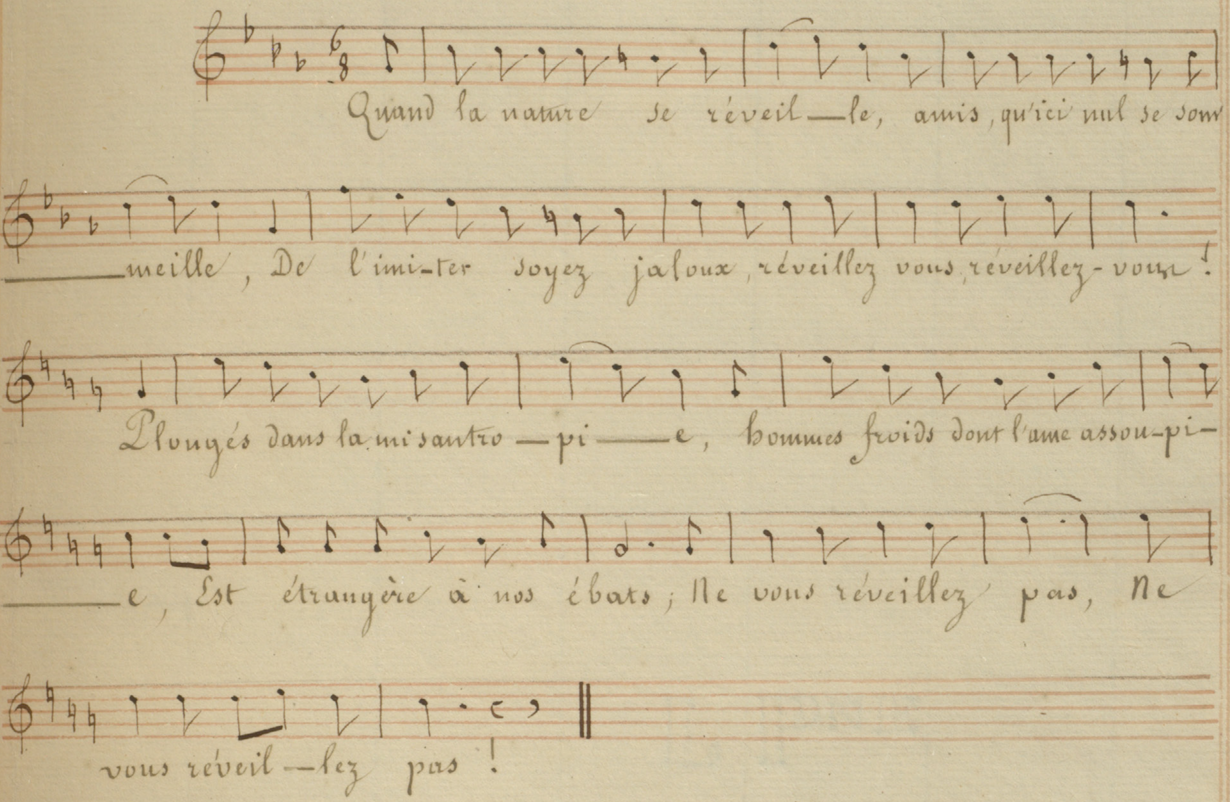
Ton ancre soutient la nacelle
Du malheureux battu des vents,
Toi seule lui reste fidelle
Quand ses amis sont inconstans.
Malgré des verroux effroyables,
Dans un cachot tu suis ses pas!
Si les enfers sont redoutables
C'est que tu n'y pénètres pas.

Dans l'arc en ciel, c'est ton image
Qui rassures le laboureur,
C'est toi qui sur un bord sauvage
Rend des forces au voyageur.
Au temple même de la gloire
Irait on par d'aprés chemins,
Si les palmes de la victoire
N'étaient offertes par tes mains

Je te vois repousser dans l'ombre
Et les craintes, et les regrets,
Et sur l'avenir le plus sombre
Jeter un voile plein d'attraits
Quand par les maux l'ame épuisée
Touche à l'heure où tout n'est plus rien
Au loin tu montres l'Elysée
Et la mort nous parait un bien

Réveillez-vous, ne vous réveillez pas.

Air : Du Vaudeville des deux Edmond.



Français, à la gaîté fidèles,
Panard et Piron, nos modèles,
Pour boire et chanter avec nous
Réveillez-vous (bis)
Buveurs d'eau, qui passiez vos veilles
Loin des belles et des bouteilles,
Petits Catons et gros Midas Ne vous

Mortels, que la folle espérance
De la gloire et de la puissance
Promène, endort à leurs genoux,
Réveillez-vous (bis)
Mais vous qui, bercés par les songes,
Trouvez dans leurs heureux mensonges
Tous ces biens, sans faire un seul pas

Grands qui, près des vins de Champagne
De Bordeaux, de Beaune ou d'Espagne
Dormez, sans connaître leurs goûts,
Réveillez-vous (bis)
Vous qu'endort le poids de la peine,
Et dont le Brie ou le Surène
Doit seul arroser les repas Ne vous

Vivons et mourons en goguette,
Et quand la fatale trompette
Sonnera, pour nous dire à tous :
Réveillez-vous (bis)
Si l'on n'a pas dans l'autre vie,
Bonne table, femme jolie,
Et tous les plaisirs d'ici-bas... Ne nous

Les Fils de Varsovie.

Air : Les enfants de la france.

Fille Sarmate, ô Niobé guerrière,
Lève ton front qui fis trembler les rois;
Vois sans rougir, traînés dans la poussière
Ton diadème, et ton aigle et tes lois.
Va, les tyrans et leur fureur impie,
N'ont point flétri tes lauriers immortels
La Liberté grava sur ses autels :
„ Gloire aux Enfants de Varsovie!

Sœur de la France, à ces jours de victoire
Tes fils vaillans servaient sous ses drapeaux
Quand l'Univers s'abaissait sous sa gloire
Quand l'aigle altier tombait à Waterlo,
Et cependant, à tes cris d'agonie,
Elle répond par des cris impuissans!
Devant Paris tes fils versaient leur sang,
„ Gloire aux Enfants de Varsovie.

Le Nord frémit, quand à tes cris d'alarmes
Il vit surgir tes superbes enfans,
Quand retentit le succès de tes armes,
Qu'il vit flotter tes drapeaux triomphans
Quand leur montrant la couronne ravie,
La liberté les guidait aux combats;
Tous tes héros se pressaient sur ses pas.
„ Gloire aux Enfants de Varsovie!

Proscrits, errants sur la terre étrangère
Tes fils ont cru trouver sous d'autres cieux
La liberté, la gloire, un peuple fière
Ce peuple aussi n'avait que de faux dieux
Comme eux, hélas! une main ennemie,
Vengeait les rois de ses jours de fierté;
Il se disait fils de la liberté ...
„ Gloire aux enfans de Varsovie!„

Espère encore, ô veuve infortunée,
L'humanité sur toi versa des pleurs;
Et les tyrans qui t'avaient condamnée,
Rendront un jour compte de tes douleurs.
A tes soupirs, à ta longue agonie,
Tes nouveaux fils embrasant leur valeur,
Relèveront ton antique splendeur.
„ Gloire aux Enfans de Varsovie!

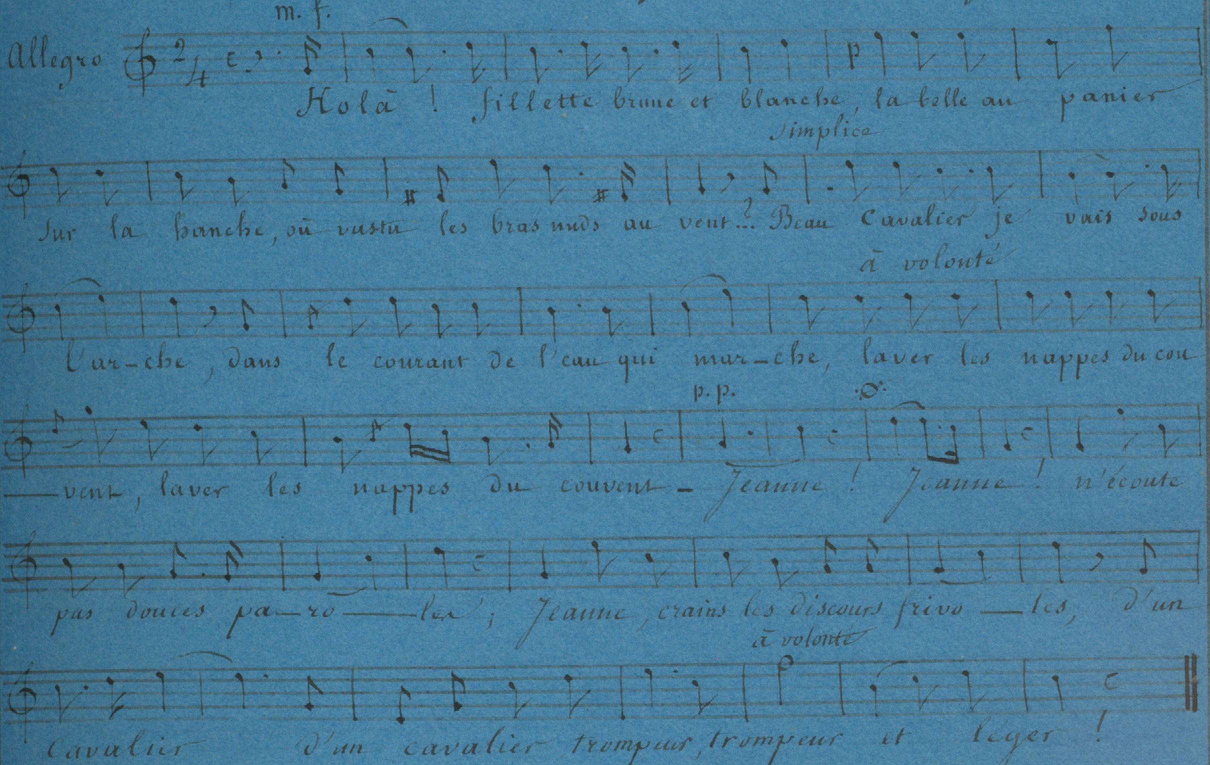
Va, de tes fers l'empreinte est glorieuse,
Tu n'as point fait rougir tes fiers ayeux
Et des tyrans la voix injurieuse,
Évoque en vain ton Parga glorieux.
Entends déjà leur mémoire flétrie,
Être l'horreur de toutes les Nations;
Entends les cris des générations :
„ Gloire aux enfans de Varsovie!

Adrien Pascal, âgé de 20 ans,

en 1837.

Les laveuses du Couvent.

Paroles d'Edm. Thierry ; musiq. de Grisar.



Jésus ! la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un dimanche,
Avec un corset de velours ?
— Beau Cavalier, sur la grand place,
Plus d'un écolier, quand je passe,
Me trouve belle tous les jours (bis)
Jeanne &a.

— Si tu veux être Châtelaine,
J'ai trois villages dans la plaine,
Et mon château ceint d'un fossé !
— Beau cavalier, je suis plus fière,
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancé. Jeanne

Ce quatrième couplet doit être chanté lentement et à demi-voix.

On l'entendit prendre la fuite....
Dirent les laveuses ensuite,
Sur le cheval du Cavalier.
Le soir on la revoit sous l'arche,
Mais c'est comme une ombre qui marche
Chantant dans l'écho du pilier (bis)
Bien lentement.
Jeanne, pauvre Jeanne,
N'écoute plus douces paroles ;
Jeanne, crains les propos frivoles,
Du Cavalier (bis) trompeur et léger.

(1837)

La semaine de Suzon.

Air : de la Tyrolienne.

Lundi, pour une semaine,
Partit la mère à Suzon ;
Je rencontrai l'inhumaine
Et je lui dis sans façon :
« Me permettrez-vous, la belle
« D'aller vous voir un matin ?
— Oui Monsieur, répondit elle,
« Vous pouvez venir demain. »

Mardi, je cours dès l'aurore,
Me jeter à ses genoux :
« Ma Suzon, je vous implore,
« Je ne veux aimer que vous ;
« Voulez-vous m'aimer de même ?
« Quoi ! vous ne répondez rien !
— Moi, Monsieur, si je vous aime,
« Nous verrons cela demain. »

Mercredi, pour ma tendresse,
Quel moment délicieux !
De ma charmante maîtresse
J'obtins de tendres aveux.
Je voulus prendre pour gage
Un bouquet ornant son sein ;
« Tout beau, Monsieur, soyez sage,
« Nous verrons cela demain. »

Jeudi, je lui dis : « Ma chère,
« Tu m'as promis ton bouquet...
Et j'obtins de la bergère
De le prendre à son corset.
Dans mon amoureuse ivresse
Je voulus baiser sa main :
« Un instant, dit la traîtresse,
« Nous verrons cela demain. »

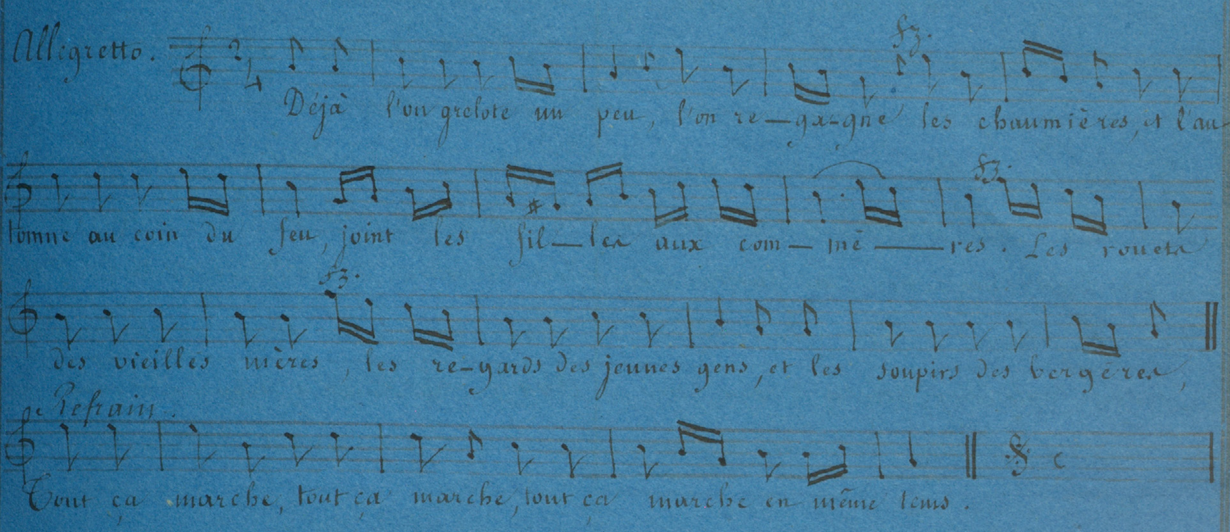
Vendredi, pétillant d'aise,
Je lui rappelle mes droits ;
Je prends sa main et la baise
Et la rebaise cent fois.
« Ah ! permets que sur ta bouche
« Je fasse un plus doux larcin.
— Non, je défends qu'on y touche,
« Nous en parlerons demain. »

Samedi, cette lutine
Ne put pas me refuser,
Et sur sa bouche divine
Je cueillis plus d'un baiser.
Dans mon amoureuse ivresse,
J'allais un peu plus grand train :
« Tout beau, me dit la traîtresse,
« Songez donc au lendemain ! »

Dimanche, d'un air plus leste,
Par tous mes soins enhardi,
Je demandais tout le reste,
Quand Suzon me répondit :
« Pendant toute la semaine
« On travaille, c'est fort bien,
« Mais dans l'Église Romaine
« Le Dimanche on ne fait rien. »

La veillée Villageoise.

Paroles de Ségur — Musique de Porro.



Martine va raconter,
Chacun vante sa mémoire :
Silence ! on veut écouter,
Ici, l'amant ; là, l'histoire :
Le difficile est de croire ;
Mais les conteurs, les amans,
Tous deux mettent là leur gloire ;
Tout ça marche &a.

L'histoire tire à sa fin ;
Aisément on le présume,
Les rouets restent sans lin :
Tout finit ; c'est la coutume.
Si la lampe se consume,
Et ne luit que par momens,
Le cœur d'Annette s'allume :
Tout ça marche &a

La lumière va finir,
Et Lubin qui lorgne Annette,
Dit : „ Il faut se divertir ;
„ Qu'à la main chaude on s'apprête !
Le gaillard, qui n'est pas bête,
Sait profiter des instans :
Le cœur, les mains et la tête,
Tout ça marche &a.

Lasses de rire et parler,
Les jeunes prêtent l'oreille ;
Lasses de toujours filer,
Déjà ronfle chaque vieille :
Si la prudence sommeille,
Pour le bonheur des amans,
L'amour secrètement veille :
Tout ça marche &a.

Ça vous va t-il bien.

Air : Bonjour mon ami Vincent

Amis, il est un refrain
Qu'à chanter tout l'mond' s'accorde,
Et qu' déja plus d'un crin crin,
A fait ronfler sur sa corde.
Prom'nez-vous boul'vard St Martin,
A la halle aux cuirs, au quartier d'antin
Sur la place d' la Concorde,
Et vous entendrez dire à chaqu' pas :
Ça vous va t-il bien, ça n'vous bless' t-i' pas

Pierrot s'est fait financier,
Et chang' d' habit et d' châssure ;
L' sabot fait place au soulier,
L' frac remplac' la veste d' bure.
Quand i' vient t' r' quinquer l' seigneur,
Faut voir l' cordonnier, faut voir le tailleur
Riant sous cap de sa figure,
D'mander à ce Mr. d'un air d'embaras :
Ça vous va &a.

Rose, en dépit d' son époux,
A ses amours n' met plus d' bornes :
L' pauvre homme en porte, entre nous,
Une d' plus que les Licornes.
Comme j'ris, quand j'vois l'chapelier,
Sur l' front du mari, d'un air minaudier
Plaçant l' fin Castor à trois cornes,
En vous l'enfonçant, lui d'mander tout bas
Ça vous va &a.

A la noce d' Jeanneton,
Après qu' on eut fait bombance,
Ell' voulut tâter, dit on,
D'un petit bout ... d' contredanse.
D'un coup d'œil elle amorce Cadet,
Notre homm' se redresse et tend le jaret,
Avec sa femme il entre en danse,
Ayant soin d' lui d'mander à chaqu' pas
Ça vous va &a.

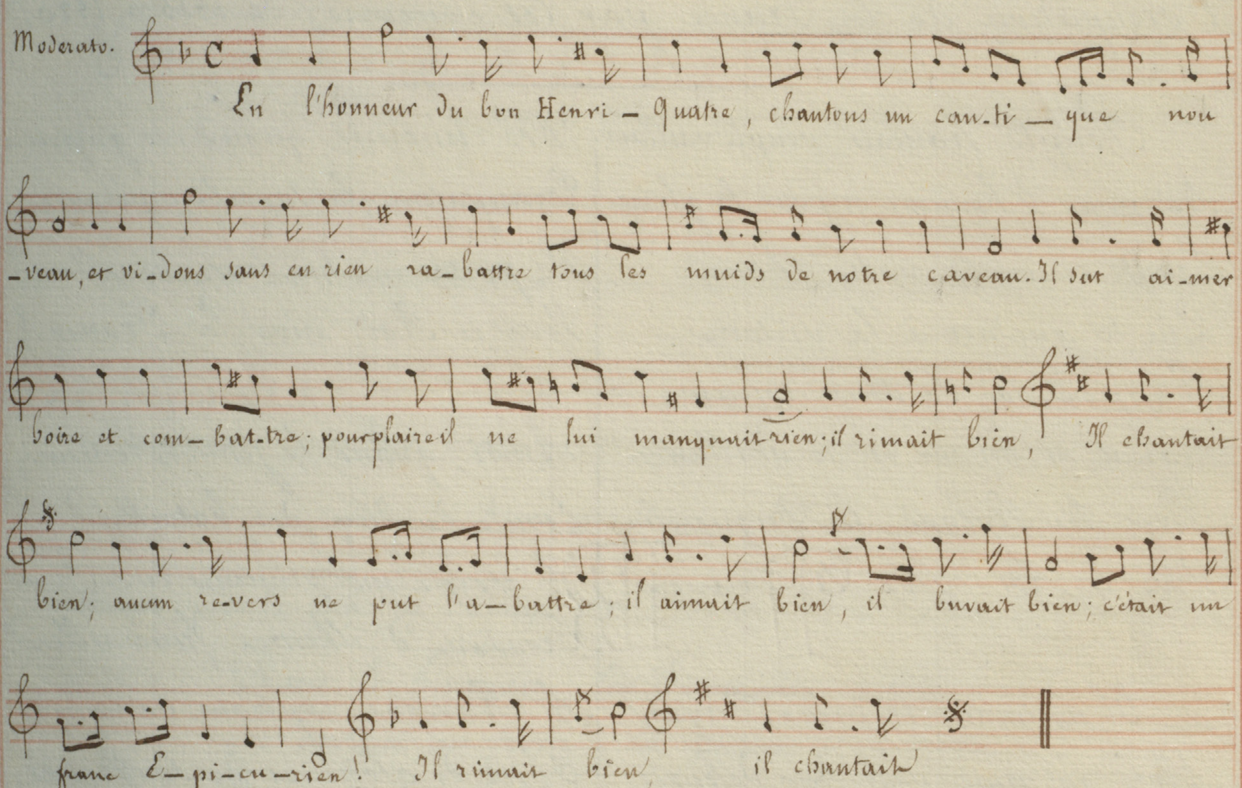
Avant hier, pour prendre un calmant,
J' fus chez mon apothicaire,
On m' dit qu'il est, pour l'moment,
Occupé sur le derrière.
Moi j' monte à son appartement,
J' le vois ag'nouillé b'en dévotement
J'aurais cru qu' i' f'sait sa prière,
Si je n' l'eusse entendu
marmotter tout bas :

« Allons, M'cieu, posez vous l'nez sur l'oreiller, écartez vot' rob' de chambr, baissez vot' caleçon, mettez les mains sur les pommettes, r'tenez vot' haleine, n' craignez rien, M'cieu, je n' vous blessrai pas, j'connais mon métier, j'suis un homme d' expérience ....
Et puis, en poussant, il ajoutait :
Ça vous va &a.

Le bon Henri.

Musique de M. Alexandre Piccini.

Moderato.



Sa mère, quand il vint au monde
Lui chanta des refrains joyeux;
Son aïeul, brisant une bonde,
Le régala de bon vin vieux.
Faut-il encor que l'on s'étonne,
Si, prospérant par ce moyen,
Il rimait bien, Il chantait bien,
Tout en se formant pour Bellonne
Il aimait bien &a.

Sans escorte un jour il arrive
Sous le toit d'un pauvre meunier;
Voyez-vous ce nouveau convive
A table s'asseoir le dernier?
Henri se croyait en famille,
En soupant chez des gens de bien:
Il rimait bien, Il chantait bien,
Lutinait la mère et la fille:
Il aimait bien &a.

« Je veux (tel était son langage)
« Je veux, en modérant l'impôt,
« Voir mettre dans chaque ménage,
« Le dimanche, la poule au pot.
En caressant cette espérance
Dieu! quel plaisir était le sien!
Il rimait bien, Il chantait bien;
Aussi chacun le chante en France:
Il aimait bien &a.

A ses lauriers, l'adroit compère
De myrtes joignait des millions;
Vous n'oublierez jamais, j'espère,
Ni ses amours, ni ses chansons.
On a su de plus d'une belle,
Que dans un galant entretien
Il rimait bien, il chantait bien;
J'en ai pour témoin Gabrielle. Il aimait

Armand-Gouffé.

Cantate

à l'occasion du retour des Bourbons de la branche aînée, et chantée avec fureur par leurs partisans, pendant l'occupation de la France par les ennemis, de 1815 à 1820.

Peuple français, peuple vaillant
Né pour l'honneur et pour la gloire,
Écoute encor le noble chant
Qui te guidait à la victoire.
Rappèle-toi ce doux refrain,
Signal d'amour et de vaillance
Pour les Roland, les Duguesclin:
Vive le Roi, vive la France!

Il animait le preux Bayard
Alors qu'armé pour leur défense,
Aux lys il faisait un rempart
De sa valeur et de sa lance.
Du preux sans reproche et sans peur
Conserve, avec la souvenance,
Le cri qui fût cher à son cœur:
Vive le Roi! vive la France!

Quand Lahire et le beau Dunois
Aidés d'une fière amazone,
De Charle assuraient autrefois
Les hauts destins, les droits au trône;
Des ennemis, quand ces guerriers
Trompaient la superbe espérance,
Ils portaient sur leurs boucliers:
Vive le Roi, vive la France!

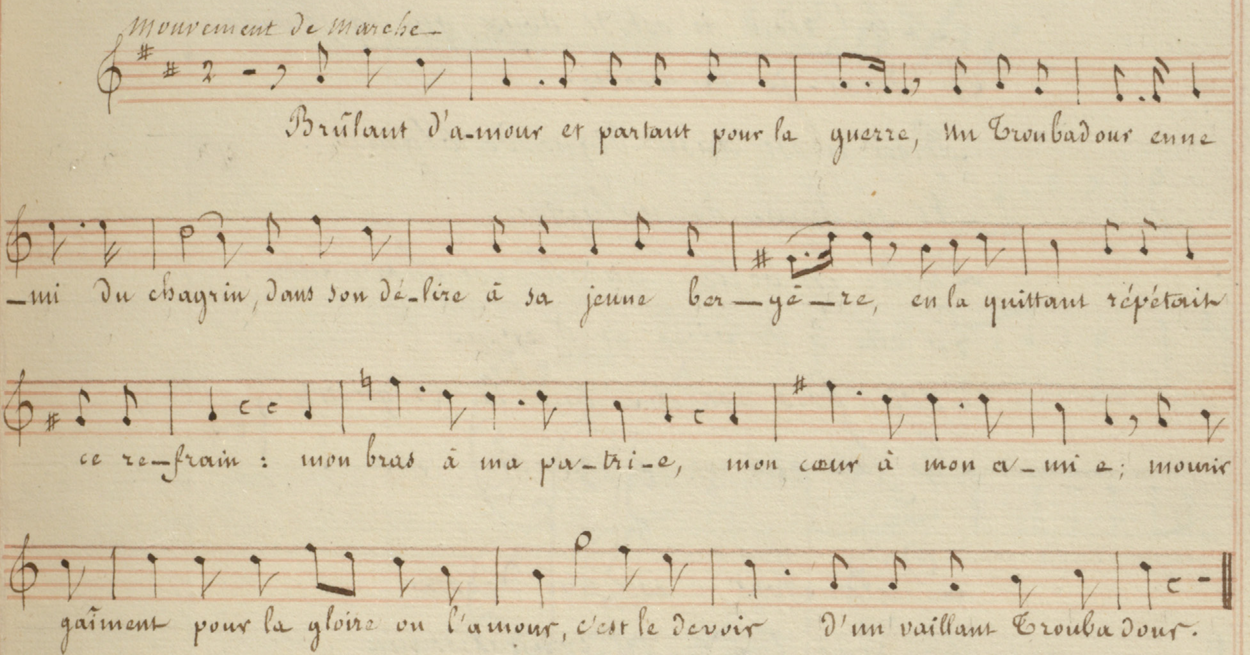
Ainsi, quand le jeune Nemours
Émule du dieu des batailles,
A peine au printems de ses jours
Trouvait d'illustres funérailles.
A Ravenne, expirant vainqueur,
Objet de gloire et de souffrance;
Il criait, bravant la douleur:
Vive le Roi, vive la France!

Ainsi, dans les plaines d'Ivry
Marchant sur sa trace éclatante,
Les compagnons du bon Henry
Rendaient sa cause triomphante.
Heureux de s'immoler pour lui,
Sa gloire était leur récompense;
Et l'on chantait comme aujourd'hui
Vive le Roi! vive la France!

Anonyme.

Le vaillant Troubadour.

Musique de M. Sauvan.



Dans le bivouac, le Troubadour fidèle,
Le casque au front, la guitare à la main,
Toujours pensif et regrettant sa belle,
Allait partout en chantant son refrain :
Mon bras &c.a

Dans les combats déployant son courage,
Des ennemis terminant le destin,
Le Troubadour, au milieu du carnage,
Faisait encore entendre ce refrain :
Mon bras &c.a

Ce brave, hélas ! pour prix de sa vaillance,
Trouva bientôt le trépas en chemin ;
Il expira sous le fer d'une lance,
Nommant sa belle, et chantant son refrain :
Mon bras &c.a

Belle, aîné.

Ariette sur la Femme.

Air : Dis-moi donc mon p'tit hipolite.

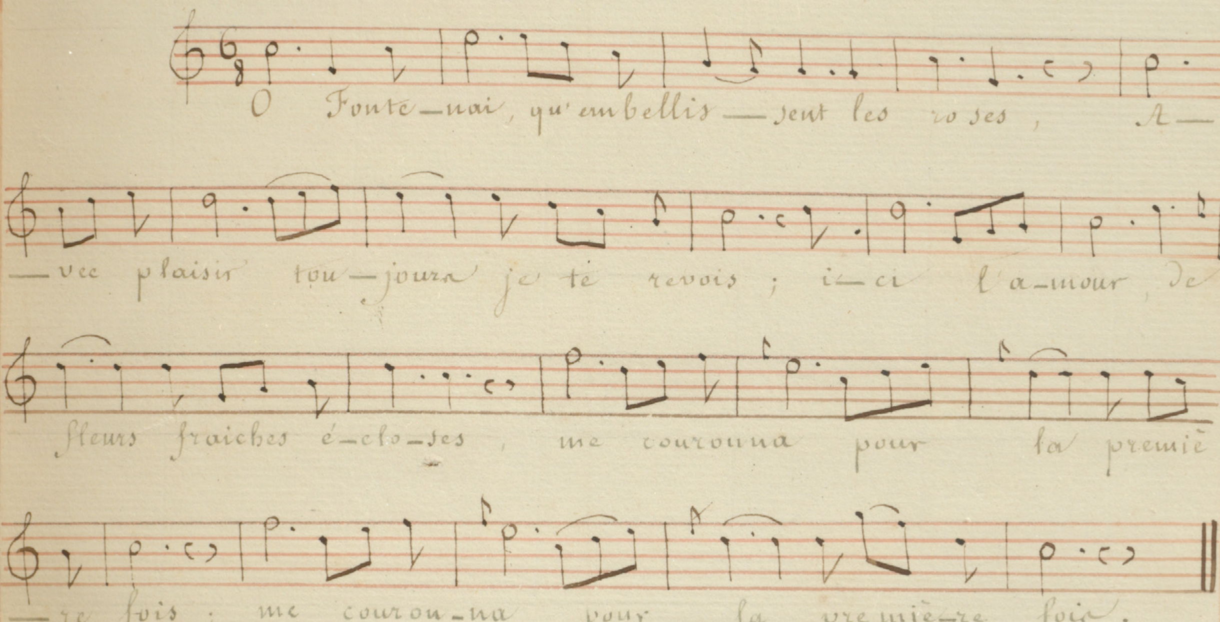
Ah! rien n'est si doux que la femme
Et, dirai-je la vérité?
Rien n'est aussi digne de blâme,
Ni si digne de volupté.
Qu'elle est belle! qu'elle est charmante!
Qu'elle a de vices et d'appas!
Trois fois heureux qui la fréquente, } bis.
Six fois qui ne la connait pas! }

Quelquefois c'est une déesse,
Un cœur tendre et compatissant;
D'autres fois c'est une tigresse
Qui ne s'abreuve que de sang.
Ou c'est une compagne aimable
Qui rend notre destin plus doux,
Ou c'est un diable insupportable
Que nous conservons malgré nous.

Un jour Satan, dans sa furie,
Et l'Eternel, dans sa bonté,
Voulant, au gré de leur envie,
Gratifier l'humanité;
L'un cherchant à perdre nos ames
Et l'autre à faire des heureux,
Tous les deux créèrent la femme
Et réussirent tous les deux.

Romance du gentil bernard.

Musique de Doche.



Dans ma Claudine attraits, douceur, simplesse
Tout m'enivrait : j'étais fier de mon choix.
Avec quel feu je peignais ma tendresse !
Qu'on aime bien pour la première fois !

Depuis dix ans ignorant sa retraite,
De vingt beautés j'ai cru suivre les lois ;
Toujours on cherche, on désire, on regrette
Ce qu'on aima pour la première fois !

Francs lurons.

Refrain.

Francs lurons
Courons, courons,
Pour saisir
Le plaisir
Ayons toujours des aîles;
De guirlandes nouvelles
Couronnons nos fronts.

Partout où Momus
Tient conseil de folie,
Partout où Comus
Rassemble ses élus,
Partout où nos yeux
Verront troupe jolie,
Convives joyeux
Minois frais et vin vieux
Francs lurons &a.

Quand à la raison
Il prêtait sa voix sûre,
Pourquoi fuyait-on
Les conseils de Platon,
Tandis qu'on courait
A la voix d'Epicure?
C'est que l'un prêchait,
Et que l'autre chantait: Francs lurons

Que disait Bernard
Poursuivant Emilie?
Que disait Panard
Humant le vieux Pomard?
Que disait Piron
Fuyant l'académie?
Enfin Voisenon
S'esquivant du sermon? Francs &a.

Mondor, un lundi
M'offre, d'un air de fête,
L'honneur et l'ennui
D'un grand dîner chez lui.
„ Viens, me dit Esther,
„ Je t'offre, en tête-à-tête,
„ Bacchus au couvert
„ Et Vénus au dessert."
Francs lurons

Soyons sourds au bruit
De la cloche pieuse
Qui, durant la nuit,
Trouble notre réduit,
Mais, quand pour orner
Une table joyeuse,
On entend sonner
La cloche du dîner,
Francs lurons

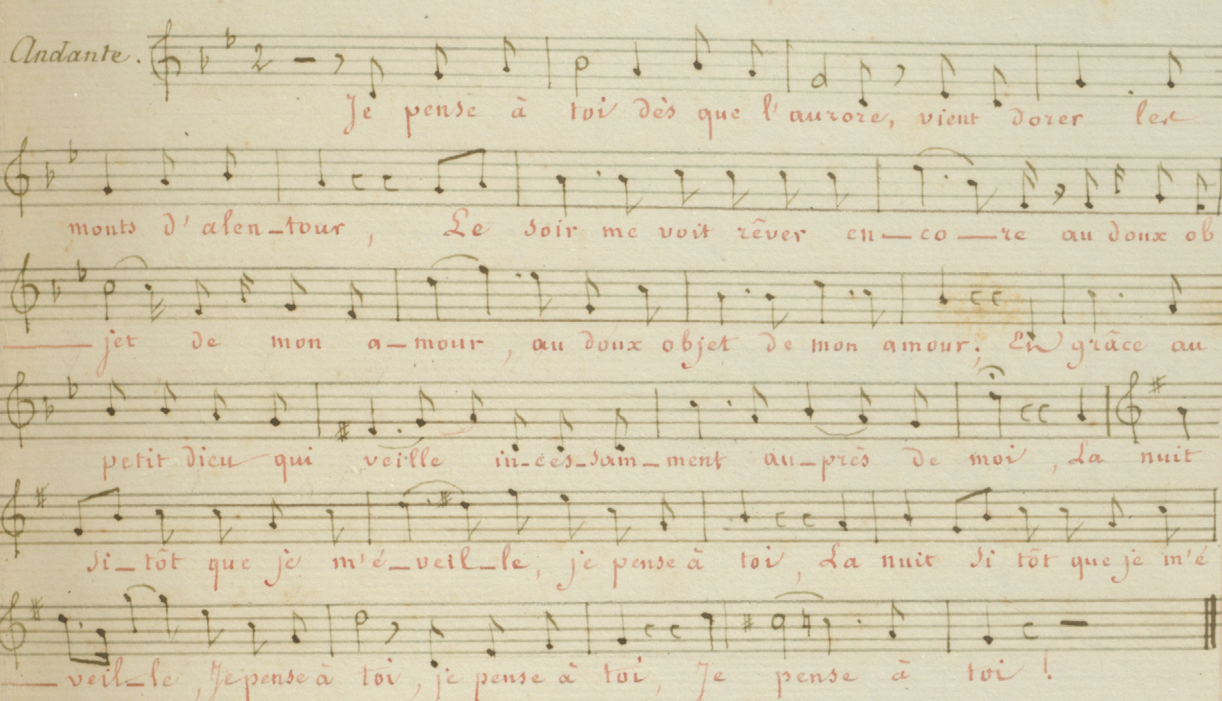
Amant ou gourmand
Plein d'adresse ou d'audace,
Sachez constamment
Profiter du moment,
Le vin qui s'aigrit
Et la beauté qui passe,
Le temps qui s'enfuit
Mes amis, tout nous dit:

Francs lurons
Courons, courons
Pour saisir
Le plaisir
Ayons toujours des aîles!
De guirlandes nouvelles
Couronnons nos fronts.

Anonyme.

Je pense à toi.

Paroles de Sain. Musique de Doche.



Je pense à toi, quand sur la terre
La nuit ramène le repos,
Quand sur ma couche solitaire
Le sommeil répand ses pavots. (bis)
Car aussitot l'essaim des songes
Revient voltiger sous mon toit,
Et dans les plus riants mensonges
Je pense à toi.

Je pense à toi lorsqu'une rose
Au milieu d'un tapis de fleurs
Vient dans sa beauté fraiche éclose
M'offrir ses brillantes couleurs.
Bravant une épine cruelle
Je la cueille sans nul effroi,
Puis mes regards fixés sur elle
Je pense à toi

Je pense à toi, quand sous l'ombrage
J'entends le ramier qui gémit,
Du long et pénible veuvage
Où loin d'une amante il languit.
C'est alors qu'on me voit maudire
Le sort qui l'éloigne de moi,
Mais pour adoucir mon martyre
Je pense à toi.

L'immortel laurier.

Air type.

Un vaillant et fier paladin
Le soutien, l'honneur de la France,
Du Nord, jusque chez l'Africain,
Avait porté sa noble lance.
Sur son écu, sur son cimier,
Brillait une couleur chérie :
C'était la couleur de sa mie
Auprès d'un immortel laurier.

Il pensait goûter le repos
Dans la paix, fruit de la victoire;
Jaloux du bonheur du héros,
L'ennemi veut ternir sa gloire;
Mais aussitôt, preux chevalier,
Saisissant sa terrible lance,
Il va combattre pour la France
Et pour son immortel laurier.

Le destin trompant la valeur
Des fils chéris de la patrie,
Ils tombent tous au champ d'honneur
On voudrait leur laisser la vie :
„ Quoi ! répond l'illustre guerrier,
„ Que du trépas on nous préserve !
„ Un français meurt, mais il conserve
„ L'honneur de l'immortel laurier.

Le Champagne.

Air : du pas redoublé.

Il part, il fuit à flots pressés
En mousse pétillante,
Voilà mon verre, allons, versez
Car il faut que je chante.
De mes soins Bacchus est l'objet,
Versez donc sans attendre ;
Remplissez moi de mon sujet
Si vous voulez m'entendre.

O vin d'Aï, digne des Dieux
Honneur de la Champagne !
Père des ris, source des jeux,
Le bonheur t'accompagne.
Quel festin aurait des attraits
Sans toi, sans ta présence ?
Vin mousseux, c'est quand tu parais
Que la fête commence !

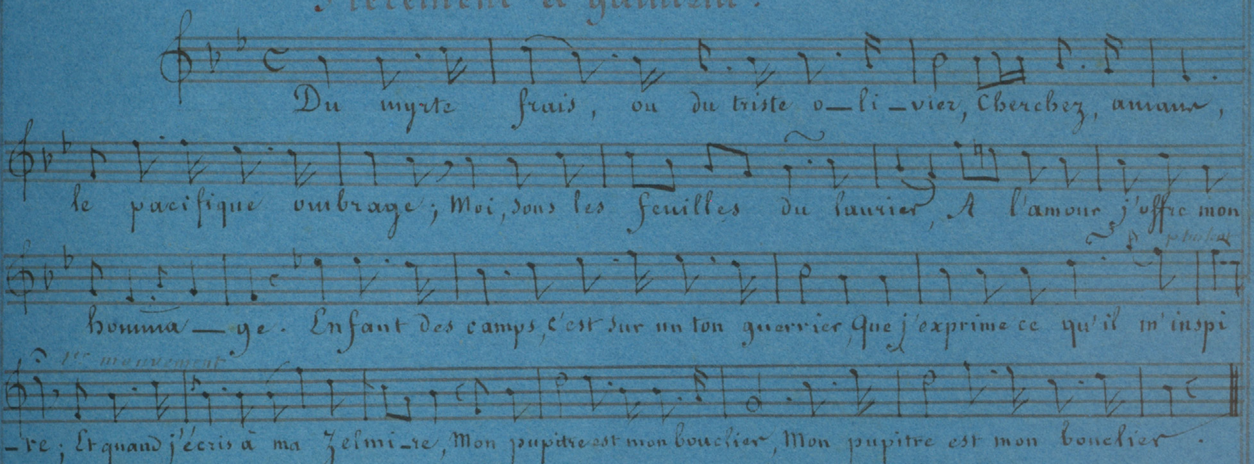
Quand le bouchon débarrassé
Du fil qui le captive,
Vole avec bruit, au loin chassé
Par la liqueur active,
Je crois, dans les brillans accès
D'une aimable folie,
Voir jaillir d'un cerveau français
L'éclair de la saillie !

Le bouclier du guerrier amoureux.

Paroles de Le Fèvre.

Musique de Beauvalet. 1808.

Fièrement et gaîment.



L'hymen, Zelmire, allait m'unir à toi,
Quand du clairon le son se fit entendre;
Et Mars me disputant ta foi,
Sous ses drapeaux j'allai me rendre.
Je te quittai; mais ton amant guerrier,
Mêlant ton image à ses armes,
Avec un dard grava tes charmes
Sur le fer de son Bouclier.

L'amour me suit sous ma tente, aux combats;
Remplit mes sens, lorsque mon front menace;
L'amour, au milieu du fracas,
Se confond avec mon audace.
Amant fidelle, intrépide guerrier,
J'unis la tendresse à la gloire;
Et les noms Zelmire et Victoire
Sont écrits sur mon Bouclier.

Quand pour la paix, suspendant son courroux,
Mars laissera respirer la nature,
J'irai, Zelmire, à tes genoux,
Déposer ma poudreuse armure.
Le cœur alors, ce cœur tendre et guerrier,
Battra sous la main caressante,
Après avoir, pour mon amante,
Palpité sous le bouclier.

Une des chevilles de maître Adam
Menuisier à Nevers, nièvre, (1666.

Aussitôt que la lumière
Vient visiter nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
« Voit-on sur la rive Maure
« Plus qu'à mon nez, de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre
Ne m'épouvanterait pas.
A table, rien ne m'étonne
Et je pense, quand je bois,
Si là haut Jupiter tonne
Que c'est qu'il a peur de moi !

De ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus,
J'appaiserais de Tantale
La vive altération,
Et passant l'onde infernale
Je ferais boire Ixion.

Si quelque jour, étant ivre
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais plus revivre
Après un si beau trépas.
Tout resplendissant de gloire
De n'avoir jamais bu d'eau,
J'irais perdre la mémoire
Dedans le fond d'un tonneau.

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin,
Le dos couché sur la terre,
La bouche sous le robin.
S'il en tombe quelque goutte
Sera pour me rafraichir,
Mais si le tonneau s'égoutte
J'en boirai tout mon loisir.

Je veux qu'on sonne pour cloches
Tous les pots du cabaret
Et que l'on porte pour torches
Cent verres de vin clairet.
Quatre nez à rouges trognes
Porteront les coins du drap,
Et tous les meilleurs ivrognes
Chanteront mon Libera.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Aux lieux où l'on m'aura mis ;
Et pour faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

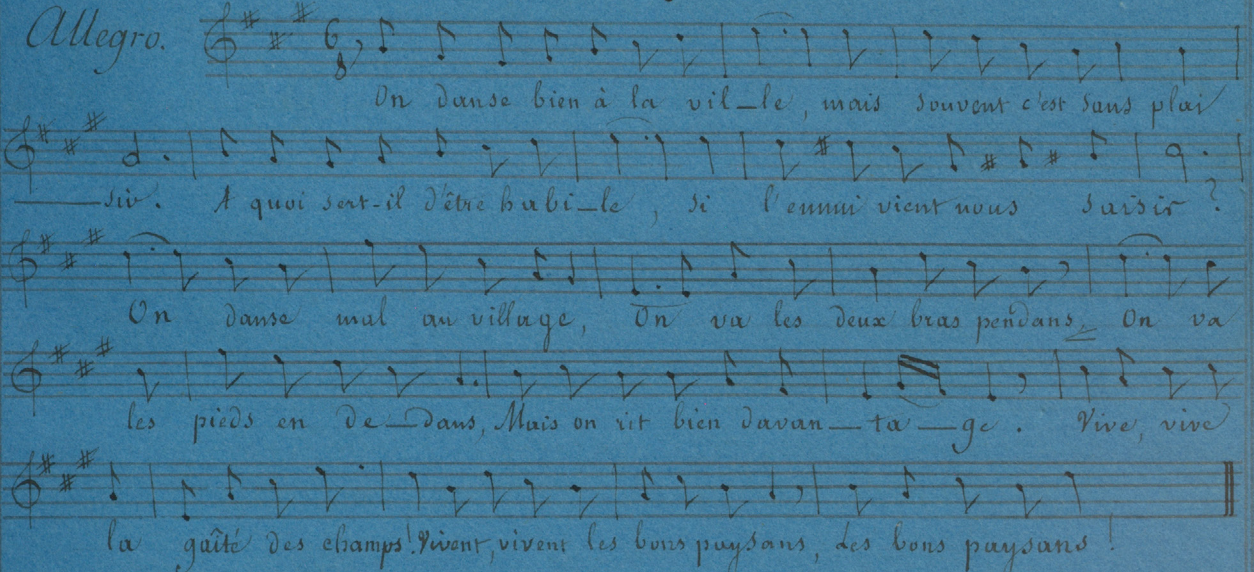
De marbre, ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Je ne veux jamais élire
Que le contour d'un tonneau ;
Je veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
« Ci-gît le plus grand ivrogne
« Qui jamais ait vu le jour. »

L'air de cette inimitable chanson bachique a servi de type à beaucoup d'autres.

Vive la gaîté des chams.

Ronde villageoise.

Musique de Panseron.



Presque toujours à la ville
On s'épouse en marchandant,
La tendresse est inutile,
Le bonheur est dans l'argent.
Si ce bonheur est le vôtre,
Le mien est bien différent:
Lorsque l'on s'aime on se prend,
Le plus riche en donne à l'autre.
Vive, vive la gaîté des champs,
Vivent, vivent les bons paysans.

On dit encor qu'à la ville,
On s'épouse à contre-cœur;
Mais dans ce champêtre asile,
Une noce est un bonheur.
Si, de plaisir à la tienne,
Je sens mon cœur s'émouvoir,
On doit bien plus en avoir
Lorsque l'on danse à la sienne!
Vive, vive la gaîté des champs!
Vivent, vivent les bons paysans!

1828.

A Béranger

après sa condamnation.

Air : du Grenier.

Amant chéri des filles de Mémoire,
Toi qu'on a vu sur mille tons divers,
Chanter l'amour, la patrie et la gloire,
Daigne accueillir l'hommage de ces vers.
Ne me va point prendre pour un profane,
Bien franchement j'admire tes accents :
Au tribunal en vain l'on te condamne,
L'Europe entière applaudit à tes chants. (bis)

Dans ces beaux chants, pleins d'un noble délire,
Je crois entendre Apollon et Linus,
Ils sont vaincus : les cordes de ta lyre
Rendent des sons à leur muse inconnus.
De ton pays, qu'un sot parti profane,
Tu célébras les exploits éclatans. Au tribunal

Vieux chansonniers qu'aima longtems la France,
Joyeux Panard et libertin Piron,
Dans tout son jour paraît votre impuissance :
Vos noms sont beaux, faibles devant son nom.
Si de Bacchus votre muse est l'organe,
Il a traité des sujets bien plus grands. Au tribunal

Ami prudent d'une liberté sage
Viens faire entendre à l'oreille des rois
Que leur pouvoir tombe par l'esclavage,
Qu'ils ne sont forts qu'en respectant nos droits.
Au joug pesant du cruel Arimane
Viens arracher les peuples frémissans... Au tribunal &a.

La Chaudière.

Air : du Rondeau du petit Chaperon.

Lorsque des damnés la cohorte
Des enfers assiège la porte,
Chaque pécheur, en sanglotant,
De sa plainte étourdit Satan :
Je suis Marquis, je suis Vicaire,
Et Dieu m'envoie dans ta chaudière...
Dis-moi pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?
On n'aurait jamais fini, s'il fallait répondre à toutes les questions.
Entrez, entrez, mon très-cher frère,
Venez bouillir dans ma chaudière ;
Un jour, un jour vous saurez comme moi,
Un jour, un jour vous saurez pourquoi.

Le Seigneur de Village.

Au nom de Dieu, dans mon village
J'avais rétabli l'esclavage,
Et sur mes serfs, avec douceur,
Je levais le droit du Seigneur.
De leurs enfans j'étais le père....
Et Dieu m'envoie dans ta chaudière !
Dis-moi pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?
Le père de leurs enfants ! ils ont parbleu bien le temps de les faire eux-mêmes
Entrez, entrez &a.

L'Inquisiteur.

Enfant zélé de Dominique,
J'ai fait brûler maint hérétique,
J'ai vu griller sur mes fagots

Juifs, Protestans et libéraux.
J'aurais rôti la terre entière...
Et Dieu m'envoie dans ta chaudière!
Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi?

Il est juste que celui qui en a tant rôti, rôtisse à son tour en récompense.

Entrez, entrez &a.

Le Chouan.

Armé d'un poignard royaliste,
J'égorgeai maints Bonapartistes;
J'ai baigné mes dévotes mains
Dans le sang des Républicains.
J'étais absous par le Saint Père...
Et Dieu m'envoie dans ta chaudière!
Dis-moi pourquoi, dis-moi pourquoi?

Les absolutions du St. Père servent de passeports pour arriver chez nous.

Entrez, entrez &a.

Le Missionnaire.

Digne Ministre de l'Eglise
J'ai, partout, prêché la bêtise;
De mes saintes mains j'ai béni
Les Trestaillon, les Truphémi.
Je suis un bon Missionnaire....
Et Dieu m'envoie dans ta chaudière!
Dis-moi pourquoi? dis-moi pourquoi?

– Vous trouverez ici les saints hommes que vous avez canonisés, et les saintes femmes que vous avez bé-atifiées.

Entrez, entrez &a.

Béranger.

La mort du Diable.

Air: du Vilain
ou de Ninon chez Madame de Sévigné.

Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succints,
Rendez gloire au grand St Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour qui serait infâme,
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'ame. bis
Le diable est mort, le diable est mort. ter

Satan l'ayant surpris à table
Lui dit: „ trinquons, ou sois honni!„
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et pris de colique
Il jure, il grimace, il se tord;
Il crève comme un hérétique!
Le diable est mort &a.

„ Il est mort! disent tous les moines,
„ On n'achètera plus d'Agnus!....
„ Il est mort, disent les chanoines,
„ On ne paîra plus d'Oremus! „
Au Conclave, on se désespère:
„ Adieu puissance et coffre-fort,
„ Nous avons perdu notre père!
Le diable est mort &a.

„ L'amour sert bien moins que la crainte,
„ Elle nous comblait de ses dons!
„ L'intolérance est presque éteinte,
„ Qui rallumera ses brandons?
„ A notre joug si l'homme échappe,
„ La vérité luira d'abord,
„ Dieu sera plus grand que le Pape!
Le diable est mort &a.

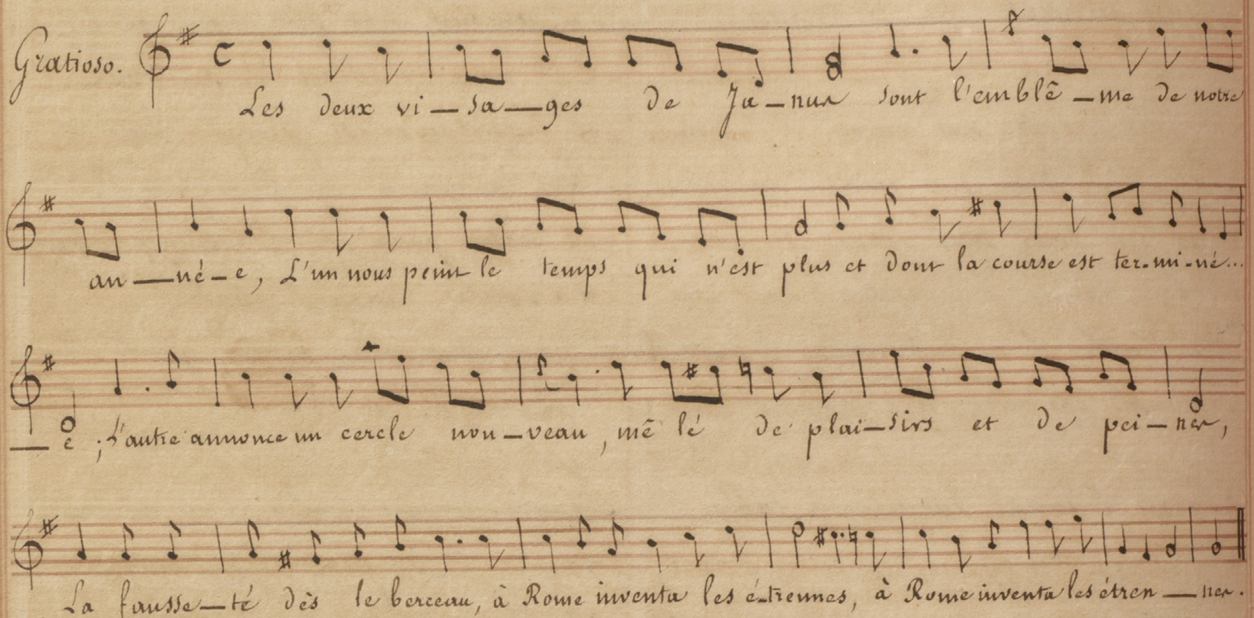
Ignace accourt: „ Que l'on me donne
„ Leur dit-il, sa place et ses droits;
„ Il n'épouvantait plus personne,
„ Je ferai trembler jusqu'aux Rois!
„ Vols, massacres, guerres ou pestes
„ M'enrichiront du Sud au Nord;
„ Dieu ne vivra que de mes restes!
Le diable est mort &a.

Tous de s'écrier: „ Ah! brave homme,
„ Nous te bénissons dans ton fiel!„
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'ame contrite,
Dit: „ Des humains plaignons le sort,
De l'enfer, Saint Ignace hérite!
Le diable est mort &a.

Béranger.

La nouvelle année.

Musique de Mayeur.



Le bon Français, qui singe tout,
Suivit la mode ultramontaine ;
Chez les Goths on fut dans le goût
De donner des feuilles de chêne :
Quand le commerce par ses dons
Eut enrichi notre patrie,
Des cadeaux de toutes façons
Des arts dévoilaient l'industrie.

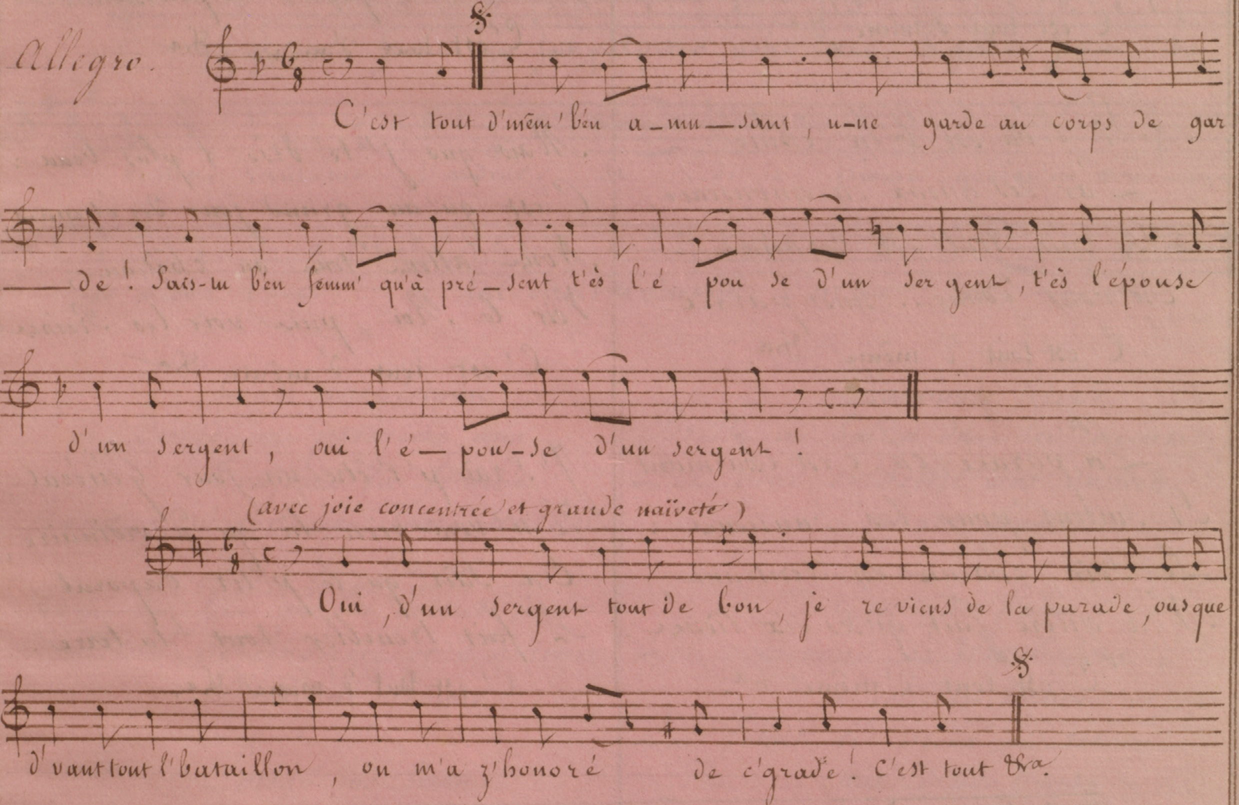
L'or et l'argent par leurs tissus
Séduisaient les yeux de nos dames,
Et parfois l'attrait des vertus
S'échappait du cœur de nos femmes.
On sait le trait de Danaé ;
C'est l'intérêt qui l'a perdue :
De nos jours plus d'une Aglaé
Pour des étrennes s'est vendue.

La femme trompe son mari ;
Les enfans mentent à leur père ;
On cherche à tromper un ami
Au moment qu'on se dit sincère.
Dans ce jour de beaux sentimens
Il faut que chacun se déffie :
La probité nous vient du Mans,
La bonne foi de Normandie.

C'est ainsi qu'en son cercle étroit
Toujours trop vite un an s'écoule ;
L'un a vu ce que l'autre voit ;
D'autres ans le suivent en foule.
Il revoit sans pouvoir changer
Ce temps qui fuit à tire-d'aile ;
Amis pourquoi nous affliger
Quand le plaisir se renouvelle ?

Le Sergent de la Banlieue.

Paroles et musique de Le Carpentier.



Y m'faut un habit nouveau,
Des galons, des épaulettes ;
Mais pour ça nous boirons d'l'eau
Et tu t'pass'ras b'en de toilettes.
C'est tout d'même &a.

Si les tapins vienn' rouler,
Pour m'féliciter d'mon grade,
Tu sais qu'faut les régaler,
Quand ils donn' un' sérénade.
C'est tout d'même &a.

Tous les matins jour ou non,
Tu sais qu'j'avons l'exercice,
Et la décoration
S'donne à qui fait b'en l'service.
C'est tout d'même &a.

Ceux qu'on met en faction,
Trouv' toujours quéqu' anicroches,
Mais comm' j'ai le poignet bon,
J'l'eux y r'pass'rons des taloches.
C'est tout d'même &a.

Quand, au milieu de la nuit,
On battra la générale,
Faudra b'en vite et sans bruit,
Que j'm'habille et que j'détale.

S'il faut qu' du soir au matin
Je me promen' sur la place,
J' n'aimerais pas que l'voisin
Auprès de toi me remplace.
C'est tout d'même &a.

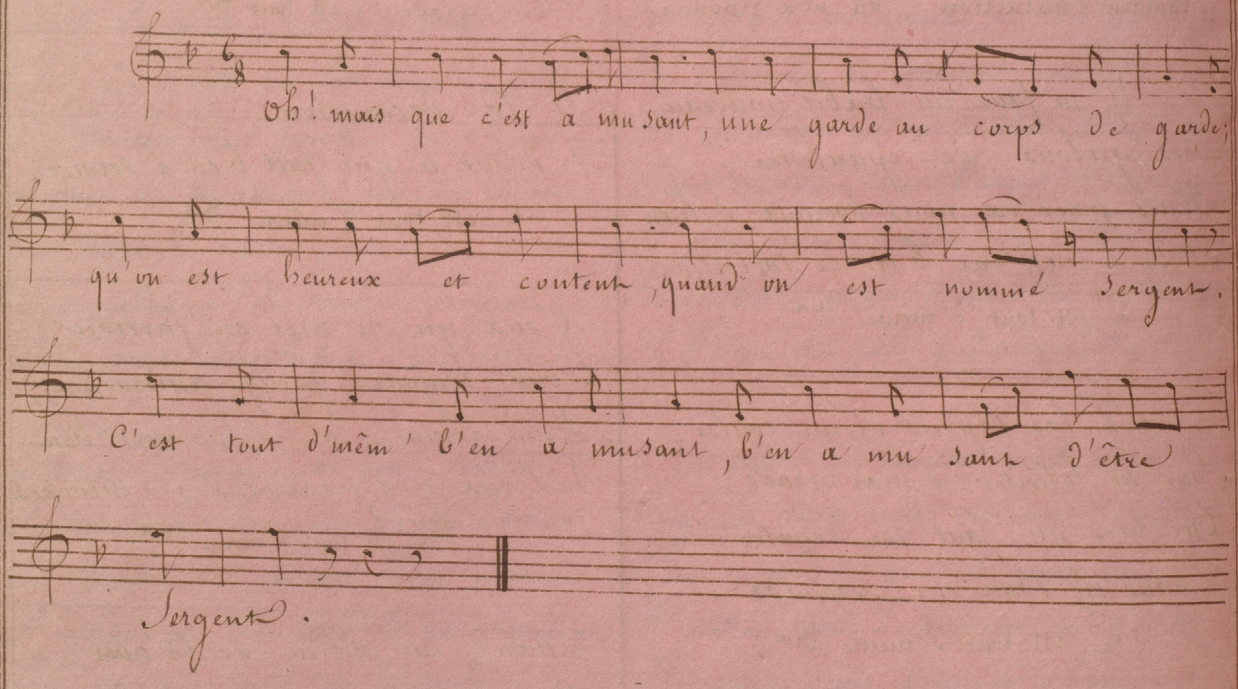
Si l'on est b'en échiné
Par des gueux en embuscade,
Dès que tout est terminé,
On vous donne... une parade.
C'est tout d'même &a.

La parade, oh! c'est charmant,
Et surtout pour les banlieues:
Le soir, chacun en rentrant
N'a guère fait qu'ses dix lieues.
C'est tout d'même &a.

Dans l'hiver s'il tomb' de l'eau,
On s'crott' d'un' joli' manière;
Mais l'été, quand il fait beau
On n'aval' que d'la poussière.
C'est tout d'même &a

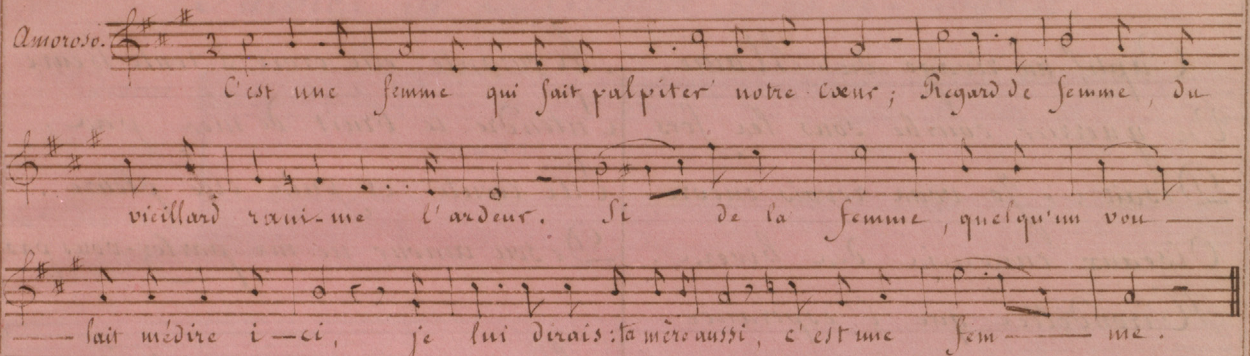
Mais que j'te dise l'plus beau:
C'est qu'au grand jour des étrennes,
Nous allons tous au château,
Voir le Roi, puis voir les Reines.
C'est tout d'même &a

J' s'rai p't être un jour Général,
Je n'vois rien là qu'd'ordinaire;
On sait qu'le p'tit caporal
A fait trembler tout' la terre.
C'est tout d'même &a.



C'est une Femme.

Paroles de Lejoncourt. Musique de Lafond.



C'est une femme
Qui dirige nos premiers ans,
Toujours la femme
Nous prodigue des soins touchans
Voyez la femme
Près du fils qui lui doit le jour,
Combien de tendresse et d'amour
Dans une femme.

Lorsqu'une femme
Veut appaiser notre courroux,
Toute son ame
Passe dans ses regards si doux!
Pour une femme
Le juge se sent attendrir;
Un lion se laissa fléchir
Par une femme (1)

Parfois la femme
S'élève au rang des grands auteurs,
Et pour la femme
On créa les arts enchanteurs.

Charmante femme
Brille au bal et dans les concerts;
Qui donc embellit nos desserts?
C'est une femme!

C'est une femme
Qui couronnait le Troubadour,
C'est une femme
Qui fêtait le preux au retour!
Plus d'une femme
Sut tenir le sceptre des Rois.
Qui sauva la France autrefois?
C'est une femme (2)

Toujours la femme
Veille au chevet de la douleur,
Sa douce larme
Est un beaume pour le malheur.
C'est une femme
Qui garde notre souvenir,
Enfin, pour nous, qui sait mourir?
C'est une femme.

(1) Un lion s'était échappé de la ménagerie du Grand-Duc de Toscane à Florence; tout fuyait. Une femme laissa tomber son enfant, le lion s'en saisit, mais touché des larmes de cette pauvre mère, il lui rendit son fils sans lui avoir fait le moindre mal.

(2) Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans née en 1412 à Domremy en Lorraine.
Fille héroïque et inspirée, se mit à la tête de l'armée française, battit plusieurs fois les Anglais et fit sacrer Charles VII à Rheims comme Roi de France.

Les Hirondelles.

Air: de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous les fers,
Disait: « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlans climats,
Sans doute vous quittez la France,
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir,
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Avez-vous vu notre chaumine?
De ce vallon ne me parlez vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez vous pas

Sur leurs corps, l'étranger peut être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici bas!
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas

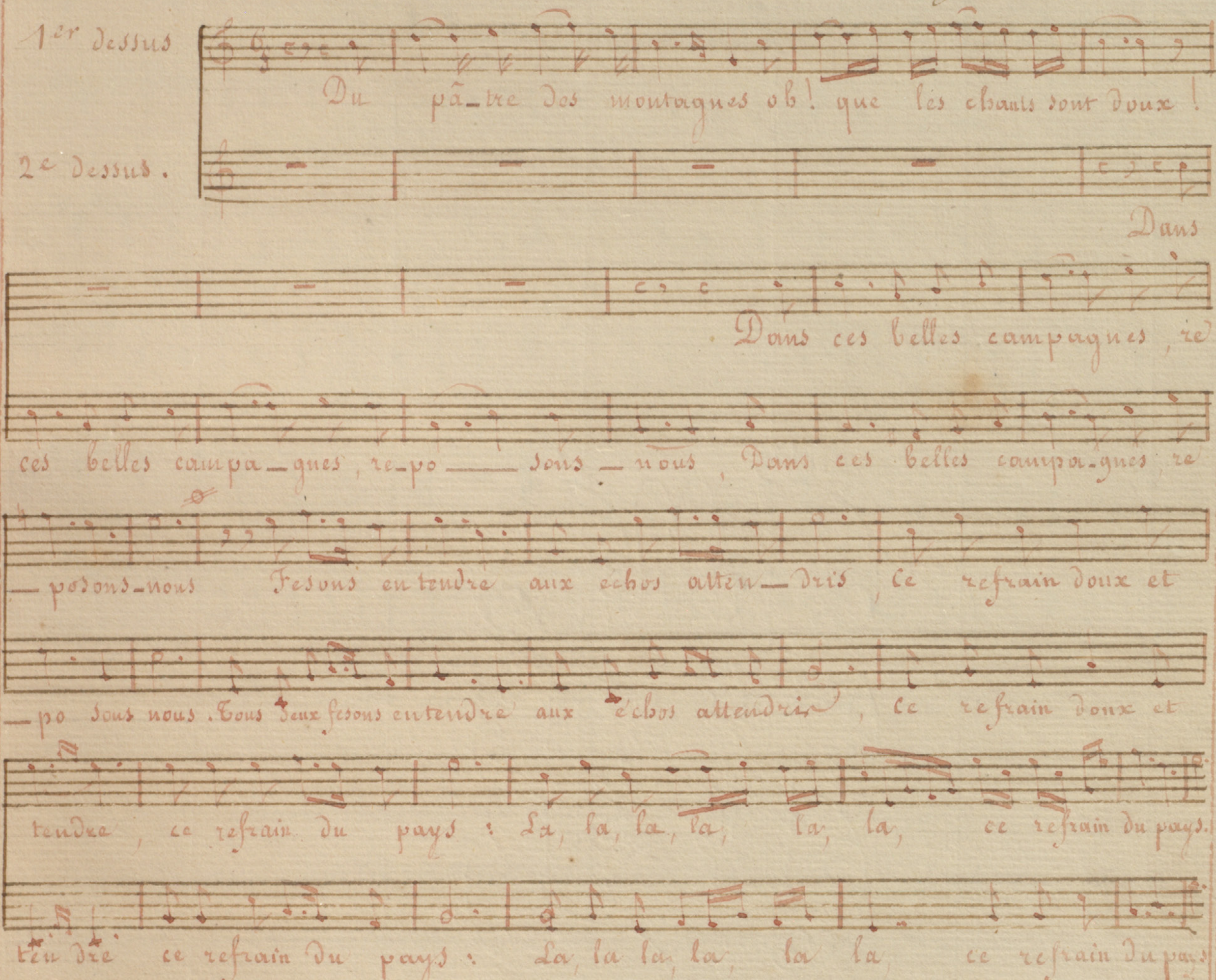
Béranger.

1815.

Le chant des Pyrénées.

Nocturne à deux voix

Paroles de Bétourné. Mus. de Bruguère.



Aux vains plaisirs des villes
Renonçons à jamais,
Dans ces vallons tranquilles
Vivons en paix. Fesons entendre &c.

Asile du mystère,
Bords chéris des amants,
En est-il sur la terre,
De plus charmants. Fesons entendre &c.

Les amis.

Jetés dans cette pauvre vie
Amis, égayons-en le cours,
En accordant à la folie
Les jours échappés aux amours.
Bon vivant, bon vin, bonne chère
Voilà tous mes vœux réunis !
Je possède la terre entière
Quand je trinque avec mes amis.

Du présent savourons l'ivresse
Sans nul souci pour l'avenir,
Idolâtrons une maîtresse
Jusqu'à notre dernier soupir.
Goûtons du vin, goûtons des belles,
Et sans oublier nos esprits,
Jurons surtout d'être fidelles,
Oui fidelles à nos amis.

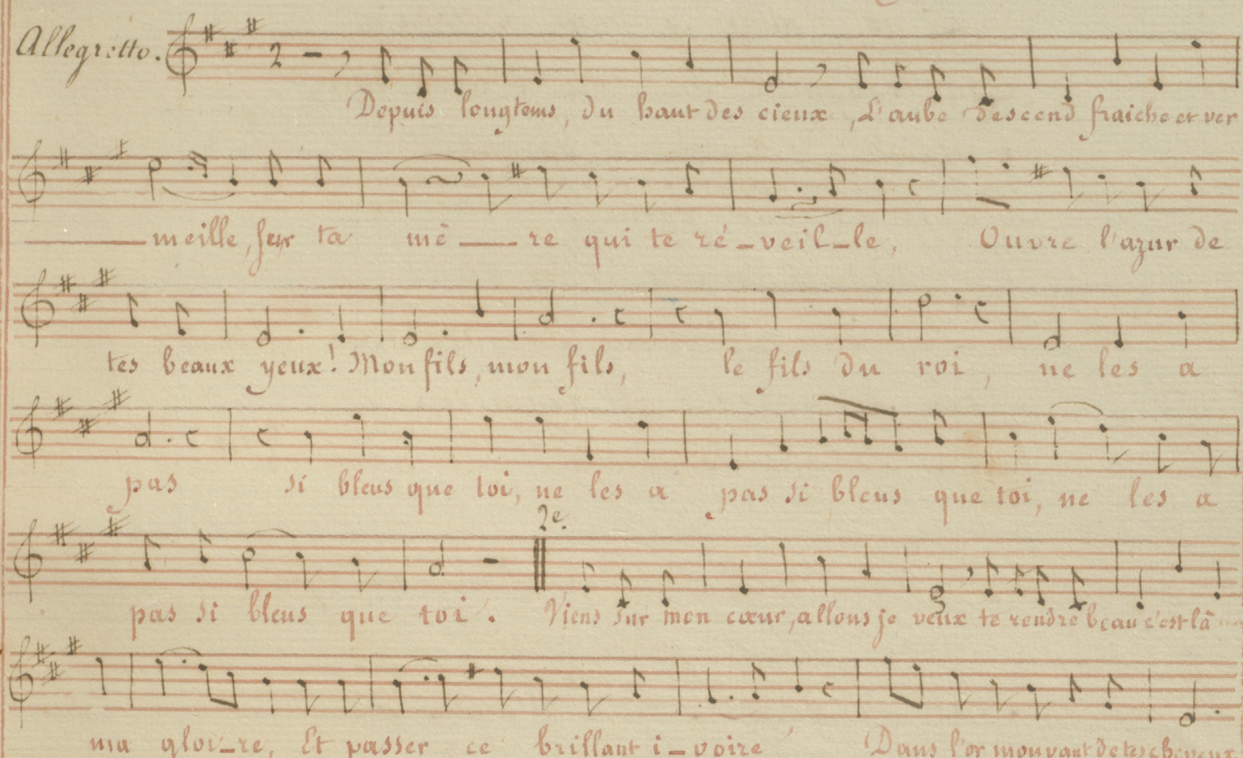
Le bruit du grand monde m'ennuie
La solitude me fait peur ;
J'aime petite compagnie,
Petit repas et bon buveur.
Le chagrin veut-il me poursuivre,
Au milieu de vous je le fuis,
On sent mieux le bonheur de vivre
En vivant avec ses amis.

S'il était vrai qu'en l'autre monde
Existât un fleuve d'oubli,
Et qu'on y dût boire à la ronde
L'oubli des maux de celui-ci,
A mes goûts délicats fidelle,
Je laisserais en ce pays,
Mes derniers desirs à ma belle,
Mes derniers vœux à mes amis.

Mais j'en crois mon cœur et le vôtre,
Nous nous quittons pour nous revoir,
Le premier qui part attend l'autre
Et fait les honneurs du manoir.
Lorsque l'enfer s'ouvre aux cruelles,
Les bons vivans, en paradis
Passent la nuit avec leurs belles
Et le jour avec leurs amis.

Les yeux d'une mère.

Paroles de Brault. Mus. de Romagnési.



Mon fils, mon fils, le fils du Roi, (ne les a pas si blonds que toi. (bis)

Puis après nous irons là bas
A cette fontaine limpide,
Laver dans son cristal liquide,
Tes douces mains, tes petits bras.
Mon fils, mon fils, le fils du Roi
Ne les a pas si blancs que toi. (ter)

Et puis, comme c'en est le jour
Tu me souhaiteras ma fête;
Et moi, je ferai sur ta tête
Pleuvoir mille baisers d'amour.
Mon fils, mon fils, le fils du Roi
N'est pas autant chéri que toi. (ter)

A demain les affaires.

Que j'aime ce jeune Thébain
Qui, tranquille au sein d'une orgie,
Oubliait, le verre à la main,
Qu'il eût une patrie!
Un fâcheux accourt et lui dit:
„ Les ennemis sont sur nos terres! „
Sans s'émouvoir il répondit:
„ A demain, à demain les affaires. } bis.

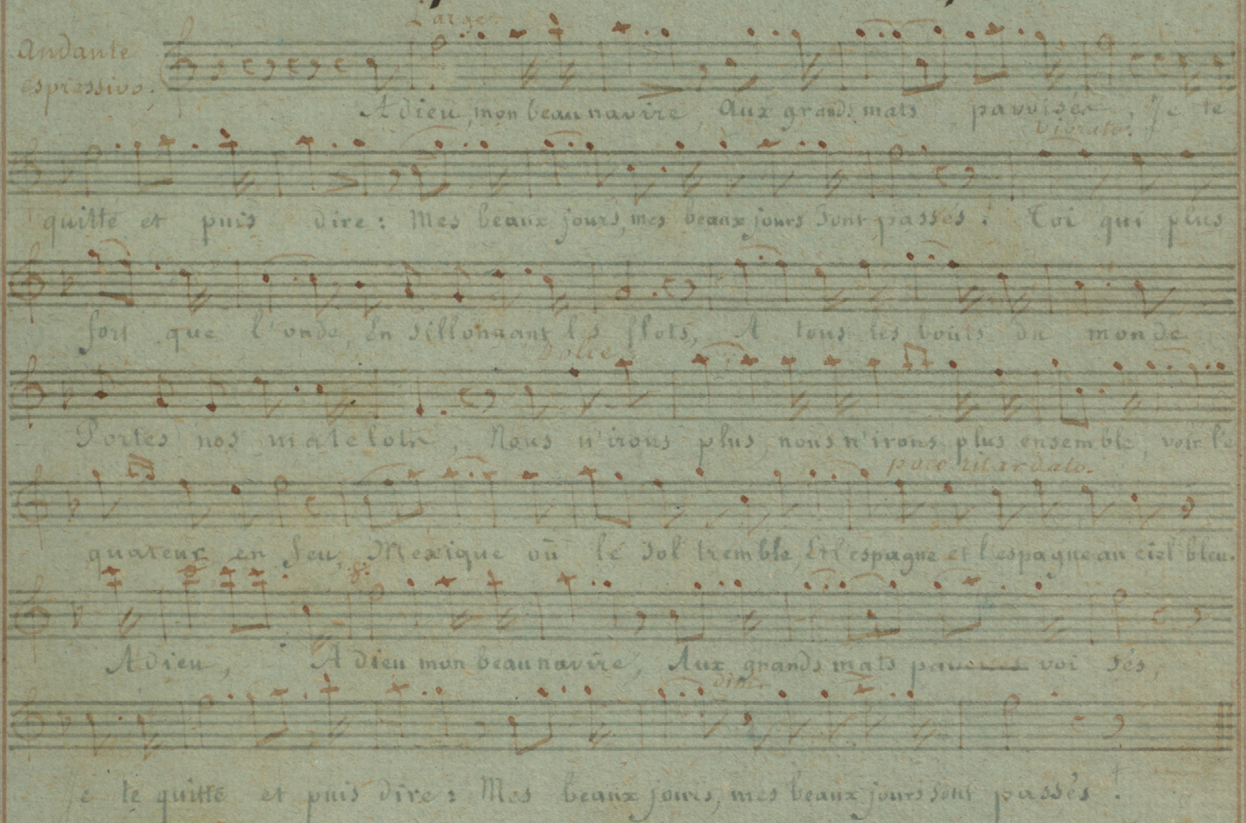
Quand nous sommes dans un repas
Suivons même philosophie,
Par de vains soucis n'allons pas
Attrister notre vie!
Que le présent me semble doux!
L'avenir n'est qu'une chimère!
L'heure qui suit n'est point à nous,...
A demain, à demain les affaires.

Mais le jour est à son déclin,
J'entends l'aubergiste qui monte!
Il vient, d'un ton doux et benin,
Nous demander son compte.
Sans nous déranger, disons lui:
„ Change de vin, rince nos verres!
„ Nous ne comptons pas aujourd'hui...
„ A demain, à demain les affaires.„

Adieu mon beau navire.

Paroles d'Arnould.

Musique de Monpou.

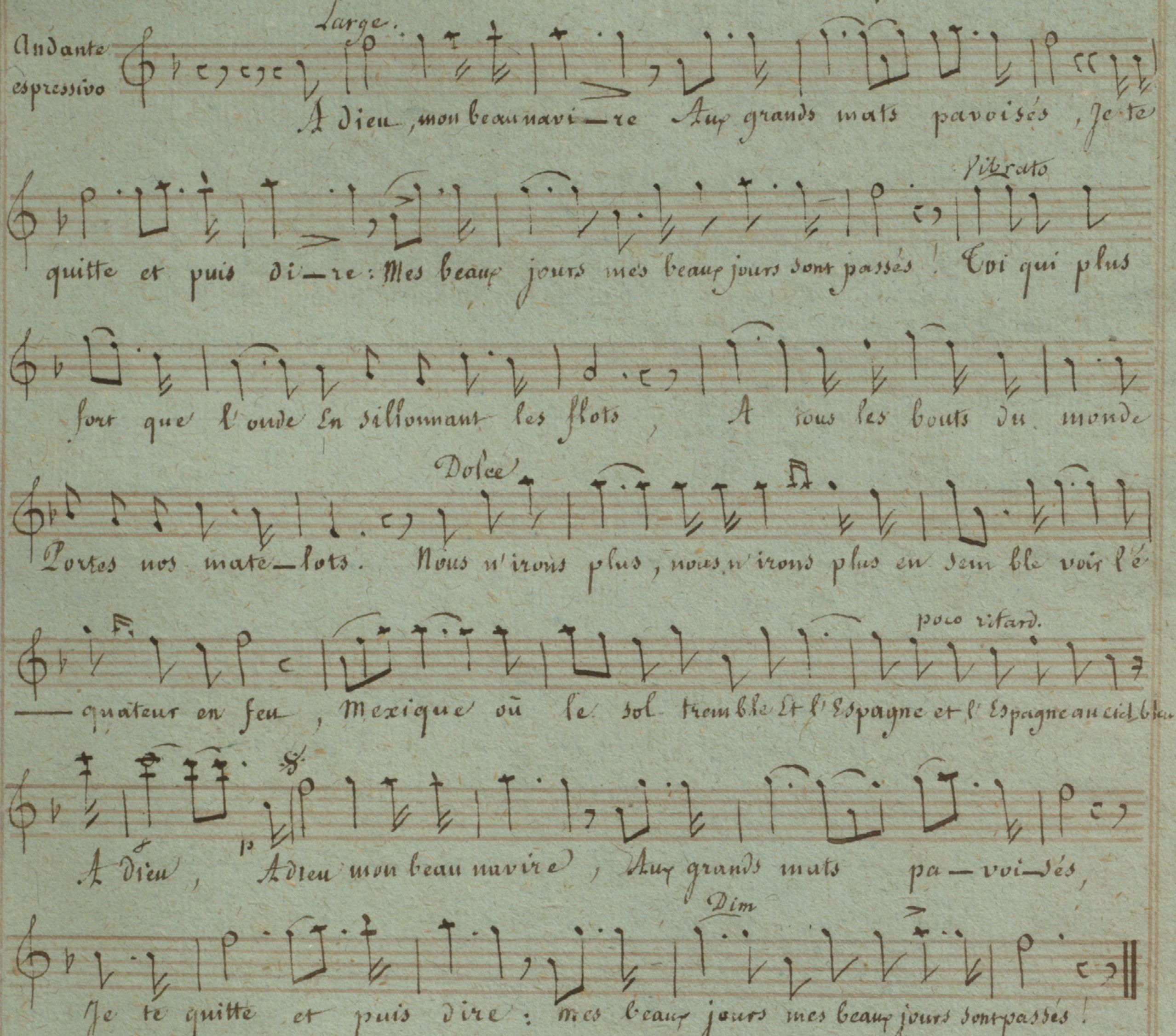


Quand éclatait la nue
Et la foudre à nos yeux,
Lorsque la mer émue
S'élançait jusqu'aux cieux;
Sous nos pieds (bis) sur nos têtes
Quand grondaient mer et vent,
Entre ces deux tempêtes
Tu passais triomphant.
Adieu &a.

Plus de courses paisibles
Où l'espoir rit au cœur,
Plus de combats terribles
Dont tu sortais vainqueur!
Et d'une main hardie
Un autre, ô mon vaisseau!
Sur la poupe ennemie
Plantera ton drapeau!
Adieu &a.

Adieu mon beau navire.

Paroles d'Arnould. Mus. de Monpou.



Quand éclatait la nue
Et la foudre à nos yeux,
Lorsque la mer émue
S'élançait jusqu'aux cieux;
Sous nos pieds, sur nos têtes
Quand grondaient mer et vent,
Entre ces deux tempêtes
Tu passais triomphant.
Adieu &c.

Plus de courses paisibles
Où l'espoir rit au cœur,
Plus de combats terribles
Dont tu sortais vainqueur!
Et d'une main hardie
Un autre, ô mon vaisseau!
Sur la poupe ennemie
Plantera ton drapeau!
Adieu &c.

Le retour du Croisé.

Air : Un preux soldat au retour de la guerre.

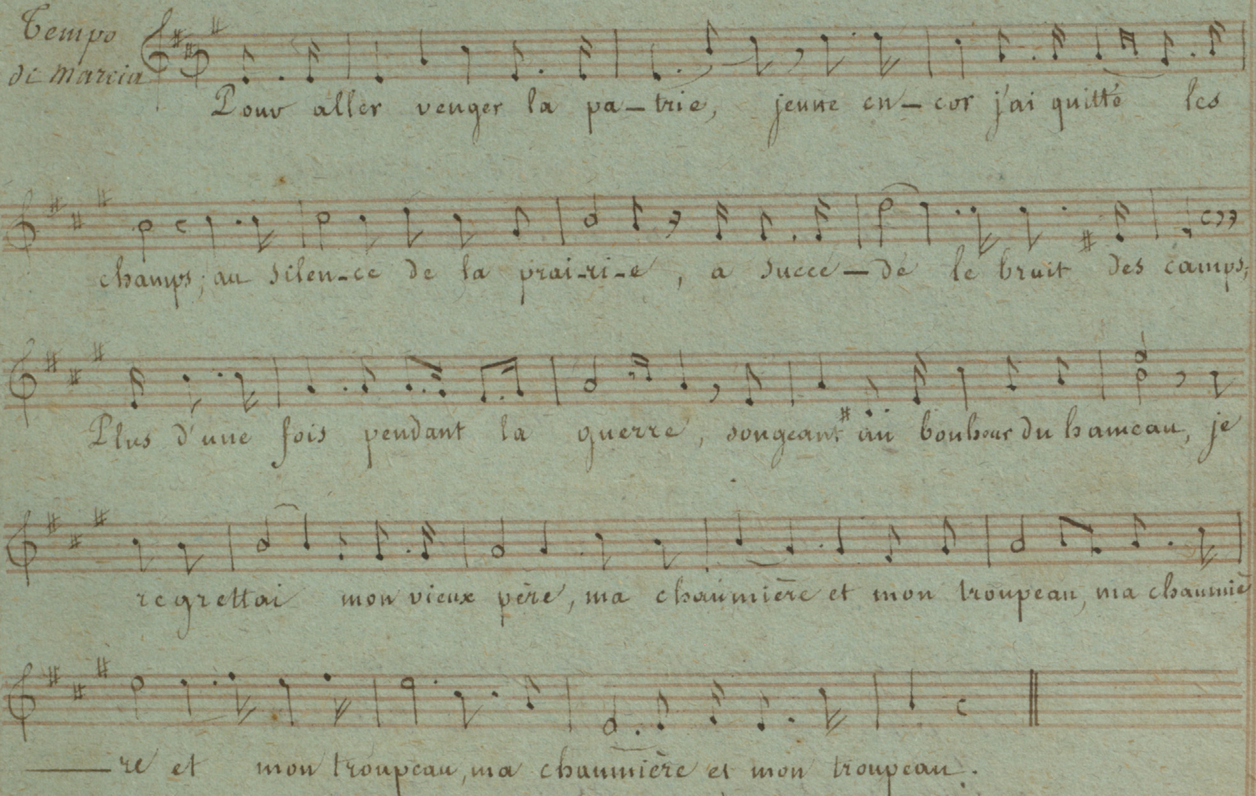
Un preux, l'honneur de la Chevalerie,
Ne rapportait des rives du Jourdain,
Qu'une humble croix, soustraite à la furie
Des bataillons d'un nouveau Saladin.
Son bouclier montrait plus d'une empreinte
Des coups reçus en donnant le trépas.
Au seuil natal, de sa dame avec crainte,
Ainsi le soir il chantait les appas.

„Salut, ma belle ! objet si plein de charmes !
„De l'Orient, où je semai l'effroi,
„Pour tous trésors, je rapporte mes armes,
„Et je reviens sur mon vieux Palefroi.
„Mes éperons, et ma lance intrépide,
„Pour seul trophée en ce moment, c'est là
„Ce qui me reste en ma course rapide ;
„Mais j'ai l'espoir d'un souris de Tekla.

„Gloire à ma belle ! un nom peu mémorable,
„Et mes exploits seront ta noble part.
„Ouvre à mes vœux ta porte inexorable :
„Je suis mouillé, l'heure est lente, il est tard.
„Quoiqu'endurci par les feux d'Idumée,
„Je suis glacé, je péris de langueur ;
„De qui t'apporte et gloire et renommée,
„Que mon amour fléchisse ta rigueur.

Le retour de Pierre.

Musique de Plantade.



Du serment de servir la France
Vingt blessures m'ont dégagé,
Et j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre
Je vivrai paisible au hameau,
J'y reverrai mon vieux père
Ma chaumière et mon troupeau.

Braves soldats, mes frères d'armes
Dont j'ai toujours suivi les pas,
Dans vos succès, dans vos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas.

Recevez les adieux de Pierre,
Demain il retourne au hameau
Pour revoir encor son vieux père
Sa chaumière et son troupeau.

Si vers les rives de la France
L'Etranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain ferait battre mon cœur.
Avec ardeur on verrait Pierre
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Le Roi de la fève.

Air : Avec vous sous le même toit.

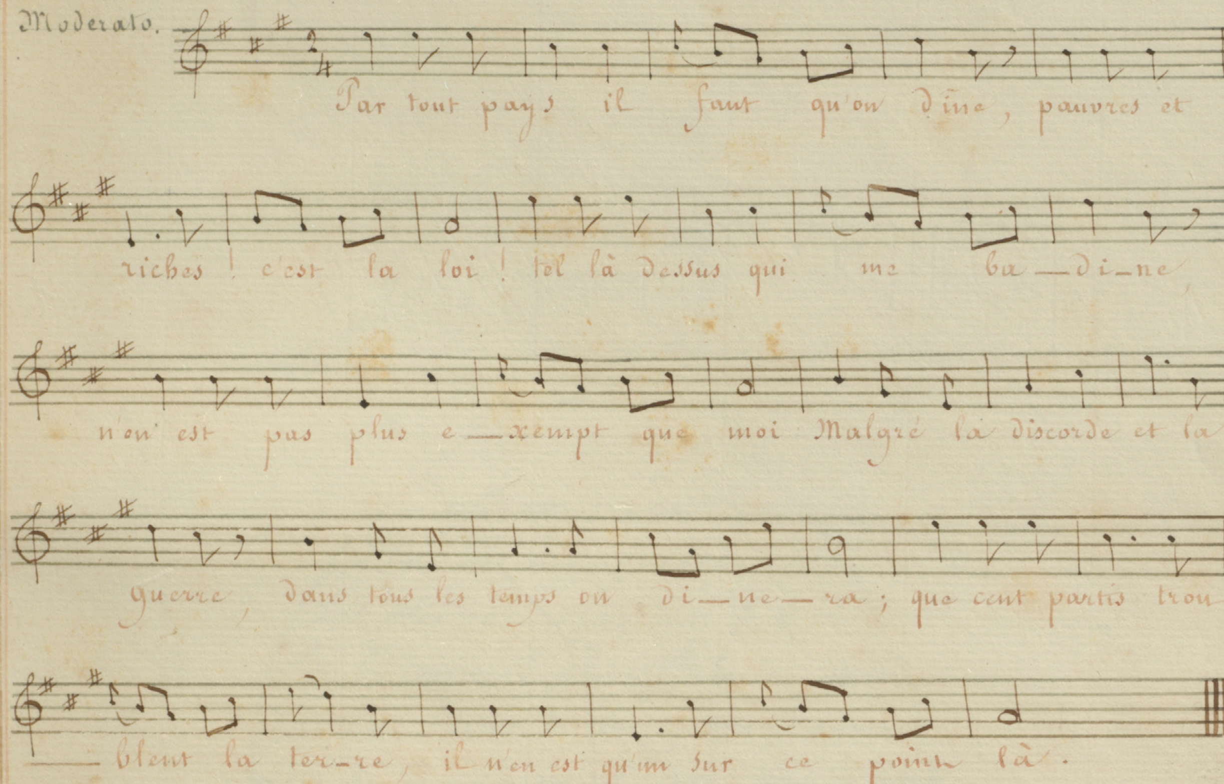
Profitons de la royauté
Puisque le sort m'est favorable ;
Oh ! vraiment, je suis enchanté
De voir tous mes sujets à table.
Oui, je le dis avec orgueil,
Je ne suis pas un roi pour rire,
Puisque je vois d'un seul coup d'œil
Tout ce qu'on fait dans mon Empire.

Je dois avouer en passant
Que mon cœur n'est pas sans faiblesse ;
Le beau sexe est bien séduisant,
Et plus qu'un autre il m'intéresse.
Pour déranger de grands projets
L'amour a souvent des recettes,
Aussi je crains, mes chers sujets,
D'être mené par mes sujettes.

Mais le jour est bien avancé,
Et sur mon destin je m'abuse,
Mon règne est à peu près passé
Depuis qu'à régner je m'amuse.
Oui, quoique cet état soit beau,
Sans nul regret je l'abandonne ;
Je vais reprendre mon chapeau
Il me va mieux qu'une couronne.

Il faut diner.

Moderato.



On voit des dînés d'importance
Mais je ne les jalouse pas,
Avec la bonne conscience
Du pain vaut mieux qu'un grand repas.
Tel, qui, dans un hôtel superbe,
De mets exquis offre le choix,
Ne fait pas mentir le proverbe,
Car il ne dîne pas deux fois.

Pourtant l'appétit m'abandonne
Lorsque je pense aux indigents ;
Et le chagrin seul assaisonne
Même les meilleurs aliments.
La nourriture est bien amère
Tout près de ceux qui n'en ont pas,
Et pour qui voit jeûner son frère
Est-il au monde un bon repas ?

Louis-Abel Beffroy de Reigny
dit : Le Cousin Jacques ;
auteur de Nicodème dans la lune &a.

Le verre.

Buvons, amis, oui buvons à plein verre,
Enivrons-nous de ce nectar divin ;
Après les belles, sur la terre,
Rien n'est aimable que le vin.
Cette liqueur est de tout âge,
Buvons-en donc ; nargue du sage
Qui, le verre en main,
Le haussant soudain
Craint, se ménage,
Et dit : Holà !
Holà !
Là !
La !
La !
Car
Panard
A pour refrain
Versez tout plein.
Tout plein,
Plein,
Plein.
Fêtons,
Célébrons
Sa mémoire ;
Et pour sa gloire
Rions, chantons, aimons, buvons.

Bouteille,
Merveille
De mon cœur
Ta liqueur
Vermeille,
Me séduit,
M'enchaîne
M'entraîne,
Agrandit
Mon esprit.
Ô bien le plus doux,
Au bruit de tes glouglous,
Quelle ame ne serait ravie.
Tu sais nous faire supporter
Les plus noirs chagrins de la vie,
Et les tourmens plus affreux de l'envie,
Par des chemins de fleurs tu sais les écarter.
Loin de toi, qui pourrait encor trouver des charmes
A tes coups séduisans qui pourrait résister,
Quand le puissant amour à tes pieds met ses armes?
Pour accroître sa force, et mieux blesser après
Les cœurs indifférens qui bravent ses succès,
Et les heureux effets que produit ton génie?..
Mais combien de mortels ont chanté mieux que moi,
Mieux que moi célébré ta puissance infinie,
Et fait, de te chérir, leur souveraine loi!
Piron, Collé, Panard, Vadé, Favart, Sedaine,
En adorant ton culte ont illustré la scène,
Et nous ont tous appris à n'oublier jamais
Que le feu des plaisirs qui circule en nos ames,
Besoin d'aimer, d'éteindre douces flammes,
Sont les moins grands de tes bienfaits!

Chanson à boire.

Air : La jeune Isabelle.

Bacchus, cher Grégoire,
Nobis imperat,
Chantons tous sa gloire,
Et quisque bibat.
Hâtons-nous de faire
Quod desiderat,
Il aime un bon frère
Qui sæpe libat.

Ce coup-là m'appaise,
Et me reficit ;
Mais, ne vous déplaise,
Hoc non sufficit.
Puisque l'abondance
Hic ridet nobis,
Que l'on recommence
Faciamus bis.

Quand je suis à table
Cum fratre bono,
Qu'avec dame aimable
Læte propino,
Et qu'où tout abonde
Regnat libertas,
Il n'est point au monde
Major voluptas.

Dans ce doux asile
Diu potemus
L'aimable et l'utile
Sunt quod habemus.
Trouver mieux à boire
Quam ubi sumus,
C'est ce que, Grégoire,
Nunquam possumus.

Ami, pour me rendre
Plenè contentum,
Tes mains ont su prendre
Nectar selectum.
Vive un homme aimable,
Cujus cor rectum,
Nous fournit à table
Vinum non mixtum.

D'un jus homicide
Fabricatorem,
Que la mort vous guide
Jam nunc ad patres !
Que votre séquelle
Procul abeat,
Et plaise aux dieux qu'elle
Nunquam redeat !

Grands dieux ! quel bien être,
Quanam fortuna !
D'être avec tel maître,
Tali dominâ !
Que, par nous, leur gloire
Crescat ubique !
Hâtons-nous de boire
Fratres utrique.

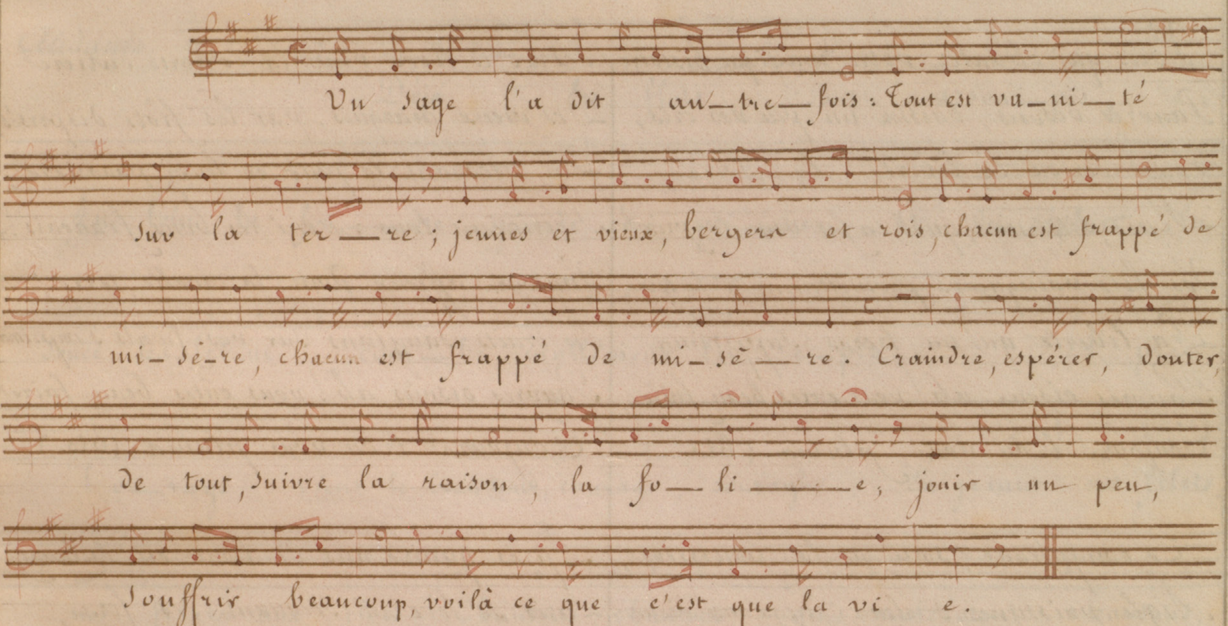
O toi que la Seine
Ad nos perduxit,
Toi, par qui Silène
Sæpe revixit ;
Viens dans ma poitrine
Burgunde liquor,
Toute humeur chagrine
Linquet meum cor !

Ta charmante chaîne
Amicitia,
Ici nous amène
Cum lætitiâ ;
Sois toute la vie
Nostrum solamen ;
Au nœud qui nous lie
Faveas, amen.

Panard.

Portrait de la vie.

Paroles de Lombard de Langres.



L'homme puissant feint d'être heureux,
Le lâche affecte du courage,
Le pervers se dit vertueux,
L'insensé veut paraître sage.
Cet autre embrassant son rival
Est dévoré de jalousie;
C'est à qui cachera son mal;....
Voilà ce que c'est que la vie.

Faire l'éloge de son cœur,
Se plaindre de l'ingratitude,
Etre chatouilleux sur l'honneur
Et vicieux par habitude.
Parler toujours de loyauté,
User souvent de perfidie:
Faiblesse, audace et cruauté....
Voilà le portrait de la vie.

Du hasard tout subit la loi:
Sans le vouloir on reçoit l'être;
On aime sans savoir pourquoi,
On s'égorge sans se connaître.
Pour un riche, mille indigens,
Pour l'indigent point de patrie,
Pour tout le monde des tourmens,
Voilà ce que c'est que la vie.

Désireux de ce qu'on n'a pas,
Fatigué de ce qu'on possède,
Frémir à l'aspect du trépas,
Appeler la mort à son aide.
Vouloir embrasser la vertu,
Retomber dans son apathie,
Et mourir comme on a vécu....
Voilà le portrait de la vie!

Les Oisons Gaulois.

Air : du Vaudeville de la partie carrée
ou du Dieu des bonnes gens.

Vous qui chantez votre magique histoire
Pauvres oisons, baissez un peu vos cris,
Vous avez eu la liberté, la gloire,
Mais, dites-moi, quel en fut donc le prix ?
Vos fils vainqueurs promettaient à la terre,
La liberté qu'un héros supprima ;
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire,
Toujours l'on vous pluma (bis)

Ce conquérant, sorti de la poussière,
Aigle puissant s'éleva jusqu'aux cieux ;
Et s'égalant au maître du tonnerre,
Foula les rois sous ses pieds orgueilleux,
Mais succombant dans sa fortune altière
Des rois sur vous l'orgueil se ranima :
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire,
Toujours l'on vous pluma (bis)

Un vieux Bourbon haineux et despotique
En conquérant vint et vous gouverna,
Et du revers de son sceptre gothique
Petits garçons il vous disciplina ;
Et cependant vous l'appeliez bon père,
Mais vos soldats français qu'il décima,
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire
Toujours l'on vous pluma (bis)

Avec le Nord vint la cohorte entière
Des vieux marquis, par les flots dispersés
Qui secouant la peur et leur poussière,
S'écriaient tous : voici les bons français !
Vautours affreux dont la cruelle serre
En traits sanglans sur vos fronts s'imprima
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire
Toujours l'on vous pluma (bis)

Après quinze ans de honte et d'esclavage
Paris se lève en secouant ses fers,
La liberté sourit à son courage,
Et vient planer sur ses temples déserts.
Quand votre sang coulait sous sa bannière
La trahison dans vos rangs s'alluma :
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire,
Toujours l'on vous pluma (bis)

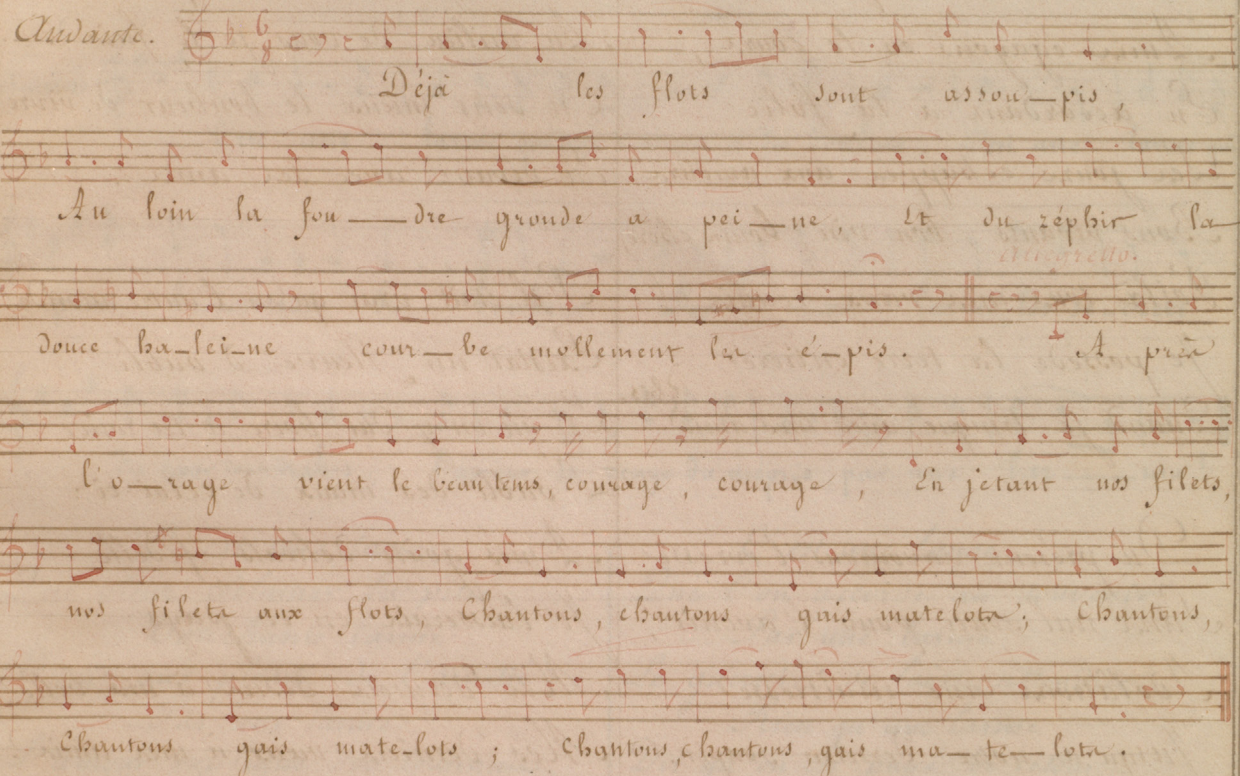
Après avoir vengé par la victoire
Les impiétés, les crimes de vos rois,
De votre sang arrosé votre gloire,
Et bien juré de défendre vos droits ;
D'autant ses mœurs et sa vertu guerrière
Un autre roi vint ... on le proclama :
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire
Toujours l'on vous pluma (bis)

Adrien Pascal, âgé de 20 ans. (1837)

Gais matelots chantons.

Barcarolle.

Paroles de M. Emile Barateau — Musique de Mme. Duchambge.



Voyez, l'éclair n'est plus en feu
La vague n'est plus écumante;
De l'eau la surface est charmante
Elle réfléchit un ciel bleu. Après

Hélas! aussi comme le temps
Parfois la vie est orageuse,
Mais un songe la rend heureuse,
O mes amis! rêvons longtems. Après.

Chantons en gagnant l'autre bord,
Chantons nos amours et Venise;
A nos vœux la beauté promise
Tremblante nous attend au port. Après

Les amis.

Jetés dans cette pauvre vie
Amis égayons en le cours,
En accordant à la folie
Les jours échappés aux amours.
Bons vivants, bon vin, bonne chère,
Voilà tous mes vœux réunis!
Je possède la terre entière
Quand je trinque avec mes amis } bis.

Du présent savourons l'ivresse
Sans nul souci pour l'avenir,
Idolâtrons une maîtresse
Jusqu'à notre dernier soupir.
Goûtons du vin, aimons les belles
Et sans oublier nos esprits,
Jurons surtout d'être fidelles
Oui, fidelles à nos amis.

Le bruit du grand monde m'ennuie,
La solitude me fait peur;
J'aime petite compagnie
Petit repas et bon buveur.

Le chagrin veut-il me poursuivre?
Au milieu de vous je le fuis....
On sent mieux le bonheur de vivre
En vivant avec ses amis.

S'il était vrai qu'en l'autre monde
Existât un fleuve d'oubli,
Et qu'on y dût boire à la ronde
L'oubli des maux de celui-ci:
A mes goûts délicats fidelle
Je laisserais en ce pays
Mes derniers désirs à ma belle,
Mes derniers vœux à mes amis!

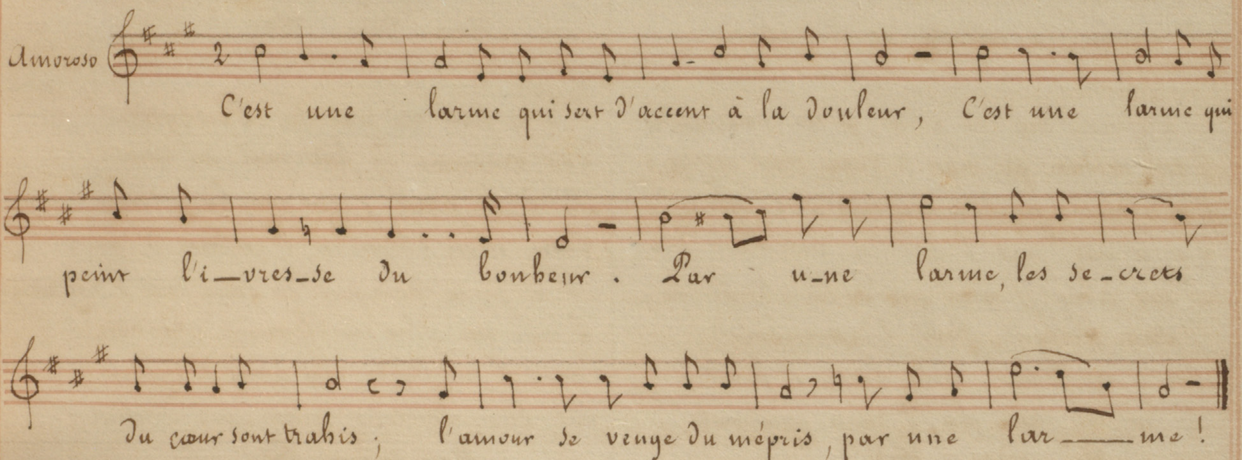
Mais j'en crois mon cœur et le vôtre...
Nous nous quittons pour nous revoir;
Le premier qui part attend l'autre
Et fait les honneurs du manoir.
Lorsque l'enfer s'ouvre aux cruelles
Les bons vivans, en paradis
Passent les nuits avec leurs belles
Et les jours avec leurs amis!

Anonyme. (1815)

C'est une larme.

Romance de Lafond.

Amoroso



C'est une larme
Qui vient réclamer la pitié,
Touchante larme
S'unit aux pleurs de l'amitié.
Par une larme
L'amour explique son tourment,
Et le regard du sentiment
Sèche une larme.

C'est une larme
Que l'on accorde au souvenir,
Par une larme
Le guerrier se laisse attendrir.
Rien qu'une larme
Dit qu'on est payé de retour,
Combien d'éloquence et d'amour
Dans une larme!

La leçon d'Escrime.

Air: Où courez vous, Mr L'abbé?

Ce matin auprès de Babet,
Dans ma main tenant un fleuret,
Je propose à la belle
– Eh bien!
– De tirer avec elle,
Vous m'entendez bien!

Ma proposition lui plait:
D'abord en garde elle se met,
Je fonce, elle s'efface...
– Eh bien!
– Sans toucher mon fer passe....
Vous m'entendez bien!

Je me relève sur le champ,
Alors sur moi Babet se fend;
En spadassin habile....
– Eh bien?
– Je l'enferre et j'enfile...
Vous m'entendez bien!

La friponne en voulait encor:
« Belle, lui dis-je, ah! c'est trop fort!
« Mon fleuret se démanche....
– Eh bien!
« A demain la revanche....
Vous m'entendez bien!

Les tribulations d'un curé de village.

Air type.

Mon Dieu, mon Dieu quel triste état !..
J' n'aim' ni le scandal' ni l'éclat ;
Mais si j' n'obtiens l' Canonicat,
J' lâche la calotte et l'rabat.

Aujourd'hui la plus p'tit' prébande
Vaut mieux qu' mon r'venu tout entier :
On n' met qu' des centims à l' offrande,
Ca n' pai' pas l' sel du bénitier (bis).
Pour cierg' j'n'ai que d' la chandelle ;
J' suis obligé, faut d' encensoir,
En y mettant trois bouts d' ficelle
D' m' en faire un d' mon égrugeoir !
Mon Dieu &a.

Pour auditeurs, quand j' dis la messe,
Souvent j' n'ai pas même un marmot,
Les vieill's femm's seul's vont à confesse,
Les jeunes pêch'nt sans m'en dir' mot.
Pendant l' sermon, on joue aux quilles,
Au cabaret tout l' monde s' perd ;
Les garçons dans't avec les filles....
Moi, comm' Saint Jean, j' prêch' dans l'désert
Mon Dieu &a.

Quand vient eun' fêt' carillonnée
Mes enfants d' cœur sont en sabots ;
Pour surplis, ma ch'mise r' tournée,
S' cach' sous l' Etol' qu'est en lambeaux.
Pour pain béni, n'y a plus d' brioches
C'est eun' mich' noire ou du pain rond ;
Et si j' veux fair' sonner les cloches
Faut qu' j' aille emprunter un chaudron.
Mon Dieu &a.

C'est à qui n' fra pas d' sacrifice,
L'Eglise est sans toit ni vitraux,
Et souvent même, pendant l' office,
Les pigeons m' font caca su' l' dos.
Quant il pleut, je r'çois tout la sauce,
Faut i' que j' soye enguignoné !
Pour un seul vœu que l' ciel exauce
C'est l' Asperges me Domine !...
Mon Dieu &a.

Je n' parl'rai pas du Presbytère
Car vraiment ça fait mal au cœur,
Su' d' la paill' j' me couche à terre
Entre mon chien et l'enfant d' cœur.
Non je n' crois pas qu' dans tout l' royaume,
Y ait un plus malheureux chrétien,
Car, s' il faut l' dire, eun' goutt' d' rogome,
Est bien souvent mon seul soutien.
Mon Dieu &a.

Chaqu' jour l' métier est moins facile :
L' paysan curieux et malin,
Veut savoir si j' observ' vigile,
Et si j' fais gras le vendredi saint.
De la morale évangélique
I' voudrait tout connaîtr' d'abord,
Tandis qu' moi qui d'puis 30 ans l' explique,
Je n' la comprends pas b'en encor !
Mon Dieu &a.

Quand je r'çus s' le mission sublime,
Qui diabl' jamais m'aurait prédit,
Qu' grâce à la suppression d' la dîme
Je jeun'rais p'us souvent qu' Jésus Christ.
A mes ouaill's, faut enfin qu' je l' dise :
„Payez ou j' quitt, n'y a pas d' milieu,
„On doit savoir qu'un homm' d' Eglise
„N' travaill' pas pour l'amour de Dieu.

Mon Dieu, mon Dieu quel triste état !..
J'n'aim' ni l' scandal' ni l'éclat,
Mais si j'n'obtiens l' Canonicat
J' lâche la calotte et l' rabat !

Anonyme.

Les souvenirs du peuple.

Air : Passez votre chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit, dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
„ Par des récits d'autrefois
„ Mère, abrégez notre veille ....
„ Bien, dit-on, qu'il nous ait nui
„ Le peuple encor le révère, le révère !
„ Parlez-nous de lui, grand-mère,
„ Grand-mère, parlez-nous de lui !
„ Parlez-nous de lui ! (bis)

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de Rois il passa ;
Voilà bien longtems de ça !
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingotte grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit : „ Bonjour ma chère !
„ Bonjour ma chère ! „
— Il vous a parlé, grand-mère,
Grand mère, il vous a parlé !
Il vous a parlé ! (bis)

— L'an d'après, moi, pauvre femme
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa Cour .....
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contens ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : „ Quel beau tems !
„ Le ciel toujours le protège. „
Son sourire était bien doux, D'un fils
Dieu le rendait père ! — Quel beau jour pour
vous grand mère ! Grand-mère quel beau jour p.r vous.

Mais quand la pauvre Champagne
Fût en proie aux Etrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la Campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte,
J'ouvre ; Bon Dieu, c'était lui !
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà
S'écriant : „ oh ! quelle guerre !
„ Oh ! quelle guerre ! „
— Il s'est assis là grand mère
G. M. Il s'est assis là (ter)

„ J'ai faim, „ dit-il et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : „ Bonne espérance !
„ Je cours de tous ses malheurs,
„ Sous Paris venger la France ! „
Il part, et comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre ....
— Vous l'avez encor, grand-mère,
Grand-mère l'avez vous encor ?
L'avez-vous encor ? (bis)

— Le voici ; mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui qu'un Pape a couronné
Est mort dans une île déserte !
Longtems aucun ne l'a cru,
On disait : „ il va paraître !
„ Par mer il est accouru,
„ L'Etranger va voir son maître ! „
Quand d'erreur on nous tira, ma douleur
fut bien amère, (bis) Dieu vous bénira
Grand-mère, Grand-mère Dieu vous bénira.

Les Cornichons.

Air : Dis moi donc mon p'tit hipolite.

L'esprit grognon qui toujours gronde
Je n' l'approuv' pas, mais j'dis pourtant
Que pour trouver tout bien dans c' monde,
Faut avoir du tempérament.
Moi qu'ai fourré l'nez pour m'instruire,
Dans l'histoire des Nations;
Je n'peux pas m'empêcher d'vous dire :
Faut-i' qu' les homm's soient cornichons.

Adam qui tient la premièr' page,
Ce doyen de nos grands papas,
N'a-t-i' pas fait d'la belle ouvrage ?
Grâce à lui nous v'là dans d'beaux draps.
Tandis qu'i' pouvait c' pauvr' cher homme
Avoir des fruits si délicats, si bons,
Aller s'fair' damner pour un' pomme ! Faut &a.

Joseph, car l'histoir' le répète,
D'un' bell' femm' dédaigna les feux :
On trouv' ça beau, moi j'dis qu'c'est bête;
Tout ça dépend d'la coup' des ch'veux.
Quoi ! nigaud, lorsqu'une maîtresse,
D'amour t'offre les premièr' leçons,
Tu lui refuse' une politesse ! Faut &a

Poussé par une étoile chanceuse
Holophern' ce grand chnapan,
S'amouracha d'une coureuse
Qui v'nait riboter dans son camp;
Tandis qu'i' ronfl' près d'la fillette
D'toute la forc' d'ses poumons,
C'bétat là laiss' couper sa tête. Faut &a.

En Grèce c'est même antienne : Un mari des plus complaisans, Se laisse enlever son Hélène... Qu' fait-il ensuit' pendant 10 ans ?
Au lieu de se r'conforter l'ame,
En débouchant force flacons,
C' nigaud là court après sa femme Faut

Vive le vin !

Air de Contredanse

Vive le vin !
Vive ce jus divin
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaie ma vie !
Petit ou grand,
Un homme est toujours franc,
Loyal et bon vivant,
S'il boit sec et souvent (ter)

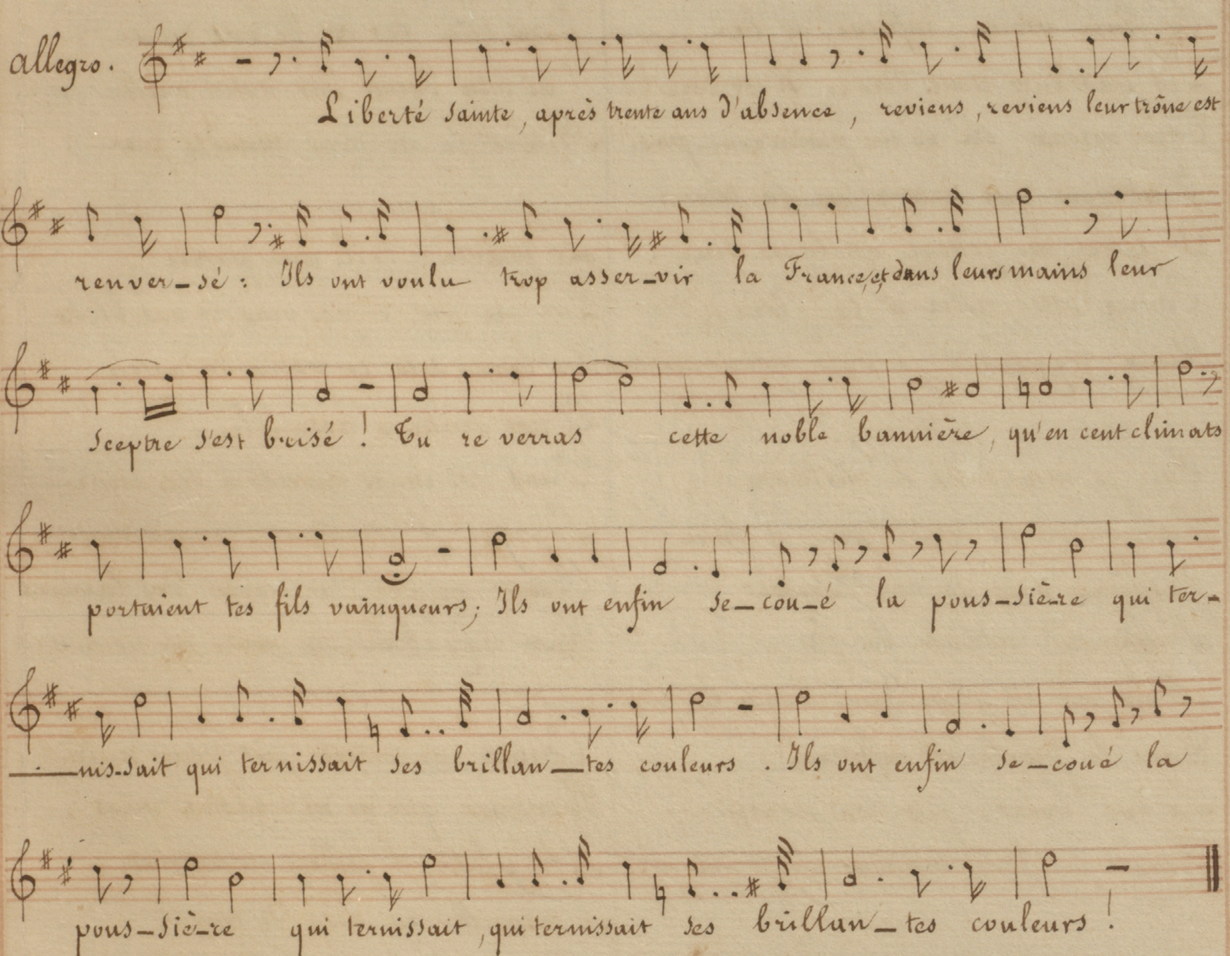
Quelle folie,
Si ta manie
Est de préférer l'amour au bon vin !
Peine, insomnie,
Chagrins, soucis,
Des amoureux voilà l'affreux destin.
Haute gloire
Et victoire,
A Bacchus père du raisin !
Cent bouteilles
Des plus vieilles
A celui qui dira ce refrain : Vive &a.

Macon, Madère,
Bordeaux, Tonnerre,
Dedans mon verre
Coulez à grands flots.
Beaume, Champagne,
Et vins d'Espagne
Vous m'inspirez la gaîté, les bons mots.
Oui, sans cesse
Dans l'ivresse
Je veux passer la nuit et le jour.
Car bien boire
Est ma gloire,
En buvant je nargue l'amour !

Vive le vin,
Vive ce jus divin
Je veux, jusqu'à la fin &a.

Les trois Couleurs.

Paroles d'Adolphe Blanc. Mus. de Vogel.



Au bon plaisir, à la grâce divine
Va succéder, pour la leçon des Rois,
Un droit plus vrai, tirant son origine
Des droits du peuple et restreint par les lois.
La Charte en main, la France libre et fière
Pour l'avenir peut essuyer ses pleurs;
Le drapeau blanc roule dans la poussière,
Qui ternissait nos brillantes couleurs.

Et vous Français, dignes fils de la gloire,
Qui maintenant dormez dans le cercueil,
Si nous chantons après votre victoire,
Ah! dans nos cœurs nous portons votre deuil.

De ce trépas que votre âme soit fière
Car dans le temple ouvert en votre honneur,
La liberté déploîra la bannière
Dont votre sang retrempa la couleur.

Ah! puissions-nous des pages de l'histoire
Par notre sang, pour jamais effacer
Les jours affreux où, fatigués de gloire,
On nous vendit deux fois à l'Etranger.
Si vous osiez vers nous, de vos hordes fatales,
Fiers potentats, diriger les fureurs,
Sur leurs clochers toutes vos capitales
Verraient bientôt nos brillantes couleurs.

1830.

Le vieux vagabond.

Air : Guide mes pas, ô Providence !

Dans ce fossé cessons de vivre,
Je finis vieux, infirme et las ....
Les passants vont dire : « Il est ivre ! »
Tant mieux, ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous :
Courez vite, allez à la fête,
Vieux vagabond je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse
Parce qu'on ne meurt pas de faim,
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné ;
La rue, hélas ! fut ma nourrice,
Vieux vagabond mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : « Qu'on m'apprenne un métier. »
– « Ah ! nous n'avons pas trop d'ouvrage »
Répondaient-ils, « va mendier ! »

Riches qui me disiez : « Travaille ! »
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille,
Riches je ne vous maudis pas !

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font et vos vins et vos bleds,
Vos beaux arts et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes,
Vieux vagabond sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire
Hommes, que ne m'écrasiez vous ?
Ah ! plutôt il fallait m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fut devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère :
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Béranger.

1835.

Ces vers de notre poëte national, sont une Elégie aussi touchante pour le fond, qu'admirable dans la forme, et sous le titre futile de Chanson !

Le vieux Commis.

Air: Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Fils d'un soldat, jeté seul dans la vie,
Sans aucun bien, sans aucun avenir,
Je fus toujours sans chagrin, sans envie,
Sans préjugés sur un monde à venir.
Avec vous tous, livres, amis, maîtresse,
Et mon bon chien, le meilleur des amis,
J'ai doucement dépensé ma jeunesse,
Toujours content, quoique pauvre commis.

Portant au loin ma course vagabonde
Je me suis vu, moi chétif, respecté.
Napoléon sous qui trembla le monde,
Du nom français fit un nom redouté.
La trahison livra notre frontière....
Et lui repose, hélas! où Dieu l'a mis;
Puis l'aigle aussi courba sa tête altière,
Je pleurai bien, quoique pauvre commis.

Combien de fois, penché sur mon pupître
Des vieux Bourbons j'ai maudit le retour,
En répétant: Rois, valets, crosse, mitre,
Dépêchez-vous, la France aura son tour.

Juillet survient, la terre est ébranlée!
Nos renégats passent aux ennemis....
L'espoir renaît, mon ame est consolée,
Je suis Français, quoique pauvre commis.

J'espérais voir une france nouvelle,
Le peuple heureux, l'avenir assuré;
La liberté, déésse grande et belle,
Devait avoir un temple révéré.
Mais aux faux dieux d'un olympe en poussière
(Gueux engraissés du travail des fourmis)
A succédé le tripot Doctrinaire...
Je n'ose plus dire: Je suis Commis.

J'ai fatigué tous les bancs de l'Ecole,
Ce que j'appris je voudrais l'oublier;
Longtems en butte aux caprices d'Eole,
J'ai vu beaucoup, pourquoi le publier?
Après vingt ans de travaux et d'étude,
Je pourrais être utile à mon pays;
Mais soit dégoût, paresse, ou lassitude,
Je ne fais rien, je mourrai vieux Commis

Lejoncourt.

1835.

L'amante abandonnée.

Air type.

Dis moi donc mon p'tit Hippolite
Pourquoi qu'tu veux m'abandonner ?
Pourquoi donc est ce que tu m'quitte !
Quand j'commençais t'à m'attacher ?
Tu me campes là dans la rue,
Sans avoir égard à mes cris,
Tu voulais dire : « Je l'ai eue »
Eh bien ! tu y a réussi. } bis.

Tu m'as fait faire un tas d'sottises,
V'là mon Mo'cieu qui m'suit partout,
Pourquoi m'disais-tu des bêtises,
Quand je n'te disais rien du tout ?
Ton ton poli, ton ton affable,
Ont fait qu't'as fait d'moi c'qu't'as voulu_
L'Mocieu qui m'a est bien aimable,
Mais c'est d'la gnognotte auprès d'toi.

T'as la paleur sur ton visage,
Est-c'que tu n'aurais pas d'argent ?
Aurais-tu mis ta montre en gage ?
Eh bien ! j'vais mettr' mon châle en plan.

De c'sacrific' je m'sens capable,
Tu pourras dire avec raison,
Qu't'as une ami' inimitable
Qui a eu une passion. } bis.

Quand les can can d'ceux qu'tu fréquentes
Ont dit qu'sur moi i'avait de l'ognon,
Malgré mes douleurs conséquentes
J'n'y fis t'aucune attention.
Tu t'es mis mille mic mac en tête
Pour c'grand Mocieu qui vint l'matin,
Mais j'en fis : fi ! en fille honnête,
Tant ma tendresse était d'bon teint.

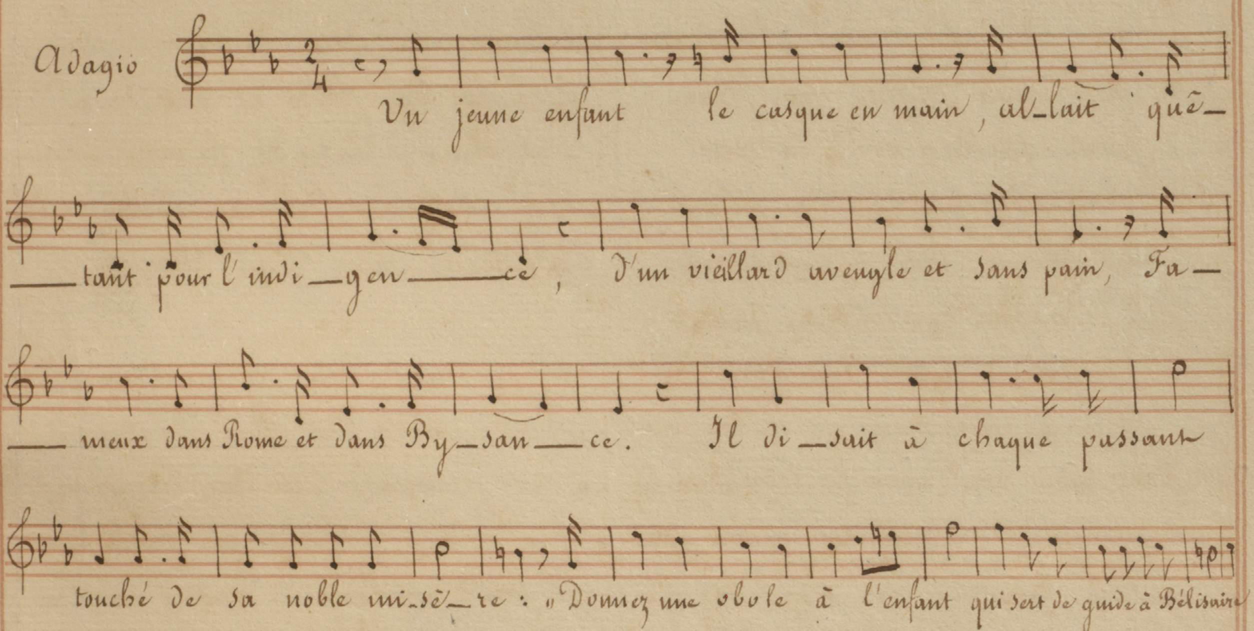
Quand tu m'eus déclaré ta flamme,
Dès l'premier jour, avec plaisir,
N'ai-je pas, comm' si j'fuss' ta femme,
Satisfait à tous tes désirs ?
Maint'nant j'vois dépérir mes charmes,
Je m'meurs d'amour, et toi, vaurien,
Tu n'vers' pas tant seul'ment z'une larme
Va, t'a pas p'us d'pitié qu'un chien !

Anonyme.

Bélisaire.

Romance de Garat.

Adagio



„Je tiens le casque du guerrier
„Effroi du Goth et du Vendale :
„Il fut, dit on, sans bouclier,
„Contre l'imposture fatale.
„Un tyran fit brûler ses yeux
„Qui veillaient sur toute la terre,
„La nuit voile à jamais les cieux
„Au triste et pauvre Bélisaire.

„L'infortuné pour qui ma voix
„S'élève seule et vous supplie,
„Après son char traîna les rois
„De l'Afrique et de l'Italie.

„On sait que, même en triomphant,
„Il n'eût pas d'orgueil téméraire ;
„Quand je le nomme, il me défend
„De dire : Le grand Bélisaire.

„Privé du bonheur des regards,
„Le héros qui rêve à sa gloire,
„Du monde et de tous ses hazards
„Voit le spectacle en sa mémoire.
„Son jeune guide apprend de lui
„Que la fortune est mensongère,
„Et s'étonne d'être l'appui
„Que Dieu laisse au grand Bélisaire

Le Mont Saint Jean.

Cantate.

Air : Chantons Bacchus.

Dans cette plaine où l'Angleterre
De notre sang teignit les fleurs,
Le front incliné vers la terre,
Un français répandait des pleurs.
Assis sur le bord d'une tombe,
Dont l'aspect réveille ses maux,
Sur sa main sa tête retombe,
Et sa voix murmure ces mots : (bis)
„O Mont Saint-Jean ! nouvelles Thermopyles,
„Si quelqu'un profanait tes funèbres asiles,
„Fais lui crier par tes échos :
„Tu vas fouler la cendre des héros (bis)

„J'ai vu les arts et les bergères,
„Engloutis dans l'obscurité,
„Près des légions étrangères
„N'oser fleurir en liberté.
„J'ai vu la palme la plus belle
„Plier, tomber et se flétrir ;
„J'ai vu la victoire infidelle
„Et je viens apprendre à mourir (bis)
„O Mont Saint Jean &a.

„Là, des premiers soldats du monde,
„Le sang inonda les guérets,
„Et l'on vit la terre féconde
„Changer ses épis en Cyprès.
„Chaque nuit, dans la brise errante
„Des eaux, des forêts et des cieux,
„Des preux j'entends la voix mourante
„Nous crier pour derniers adieux : (bis)
„O Mont Saint Jean &a.

„Ce ruisseau dont l'onde rapide
„Roula jadis des flots de sang,
„Pour promener son eau limpide,
„Des bois s'échappe en frémissant.
„Il fuit, et dans de vastes ondes
„Il va se perdre en peu d'instans ;
„Ainsi tous les peuples des mondes
„Se perdront dans la nuit des temps
„O Mont Saint-Jean &a.

„Ici l'Ottoman ou le Perse,
„Peut-être en un lointain hiver
„Entendra résonner la herse,
„Et sous le fer gémir le fer.
„En voyant la face intrépide
„Du preux que le soc a foulé,
„Il dira, l'œil de pleurs humide :
— Ici l'Univers a tremblé ! (bis)
„O Mont Saint-Jean &a.

Emile Debraux. (1815.)

La Colonne.

Air: Du vaudeville de Turenne.

O toi dont le noble délire
Charma ton pays étonné,
Eh quoi! Béranger, sur ta lyre,
Mon sujet n'a pas résonné.
Toi, chantre des fils de Bellone,
Tu devrais rougir sur ma foi,
De m'entendre dire avant toi:
„Français! je chante La Colonne!

Salut! monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts,
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colore nos remparts.
De quelle gloire t'environne
Le tableau de tant de succès!
Ah! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde La Colonne!

Avec eux la gloire s'exile,
Osa t'on dire des proscrits,
Et chacun vers le Champ-d'asile,
Tournait ses regards attendris.
Malgré les rigueurs de Bellone,
La gloire ne peut s'exiler
Tant qu'en France on verra briller
Les noms gravés sur La Colonne.

L'Europe qui dans ma patrie
Un jour pâlit à ton aspect,
En brisant ta tête flétrie
Pour toi conserva du respect;
Car des vainqueurs de Babylone,
Des héros morts chez l'Etranger,
Les ombres pour la protéger
Planaient autour de la Colonne.

Anglais, fier d'un jour de victoire
Par vingt rois conquis bravement,
Tu prétends, pour tromper l'histoire,
Imiter ce beau monument.
Souviens-toi donc, race bretonne,
Qu'en dépit de tes factions,
Du bronze de vingt nations
Nous avons formé la Colonne.

Et vous qui domptiez les orages,
Guerriers, vous pouvez désormais
Du sort mépriser les outrages;
Les héros ne meurent jamais.
Vos noms, si le tems vous moissonne,
Iront à la postérité;
Vos brevets d'immortalité
Sont burinés sur la Colonne.

Proscrits, sur l'onde fugitive,
Cherchez un destin moins fatal;
Pour moi, comme la sensitive,
Je mourrais loin du sol natal,
Et si la France un jour m'ordonne
De chercher au loin le bonheur,
J'irai mourir au champ d'honneur
Ou bien au pied de la Colonne.

Fanfan la Tulipe.

Chansonnette.

Air : Fariton, faritette.

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père,
Un certain jour me happa ;
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sans su d'sous
„ J'te dirai, ma foi,
„ N'y a plus pour toi,
„ Rien chez nous,
„ V'là cinq sous,
„ Et décampe !
„ En avant
„ Fanfan la Tulipe
Oui, mill'nom d'un' pipe
„ En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange,
Mais l'lend'main
J'mourrais quasi d'faim ;
Un r'cruteur passa
Qui m'proposa, ...
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange !
En avant, &a

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers !
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers :
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu, que j'me dis tout bas !
Allons mon enfant, Mon p'tit Fanfan,
Vite au pas, Qu'on n'dis' pas
Que tu tremble ! En avant &a

En vrai soldat de la garde
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore,
Quand j'voyais des lach's se faire un jeu :
Ah ! mill'ventrebleu,
Quoi !
D'vant moi
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore ! En avant &a

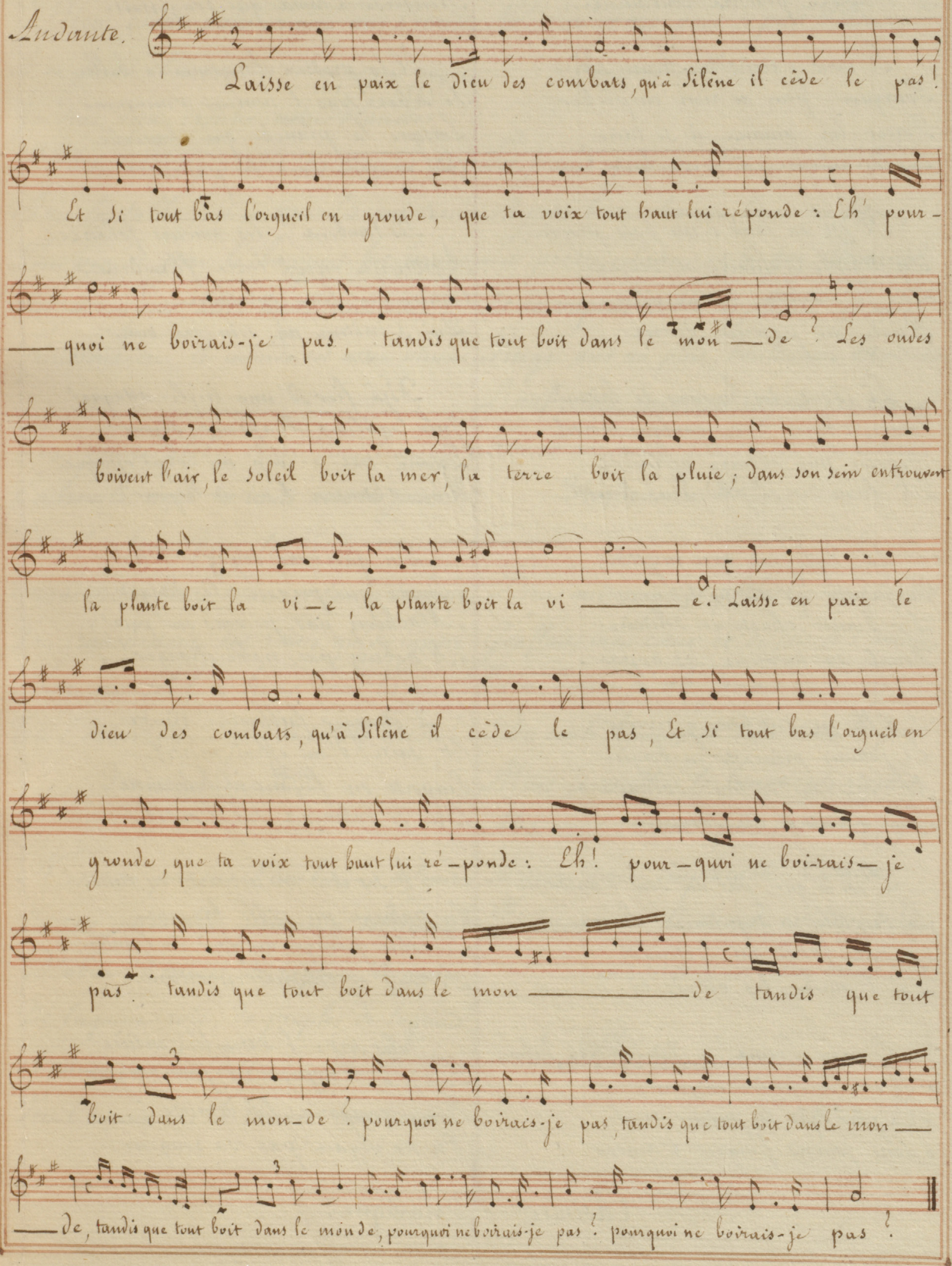
Vingt ans soldat, vaill'que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis ;
Un' fois hors du champ d'bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis.
Des vaincus la touchante prière,
M'fit toujours
Voler à leur secours.
P't-êt' c'que j'frai pour eux,
Les malheureux
L'feront un jour,
A leur tour,
Pour ma mère !
En avant &a

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille,
Car si l'temps ramenait les combats ;
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrirais :
J'suis Français !
Qui touch'mouille. En avant &a

Emile Debraux.

Air d'Anacréon.

Musique de Grétry.



Aventure arrivée à deux amants.

Écoutez l'étrange aventure
De deux amans infortunés,
Par l'impérieuse nature
A d'amers plaisirs condamnés.

Et vous parens au front sévère,
Pourquoi, pour ne rien empêcher,
Forcer les amans à se taire
Et les amours à se cacher ?

Il est au fond d'un bois propice,
Un temple solitaire et secret,
Que le parfum du sacrifice
Révèle au pélerin discret.

Là, sous des berceaux de lavande,
Vient, chaque jour, quelque mortel
Déposer une obscure offrande
Qui fume et se perd sous l'autel.

Là, déployant avec mystère,
Un papier qu'elle ne lit pas,
La beauté chaste et solitaire
Dévoile un moment ses appas.

Elle en sort pour y revenir :
Et jamais princesse ou bergère,
Ne vint dans ce lieu solitaire
Sans y laisser un souvenir.

C'est là que, par un soir d'automne,
La sensible et trop tendre Emma,
Conduit Jules qui s'étonne
Que l'amour les attende là.

„ O mon Emma ! „ dit l'heureux Jules,
„ Il est donc arrivé ce jour,
„ Ce jour que la pudeur recule
„ Sans jamais fatiguer l'amour.

Il dit : Et d'une main agile
Écartant jupon et corset,
Sur la planche étroite et fragile
Renverse Emma qui rougissait.

Il la presse : longtems la belle
Se débat sous l'heureux vainqueur,
Lorsque la planche qui chancelle
Crie et cède avec la pudeur.

Ils tombent ! les amours folâtres
Agitaient encor leurs flambeaux,
Comme ces feux opiniâtres
Qui s'irritent au sein des eaux.

Déjà fier d'une triple attaque,
Jules oubliait l'affreux séjour ;
Quand, tout-à-coup, un corps opaque
Vient obscurcir l'air et le jour.

„ Qui que vous soyez „ s'écrie
Emma qui prévoit le danger,
„ N'achevez pas, je vous en prie,
„ N'achevez pas, noble étranger ! „

L'étranger faiblement riposte
Et, saisi d'un effroi mortel
Emporte en fuyant l'holocauste
Qui se balançait sur l'autel.

A ses cris on accourt, on entre
En traînant un cable bruyant,
Le cable plonge au fond de l'antre,
Se tend et remonte en criant.

Jules sort : l'assemblée entière
Fuit ; à l'aspect du jour vengeur
Emma comparût la dernière,
On ne voyait pas sa rougeur !

Casimir Delavigne.

La Comète.

Air: A soixante ans, il ne faut pas remettre &ca.

Dieu, contre nous, envoie une Comète;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà croûler notre planète,
L'Observatoire y perdra ses compas (bis)
Avec la table, adieu tous les convives!
Pour peu de gens le banquet fut joyeux
Vite à confesse, allez ames craintives;
Finissons-en, le monde est assez vieux.

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours;
Et cerf-volant, dont la ficelle casse
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux!
Tu l'éteindrais... que de soleils encore!..
Finissons-en &ca.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires
De sots parés, de pompeux sobriquets?
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerre,
De laquais rois, de peuples de laquais?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre,
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre:
Finissons-en &ca.

Les jeunes gens me disent: « tout chemine,
A petit bruit chacun lime ses fers;
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole applanir les mers.
« Vingt ans au plus, bonhomme attends encor
L'œuf éclora sous un rayon des cieux »
— Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore
Finissons-en &ca.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
« Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette,
Ma voix s'éteint, plus de concerts joyeux
Arrive donc, implacable Comète,
Finissons-en, le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux (bis)

Béranger.

1828.

Le dieu des bonnes gens.

Air : du Vaudeville de la partie carrée.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligens :
Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des Cours qu'un autre sacrifie,
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois ;
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeans,
Le verre en main &a.

Dans nos palais, où, près de la victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimats.
Sur nos débris Albion nous défie ;
Mais les destins et les flots sont changeans
Le verre en main &a.

Quelle menace un prêtre a fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instans ;
L'éternité va se faire comprendre,
Tout va finir, l'univers et le tems.
Oh ! chérubins, à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligens !
Le verre en main &a.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère
S'il créa tout, à tout il sert d'appui ;
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire
Et vous, amours, qui créez après lui.
Prêtez un charme à ma philosophie,
Pour dissiper des rêves affligeans,
Le verre en main que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens !

Béranger.

Ode à Bacchus.

Air : Un jour le malheureux Lysandre.

Foin des neuf bégueules du Pinde,
Nargue de l'amant de Daphné !
Dont l'esprit, à jeun ne se guinde,
Qu'à force d'être lutiné !....
C'est toi que j'invoque à mon aide,
Toi qui, sous le bouchon qui cède,
Lance la mousse à gros flocons ;
O Bacchus ! soutiens mon haleine
Et, pour un moment, dans ma veine,
Porte le feu de ces flacons.

Que tout boive, que tout s'embrase !
Coulez et Champagne et Bordeaux !...
Que vois-je ? où suis-je ? ô douce extase,
Les cieux n'ont pas d'objets si beaux !
Des douves en brocs arrondies,
Des tonnes pleines et bondies,
Des milliers de muids débondés ;
Des vins francs qu'on sable sans craintes,
Des pots, des flacons et des pintes
D'un torrent de mousse inondés.

Restez, adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes législateurs et mes Dieux.
Qu'à Bacchus on élève un temple
Où, jour et nuit, on vous contemple
Au gré de vigoureux buveurs.

Le vin y servira d'offrandes,
Les cerceaux brisés, de guirlandes,
Et nous, de sacrificateurs !

Nègre, Albinos, à Rome, au Caire,
Dans les palais, sous l'humble toit,
Dans les cieux, sur l'eau, sur la terre,
Tout nous annonce que l'on boit.
Raisonnable ou non, tout s'en mêle ;
Les buveurs tombent comme grêle,
Le vin met tout le monde en l'air.
Le vin, du bonheur est la voie,
Dans le vin gît toute la joie....
Les buveurs d'eau vont en enfer.

Quoique plus gueux qu'un rat d'église,
Pourvu que mes flacons soient frais,
Et que chaque soir je me grise,
Je me mocque du reste en paix.
Grands de la terre, l'on se trompe
Si l'on croit que de votre pompe
Jamais je puisse être jaloux ;
Qu'à l'orgueil votre cœur se livre,
Quand j'ai soif et que je m'enivre
Ai-je moins de plaisir que vous ?

Que l'or, que l'honneur vous réveille
Sots avares, vains conquérans !
Vivent les plaisirs de la treille.

Et nargue des biens et des rangs !
Achille, aux rives du Scamandre,
Ravage tout, met tout en cendre;
Ce n'est que feu, que sang, qu'horreur !
La soif le prend : passe-t-il outre ?
Non, je le vois presser son outre,
Le héros n'est plus qu'un buveur !

D'ivrognes l'histoire fourmille :
L'exemple est donné par Noë,
Loth est mis dedans par sa fille,
Jacob grise son frère aîné.
Persée enivre la Gorgone,
Un raisin séduit Erigone,
On ne voit que du vin couler ;
En brûlant d'y goûter lui-même,
Le vieux Tantale, pâle et blême,
Meurt en tâchant de se souler.

Cependant Jupin à sa guise
Perce des muids, boit cent flacons ;
Et Neptune, au fond des eaux, grise
Nymphes, Syrènes et Tritons.
L'ardent mari de Proserpine
Semble, dans sa coupe divine,
Sabler tout le feu des enfers....
Amis, faisons la même vie !
Buvons tant, qu'une bonne orgie
Nous mette enfin l'ame à l'envers.

Socrate, direz-vous, ce sage
Dont on vante l'esprit divin,
Socrate a vomi peste et rage
Contre l'abus qu'on fait du vin.
Mais pour cela le bon apôtre
N'en a pas moins lampé qu'un autre;
Interprêtons mieux ses leçons.
Contre la drogue il persuade.....
De nos vins, s'il eût bu rasade,
Il n'eût pas tant fait de façons !

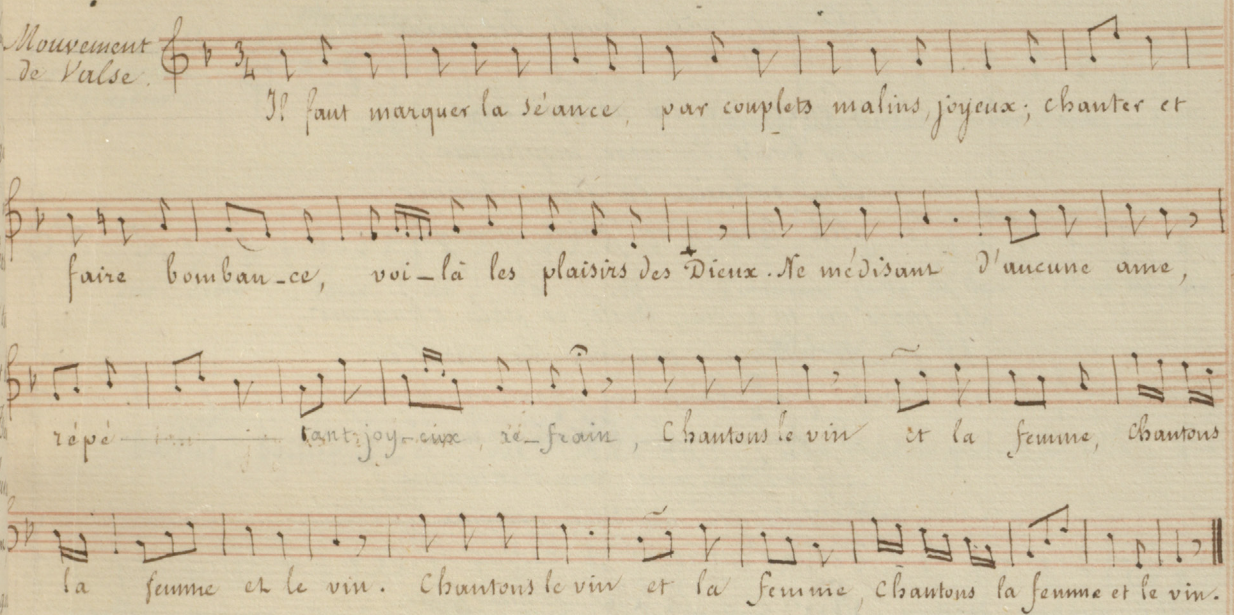
Tysiphone, Alecto, Mégère,
Si l'on buvait encor chez vous ;
Vous Parques, Caron et Cerbère,
De mon vin vous tâteriez tous.
Mais, puisque par un sort barbare,
On ne trinque plus au Ténare
Je veux y descendre en buvant :
Là, mon plus grand tourment, sans doute
Sera, si Pluton boit la goutte
De ne pouvoir en faire autant.

Redouble donc tes infortunes
Sort, maudit sort, plein de rigueur ;
Ce n'est qu'à des ames communes
Que tu pourrais porter malheur,
Mais la mienne que rien n'alarme,
Plus fière que la soif d'un Carme
Rit des maux présens et passés.
Qu'on me fronde, qu'on me moleste,
Peu m'importe ! un flacon me reste,
Je trinque, je bois... c'est assez...

Inversion de l'Ode à P.....
d'Alexis Piron ;
par
Jacinthe Leclère.

Le vin et la femme.

Paroles de Lesueur. Mus. de Bédard.



Les noirs soucis, les alarmes
Sont éloignés de ces lieux;
Nous ne connaissons de larmes
Que celles du bon vin vieux.
Que ce doux jus nous enflamme!
Répétons notre refrain:
Chantons le vin et la femme,
Chantons la femme et le vin } bis.

Ici, point de politique:
La nôtre c'est le plaisir;
Et de l'auteur la tactique
Est de boire et de jouir.
Quand l'amour par trop l'enflamme
Il boit ce nectar divin;
Après le vin vieux la femme,
Après la femme le vin.

Que d'attraits dans une femme!
Quelle chaleur dans le vin!
Belle chose, c'est la femme,
Bonne chose, c'est le vin.
Pour le plaisir, c'est la femme,
Pour la santé, c'est le vin;
Que ferions-nous sans la femme?
Que boirions-nous sans le vin?

C'est du cidre ou de la bière
Que nous boirions sans le vin,
Tout autant vaudrait de l'eau claire
Car je n'aime que le vin.
Si ma chanson peut vous plaire
Sur la femme et sur le vin;
J'en conviendrai sans mystère:
Je la fis d'esprit... de vin.

Au vin de Champagne.

A toi, mon cher compatriote,
A toi le père des bons mots;
A toi qui de Momus agite la marotte
Et qui portes l'oubli des maux!
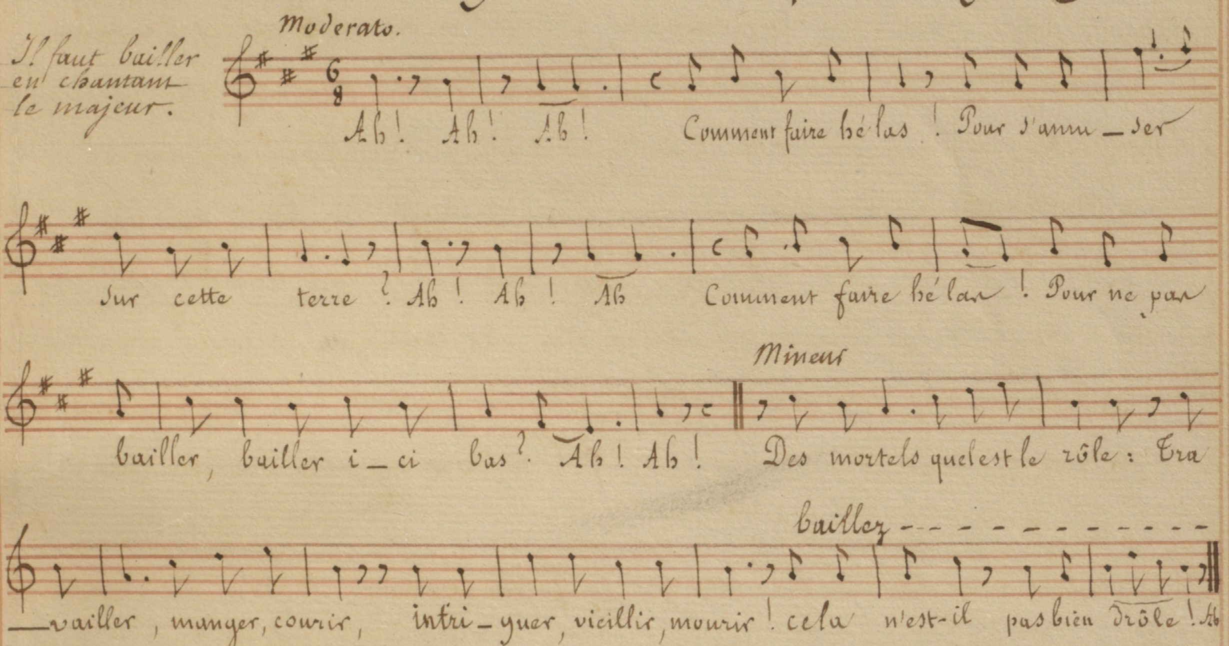
Couvre de ta mousse légère
Les bords du verre inspirateur;
Aux refrains du joyeux buveur
Ma muse n'est point étrangère.

Si jadis on m'a vu, triste et pâle chanteur,
Au flacon allongé préférer la caraffe;
Si, depuis, j'ai chanté les Grecs et la Giraffe,
Et presqu'acquis le nom d'auteur:
Aujourd'hui mon front s'enlumine,
Je dédaigne un titre pompeux;
Libre d'entraves, je badine
Et t'offre le prix de mes jeux.

Salut! riches côteaux, où la grappe dorée
Au pampre vert dispute le soleil!
Salut! vastes enclos, dont le raisin vermeil
Fera rougir la Thyade inspirée!
Heureux séjour de la gaîté!
Terre d'amour et d'abondance,
Salut! la divine espérance
Vous promet la fécondité.
Enfants, préparez vos corbeilles!
Nous, dansons, joyeux vendangeurs!
Bacchus sourit à l'espoir de nos treilles,
Et Vénus cueille encor des fleurs.
Vin généreux, nectar de ma patrie,
Coule, versé par la folie,
Aux festins offerts par l'amour!
Le convive t'attend, le cristal te réclame,
Pétille! de ta douce flamme
Viens chatouiller le cœur du troubadour.
Que l'amant pare son amie
De ton feuillage au lierre entremêlé;
Et vers le soir, qu'Erigone endormie
Tende les bras au fils de Sémélé!

Le bailleur éternel.

Paroles de Désaugiers. Musique de Gatayes.



Du soleil l'éclat ne touche
Ni mon ame ni mes sens;
Voilà déjà si longtems
Qu'il se lève et qu'il se couche! ah!

Dans leur course monotone
On voit depuis cinq mille ans,
L'été suivre le printems,
Et l'hyver suivre l'automne. ah!

De ma montre qui m'abuse
L'aiguille, en son long circuit,
Me dit comment le tems fuit,
Jamais comment on s'amuse. ah!

J'ai couru tout l'hémisphère
Pour voir où l'on s'amusait,
Et partout on ne faisait
Que ce que j'avais vu faire. ah!

Dans mon ennui détestable
Voulant tâter des grandeurs,
J'ai dîné chez des Seigneurs
Et j'ai dit, sortant de table: ah!

Voulant voir si, lorsqu'on aime,
La vie offre plus d'appas,
J'ai fait l'amour; mais, hélas!
On le fait partout de même. ha!

Voyant qu'à la fleur de l'âge
De tout j'étais fatigué,
Dans l'espoir d'être plus gai
Je me suis mis en ménage ... ah!

Dans le faubourg que j'habite,
Séduit par l'occasion,
L'Institut et l'Odéon
Ont quelquefois ma visite ... ah!

J'avais cru, vaille que vaille,
M'égayer par ces couplets;
En les faisant je baillais,
En vous les chantant je baille. ah!

Les Moutons.

Air : Du dieu des bonnes gens.

En un pays que chacun doit connaître
Paissaient, jadis, de paisibles troupeaux ;
Mais les bergers voulaient, comme le maître
Dîmer, tailler, tondre jusqu'aux agneaux.
Pour se soustraire à ce joug tributaire,
La gent qui bêle, un jour se révolta : (1)
Pauvres moutons, ah ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra (bis)

Grande rumeur : on prit des chiens pour guides
C'était gémir sous de nouveaux tyrans ;
Bientôt on vit ces animaux perfides
Se transformer en des loups dévorans. (2)
Jours de terreur ! leur rage sanguinaire
Sur ce beau sol trop longtems s'exerça :
Pauvres moutons, ah ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra (bis)

Sire Lion, d'un courage indomptable, (3)
Vint à régner dans ces temps désastreux,
Gloire, revers, splendeur trop peu durable,
Ont signalé son empire orageux.
Le léopard trembla dans son repaire,
Mais que d'agneaux ce triomphe coûta !
Pauvres moutons &a.

Bientôt on vit mille hordes sauvages
Fondre, du Nord, sur ces bords désolés,
Et s'adjuger de riches pâturages
Pour secourir des frères accablés.
Le reste échut au fermier solidaire
Qui, par traités, en toison l'acquitta. (4)
Pauvres moutons, ah ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra (bis)

Robin mouton, le frère du despote, (5)
Eut quelque tems la bergerie à bail.
Flatteur, ingrat, et fourbe patriote,
A l'étranger il vendit le bercail.
On paya bien son zèle mercenaire :
Il voulait paître, et paître on l'envoya ! (6)
Pauvres moutons, ah ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra. (bis)

Quand donc verrai-je, aux rives de la Seine,
Tous nos moutons jouir d'un sort plus doux ?
Et pour eux seuls fertilisant la plaine,
Paître et bondir sans la crainte des loups ?
En attendant cet appui tutélaire,
Que chaque maître à son tour promettra,
Pauvres moutons &a.

Béranger.

(1) La révolution de 89.
(2) La terreur
(3) Napoléon
(4) Louis XVIII
(5) Charles X
(6) Juillet 1830.

Ma Normandie.

Air type.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fait loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux.
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma normandie, C'est

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'ame recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura cessé ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie, C'est &a.

Quand je reverrai les prairies
Je chanterai, pour mon retour,
Ce refrain qu'en d'autres patries
Je redisais à chaque jour.
Auprès de ma mère chérie,
Pour l'égayer dans ses vieux jours,
Je chanterai ma Normandie. C'est

Ce dernier couplet, aussi faible de pensée, qu'irrégulier dans la forme, ne paraît pas être du même auteur, dont on ignore, au surplus, le nom.

Annonce d'un Bateleur.

Entrez, Messieurs et Mesdames! venez voir une chose sans pareille, inouie, monstrueuse, merveilleuse, miraculeuse! Venez admirer les produits illégitimes d'une Carpe et d'un Lapin!

(On entre)

Voici d'abord le lapin, Messieurs, un vrai lapin de basse-cour, à oreilles longues et droites ; animal ruminant et, par conséquent immonde, Messieurs.

Ensuite voici la carpe, Mesdames, carpe magnifique, née native du lac de Genève et, qui plus est, œuvée et laitée.

Eh bien, Messieurs et Mesdames, ce qui vous surprendra sûrement, ce qui vous étonnera au delà de tout étonnement, c'est que... vous ne le devineriez jamais, j'en suis sûr ; c'est que la carpe est le mâle, et que le lapin est la femelle.

Quant aux produits illégitimes de ces animaux vivipares et amphibies, nous ne pouvons, en ce moment, avoir l'honneur de les faire passer sous vos yeux, parce que le grand juge Ministre de la Justice a voulu se procurer celui de les examiner au Télescope ; attendu que c'est un superbe Ibis du Bengale et un charmant Ichneumon d'Afrique ; mais si vous voulez prendre la peine de repasser après-demain à la même heure, nous vous rendons contens d'être bien aise.

En attendant, nous vous prions, si vous êtes satisfaits de notre envie de vous satisfaire, de vouloir bien en faire part à vos amis de connaissance.

Hâtons-nous!

Air : Ah! si ma dame le savait!

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant :
„ Va, mon coursier, vole en Pologne,
„ Arrachons un peuple au trépas,
„ Que nos poltrons en aient vergogne!
„ Hâtons-nous, l'honneur est là-bas! (bis)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle :
„ Vite en croupe, Mademoiselle,
„ Imitez le beau dévoûment
„ Des femmes de ce peuple aimant.
„ Vendez vos parures, oui, toutes;
„ En charpie emportons vos draps,
„ De son sang sauvez quelques gouttes
„ Hâtons-nous &a.

Bien plus : si j'avais des millions
J'irais dire aux braves Sarmates :
„ Achetons quelques diplomates,
„ Beaucoup de poudre; et rhabillons
„ Vos héroïques bataillons.
„ L'Europe qui marche à béquilles,
„ Riche goutteuse ne croit pas
„ A la vertu sous des guenilles.
„ Hâtons-nous &a.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore :
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang,
Criant : „ Pologne, ou te seconde,
„ Un long sceptre au bout d'un bon bras
„ Peut atteindre aux bornes du monde!
„ Hâtons-nous &a.

Si j'étais un jour, un seul jour
Le Dieu que la Pologne implore :
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le Czar pâlirait dans sa Cour,
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas;
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous &a.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O roi des cieux entends ma plainte :
„ Père de la liberté sainte,
„ De ce peuple unique soutien,
„ Fais de moi son ange gardien,
„ Dieu, donne à ma voix la trompette
„ Qui doit réveiller du trépas,
„ Pour qu'au monde entier je répète :
„ Hâtons-nous &a.

Béranger . 1831.

L'Embarras du choix.

Air : La Boulangère.

Marraine qui nous instruisez
Drès qu'au monde nous sommes ;
Rien qu'à l' tenir, vous qui prisez
L' cœur de Messieurs les hommes,
J' suis en âge d' prendre un amant,
Dites-moi donc, Marraine
Comment,
Comment qu'il faut qu' je l' prenne ?

J' vois deux morveux qui m' font la cour
Se frotter à ma jupe ;
L'un a l'nez long, l'autre a l'nez court,
Et c'est ça qui m'occupe.
Ces deux morveux sont bien tournés,
Dites-moi donc, Marraine
Est-ce au nez
Au nez qu'il faut qu' je l' prenne ?

L'un est un brun bien dru, bien droit,
Plein d'esprit et d' bravoure ;
Otez-lui la main d'un endroit,
Dans un autre il la fourre.
Dru comme il est, j'aurois d' son cru ;
Dites-moi donc, Marraine
Est-ce l' dru
Le dru qu'il faut que j' prenne ?

L'autre est un roux, dur et sournois
Tout frais v'nu d' sa province,

Qui n' me fait rien qu'en tapinois,
Qui m' chatouille et qui m' pince.
Dur comme il est, c'est un homm' sûr;
Dites-moi donc, Marraine
Est-ce l' dur
Le dur qu'il faut que j' prenne?

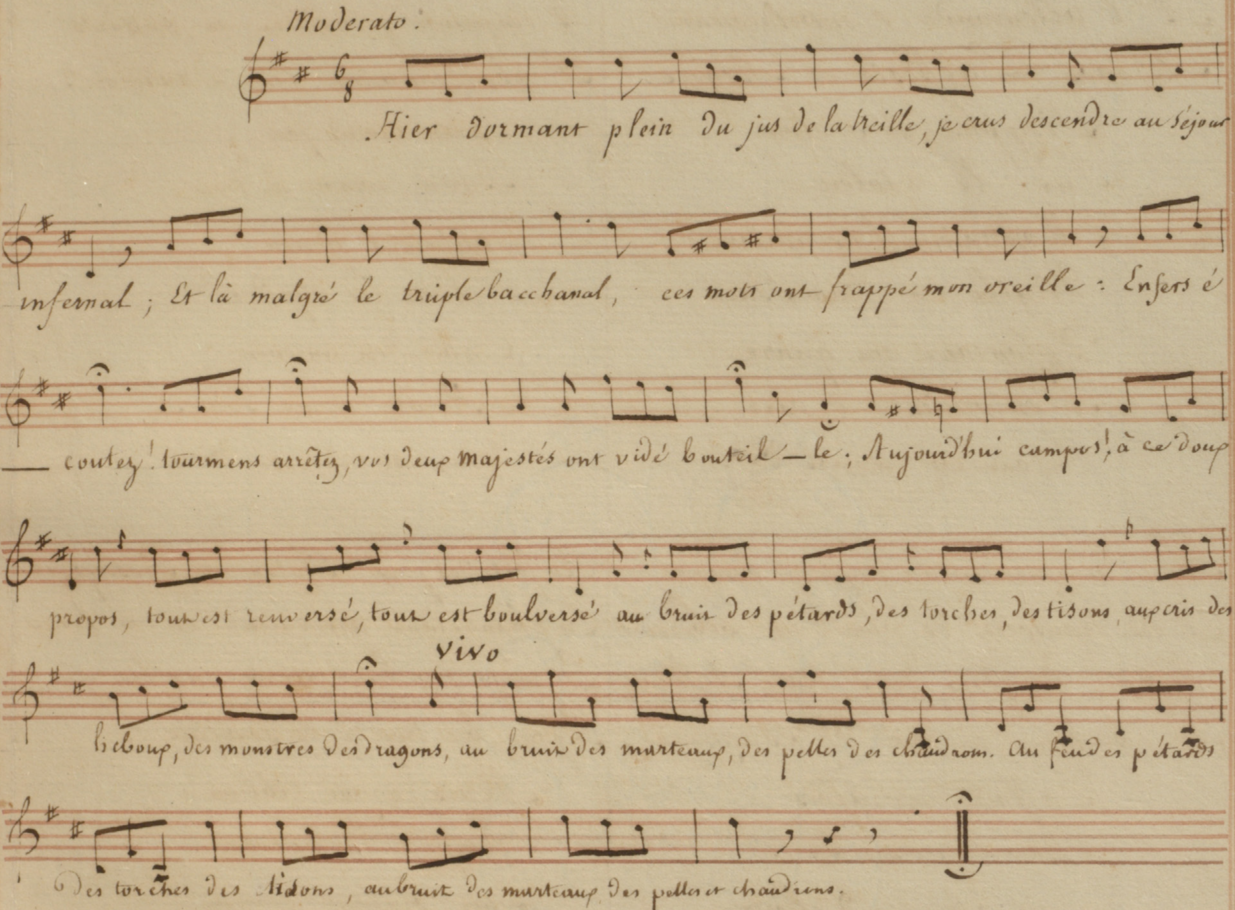
L'un n'est pas plus haut que celà,
Mais i' n' lui faut pas d'aide.
Quand je l' tiens dans ces cinq doigts là,
Jarni, comme il est raide!
Tout p'tit qu'il est, z'i' m' divertit;
Dites moi donc, Marraine
Est-ce l' petit
Le P'tit qu'il faut que j' prenne?

L'autre est si gros que je n'crois point
Que par la porte il passe;
Mais rien n'lui sied comm' l'embonpoint,
Car jamais i' n'se lasse.
Gros comme il est, ça n'a point d'os.
Dites moi donc, Marraine
Est-ce l' gros
Le gros qu'il faut que j' prenne?

Ce cas vous semble embarrassant,
J'en juge à vot' silence.
Vot' filleule a l' cœur innocent,
C'est pour ça qu'ell' balance.
Pour n' pas faire un choix hazardeux,
Dites-moi donc, Marraine
Est-ce les deux
Les deux qu'il faut que j' prenne?

L'Enfer en goguette.

Air des pan pan.



De l'Elysée ainsi que du Tartare
Les habitans ensemble confondus,
Offrent soudain à mes yeux éperdus
Un spectacle unique et bizarre :
Dans un vert bosquet,
Colin et Danchet
Battaient au piquet
Horace et Pindare.
Brutus moins dolent,
Jouait au volant.
Tout est renversé &a

Le Béarnais et le vainqueur d'Arcole,
Charles-le-simple et le premier Louis
Trinquaient tous quatre et semblaient réjouis
De voir Ninon faire la folle.
Près d'eux Annibal
Au milieu du bal
Faisait la cabriole.
Plus loin Bossuet
Dansait le Menuet !
Près de Nicolet.
Tout est renversé &a.

Cromwell, Titus, Stanislas et Tibère
Dans un quadrille gaîment se pressaient,
A l'allemande s'entrelaçaient
Minos, Lachésis et Mégère.
Sisyphe et Solon
Sur le violon
Montraient leur adresse.
Virgile et Jean Bart
Défonçant un quart,
S'enivraient à part.
Tout est renversé &a.

Lasses d'emplir des tonnes toujours vides
Et d'un faux pas craignant peu les hazards,
A cinquante grenadiers ou hussards
S'abandonnaient les Danaïdes.
Ixion moins fou
Buvait comme un trou,
Tantale à genou
Rendait les liquides.
Cerbère en un coin
D'Hécate avait soin.
Tout est renversé &a.

Pour augmenter la joyeuse besogne
Et les transports de plus d'un biberon,
Soudain les flots de l'avare Achéron
Se changent en vin de Bourgogne.
Fallait voir alors
Chacun sur ses bords,
Sans beaucoup d'efforts
Se rougir la trogne.
Buvant coup sur coup,
Longtems et beaucoup!
Tout est renversé,
Tout est dispersé;
Damnés et démons
Dansent tous en rond,
Au feu des pétards, des torches, des tisons,
Au cri des hibous, des monstres, des dragons,
Au bruit des marteaux, des pelles, des chaudrons.

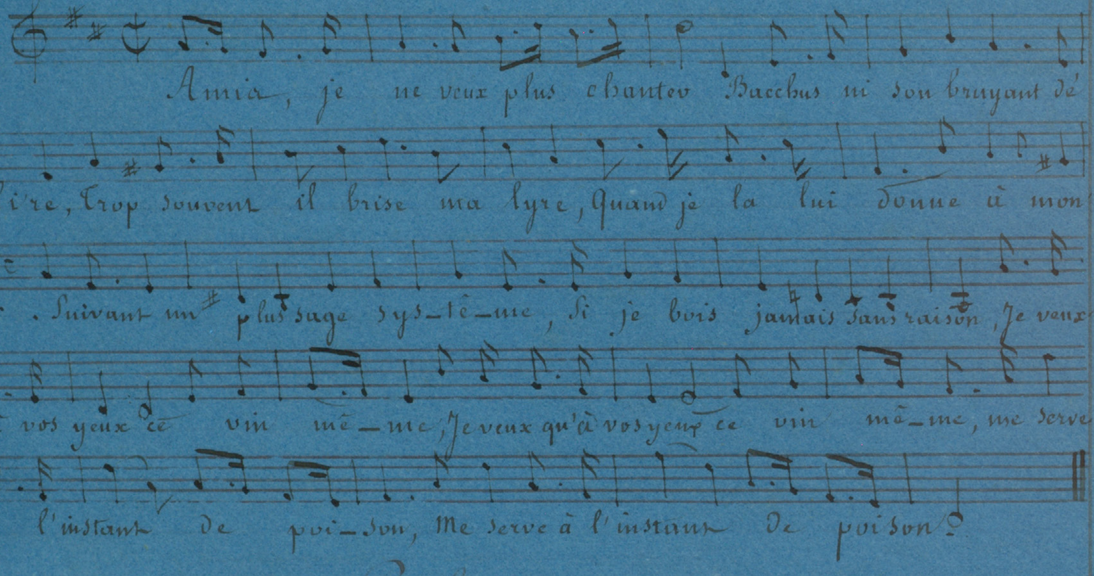
Au fort des jeux, Pluton et Proserpine
En chancelant arrivaient en ces lieux,
Le rouge jus leur sortait par les yeux,
Ayant bu trop à la sourdine.
Mais ce gai tableau
Remplit de nouveau
Leur brûlant cerveau
D'une ardeur divine.
Se prenant la main,
Ils dansent soudain!
Tout est renversé,
Tout est dispersé;
Damnés et démons
Dansent tous en rond,
Au feu des pétards, des torches, des tisons,
Au cri des hibous, des monstres, des dragons,
Au bruit des marteaux, des pelles, des chaudrons.

Anonyme.

La sage Résolution.

Paroles et musique de Longchamps

Les refrains connus se chantant toujours mieux en chœur, on a préféré pour celui-ci l'air si gai de : Nous n'avons qu'un temps à vivre, et l'on croit inutile de le noter, mais la coupe peu ordinaire des couplets a obligé l'auteur à y faire un air nouveau. Quand la prosodie des autres couplets n'est pas rigoureusement d'accord avec le chant noté pour celui-ci, les changements légers qu'elle demande sont si faciles pour quiconque a un peu d'oreille, qu'il serait inutile de les indiquer. On n'a pas besoin d'ajouter que le refrain supposant un nouveau verre de vin à chaque couplet, le chanteur doit finir par sembler assez ivre pour oublier la résolution qu'il a prise de ne plus boire.



Refrain.

Qu'on me verse un dernier verre ;
Un verre de plus n'est rien,
Et la raison le tolère
Quand il doit produire un bien.

Comme il faut être juste en tout,
J'avoue, avec l'ami Grégoire,
Qu'il est des cas où l'on doit boire
Et le sage alors s'y résout.....
Lorsque l'on a soif... (je suppose)
L'estomac plein, le gosier sec,
Encor faut-il, pour qu'on l'arrose,
Se passer du vin par le bec....
Qu'on me verse &a.

Des cas où le vin peut servir
Faisons ici la liste exacte,
Et sans regret, signons le pacte
Auquel il faut nous asservir...
Des jours de deuil il faut bien croire
Que le vin fait des jours sereins...
Quand on est triste, on peut donc boire,
Et, qui n'a pas quelques chagrins?
Qu'on me verse &a.

Du sage, trésor précieux,
La vérité, qui nous échappe,
Sans le jus divin de la grappe
Ne frapperait jamais nos yeux;
Ceux-même qu'amitié rassemble
L'un par l'autre encor sont flattés,
Mes chers amis, buvons ensemble
Pour nous dire nos vérités.
Qu'on me verse &a

Dans son désespoir indiscret
L'amant trahi, dont l'âme est fière,
S'en irait droit à la rivière
S'il n'allait droit au cabaret.
Comme moi par trente infidelles
Si vous vîtes briser vos nœuds....
Pour charmer nos peines mortelles
Buvons encore un verre ou deux.
Qu'on nous verse &a

Souvent un timide amoureux
N'ose parler à sa Glycère:
Il boit: le voilà téméraire;
Il parle, il presse, il est heureux.
Ainsi du vin la douce ivresse
Conduit à celle du bonheur....
Ce soir auprès de ma maîtresse,
Ma foi, je veux m'en faire honneur.
Qu'on me verse &a.

La gaîté, ce rare trésor,
Avec l'âge nous abandonne,
Et si Bacchus seul la redonne,
C'est qu'il nous rend enfans encor.
Le buveur d'eau ne sait pas rire;
Moi... quand j'ai bu je ris de rien.
Ne rougissons plus du délire,
Puisque le délire est un bien.

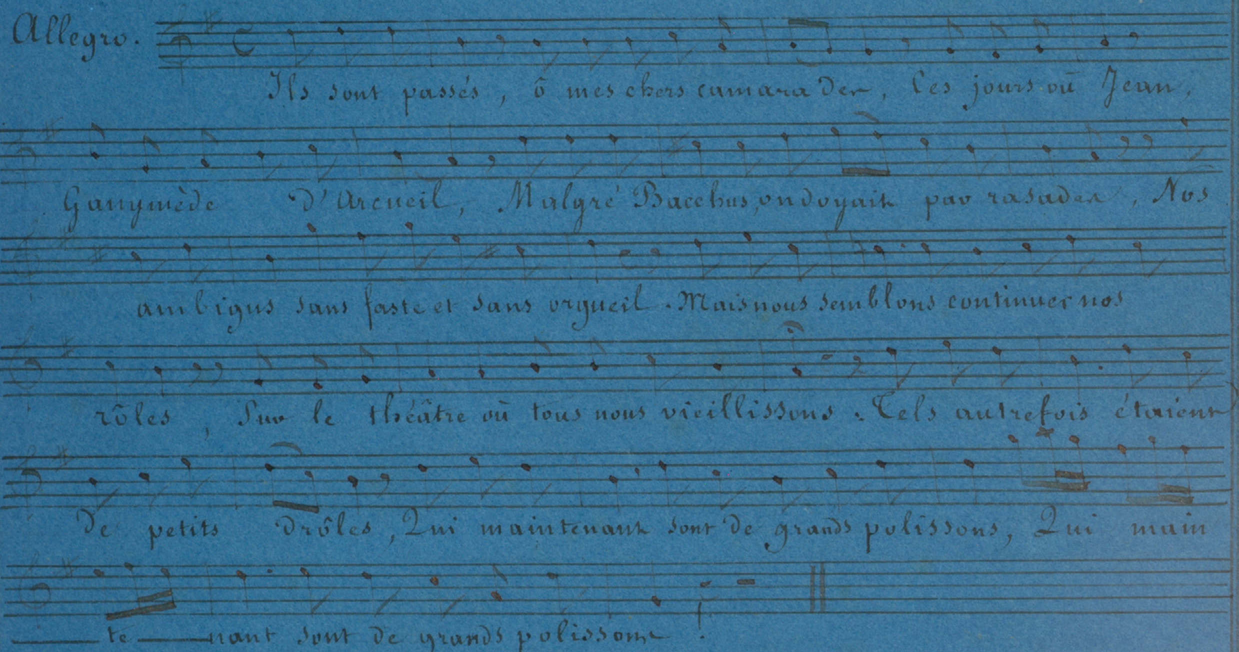
Epuisons jusqu'à l'ivresse
Les flacons et les refrains;
La véritable sagesse
N'est que l'oubli des chagrins.

1808.

Les Polissons.

Musique de Meignan.

Allegro.



En écoliers nous faisons le voyage
Et nous n'avons que changé de joujoux;
Oui, la fortune apparaît à notre âge
Ce qu'une balle était jadis pour nous.
Pour un laurier ceux-ci risquent leur tête
Celui-là tient le sceptre des chansons;
Et vous savez qu'il est d'autres conquêtes
Où les vainqueurs sont d'heureux polissons

Combien de fois le maître du tonnerre
Ne vint-il pas, abandonnant sa cour,
Incognito polissonner sur terre
Avec Léda, Ganymède et l'amour.
Pourquoi les fils d'Argos et de Mycène
Volèrent-ils aux remparts d'Ilion?
C'est que Paris jouait avec Hélène,
C'est que Paris était un polisson.

Le Polisson est un objet de mode
Par la coquette élégamment porté;
C'est de la taille un soutien fort commode
Il fût, je crois, par l'amour inventé.
Il tient en France une charmante place,
Et la beauté le prise tant, dit-on,
Qu'elle se croit sans tournure et sans grâce
Si dans le monde elle est sans polisson

Ce jour, amis, est un jour de vacance,
Rions, chantons, buvons, polissonnons,
Du temps bientôt la sévère puissance
Raccourcira nos récréations.
Lorsque nos jeux s'enfuiront sur ses ailes,
Nous dirons tous, assis près d'un tison:
En regrettant le Collège et les belles:
« Heureux le temps où j'étais polisson! »

Le Curé requinqué.

Air: Mon dieu, mon dieu quel triste état

Gloire à l'habit sacerdotal,
On revient au confessionnal,
Je n' crains plus qu'un destin fatal
M' fass' rendre l'ame à l'hôpital.

L'Impiété, les catastrophes
Ont longtems chagriné l'rabat;
Les traits des maudits philosophes
Dardaient jusqu'au Pontificat.
C'en était fait! les téméraires
M' réduisaient sans vocation,
Si l'art de nos missionnaires
N'eût r'levé les murs de Sion.
Gloire à l'habit &a.

J'viens d' fair' réparer mon Eglis'
Avec l'argent d'mes paroissiens,
Et j'n'endoss' plus, faut' d'aub', la ch'mise
Qu' j'avais à la bont' des chrétiens
L' dais, l'lutrin, l'autel, la bannière
Ont r'pris une autr' forme d'puis Mai,
Et la croix, d'puis le jour de St Pierre
N' tient plus sur un manche à balai
Gloire à l'habit &a

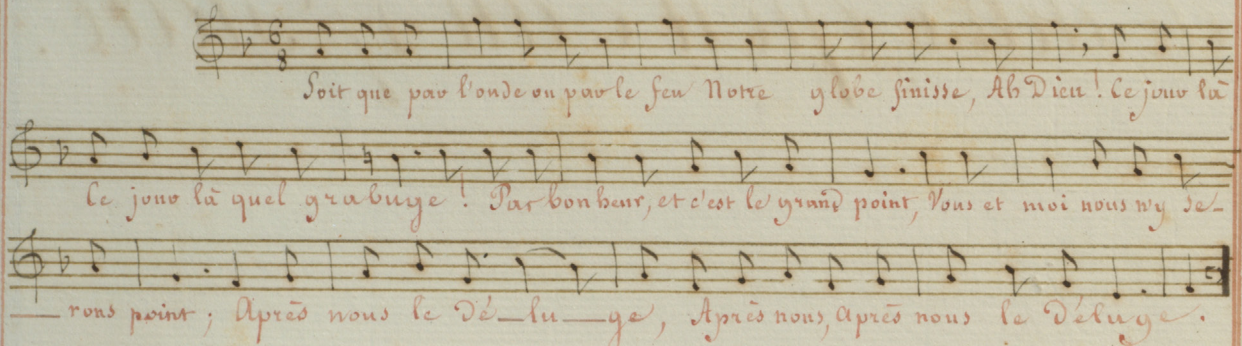
A St Paul j'ai fait r'mettre un' tête,
Une épaule à Saint Augustin;
J'ai fait, pour le jour de sa fête
R' mettre une manique à St Crépin.
St D'nis n't'nait plus qu'sur une jambe,
Il est maint'nant en bon état;
Enfin l'on voit que j' suis ingambe
Pour mériter l' Canonicat.
Gloire à l'habit &a.

Si l'on vient m' payer pour des messes
Moi, d'un air humble et papelard,
J'content' mon mond' par des promesses
Et j'les r'commande à Saint Bernard.
Grâce aux bigots j'vois ma cuisine
Se r'lever des ruin's du guignon,
Et l'on peut juger à ma mine
Que je n' vis pas d' soupe à l'oignon
Gloire à l'habit &a.

Dans l'tems qu'je m' voyais dans la sauce
Je m' croyais frit, sur mon honneur:
L'incrédul' plongeait l' Sacerdoce
Dans l'maudit gouffre enguignonneur...
Loin d'moi, désormais, l' habit d' bure
Quand j'veux j'm' habill' d' fin drap d'Elbeuf
Car l' coffre où j' serr' l' produit d'ma cure
Est, grâce au ciel, plein comme un œuf.

Gloire à l'habit sacerdotal!
On r'vient au confessionnal;
Je n' crains plus qu'un destin fatal
Me fass' rendr' l'ame à l'hôpital!

Après nous le déluge.



Si l'eau tombe de toute part
Plus d'un brochet, plus d'un canard
Vivront par subterfuge.
Et les robustes mariniers
Criront, en nageant les derniers :
« Après nous &a.

Si c'est par le feu qu'on périt,
Homme et poisson, tout sera frit;
Toutefois, ô grand Juge!
Salamandres sur les charbons
Te diront, faisant bonds sur bonds:
« Après nous &a.

Il faudra, tout en murmurant,
Subir le sort de Saint-Laurent
Sans espoir de refuge;
Ou, malgré l'esprit et le rang,
Se laisser aller au torrent.....
« Après nous &a.

Qu'importe à nos auteurs divers
Que pour leur prose, ou pour leurs vers,
Bien ou mal on les juge?
Les journaux de tous les partis
Seront noyés, sinon rôtis...
« Après nous &a.

Noé, dans l'arche ayant eu froid
Obtint d'un bois qui n'est pas droit
Certain jus fébrifuge.
Sem, Cham, Japhet et lui, d'accord,
Coupe en main chantaient : « Vienne encor
Après nous &a.

D'Harpagon, quel est donc le sort!
Tout le monde a soif de sa mort,
En espoir on le gruge!
Aussi ferons-nous tous fort bien
De ne pas laisser trop de bien.....
Après nous &a.

« Femme, obéis-moi, dit Marcel
« Ou si non, comme un grain de sel
« Sans pitié je t'égruge!...
« Vends mon surtout, vends tes jupons,
« Et puis à Vaugirard, pompons!
Après nous &a.

Laurier, pampre et myrte en faisceau
Sont le blason du joyeux sceau
Que Momus nous adjuge,
Et tout autour de l'Écusson
Est le refrain de ma chanson :
Après nous &a.

Piis. 1813.

Souvenirs nocturnes de deux époux du 17e siècle.

Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez Mme. Caquet, sage-femme rue des Martyrs, Mr. et Mme. Denis s'étaient couchés de bonne heure.

Au bout de vingt-trois minutes, Mme. Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois et prit la parole en ces termes :

Air : Premier mois de mes amours.

Mme. Denis.

Quoi ! vous ne me dites rien ?
Mon ami, ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent...
Souvenez-vous en (bis)
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

Mr. Denis, se retournant :

Mais, m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors ;
Car c'était en mil-sept-cent.....
Souvenez-vous en (bis)
Au premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

Mme. Denis se ravisant

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment,
Souvenez-vous en (bis)
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours !

Mr. Denis.

En mil-sept-cent-deux, mon cœur
Vous déclara son ardeur :
J'étais un petit volcan,
Souvenez-vous en (bis).
Feu des premières amours
Que ne brûlez-vous toujours ?

Mme. Denis.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain l'Auxerrois,
J'étais mise en satin blanc

Souvenez-vous-en...
Du plaisir charmans atours,
Je vous conserve toujours !

Mr. Denis se mettant sur son séant
Comme j'étais étoffé !

Mme. Denis s'asseyant de même.
Comme vous étiez coiffé !

Mr. Denis.

Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous en...

Mme. Denis

Et culotte de velours
Que je regrette toujours !

(Continuant)

Comme en dansant le menuet
Vous tendites le jarret !...
Ah ! vous alliez joliment,
Souvenez-vous en...
Aujourd'hui nous sommes lourds,

Mr. Denis.

On ne danse pas toujours.
(S'animant)
Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin !...
Il était mieux qu'à présent,
Souvenez vous-en...
Belles formes, doux contours
Que ne durez-vous toujours !

Mme. Denis.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir,
Vous me pinciez doucement,
Souvenez-vous en...
Mais à présent, nuits et jours,
C'est moi qui pince toujours.

Mr. Denis
lui offrant une prise de tabac :

Demain songez, s'il-vous-plait,
A me donner un bouquet.

Mme. Denis
tenant la prise de tabac sous le nez :
Quoi ! c'est demain la St. Jean !

Mr. Denis, rentrant dans le lit :
Epoque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours !

Mme. Denis, se recouchant :
Oui, jolis retours, ma foi !...
Votre éloquence avec moi

Éclate une fois par an,
Souvenez-vous en....
Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours!
(Ici Mr. Denis a une réminiscence)

Mme. Denis minaudant.
Que faites-vous donc, mon cœur?

Mr. Denis.
Rien... je me pique d'honneur!

Mme. Denis.
Quel baiser!.. il est brûlant!...

Mr. Denis, toussant.
Souvenez vous en!...

Mme. Denis, ajustant sa cornette.
Tendre objet de mes amours
Pique-toi d'honneur toujours!

Ici le couple bailla, s'étendit
et sommeilla...
L'un marmonait en ronflant:
Souvenez-vous en!

L'autre: „Objet de mes amours,
„Pique-toi d'honneur toujours!

Désaugiers
1808.

J'm'en f...

Air: bonjour.

Poëtes élégans
Chantres de l'art de boire,
Au temple de mémoire
Nourrissez-vous d'encens!
Moi, quand je tiens ma place
Parmi de joyeux fous,
Qu'on me siffle au Parnasse
J'm'en f...

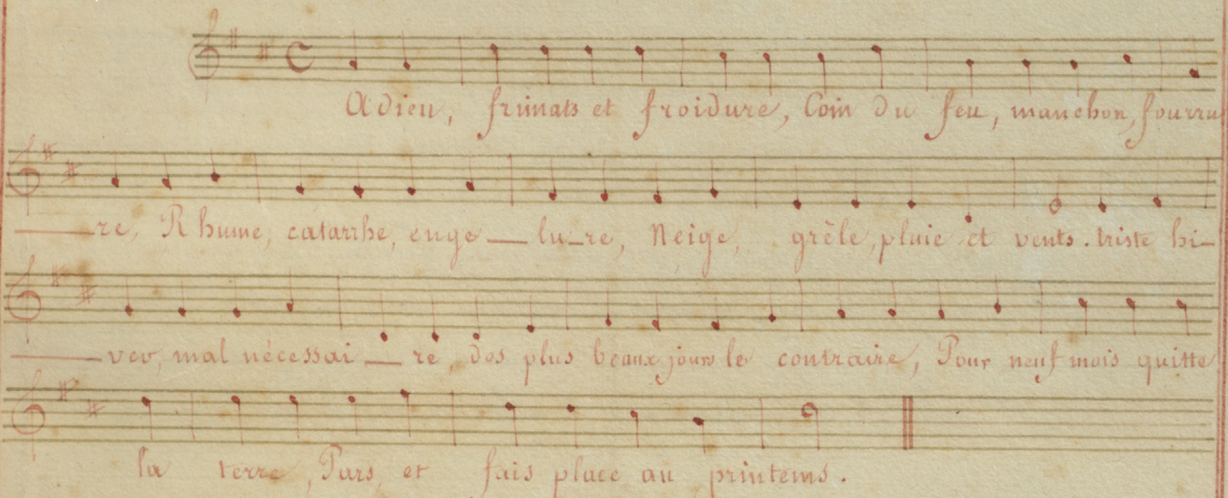
Du mot qu'a prononcé
Mon indiscrète bouche,
La pudeur s'effarouche,
L'usage est offensé.
Tant pis, toujours sincère,
Je veux suivre mes goûts,
Et dussé-je déplaire J'm'en f...

Mon cœur était épris
De la belle Lucrèce;
Enfin, de ma tendresse
J'avais reçu le prix
Un rival vient m'apprendre, que l'on nous trahit
Je réponds d'un air tendre, J'&a

Que pour tuer le tems, les rois fassent la guerre,
J'aime, comme mon père, Des jeux plus innocens,
Et tandis qu'on se cogne Chez les Topinambours,
En sablant ce Bourgogne J'm'en f...

Adieu à l'hiver

Air : des trembleurs.



Vent de bise, qui tout glace,
Fais, à l'instant, volte-face;
Retourne au pôle, et fais place
A la saison des amours.
Je vois poindre la verdure;
Et l'horison, qui s'épure,
M'annonce que la nature
Va ramener les beaux jours.

Glaçons, devenez fluides,
Suivez la loi des liquides;
Que de belles eaux limpides,
Ravivent nos végétaux.
Ah! puisse aussi la finance
Circuler avec aisance,
De main en main dans la france,
Et chasser aussi nos maux.

Brouillard, quitte l'atmosphère;
Rosée, imbibe la terre;
Soleil, lance ta lumière,
Et fais éclore les fleurs:
Donne-nous belles journées,
Prépare bonnes années,
Plus heureuses destinées,
Et rends le calme à nos cœurs.

Hiver il faut disparaître;
Demain, le printems va naître:
Je sens déjà dans mon être,
Circuler son tendre feu.
Je retrouve ma jeunesse,
Ma gaîté, mon allégresse;
Quitte ces lieux, le temps presse:
Va-t-en, minuit sonne, adieu.

Les oisons Gaulois.

Air : du Vaudeville de la partie carrée
Ou : du Dieu des bonnes gens.

Vous qui chantez votre magique histoire
Pauvres oisons, baissez un peu vos cris,
Vous avez eu la liberté, la gloire,
Mais dites moi, quel en fut donc le prix?
Vos fils vainqueurs promettaient à la terre
La liberté qu'un héros supprima ;
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire,
Toujours l'on vous pluma (bis)

Ce conquérant sorti de la poussière,
Aigle puissant s'éleva jusqu'aux cieux ;
Et s'égalant au maître du tonnerre,
Foula les rois sous ses pieds orgueilleux,
Mais succombant dans sa fortune altière,
Des rois, sur vous, l'orgueil se ranima ;
Pauvres oisons

Un vieux Bourbon haineux et despotique
En conquérant vint et vous gouverna,
Et du revers de son sceptre gothique
Petits garçons il vous discipline ;
Et cependant vous l'appeliez bon père,
Mais vos soldats français qu'il décima
Pauvres oisons

Avec le Nord vint la cohorte entière
Des vieux marquis, par les flots dispersés,
Qui secouant la peur et leur poussière,
S'écriaient tous : « Voici les bons français.
Vautours affreux dont la cruelle serre
En traits sanglans sur vos fronts s'imprima
Pauvres oisons, ah ! vous eûtes beau faire,
Toujours l'on vous pluma (bis)

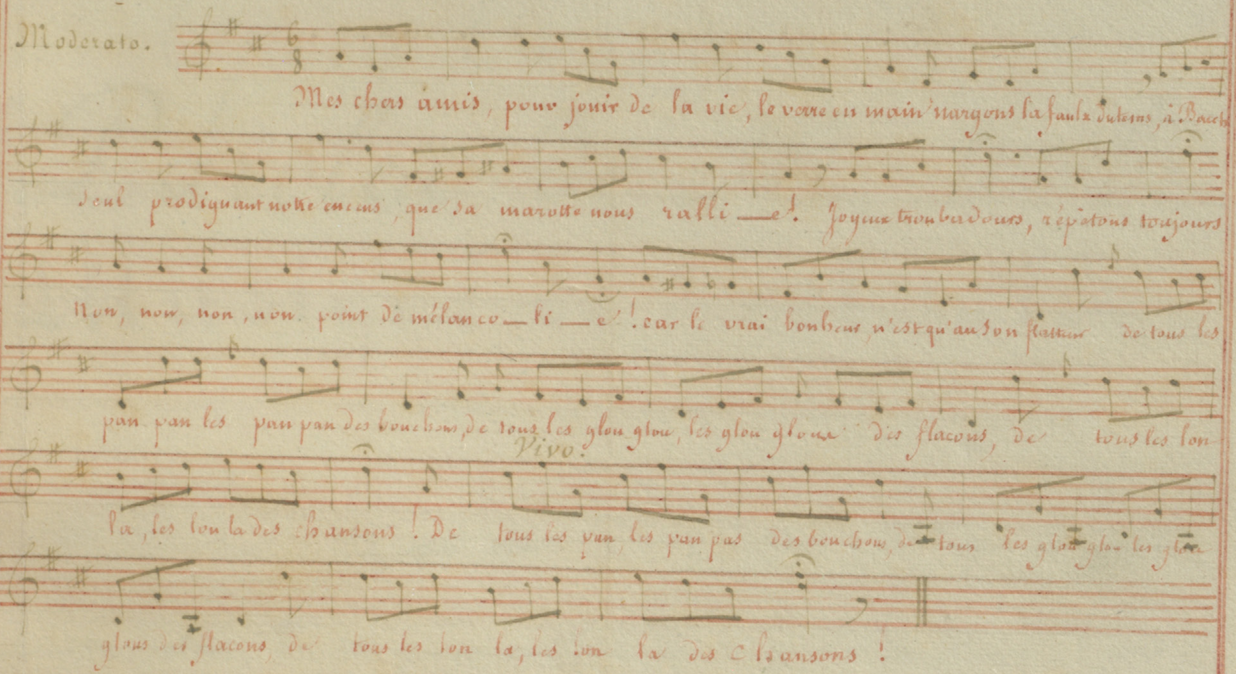
Après quinze ans de honte et d'esclavage
Paris se lève et secouant ses fers,
La liberté sourit à son courage,
Et vient planer sur ses temples déserts.
Quand votre sang coulait sous sa bannière
La trahison dans vos rangs s'alluma :
Pauvres oisons &c.

Après avoir vengé par la victoire
Les impiétés, les crimes de vos rois,
De votre sang arrosé votre gloire,
Et bien juré de défendre vos droits ;
Vantant ses mœurs et sa vertu guerrière
Un autre roi vint… on le proclama !
Pauvres oisons &c.

Adrien Pascal, âgé de 20 ans.

1837.

Les pan pan.



Dans un concert, qu'une voix magnifique
Par ses accents ravisse l'auditeur,
Ou que Lafont, sur un luth enchanteur
Promène un archet magique.
A tous ces grands airs,
Ces brillants concerts
Et tous ces flons flons de musique;
A tous ces accords,
Je préfère encor
Tous les pan-pan

Dans un repas, par un retour sincère,
Quand un ami veut réparer ses torts,
Pour le boir, en vain doublant d'efforts,
Nous lui montrons un front sévère!
Si, d'un verre plein,
Sa tremblante main
Tin, tin, tin, tin
Choque notre verre!
La haine s'enfuit
Et c'est au doux bruit
De tous les pan pan

Qu'un vieux guerrier, à la gloire fidelle
De son pays protège les remparts;
Que Mars, chez lui, porte ses étendarts,
Il s'anime d'une ardeur nouvelle.
Il n'est jamais sourd
Au bruit du tambour,
Quand le ran, tan, plan le rappelle;
Et sous le laurier,
Ce vaillant guerrier,
Revient aux pan pan &c.

A mon convoi, puisqu'il faut que je meure,
Amis, pour torche apportez un flacon;
Qu'un vieux tonneau de Beaune ou de Macon
Fasse ma dernière demeure.
Au temple divin
Le verre à la main
Tin, tin, du convoi sonnez l'heure!
Et pleins du doux jus,
Chantez l'Oremus
De tous les pan pan les pan pan des bouchons,
De tous les glou glou &c.

Les fils de Varsovie.

Air: Les enfants de la France.

Fille Sarmate, ô Niobé guerrière
Lève ton front qui fis trembler les rois;
Vois, sans rougir, traînés dans la poussière
Ton diadème, et ton aigle et tes lois.
Va, les tyrans ni leur fureur impie,
N'ont point flétri tes lauriers immortels,
La liberté grava sur ses autels:
„ Gloire aux Enfants de Varsovie! „

Sœur de la France, à ces jours de victoire
Tes fils vaillants servaient sous ses drapeaux,
Quand l'Univers s'abaissait sous sa gloire,
Quand l'aigle altier tombait à Vatelo;
Et cependant à tes cris d'agonie,
Elle répond par des cris impuissants!
Devant Paris tes fils versaient leur sang,
„ Gloire aux Enfants de Varsovie!

Le Nord frémit, quand à tes cris d'alarmes
Il vit surgir tes superbes enfants,
Quand retentit le succès de tes armes,
Qu'il vit flotter tes drapeaux triomphants
Quand leur montrant la couronne ravie,
La liberté les guidait aux combats;
Tous tes héros se pressaient sur ses pas.
„ Gloire aux Enfants de Varsovie! „

Proscrits, errants sur la terre étrangère
Tes fils ont cru trouver sous d'autres cieux
La liberté, la gloire, un peuple frère:
Ce peuple aussi n'avait que de faux dieux.
Sur eux, hélas! une main ennemie,
Vengeait les rois de ses jours de fierté;
Il se disait fils de la liberté:
„ Gloire aux Enfants de Varsovie! „

Espère encor, ô veuve infortunée,
L'humanité sur toi versa des pleurs;
Et les tyrans qui t'avaient condamnée
Rendront un jour compte de tes douleurs.
A tes soupirs, à ta longue agonie,
Tes nouveaux fils embrasant leur valeur
Relèveront ton antique splendeur.
„ Gloire aux Enfants de Varsovie!

Va, de tes fers l'empreinte est glorieuse,
Tu n'as pas fait rougir tes fiers aïeux,
Et des tyrans la voix injurieuse
Evoque en vain ton Parga glorieux.
Entends déjà leur mémoire flétrie,
Faire l'horreur de toutes les Nations;
Entends les cris des générations:
„ Gloire aux Enfants de Varsovie! „

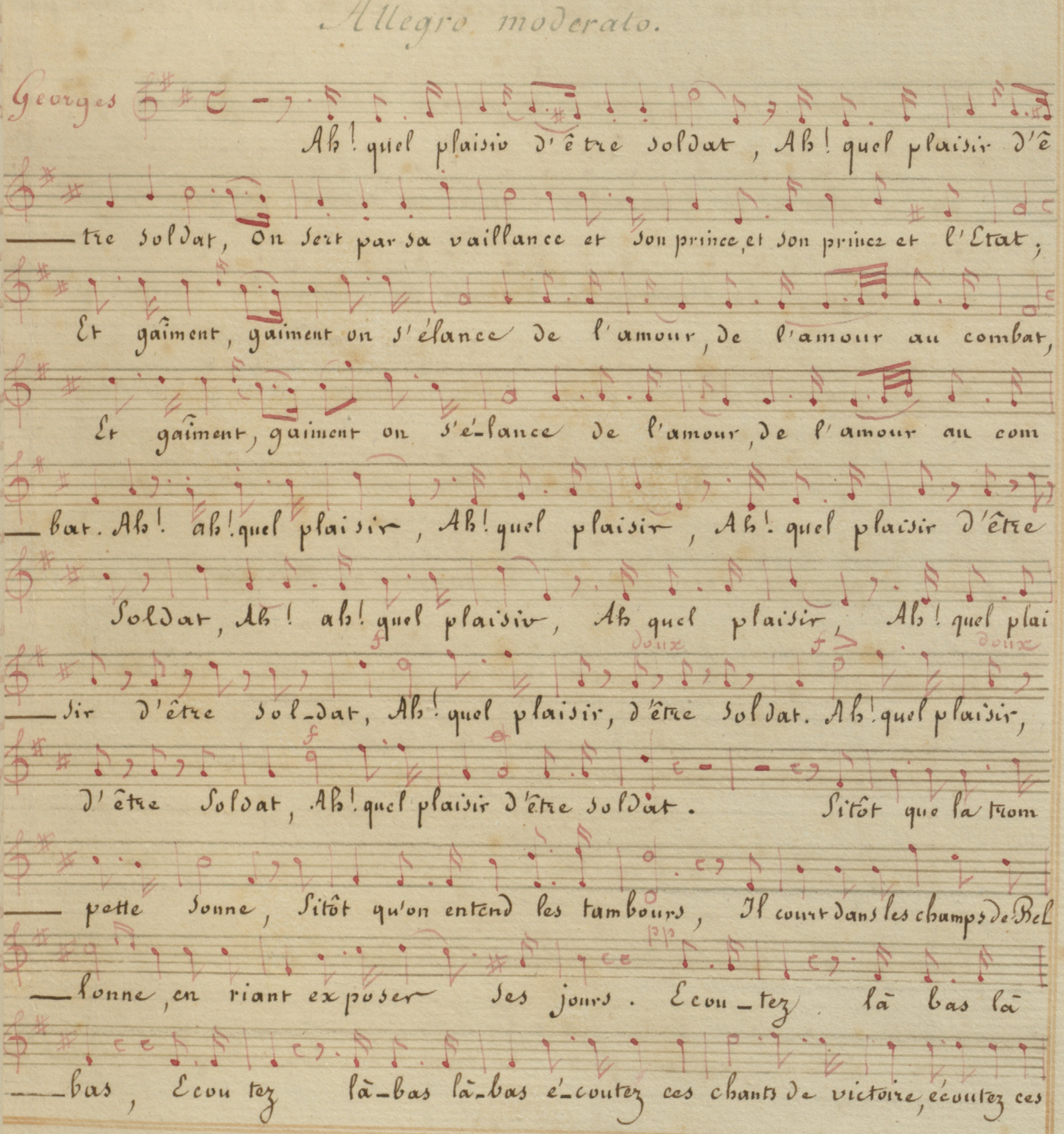
Adrien Pascal,
1837.

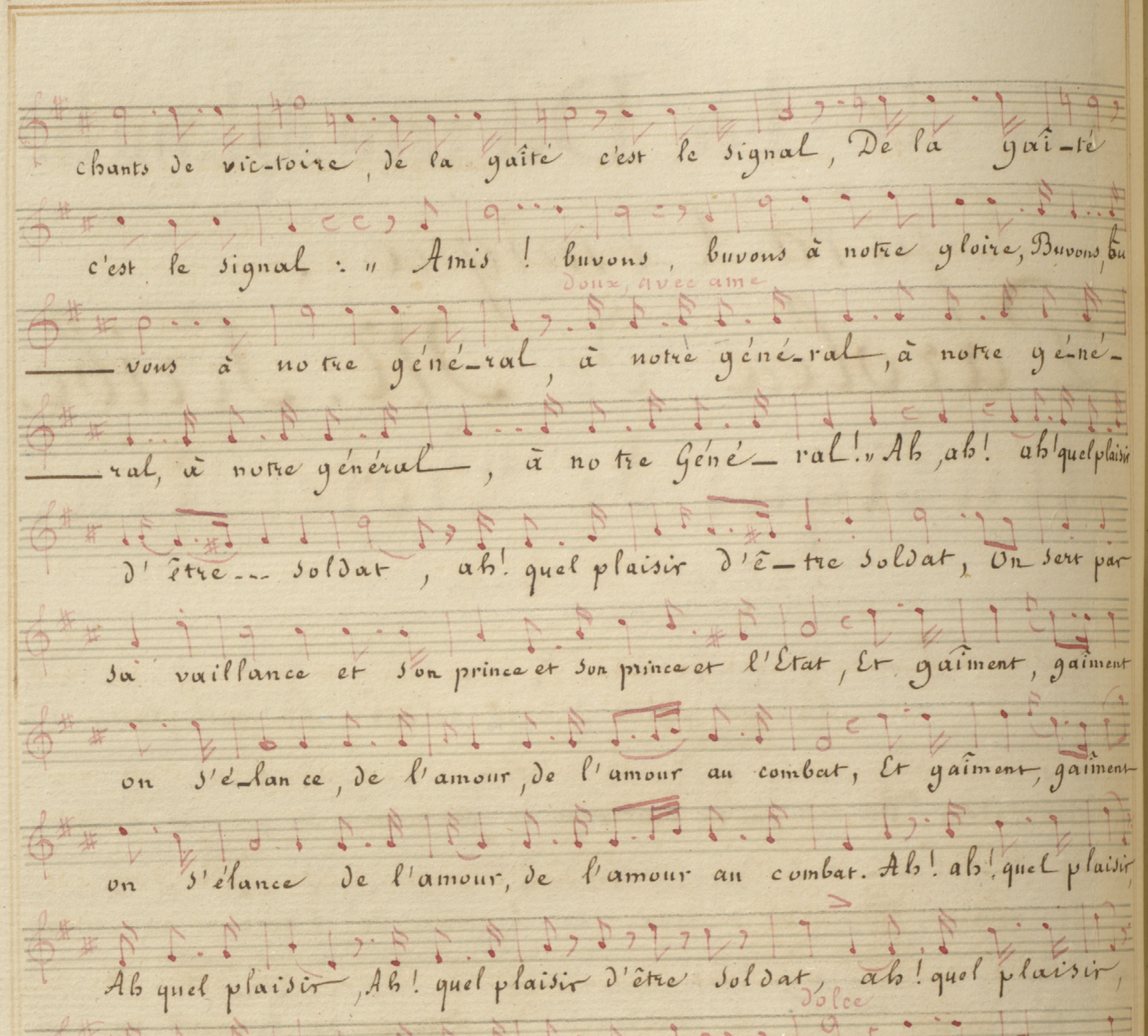
Air de la Dame blanche

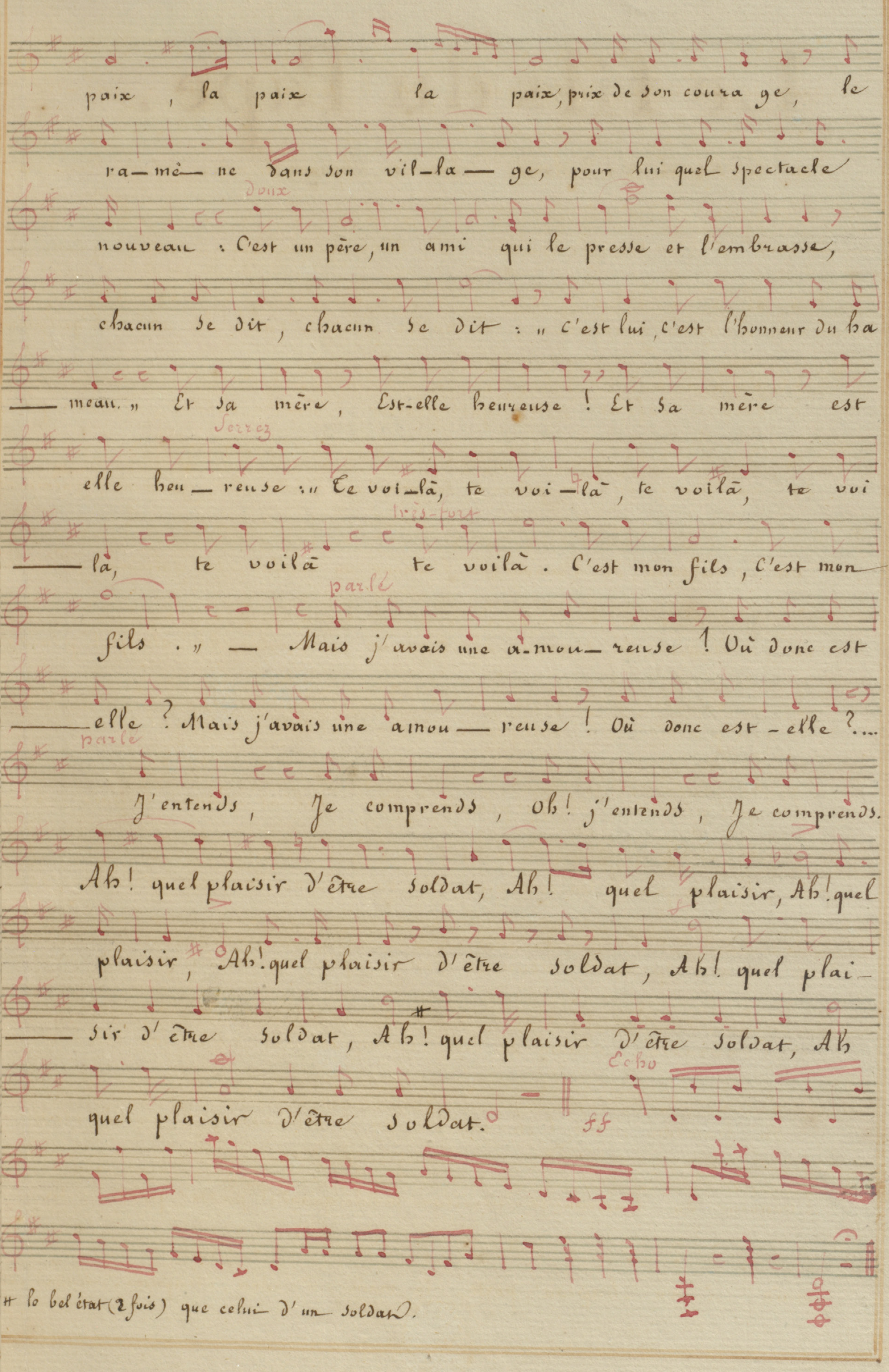
Opéra Comique.

Paroles de M. Scribe.

Musique de Boieldieu.




chants de vic-toire, de la gaîté c'est le signal, De la gaî-té
c'est le signal." Amis! buvons, buvons à notre gloire, Buvons, bu
doux, avec ame
vous à no tre géné-ral, à notre géné-ral, à notre géné-
ral, à notre général, à no tre Géné-ral!" Ah, ah! ah! quel plaisir
d'être... soldat, ah! quel plaisir d'ê-tre soldat, On sert par
sa vaillance et son prince et son prince et l'Etat, Et gaîment, gaîment
on s'é-lan ce, de l'amour, de l'amour au combat, Et gaîment, gaîment
on s'élance de l'amour, de l'amour au combat. Ah! ah! quel plaisir,
Ah quel plaisir, Ah! quel plaisir d'être soldat, ah! quel plaisir,
Dolce
Ah! quel plaisir, Ah! quel plaisir d'être soldat. Quand la paix la
tres
paix, la paix, prix de son courage, le ra-mè-ne dans son villa-ge,
doux
Pour lui quel spectacle nouveau: C'est un père, un ami qui le presse
et l'embrasse, chacun se dit, chacun se dit: C'est lui, c'est l'honneur
du hameau. On l'en tou re, on l'embrasse; le voilà, c'est
tenuto
l'honneur du hameau; le vieillard même quand il passe, porte la
tres-doux
main à son chapeau, porte la main à son chapeau. Quand la


paix, la paix la paix, prix de son coura ge, le
ra-mè-ne dans son vil-la-ge, pour lui quel spectacle
Doux
nouveau. C'est un père, un ami qui le presse et l'embrasse,
chacun se dit, chacun se dit: „C'est lui, c'est l'honneur du ha
—meau." Et sa mère, Est-elle heureuse! Et sa mère est
Serrez
elle heu—reuse:" Te voi-là, te voi-là, te voilà, te voi
très fort
—là, te voilà te voilà. C'est mon fils, C'est mon—
parlé
fils." — Mais j'avais une a-mou-reuse! Où donc est
—elle? Mais j'avais une amou—reuse! Où donc est-elle?...
parlé
J'entends, Je comprends, Oh! j'entends, Je comprends.
Ah! quel plaisir d'être soldat, Ah! quel plaisir, Ah! quel
plaisir, Ah! quel plaisir d'être soldat, Ah! quel plai-
—sir d'être soldat, Ah! quel plaisir d'être soldat, Ah
quel plaisir d'être soldat.
Echo
ff
+ le bel état (2 fois) que celui d'un soldat.

Le fils du Pape.

Air: Lison dormait dans un bocage.

Ma mère, quittez la besace,
Le pape avec vous a couché;
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Je lui ressemble, il va, j'espère,
Me créer Cardinal-Neveu:
„Ah! ventrebleu, ah sacrebleu!
Saint-Père au moins soyez bon père
Ou je f... le Saint-Siège au feu.

Au sacré Collège je frappe.....
Vient un col tors: „Allons, cagot,
„Dis qu'un soldat veut voir le Pape,
„Que je suis le fils de Margot.
„Dis qu'au Margot fut chère,
„Que moi, d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu &a.

J'entre en faisant trois révérences
Sa Sainteté baillait d'ennui.
„Mon fils, veux-tu des indulgences
— Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui
J'ai, si j'en crois, Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu...
Ah! ventrebleu, Ah, sacrebleu,
Saint Père, au moins soyez bon père,
Ou je f... le Saint Siège au feu!

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre ame en répond.
Le diable vous sert de compère,
Ayez donc l'air d'y croire un peu...
Ah! ventrebleu, Ah! Sacrebleu,
Saint Père, au moins soyez bon père,
Ou je f... le Saint Siège au feu.

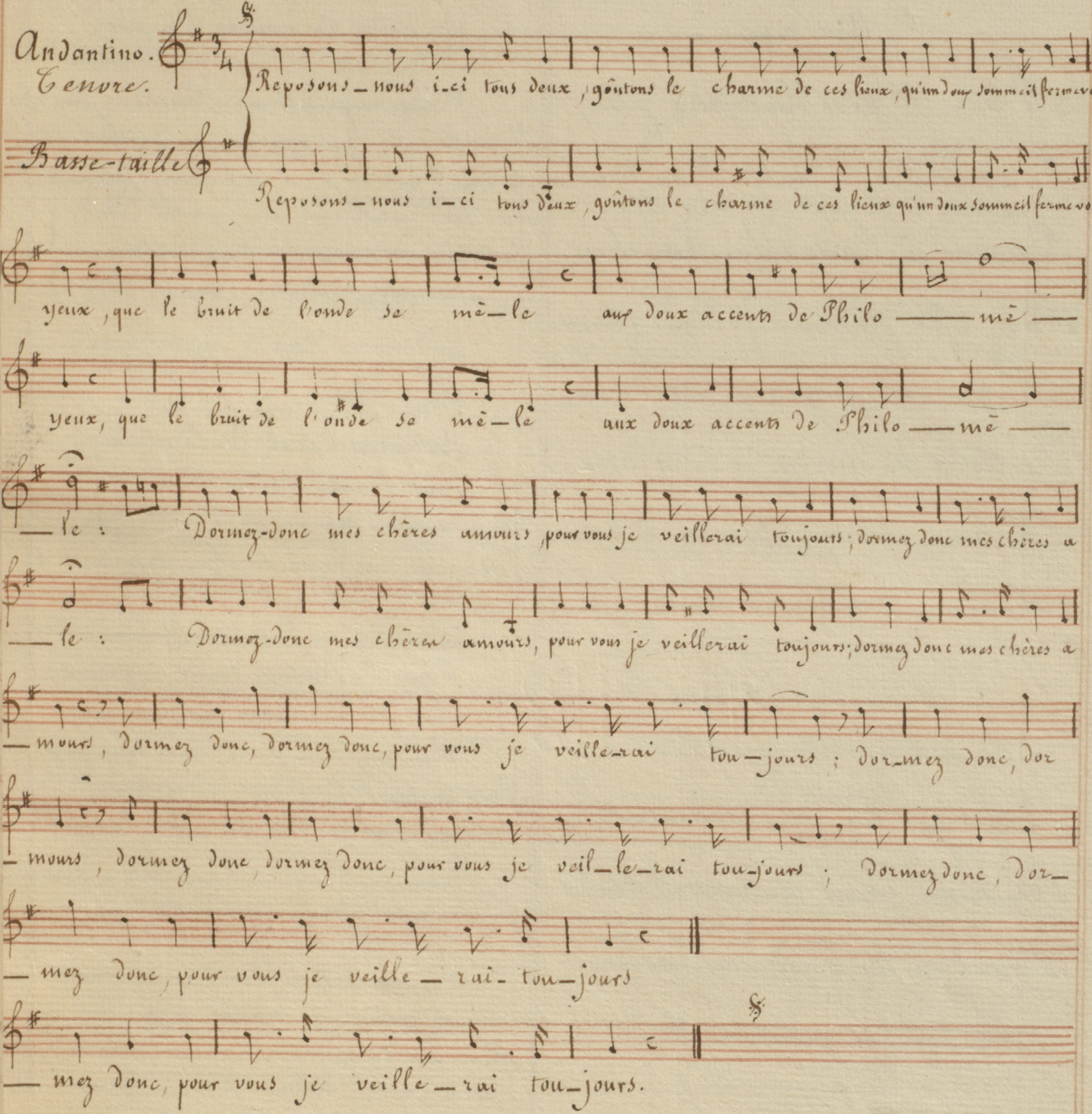
Mon fils, l'Eglise est en souffrance,
Prends ces mille écus que voilà „
— Bon, dis-je, c'est argent de France,
Autant de pris sur Loyola.
Madrid paîra la bonne chère,
Paris l'amour, Naples le jeu!
Ah! ventrebleu &a.

Adieu, Margot fera ripaille
Mes sœurs seront catins du Roi;
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bon homme occupez-vous un peu.
Ah! ventrebleu, ah! Sacrebleu,
Saint Père au moins soyez bon père
Ou je f... le Saint Siège au feu!

Béranger.

Dormez-donc, mes chères amours.

Romance à une ou à deux voix.



Au sein de ces vastes forêts,
Si l'ombre de ces bois épais
De votre cœur trouble la paix,
Chassez une crainte funeste
Auprès de vous votre ami reste.
Dormez-donc, mes chères amours,
Pour vous je veillerai toujours.

Vos yeux se ferment doucement,
Je vais chanter plus lentement;
Heureuse d'un songe charmant,
Puissiez-vous être ramenée
Aux doux instans de la journée!
Dormez-donc, mes chères amours,
Pour vous je veillerai toujours.

L'aimable Fanchon.

Air type.

Amis, il nous faut faire pose,
J'apperçois l'ombre d'un bouchon
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire!
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade.
Ah! que son entretien &a.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est lorsqu'on lui parle d'amour;
Pour moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.
Ah! que son entretien

Mon ame.

Air: des Scythes et des amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
De gaîté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (bis)
Il semble alors que mon ame me quitte.
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux:
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant, remontez dans les cieux. } bis.
Remontez, remontez dans les cieux. }

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la victoire
Pour l'autel de la liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersyte
Jusqu'en nos murs le char injurieux. Ah!

Cherchez au dessus des orages
Tant de français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foule qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux. Ah!

La liberté, vierge féconde
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
Pauvre captif, demain je serai vieux. Ah!

N'attendez plus, partez mon ame,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un dieu tout paternel.
L'Aï pétille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah! sans regret &a.

Béranger.

Les Vendanges.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'aurore annonce un jour serein;
Vite, à l'ouvrage!
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra. } bis.

Notre maire tourne à tout vent;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisqu'ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra. } bis

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons;
Mais, grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire,
La liberté, la gloire, et cetera
Amis, chez nous &a.

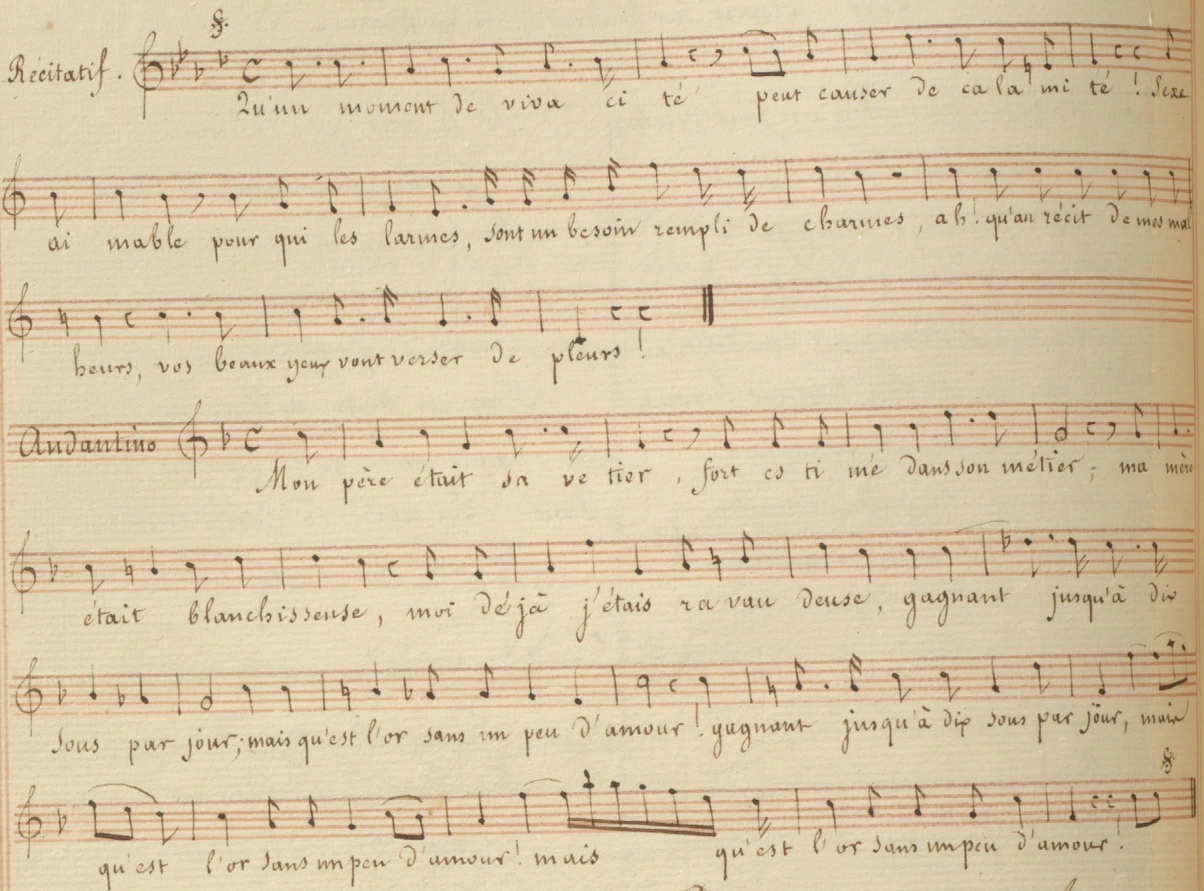
Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un libera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra
Ah! ah! la gaîté renaîtra. } bis.

Que du Châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne,
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne,
Aux parchemins il les préfèrera.
Amis chez nous la gaîté renaîtra,
Ah! ah! la gaîté renaîtra } bis

Beau pays fertile et guerrier,
À la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vandangeons, et vive la France!
Le monde un jour avec nous trinquera
Amis, chez nous &a.

Béranger.

Un moment de vivacité.



Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux,
Bien que j'entre, ou bien que je sorte
Il était toujours à ma porte ;
En tous lieux il suivait mes pas,
Mais mes parens ne l'aimaient pas } bis

Un jour j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant ;
Quand mon père frappe à la porte,
Grand Dieu ! que le diable l'emporte !
Hélas ! ne pourrons nous jamais
De nos amours jaser en paix. } bis.

Mon père d'un air doucereux
Prend mon amant par les cheveux ;
Mon amant bien que doux et tendre
Se voit réduit à se défendre :
D'un coup de poing sur le museau,
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère avec un gros bâton
Arrive comme une tempête,
Frappe mon amant sur la tête ;
Par ce coup, quel funeste sort !
Mon amant tombe roide mort } bis.

Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en prison ;
On la pend ! et le Commissaire
M'envoye à la Salpêtrière....
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité ! } bis.

Anonyme.

La confession de Zulmé.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé ?
Moi, qu'en Ministre saint tout-à-coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte, avec sévérité,
Le flambeau de la pénitence !
Moi, confesseur de la beauté !
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence ?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne assurance
Qui s'établit, en toute humilité,
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité ?
Non ; mais cependant quand j'y pense,
Avec ces Messieurs là, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance :
Lorsque les yeux sur la terre attachés
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie ;
Souvent, au récit des plaisirs
Qu'en rougissant, on leur confie,
Leur ame agitée, attendrie,
S'ouvre au feu brûlant des désirs ;
Et pleins d'une flamme profane
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent au fond du cœur

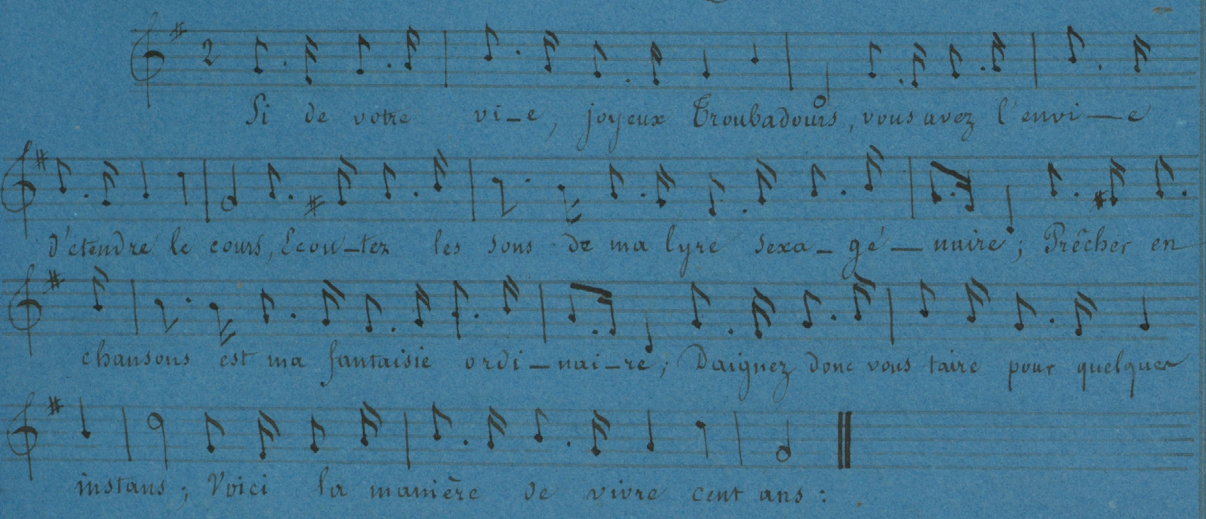
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas ! Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grâce efficace
Qui des élus est, dit-on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.
Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir,
Que ne ferait-on point dans l'espoir de vous plaire ?
Quoique novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère ;
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.
Commençons : A l'Orgueil vous êtes-vous livrée ?
Moi, je le crois ; quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée ;
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais,
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on, quelquefois, n'être pas énivrée ?
Tout vous conduit vers ce piège trompeur :
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres égards, et l'hommage flatteur
De mille amans qui vous rendent les armes,
Et vos talens, et cet air séducteur,
Et cette taille de Déesse,
Et ces beaux yeux où la molesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse !
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse,
L'humilité ne sied qu'à la laideur.
Poursuivons : êtes-vous encline à l'Avarice ?
Vous rougissez, vous avez bien raison ;

C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon:
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez point, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous, pourtant: Non, il n'est point d'erreurs
Qu'un vrai repentir ne répare;
Renoncez-donc à vos rigueurs,
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Économe de vos faveurs,
Mais n'en soyez jamais avare.
Le péché des Gourmands, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage:
Ce Dieu, dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage:
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.
Si quelquefois de la Colère
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire,
De votre cœur avaient troublé la paix?
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime:
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle:
Les désirs qu'on éprouve en vous voyant si belle,

Nuisent trop au respect qu'on doit à vos vertus.
Votre ame, j'en suis sûr, des tourmens de l'Envie
A toujours su se garantir !
Qui pourrait vous faire sentir
Un mouvement de jalousie ?
Que reste-t-il aux Dieux à vous donner ?
En appas, en talens, vous n'avez point d'égales ;
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
Il n'est fait que pour vos rivales.
Il est un péché moins affreux
Auquel, je l'avoûrai, vous êtes fort sujette,
Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps, commet souvent seulette...
N'abaissez point vos deux grands yeux,
Que rien n'alarme ici votre délicatesse,
Ce péché là, Zulmé, ce n'est que la paresse.
Ne cherchez pas à vous en corriger ;
Et de l'amour si le souffle léger
Au point du jour vous berce d'heureux songes ;
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si riants mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité !.....
Enfin ma tâche est bientôt achevée.
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste encore un .... le plus charmant de tous !
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non seulement je vous absous, Mais en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres ! Guinguené.

La manière de vivre cent ans.

Paroles de Désaugiers.



S'endormir à l'heure
Où le jour s'enfuit,
Quitter sa demeure
Dès que le jour luit;
Au loin, de ses pas
Porter la marche irrégulière,
Pour chaque repas
Nouvelle course auxiliaire;
Et l'année entière
Même passe-tems,
Voilà la manière &a.

Fier sur une tonne
Narguer le chagrin;
Prévoir, quand il tonne
Un ciel plus serein;
Se montrer soumis
Aux coups du sort parf. sévère,
Tendre à ses amis
Sa bourse, sa main et son verre
Suivre la manière
De Roger-Bontems,
Voilà &a

Des beautés factices
Redouter l'accueil,
De leurs artifices
Éviter l'écueil;
Sauver sa gaîté
Des flots de la gent chicanière,
De la Faculté
Fuir la doctrine meurtrière;
Ne faire la guerre
Qu'aux cerfs haletans,
Voilà &a.

Toujours honnête-homme
Marcher hardiment,
Toujours économe
Jouir sobrement.
Être par accès
Des neuf sœurs heureux tributaire
Puis, avec succès,
Volant du Parnasse à Cythère,
A rimer et plaire
Consacrer son tems,
Voilà &a

Lorsque du jeune âge
L'on sent fuir l'ardeur,
Dans un doux ménage
Chercher le bonheur;
Au gré de ses vœux
Voir bientôt son épouse mère;
Toujours plus heureux,
Au bout de dix ans se voir père
D'une pépinière d'enfans bien portans

Eloge de l'eau.

Air : Tarare, pompon.

Il pleut, il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin.
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin (ter)

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais le Souverain Juge,
Mit les maux près des biens.
Du déluge, l'histoire
Fait naître le raisin ;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin (ter)

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire
Dans l'instant tout est plein !
C'est l'eau &a.

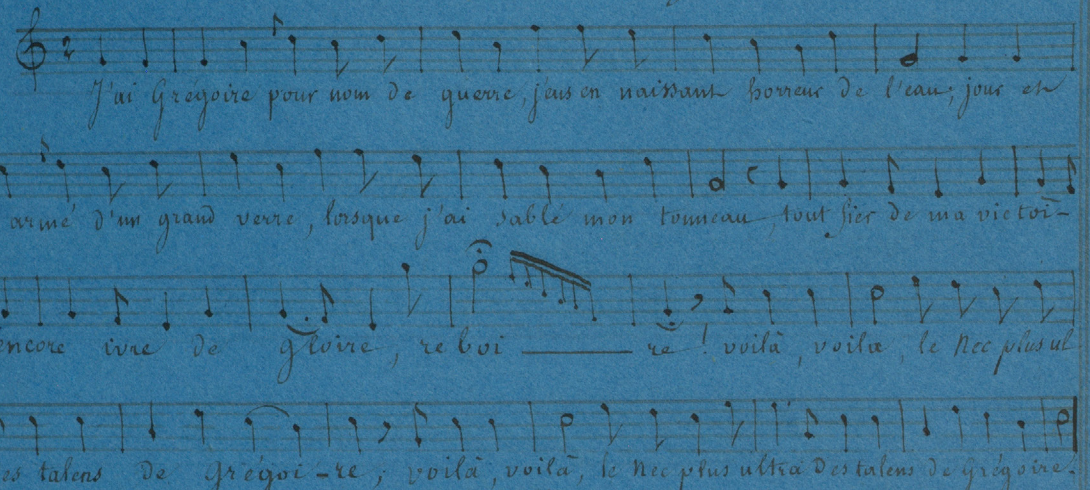
Par un temps sec et beau
Le Meunier du village,
Se morfond sans ouvrage,
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin ;
C'est l'eau vieux au moulin,
Du vin (ter)

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis je le guette :
Voyez à la guinguette,
Entrer un porteur d'eau,
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin ;
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin (ter)

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre,
Plein du jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
M'accompagne à la fin,
C'est l'eau qui lui fait boire

Armand-Gouffé

Le Nec plus ultrà de Grégoire
Paroles de Désaugiers



En latin, en droit, en physique,
Je fus toujours un ignorant;
Poésie, Algèbre, Musique,
Tout me paraît de l'Alcoran.
Fable, roman, histoire,
Sont pour moi du grimoire;
Mais boire,
Voilà (bis)
Le Nec plus ultrà
Des talens de Grégoire.

Me trouver, en sortant de table
Et sans soif et sans appétit;
Voir ma cave si délectable
S'épuiser petit à petit.
N'avoir dans mon armoire
Que la Seine ou la Loire,
A boire....
Voilà (bis)
Le Nec plus ultrà
Des chagrins de Grégoire.

Mais doué d'une âme assez ferme
Pour maîtriser les coups du sort;
De mes maux avancer le terme,
Et savoir vendre sans effort:
Lit, vaisselle, écritoire,
Tout, jusqu'à l'écumoire,
Pour boire!..
Voilà (bis)
Le Nec plus ultrà
Des vertus de Grégoire.

Lorsqu'enfin vers l'empire sombre
Il faudra prendre mon essor,
Oubliant que je suis une ombre
Le verre en main pouvoir encor
En dépit du déboire,
Chanter sur l'onde noire:
A boire!..
Voilà (bis)
Le Nec plus ultrà
Des désirs de Grégoire.

Bibi ou ma carrière bachique.

Air : Gaîment je m'accommode de tout.

Quoiqu'un docteur censure
Vinum,
Il est, je vous assure,
Bonum;
Et comme chacun pense
Sibi,
Dès ma plus tendre enfance
Bibi.

Je vis sur mon passage
Aquam,
Mais pour en faire usage
Nunquam!
Je vis du vin à boire,
Tibi,
Tibi, mon cher Grégoire
Bibi.

Je fus près des bourriches
Lætus,
Et près de certains riches
Mutus;
Mais toujours sous les treilles
Ubi
Je trouvai des bouteilles,
Bibi.

Paris fut mon asile...
Erit;
Et si quelque imbécille
Quærit:
« Dis-moi pour être utile
Urbi,
Que fis-tu dans la ville? »
Bibi!

Si j'ai craint les batailles
Multum,
J'ai fait voir aux futailles
Vultum:
Moins fatal qu'Alexandre
Orbi,
Sans rien réduire en cendre
Bibi.

Jadis, fêtant sans cesse
Bacchum,
J'enivrais ma maîtresse
Mecum.
Resté seul j'eus des craintes
Morbi,
Pour braver ses atteintes
Bibi.

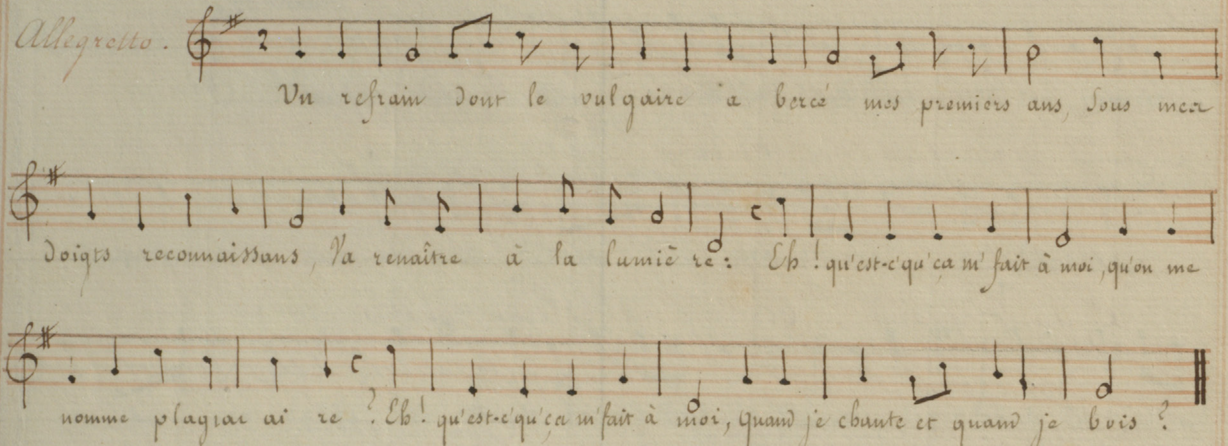
Je fis parfois à table
Carmen,
Non pour rendre durable
Nomen:
J'ignorais l'art sublime
Phœbi,
Pour rencontrer la rime
Bibi.

Par Bacchus je respire,
Bibo,
Et lorsqu'au sombre empire
Ibo,
Narguant la soif fatale,
Ibi,
Je veux dire à Tantale
Bibi.

Par Armand Gouffé, membre du Caveau moderne où siégeait Désaugiers et que Présidait Laujon mort en chantant, à l'âge de 82 ans.

(1808)

Le Sans-souci.
Paroles de Désaugiers.



Tout refrain qui mène à boire
(N'en déplaise aux buveurs d'eau)
Paraîtra toujours nouveau,
Fût-il vieux comme l'histoire:
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi,
Qu'un autre en ait eu la gloire? Eh &c.

Que l'on trouve fort étrange
Que je ne maigrisse point,
Qu'on raille mon embonpoint
Et l'appétit dont je mange!
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
C'est ma santé qui me venge! Eh &c.

Qu'un objet tout adorable
Me jure éternel amour,
Et me délaisse un beau jour
Pour un autre plus aimable....
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi?
De ses bras je passe à table; Eh &c.

Qu'un savant s'épuise en veilles
Pour savoir par quel secret
Du soleil l'heureux effet
Enfante autant de merveilles.......
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi
Pourvu qu'il dore mes treilles Eh &c.

Celui-ci, du vin de Beaune
Vante le goût délicat;
Celui-là veut du Muscat;
C'est l'Aï qu'un autre prône....
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi,
Qu'il soit rouge, ou blanc, ou jaune? Eh

Qu'un journal, quand j'ose écrire
Un couplet un peu malin,
M'habille le lendemain
Comme il habille Zaïre.....
Eh! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi,
Si ma chanson vous fait rire? Eh &c.

Quand? quand? ou les questions.

Air: Il pleut, il pleut enfin

Orgon le raisonneur
Nous dit dans vingt libelles :
Quand verra-t-on l'honneur
Mener l'homme au bonheur?
Quand verra-t-on les belles
Renonçant au clinquant,
Modestes et fidelles,
Quand, quand? (bis)

Quand sera-t-il permis
De voir partout en France
Les suppôts de Thémis
A ses loix bien soumis?
Et de leur conscience
Jamais ne trafiquant,
Protéger l'innocence...
Quand, quand? (bis)

De Paris au Pérou,
Du Pérou jusqu'à Rome,
Et de Rome... jusqu'où?
Ma foi jusqu'à Moscou....
Quand verrons nous qu'on nomme
A chaque emploi vacant
Un brave, un honnête homme,
Quand, quand? (bis)

Quand verrons nous Dorval
Qui racle sur sa lyre,
Et se croit sans rival
Pour faire un Madrigal,
Abjurant son délire,
Au travail s'appliquant
D'abord apprendre à lire?
Quand, quand? (bis)

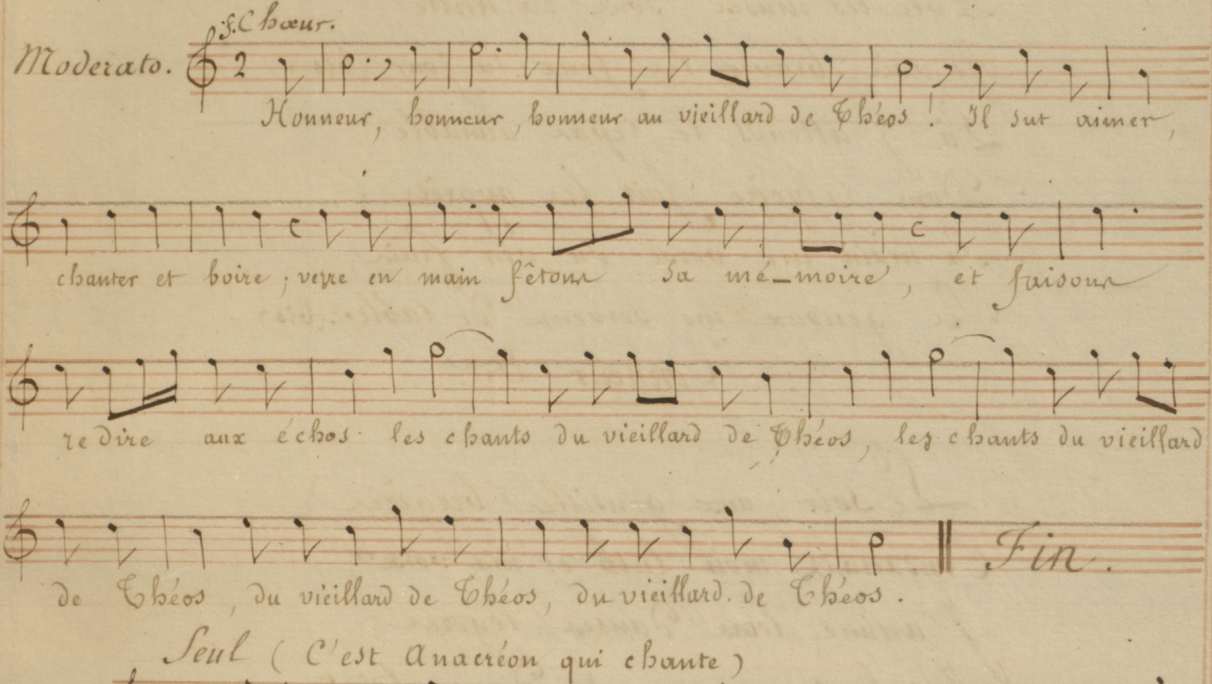
Quand verrons nous Mondor
Se charger d'une affaire,
Sans vouloir qu'un peu d'or
Enfle encor son trésor?
Ou Dorilas nous faire
Un couplet bien piquant,
Sans piller un confrère?
Quand? quand? (bis)

Quand verra-t-on chez nous
Des amours moins perfides
Des papas, des époux
Plus doux et moins jaloux?
Des galants plus timides
Jamais ne se musquant;
Des Agnès moins avides?
Quand, quand? (bis)

Quand verrons nous enfin,
Dès la soupe servie,
La gaieté d'un festin
Croître jusqu'à la fin?
Les rimeurs sans envie
Chantant, buvant, trinquant
S'aimer toute leur vie?
Quand, quand? (bis)

Anacréon.

Paroles de ph. de la Madeleine. Musique de Doche.



Polycrate, Tyran de Samos, envoya une forte somme d'or à Anacréon, qui la lui renvoya le lendemain.

Quand

Quand je quitte, à l'aube vermeille,
Un lit qu'a fatigué l'amour,
Avec les muses, sous la treille,
Je vais braver les feux du jour (bis)
Là, j'attends le repas aimable
Dont Glycère fait les apprêts;
Sa main me verse du vin frais,
Ses genoux me servent de table. (bis)
Honneur &ca.

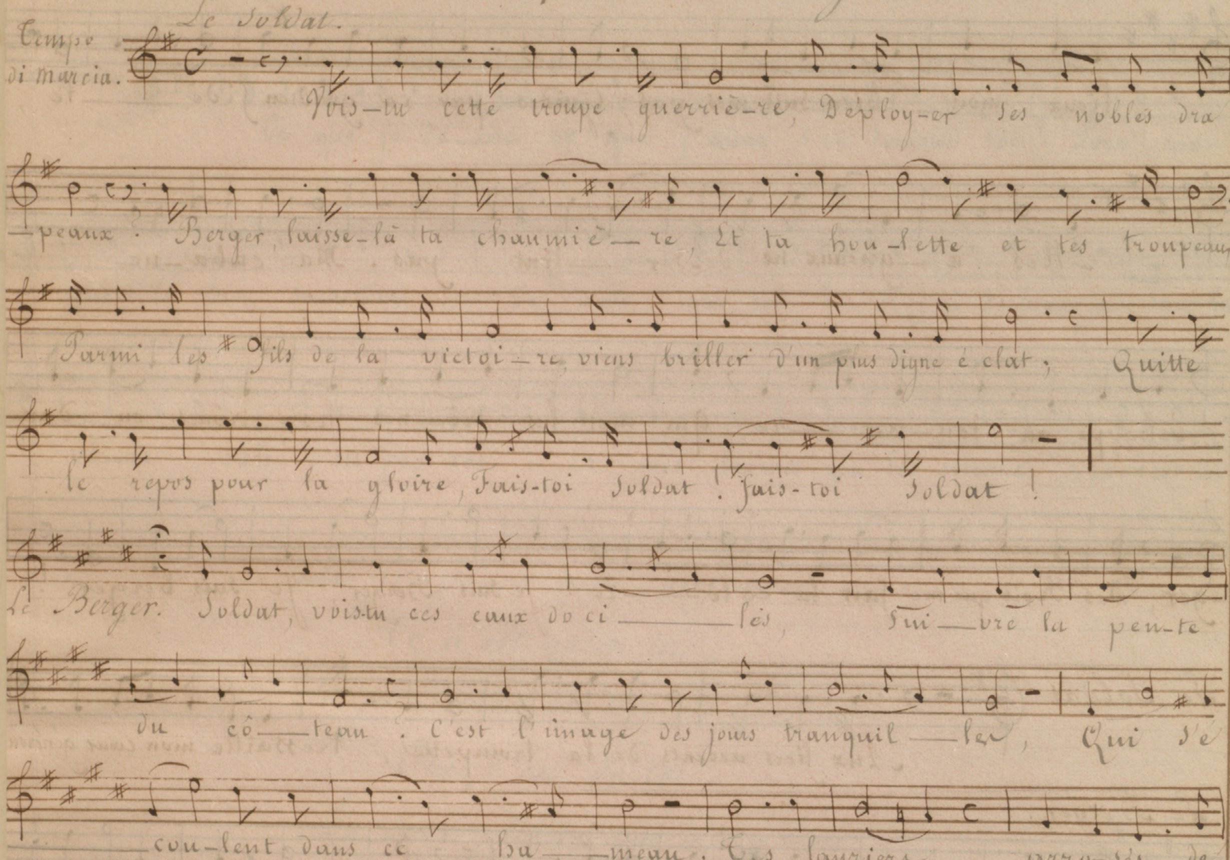
5°
Le soir, aux gentilles bergères
Consacrant mon luth et ma voix,
J'anime leurs danses légères;
Je chante, amour, tes douces lois.
Ma récompense est sur leur bouche,
J'en reçois cent baisers flatteurs;
Et je pars, couronné de fleurs,
Dont je vais parfumer ma couche.
Honneur &ca.

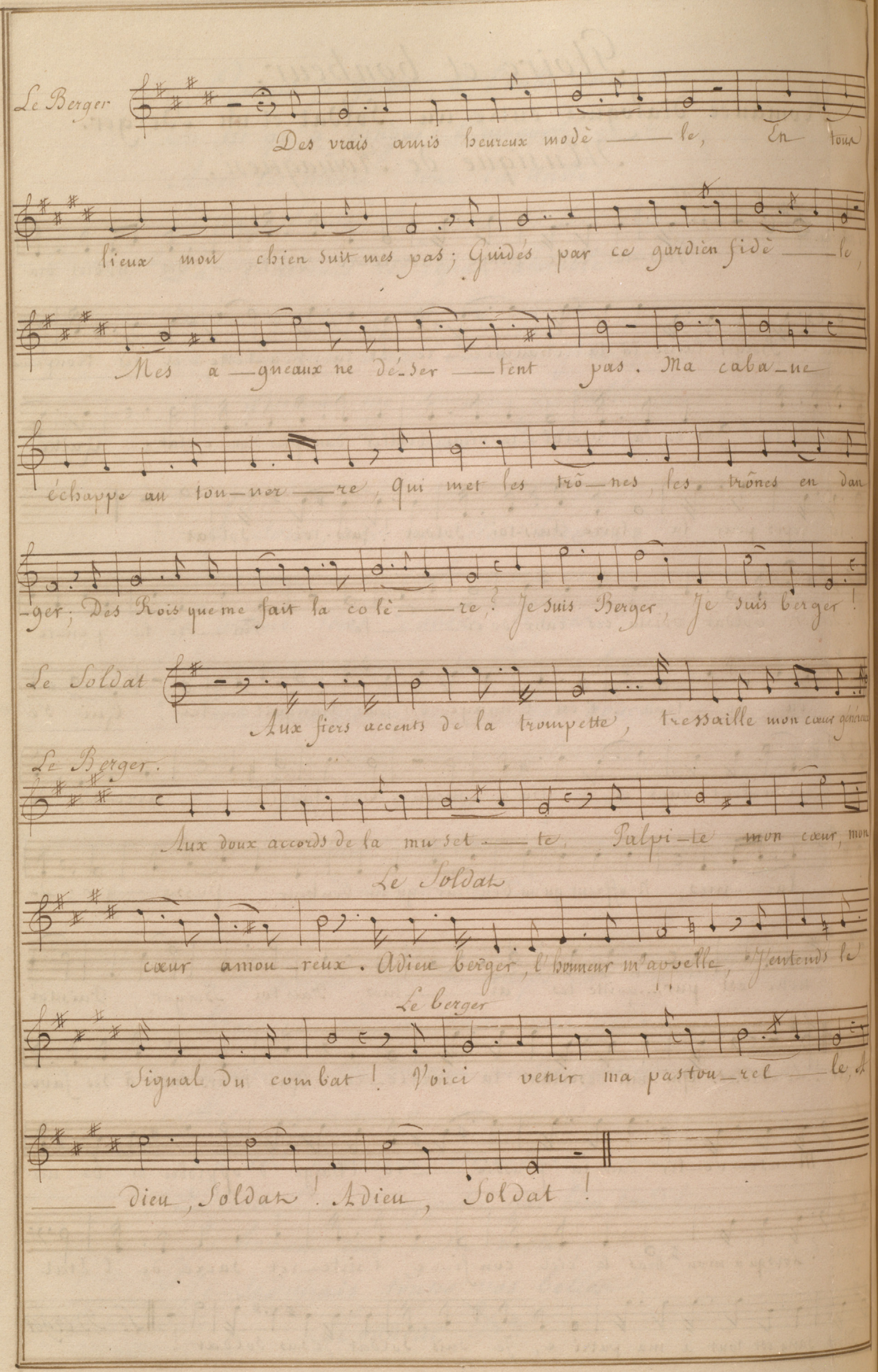
A grands pas le temps suit mes traces
Mais se plaçant entre nous deux,
Bacchus, les amours et les grâces
Me déroberont à ses yeux.
A vos demeures éternelles,
Dieux! ne m'appelez que bien tard!....
Je boirais tout votre nectar,
Je séduirais toutes vos belles.
Honneur &ca.

Gloire et bonheur.

Romance dialoguée entre un Soldat et un Berger.

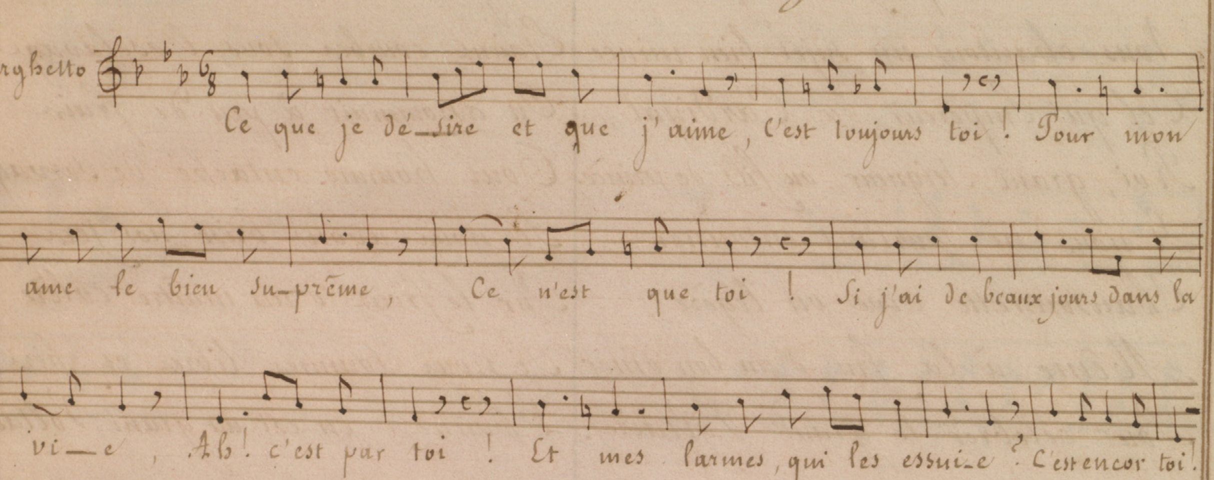
Musique de Romagnesi.




Le Berger
Des vrais amis heureux modè — le, En tous
lieux mon chien suit mes pas; Guidés par ce gardien fidè — le,
Mes a — gneaux ne dé-ser — tent pas. Ma caba-ne
échappe au ton-ner — re, qui met les trô-nes les trônes en dan
-ger; Des Rois que me fait la co-lè — re! Je suis Berger, Je suis berger!
Le Soldat
Aux fiers accents de la trompette, tressaille mon cœur généreux
Le Berger.
Aux doux accords de la mu-set — te, Palpi-te mon cœur, mon
Le Soldat
cœur amou-reux. Adieu berger, l'honneur m'appelle, J'entends le
Le berger
Signal du combat! Voici venir ma pastou-rel — le, A
— dieu, Soldat! Adieu, Soldat!

Toi.

Romance de Blangini.



Si je place ma confiance
 Ce n'est qu'en toi,
Si je prends le ton de constance
 Oui, c'est de toi.
Au doux plaisir que je me livre,
 C'est près de toi ;
Si je veux encor longtems vivre,
 Ah ! c'est pour toi.

Quel autre objet pourrait me plaire
 Autant que toi ?
L'air à ma vie est nécessaire
 Bien moins que toi.
Je sens trop que mon existence
 Est toute à toi,
Près de toi toute jouissance, Et rien sans toi.

Voltaire.

Air : du verre.

D'un ton parfois original
Nous chantons un sujet bien mince,
Tel qu'Empereur ou Cardinal,
Roi, grand Seigneur, ou fils de prince,
Et nous ne saurions entonner
Chansonnette vive ou légère,
Même à la fin d'un bon dîner
Pour célébrer le grand Voltaire.

Voltaire n'avait pas d'ayeux,
Il était fils de son génie,
Et je crois qu'il en plaisait mieux
A la divine Polymnie....
Mais on a vu des potentats
Au talent déclarer la guerre,
Et proscrire dans leurs Etats
Les chefs-d'œuvre du grand Voltaire

Il fût exilé par un roi
Qui régnait alors sur la France,
Ah! ce vendale, par ma foi,
Etait donc atteint de démence?
Car à Ferney l'on rencontrait
Toutes les grandeurs de la terre;
Oui c'était là qu'on accourait
Pour rendre hommage au grand Volt.

Naguère encor, bien des Français
Etaient courbés sous l'esclavage,
On assommait à peu de frais
Tout homme entaché de servage.
Si nous avons brisé nos fers
Sur le front d'un maître colère
Si nous sommes libres et fiers
L'honneur en est au grand Voltaire

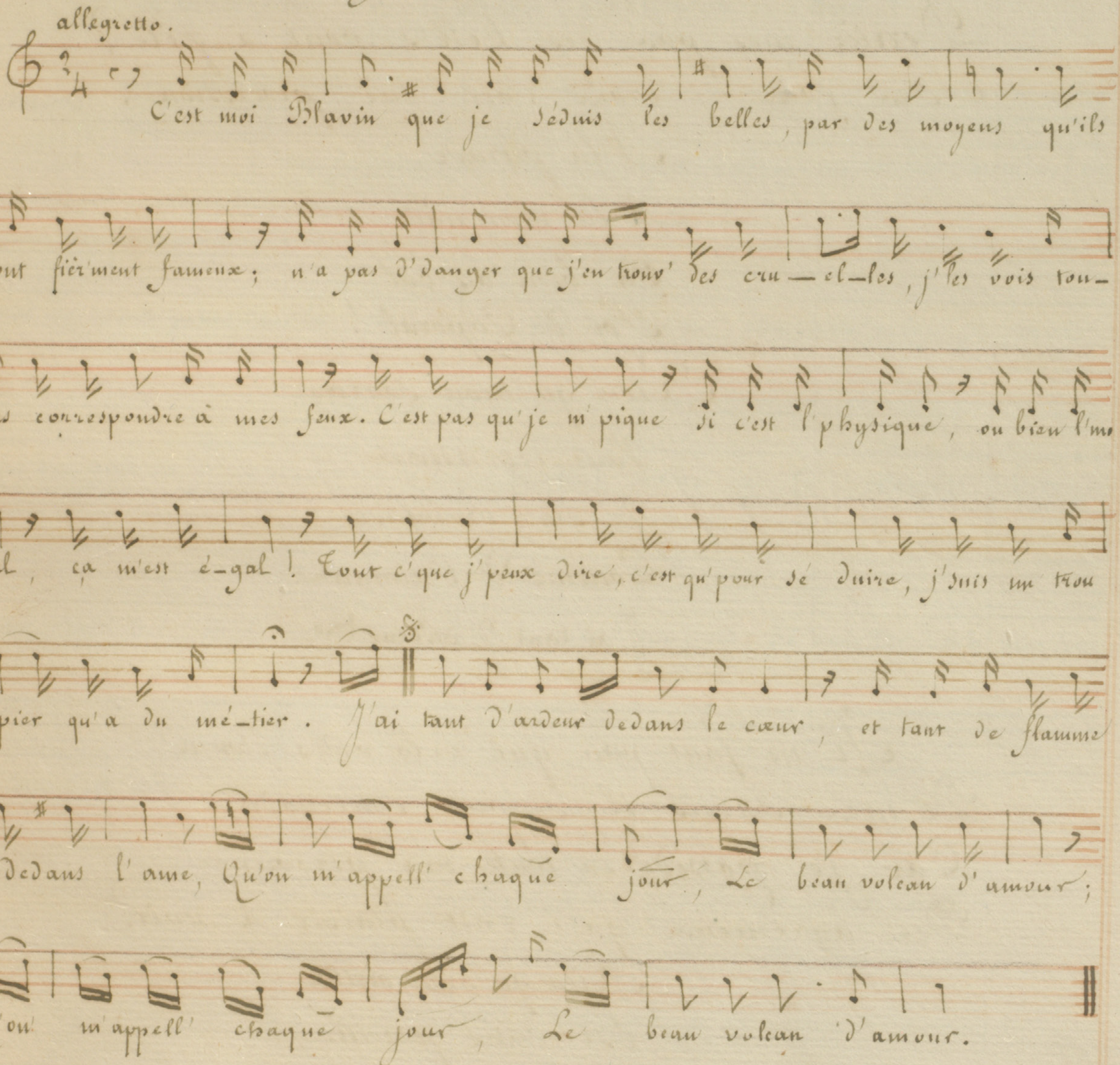
On a célébré dans Paris
L'apothéose du grand homme,
Malgré les Rois, malgré les cris
Partis du Vatican de Rome.
En vain ses obscurs détracteurs
Voudraient éteindre la lumière,
Au premier rang des grands auteurs
Brille toujours le grand Voltaire.

Tant que le monde roulera
Dans l'espace incommensurable
Du grand Voltaire on parlera
En tous lieux, comme à cette table.
Apôtre de l'humanité,
Par lui la raison nous éclaire;
Amis, portons une santé
A la gloire du grand Voltaire

Lejoncourt

Le volcan d'amour.

Paroles de Jaime, musique de Plantade.



D'mes passions, je me suis rendu maître,
Sur leurs attraits je me suis réservé ;
Il n'a qu'amour qu'a troillomphé d'mon être,
Mais l'scélérat m'a fièr'ment cultivé.
J'ai tant de crimes,
Tant de victimes,
Et tant d'forfaits
Qu'partout j'ai faits !
Que j'suis, tout d'même,
Honteux d'moi-même ;
Mais c'est ma foi
Plus fort que moi. J'ai tant d'ardeur

J'ai dérigé mon amour sur les belles
Qu'a des états solid's et nourrissans :
Les rotisseus's m'ont vu brûler pour elles,
Pour les bouchèr's je donnerais mon sang.
La l'monadière
Veut fair' la fière,
Mais j's'rais charmé
D'en être aimé !
Car si sa bière
Ne m'désaltère,
C'est terminé
J'suis consommé. J'ai tant d'ardeur

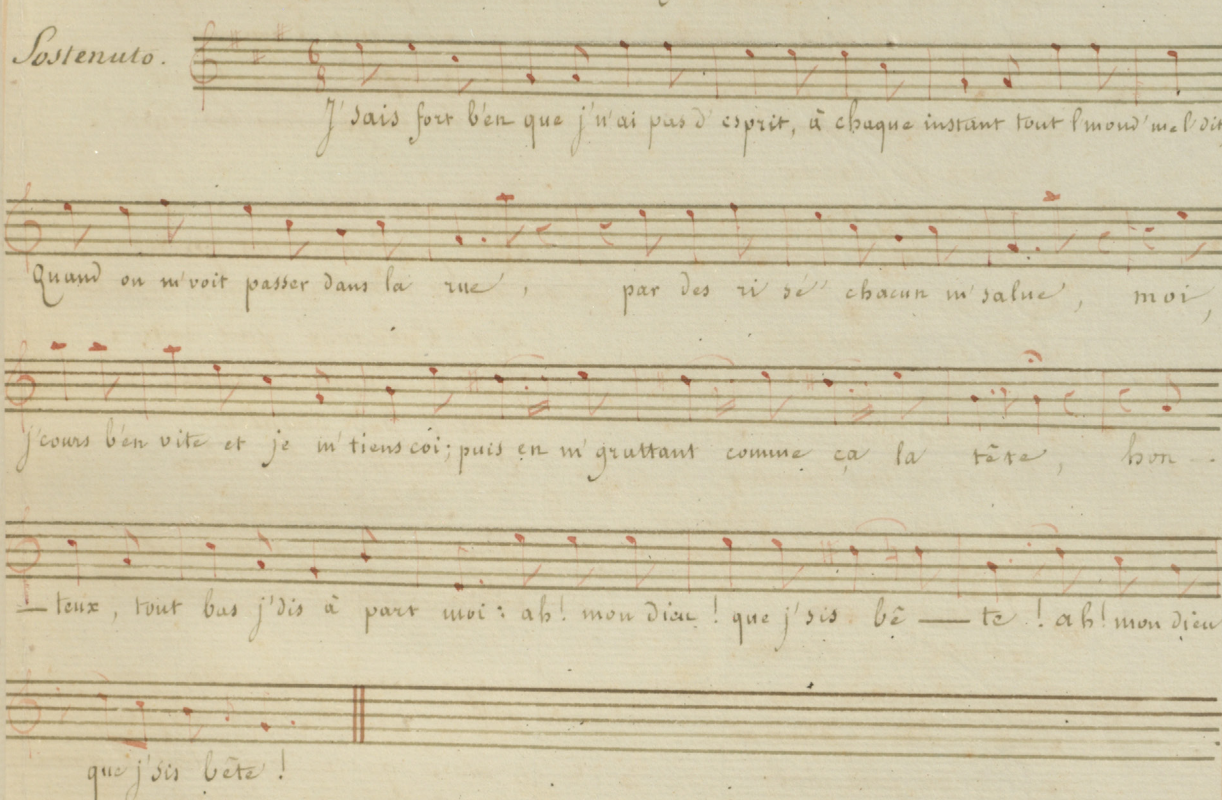
Voilà qu'un an que je suis dans la ville,
Et v'là tout l' sesque en révolution;
Derrièr' mes pas les bell's vont à file,
Des fois j' crois voir une procession.
A la parade,
A la prom'nade,
Ou bien au bal,
Foi d' Caporal!
Rien qu' mon sourire,
Vous les attire;
Je suis vraiment
Comme d' l'aimant.
J'ai tant d'ardeur &a.

Il ne faut pas que cela vous étonne,
De mes succès il se peut concevoir,
Car je possède en toute ma personne
Des agrémens qu'i fait plaisir à voir.
Rien qu' mon oreille
Est sans pareille,
Et j'ai tant d' feux
Dedans les yeux,
Qu' faut qu'on s' r'cule,
Car ça vous brûle
Quand, par hasard
J' lance un regard.
J'ai tant d'ardeur &a.

1833.

Ah ! qu'on est bête !

Paroles du Cousin Jacques. (1805)



Qu'eut' fois, pour apprendre à jaser,
Avec que l'monde j'vas d'viser ;
Et pis, quand j'veux y jouer mon rôle
J'n'ai pas putôt dit eun' parole,
Q'tout un chacun, b'en étonné,
M'lorgniant des pieds jusqu'à la tête,
S'écrie en me riant au né :
« Ah ! mon dieu ! qu'il est bête ! (bis)

Avec ces biaux messieurs d'la Cour
J'ons pourtant b'en trouvé mon tour :
Dans un p'tit coin d'la sall' publique,
J'entends qu'i' parliont politique ;
Moi, sans rien dire, un p'tit instant,
Voyant jaser tout' ces bonn' têtes,
J'écoute... et j'dis, en m'en allant :
« Ah ! mon dieu ! qu'i' sont bêtes ! (bis)

Chanté par Brunet, à la Cité ; à la 42e. représentation de Nicodême dans la lune, qui fût joué 406 fois à Paris !

Panégyrique du bon homme Saint-Carnaval.

Air: Mon père était pot.

D'un patron pour nous on fait choix
Le jour qu'on nous baptise;
Mais à notre âge on peut, je crois,
Le choisir à sa guise:
Que tout bon luron
Prenne le patron
Que ma voix préconise:
C'est Saint Carnaval!
Qu'un cri général
Ici le canonise.

Pour obtenir quelque faveur
Auprès de tous les autres,
Il faut sans cesse, avec ferveur,
Croquer des patenôtres:
J'avais, entre nous,
Trop mal aux genoux
Quand je chantais leur gloire:
Pour Saint-Carnaval,
Si je me fais mal
Ce n'est qu'à la machoire.

Dans les grandes afflictions,
Pour le rendre prospère,
Je lui fais des libations
De Champagne ou Madère:
Le plus noir chagrin
Disparait soudain;
Et, quand on l'intercède,
A Saint Carnaval
Il n'est point de mal,
Point d'ennui qui ne cède.

Quant aux miracles, chacun sait
Comment il fait les choses;
Jamais un autre saint n'a fait
Plus de métamorphoses:
Il donne aux vieillards
Des airs égrillards,
Il rend fou les plus sages;
Et Saint Carnaval
Confond d'un signal
Tous les rangs, tous les âges.

On baille, on dort aux tristes chants
Que psalmodie un prêtre;
L'on rit et l'on danse aux accents
Que Carnaval fait naître:
Quel hymne, jamais,
Valut vos couplets
Ou seulement les nôtres?
Bientôt sans rival
Oui, Saint-Carnaval
Fera damner les autres.

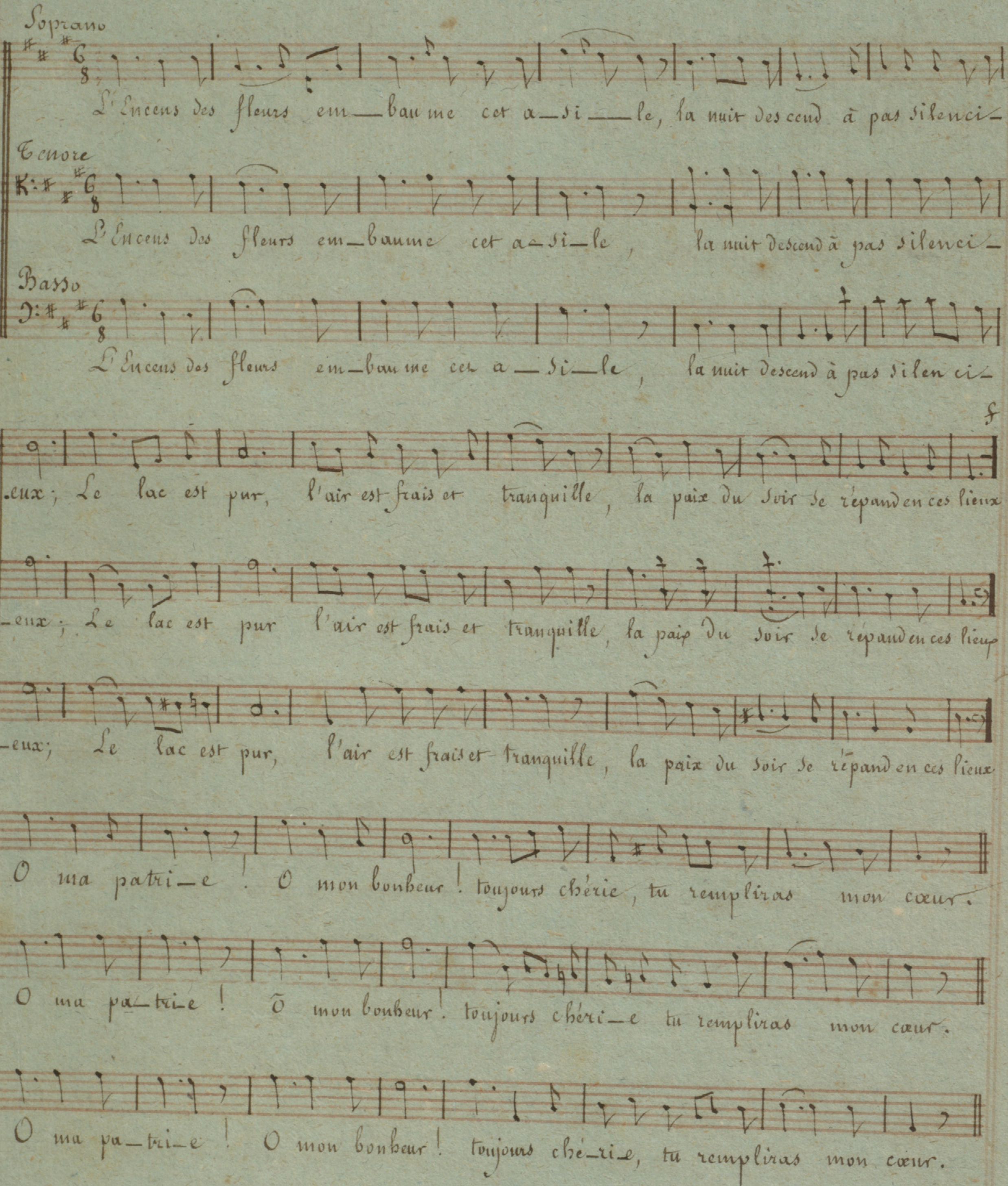
Lorsqu'arrive le triste jour
Où ce grand Saint expire,
C'est alors qu'on voit tout l'amour
Qu'à chacun il inspire;
Car le lendemain
On trouve en chemin
Des faces de Carême,
Et de Carnaval
Un deuil général
Marque l'heure suprême.

Plus d'un disciple, cependant,
Dans l'excès de son zèle,
Malgré le Carême-prenant
Lui demeure fidelle:
Pour nous, mes amis,
A sa loi soumis,
Puisqu'elle nous amuse,
Chomons Carnaval,
Jusqu'au jour fatal
Où viendra la Camuse.

de Longchamps.

La Suissesse au bord du lac.

Nocturne à trois voix.



Venez jouir, ô mes jeunes compagnes,
Du plus beau soir après le plus beau jour;
Faisons redire aux échos des montagnes
Ces mots si doux de tendresse et d'amour: Ô &c.

Phœbé perçant à travers le feuillage,
De mon ami m'annonce le retour;
Déjà j'entends au lointain du rivage
Sa douce voix répéter à son tour. Ô &c.

Momusienne.

Air : V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.

Aimables et gais Momusiens,
Vos goûts, vos penchans sont les miens.
Bannissons la mélancolie,
Et que la folie
Toujours nous rallie ;
Restons fermes sur son terrain :
Voilà mes vœux et mon refrain !

O vous, dont les attraits vainqueurs,
Sans effort captivent nos cœurs,
Partagez mon joyeux délire,
Nymphes, qu'à ma lyre
Votre doux sourire
Serve aujourd'hui de boute-en-train,
Voilà mes vœux et mon refrain.

N'en déplaise à son traducteur,
Platon ne fut qu'un radoteur.
Qu'on adopte ici la morale
Franche, littérale,
Douce et libérale
D'Epicure notre parrain :
Voilà mes vœux et mon refrain.

Bons français, réunissons-nous
Pour confondre un parti jaloux
De nos droits et de notre gloire ;
Sans cette victoire
Tout est illusoire.
Qu'il succombe et ronge son frein,
Voilà mes vœux et mon refrain !

De la chanson, aimable dieu
Pour toujours règne dans ce lieu,
Et si jamais la gent cagote
Contre toi complotte ;
A coups de marotte,
Pourchasse-la jusqu'au lutrin....
Voilà mes vœux et mon refrain.

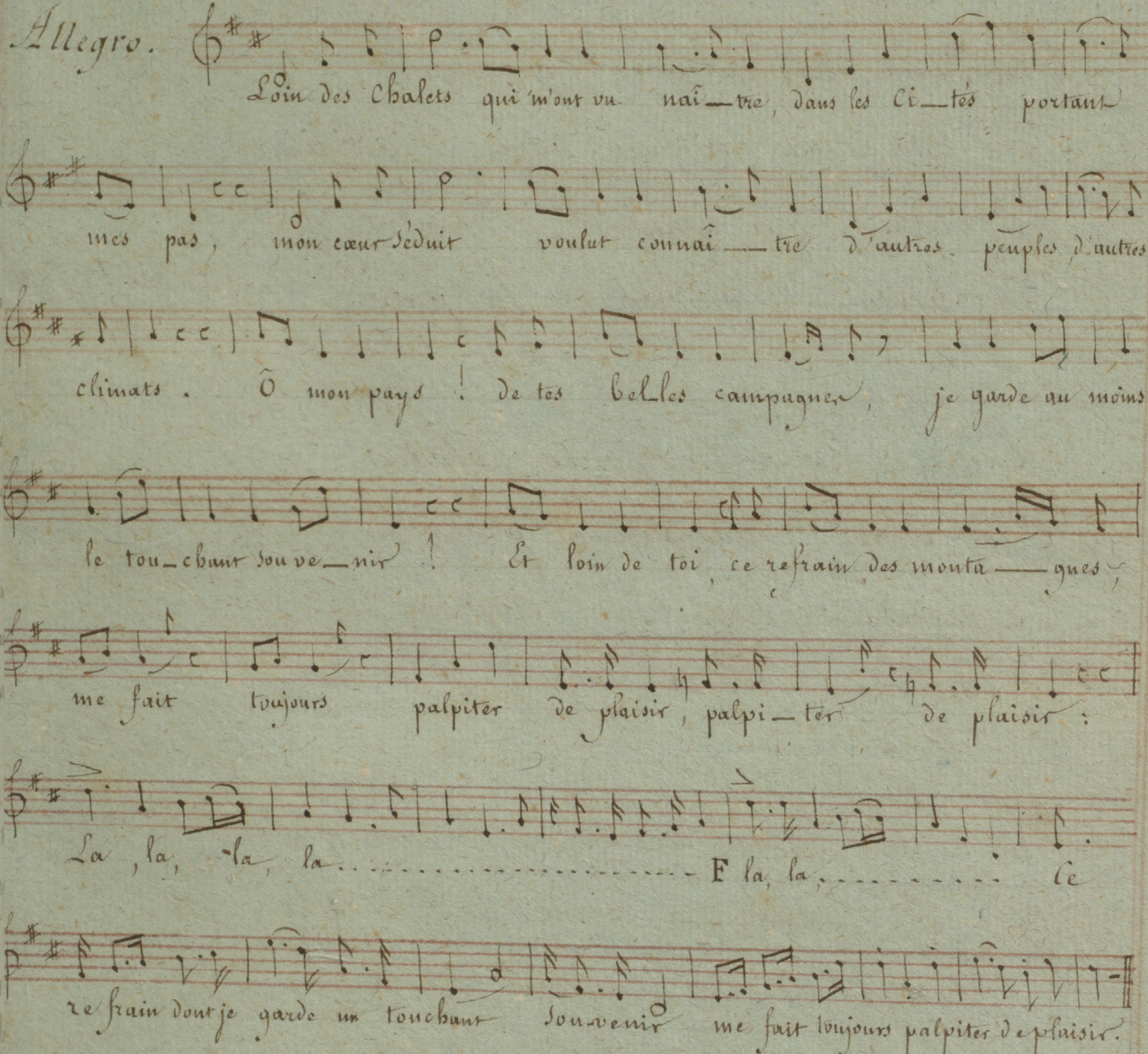
Avec plaisir je vois qu'ici
Chacun est sobre, Dieu merci !
Et cependant si, par surprise,
Ou bien par méprise,
L'un de nous se grise,
Avec lui mettons-nous en train :
Voilà mes vœux et mon refrain.

Honneur et gloire au gros Comus !
Que, grâce à lui, le bon Momus
D'esprit et de gaîté pétille ;
Que, sur sa famille,
Dans tous les tems brille
Un jour pur, tranquille et serein...
Voilà mes vœux et mon refrain.

Saint-Gilles.

Les souvenirs du pays.

Paroles de Bétourné. Mus. de Beauplan.



Quand reverrai-je la colline
Où l'on respire un air si frais ?
Et le Château qui la domine,
Et ses jardins et ses forêts ?
Ô mon pays &c.

Que je regrette au sein des villes
La douce paix de nos hameaux ;
Nos cieux d'azur, nos lacs tranquilles,
Nos jours de fête et nos travaux !
Ô mon pays &c.

La vertu, l'amour et la paix.

Grandeurs, trésors que l'on envie,
Pour moi vous n'avez point d'attraits;
Hélas! que faut-il à ma vie:
La vertu, l'amour et la paix.

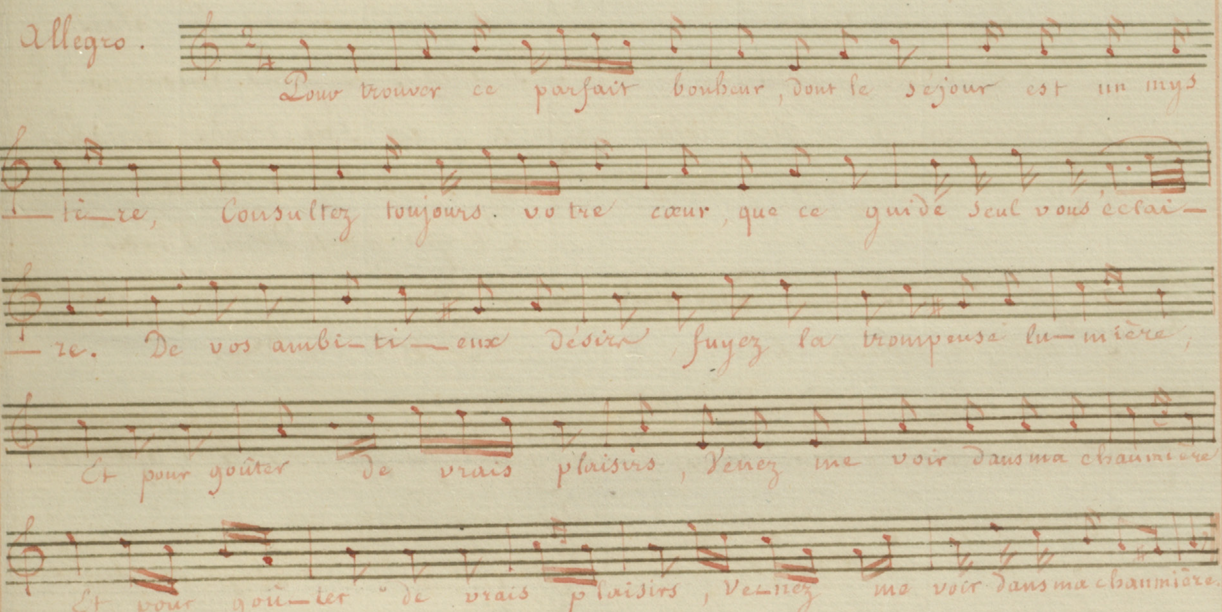
Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
Grandeurs, trésors que l'on envie.

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
Hélas! que faut-il à ma vie?

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
La vertu, l'amour et la paix.

Ma Chaumière.

Paroles de Ségur, Musique de Doche.



Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature :
Vous y verrez des fruits, des fleurs
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère ;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphir y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale,
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale.
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé
Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune par des remords
Souvent nous fait payer ses charmes,
Moi je vous offre des trésors
Qui ne coutent jamais de larmes.
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis :
Voilà les biens de ma chaumière.

Pour ma Lise, des feux constans
Depuis vingt ans brûlent mon ame,
Lise, pour moi depuis vingt ans
N'a jamais vu pâlir sa flamme.
O vous, dont le cœur veut former
Un doux nœud pour la vie entière
Amants, jurez de vous aimer
Comme on aime dans ma chaumière.

Le Vin.

Air: C'est l'amour, &a

C'est le vin, le vin, le vin
Que la vigne
D'abord désigne;
Hommage à ce jus divin
Qui nous met tous en train.

Qu'est-c' qu'a dit à Bacchus: „Dans l'Inde
„Plante cet arbuste chéri!„
Qu'est-c' qu'enivra le Dieu du Pinde,
Quand il voulut en boire aussi?
Qu'est-c' qui rougit la trogne
De tous nos biberons,
Et qui rend la Bourgogne
Chère à nos vignerons?
C'est le vin &a

Qu'est-c' qui ranime le courage
De tous nos preux dans les combats?
Qu'est-c' qui nous soutient en voyage,
Quand parfois nous sommes bien las?
Qui fait par ses amorces
Succomber la vertu,
Et qui donne des forces
Quand on est abattu?
C'est le vin &a.

Qu'est c' qui contribue au génie
Des Écrivains les plus fameux?
Qu'est c' qu'engloutit la jalousie
Des amans les plus amoureux?
Qu'est-c' qui sait rendre aimable
Auprès de la beauté,
Et qui nous donne à table
Les bons mots, la gaîté?
C'est le vin &a.

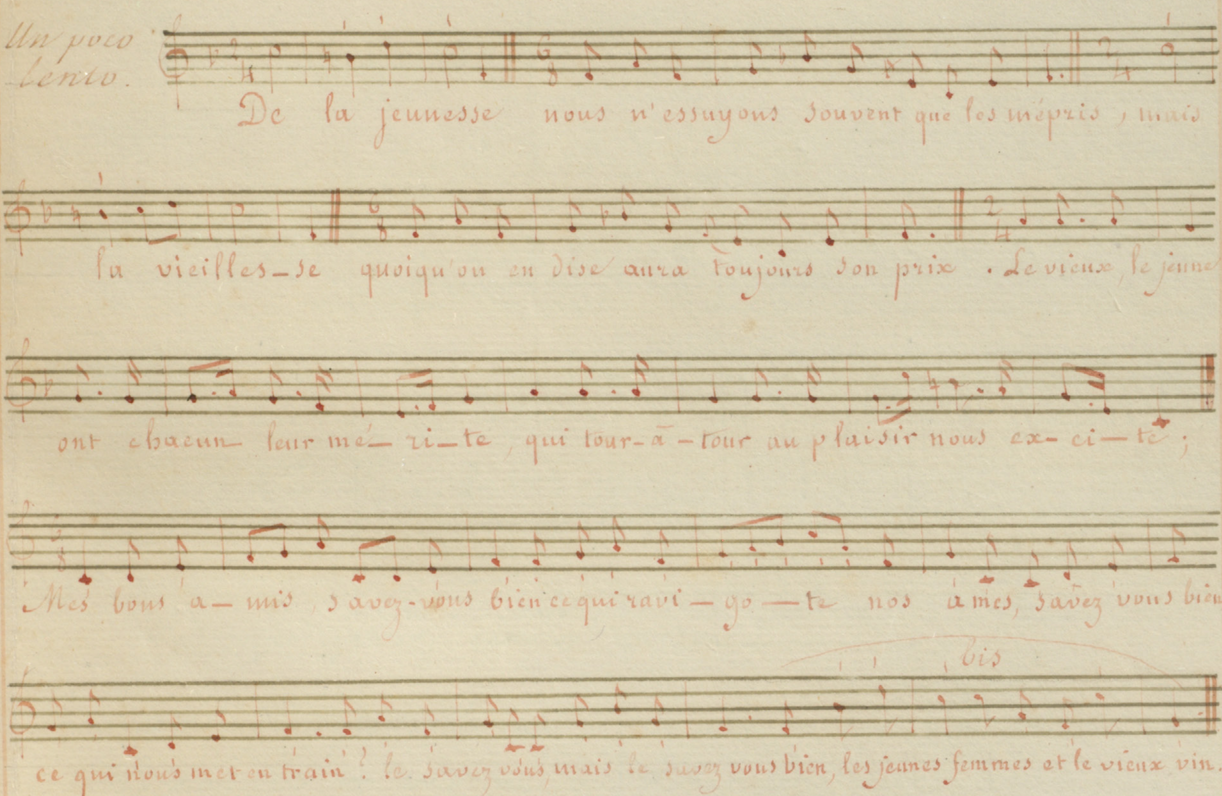
Qu'est c' qui fait voir à l'optimiste
Des roses dans un jour de deuil?
Qui fait voir mieux qu'un oculiste,
Double à tous ceux qui n'ont qu'un œil.
Qu'est-c' qui vous désaltère
Dans l'ouvrage assidu?
Qui fait rouler à terre
Quand on en a trop bu?
C'est le vin &a.

Qu'est-c' qui fait glisser la fillette,
Qui nous enflamme de tout temps?
Qu'est-c' qui sait nous mettre en goguette
Pour faire oublier nos tourmens?
Qu'est-c' qui charme nos lèvres
Par son cru doux et pur,
Qui fait sauter les chèvres
Quand il est un peu sur? C'est le vin

Gougé,
1826.

Les femmes et le vin.

Paroles et musique du Cousin Jacques.



Beauté s'efface,
Et son éclat n'a plus rien que le nom.
Bonté se lasse,
Car les ingrats dégoûtent d'être bon.
Le beau, pourtant, a bien son avantage;
Toujours du bon nous devons faire usage:
Mais trop souvent, savez-vous bien
Ce qui perd nos corps et nos âmes,
Savez-vous bien ce qui mène grand train?
Le savez-vous? mais le savez-vous bien?...
—Les belles femmes }
Et le bon vin. } bis

1805.

Romance chantée dans le Cercle.

Air : Un amant qui sommeille.

Bocage que l'aurore
Embellit de ses pleurs,
Gazon naissant que Flore
Pare de mille fleurs,
Oiseaux, tendre zéphirs
Qui charmez mes loisirs,
Voudrez-vous bien me dire
D'où naissent mes soupirs?

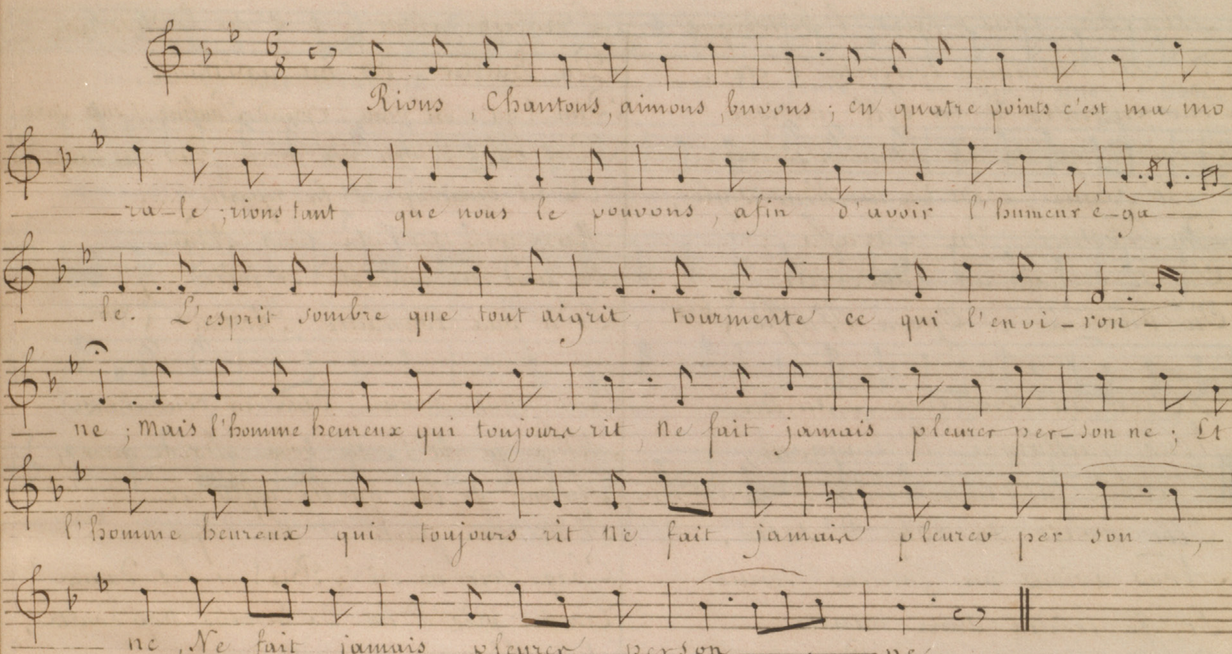
Toi qui d'une onde pure
Baigne ces bords charmans,
Ruisseau, ton doux murmure
Ne calme plus mes sens.
Hélas! j'aime sans doute
Oui, j'aime, je le sens;
C'est l'amour qui me coûte
Les pleurs que je répands.

Asile solitaire
Je viendrai chaque jour
Te chanter ma bergère,
Mes désirs, mon amour.
Mais si d'une voix tendre
Je ne te dis son nom,
C'est de peur de l'apprendre
Aux bergers du vallon.

1811.

Rions, chantons.

Paroles de Ségur, Musique de Doche.



Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire,
Mettons la morale en chansons
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile.:
Orphée a montré qu'un sermon
Ne vaut pas un bon Vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain
Il sauva Noé du naufrage
Et dit, en lui donnant le vin:
« Voilà ce que doit boire un sage! »

Buvons en donc jusqu'au tombeau
Car d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchans sont buveurs d'eau
C'est bien prouvé par le déluge!

Un cœur froid, qui jamais n'aima,
Du ciel deshonore l'ouvrage,
Car pour aimer Dieu nous forma
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien,
Suivons, amis, ces lois divines;
Aimons toujours notre prochain
En commençant par nos voisines.

Les concerts d'été.

Air : Dis moi donc mon p'tit Hipolite

Narration familière par Mademoiselle Paméla, Modiste, à la petite Nini, orpheline émancipée et sa compagne de lit, en attendant mieux.

Ma chère j'vas t' fair' l' historique
De ces charmans concerts d'été :
Pour entendre d' la bell' musique
C'est là qu'va la bonn' société.
C'est soigné, c'est du meilleur style,
Du Rossini, du Caraffa ;
On se croirait au Vaudeville
Ou bien à l' Opéra Buffa. } bis.

Hier au soir avec Pauline
Nous quittâmes l' magasin,
J'avais mis mon châle d' mouss'line,
Elle avait sa robe d' satin.
Nous avions un' fameus' tenue
Et, je le dis sans vanité,
On nous aurait pris dans la rue
Pour des d'moisell's d' qualité } bis.

En entrant aux champs-Elysées
Deux jeunes gens, d'un ton soumis,
Nous font l'offre de nos entrées,
J'accepte... ils étaient si bien mis !
L' cavalier passe avec sa dame
Sans qu'ell' lui coût' rien après tout,
Car là, comme ailleurs, pour la femme,
L' homm' peut servir de passe-partout.

Tu n' peux pas t' faire un' juste idée
Du bon ton de c't' établiss'ment !
Pauline était émerveillée,
Moi, j'étais dans l' enchantement.
Nos jeun's gens d'mand't d' la bierre,
Nous n' voulions pas les mettre en frais ;
Mais comment résister, ma chère
A des êtres aussi parfaits ? } bis

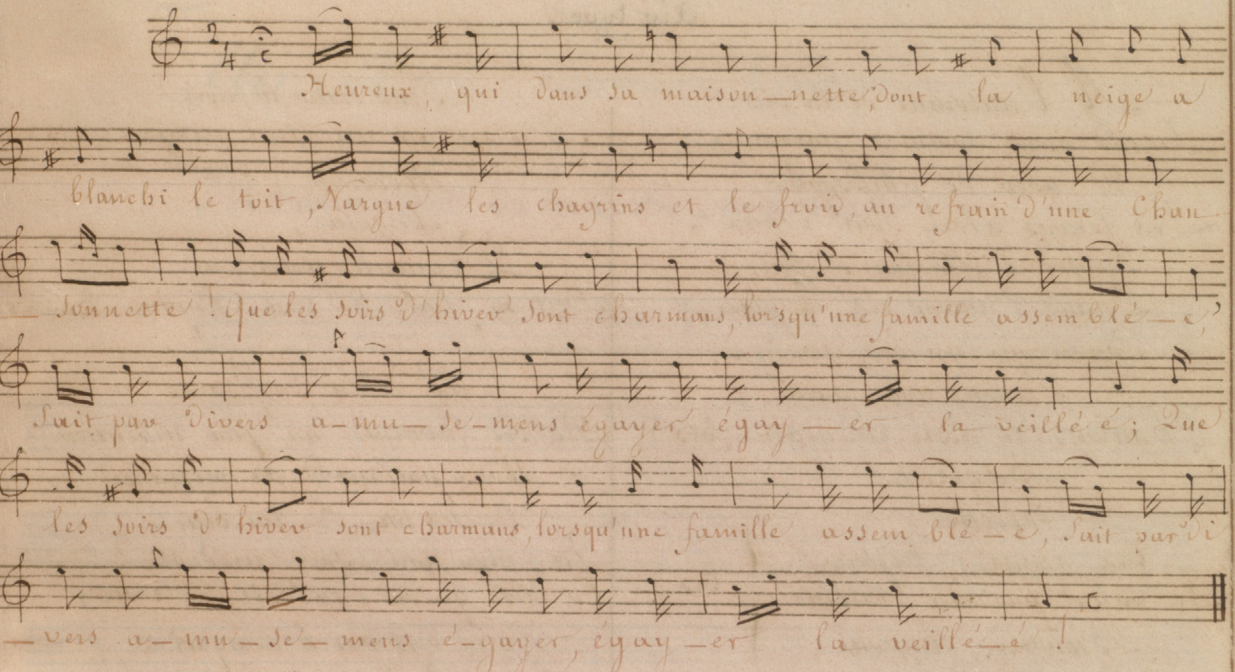
L'orchestre allait : « C'est l'Ouverture
« Du Barbier » dit un assistant.
« Dieu ! qu' c'est beau ! r'prend Pauline, j'suis sûre
« Que c'lui d' mon pèr' n'en f'sait pas tant ! »
On rit beaucoup d' la repartie.....
Mais après tout, ma bonn' Nini,
On peut être aimable et jolie
Et n' pas connaître Rossini } bis.

Un jeune homm', dans la contredanse
Mieux qu' tout l' reste vous charme encor ;
Autour de lui quelle affluence !
Il tire bon parti d' son corps.
Chaqu' soir on cri' : Bis ! et les dames
Trouv't près d' lui les instans trop courts,
Son talent est si grand qu' les femmes
Voudraient qu'il r'commençât toujours } bis

On voit à ces concerts pleins d' charmes
L'élite d' la société ;
Charle' a r'connu son maître d' armes,
Pauline un Commis d' nouveauté.
Moi, j'ai vu près d'un militaire,
La Première du magasin,
Puis au bras d'un Clerc de Notaire
Un' danseus' d' la port' Saint Martin } bis

Quant à nos amans : quelle chance !
Notre bonheur est sans pareil,
Ils sont tous deux à l'assurance
De la Compagni' du Soleil !
Tu vois qu' leur position brillante
Nous assure un bel avenir ;
Et qu' dans ces concerts, ma charmante,
On trouve bonheur et plaisir. A. Gourdin.

Ovinska.



Assis près de leurs bien aimées
Voyez les paisibles Lapons,
Lorsque la neige à gros flocons
Blanchit leurs huttes enfumées;
Autour du feu, dans ce réduit,
La famille entière assemblée
Semble trouver six mois de nuit
Trop courts pour la veillée.

J'aime surtout une soirée
Où l'on parle de revenants,
Alors qu'on entend tous les vents
Siffler autour de la contrée.
A ces récits intéressans
Toute la troupe émerveillée,
Tremble, écoute, et voudrait longtems
Prolonger la veillée.

Camarades, buvons!

Air type.

A l'automne de la vie
Quand nous sommes parvenus,
D'user de philosophie
Les temps alors sont venus.
Quand l'illusion s'efface,
Quand l'amour cède la place,
Conservons un air serein.
Prenons notre parti,
Chantons le verre en main: (bis)
Bergerette
Jolette
Tes regards fripons
Ne valent pas ma clairette, } bis.
Buvons, buvons,
Camarades buvons.

Pour faire une chansonnette
Mon galoubet me suffit;
Prends la lyre ou la trompette
Toi qu'un fol amour conduit.
Prends l'essor quitte la terre,
Vole au séjour du tonnerre,
Va te perdre dans les cieux!
Je reste au Cabaret
Et je m'y trouve mieux (bis)
Grand Homère,
Grand Voltaire
Vos fameux renoms,
S'éclipsent devant mon verre. Buvons.

Si vous avez le teint fade
Ne vous en affligez pas,
De jus ni de limonade
Ah! ne vous abreuvez pas.
Malgré les soins d'Esculape
La mort vient, elle vous happe
Vils suppôts de Galien!
Pour éviter la mort
Il n'est qu'un seul moyen: (bis)
Médecine
Anodine,
Prompte guérison,
Sont au fond de ma chopine. Buvons.

Je ris de la suffisance
De cet homme au fier maintien,
Nous parlant de sa naissance,
De ses titres, de son bien.
Va, mon ami sois modeste,
Tu crois qu'on t'en doit de reste,
Je ne vois pas le pourquoi:
Je reste au cabaret
Et j'y bois mieux que toi (bis)
La richesse,
La noblesse
Éphémères dons!
Ne valent pas l'allégresse. Buvons.

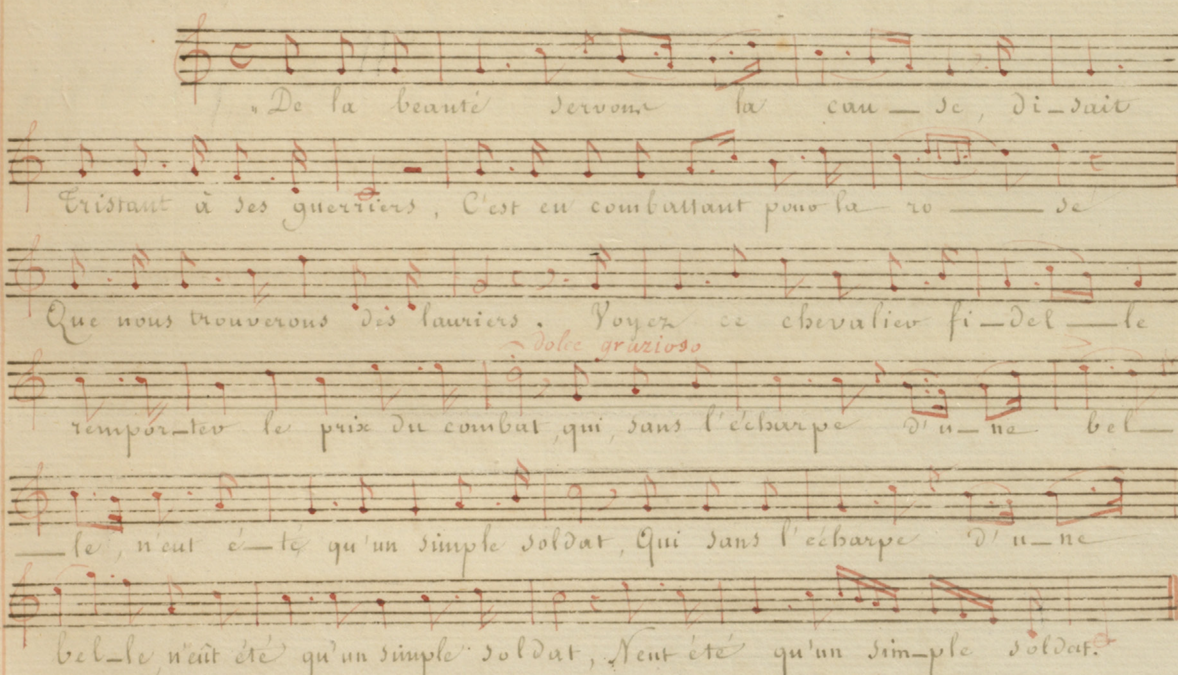
Quand on a vu de la guerre
Tous les excès meurtriers,
On sait le cas qu'on doit faire
De ces cueilleurs de lauriers.
C'est le hasard qui dispense
Les honneurs, la récompense,
Les revers ou les succès.
Ainsi nous chanterons
En invoquant la paix:
La victoire
Et la gloire,
Et tous les cordons,
Ne valent pas rire et boire,
Buvons, buvons,
Camarades buvons!

1818.

L'empire des belles.

Air : Eh quoi ! charmante Célamire.

Mouvement de marche, maestoso.



Voyez le gracieux Ovide
Lorsqu'exilé par des pervers,
Bravant du temps la faulx rapide
S'immortaliser par ses vers :
Il est sur la double colline,
Mais cet auteur, j'en suis certain,
Sans le souvenir de Corine
N'eût été qu'un simple écrivain.

Pygmalion, qui vous étonne
N'eût pas toujours un nom fameux :
Tant que son cœur n'est à personne,
Il ne tient qu'un ciseau honteux ;
Mais lorsque son âme exaltée
Des arts veut avoir le laurier,
Il découvre sa Galatée,
Et n'est plus un simple ouvrier.

M. S. Clair. 1811.

Le paradis de Mahomet

Air : Il faut aimer, c'est la loi de Cythère

O Mahomet ! ton paradis des femmes
Est le séjour de la félicité !
C'est le vrai bien qui convient à nos âmes :
Sans les amours, qu'est l'immortalité ?
O Mahomet ! ton paradis des femmes
Est le séjour de la félicité !

Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
Vous le cédez à l'éclat de ces lieux :
Voilà les fleurs, les roses les plus belles !
Faut-il, hélas ! n'en jouir que des yeux ?
O Mahomet ! &a.

En contemplant le cercle de ces dames,
Au rang des Dieux, je me crois transporté :
L'émotion qui passe dans nos âmes
Est le garant de leur divinité.
O Mahomet ! &a.

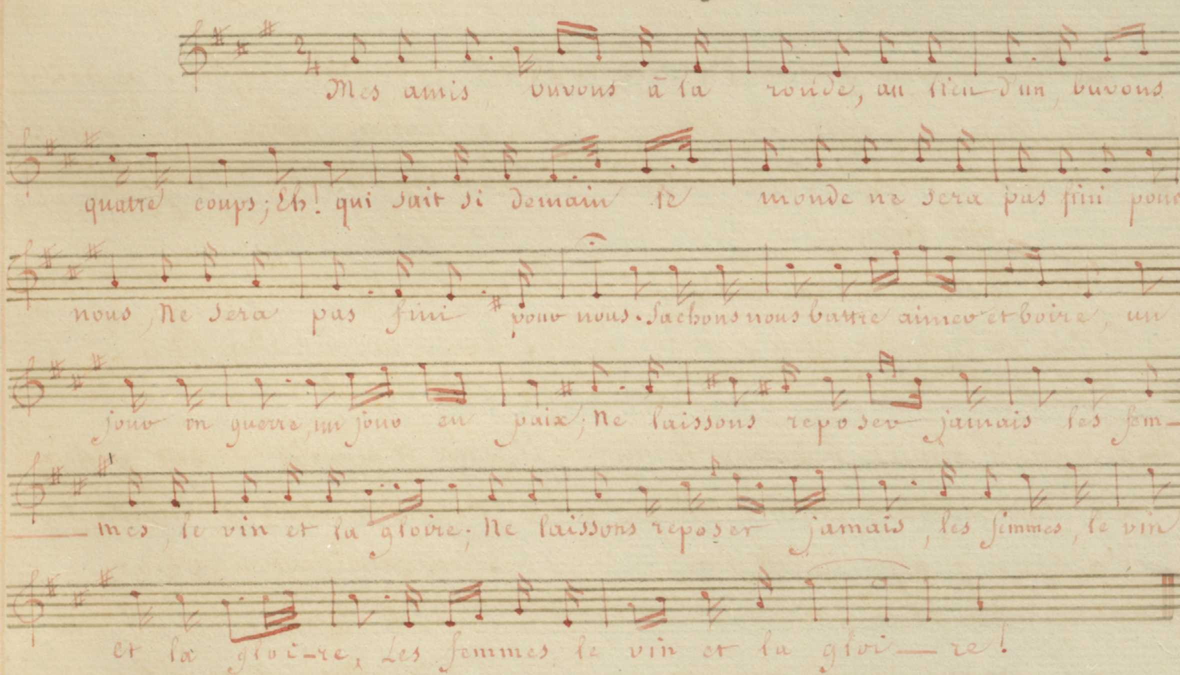
Aimons, buvons : que notre sang bouillonne,
Tout agité par ce double transport ;
Que chacun tombe aux pieds de sa patronne :
Mais que l'amour l'en relève d'abord.
O Mahomet ! ton paradis des femmes,
Est le séjour de la félicité !

Rochon de Chabannes.

Ronde

chantée au théâtre des Jeux Gymniques, dans L'enfant et le grenadier

musique d'alex. piccini.



Quand on boit trop, notre œil se trouble,
Le jour d'un combat, c'est au mieux;
Eh! morbleu, si l'on y voit double
Au lieu d'un, on en tuera deux.
Sachons nous battre &c.a

Bon buveur, guerrier redoutable,
Chaque français est un héros;
Près d'une belle, au camp, à table
Nous ne craignons point de rivaux.
Sachons nous battre &c.a

1811.

La mort de Grégoire.

Air: Où allez-vous, Mr. l'abbé?

Grégoire est mort de vétusté,
Amis, buvons à sa santé;
Publions un programme
Eh bien!
Pour son épithalame,
Vous m'entendez bien.

Que chacun y mette du sien,
Ça va faire un effet de chien.
Pour moi, chers camarades
Eh bien!
J'y mettrai deux rasades,
Vous m'entendez bien.

Quoiqu'il aimât beaucoup le vin,
Il était savant comme vingt,
Lisant quoiqu'il fût ivre
Eh bien!
Il buvait comme un livre
Vous m'entendez bien.

Un jour qu'il chantait au lutrin,
Il se mit à crier soudain:
„ La Reine Bérénice,
„ Eh bien!
„ Elle est là haut qui .... glisse
Vous m'entendez bien.

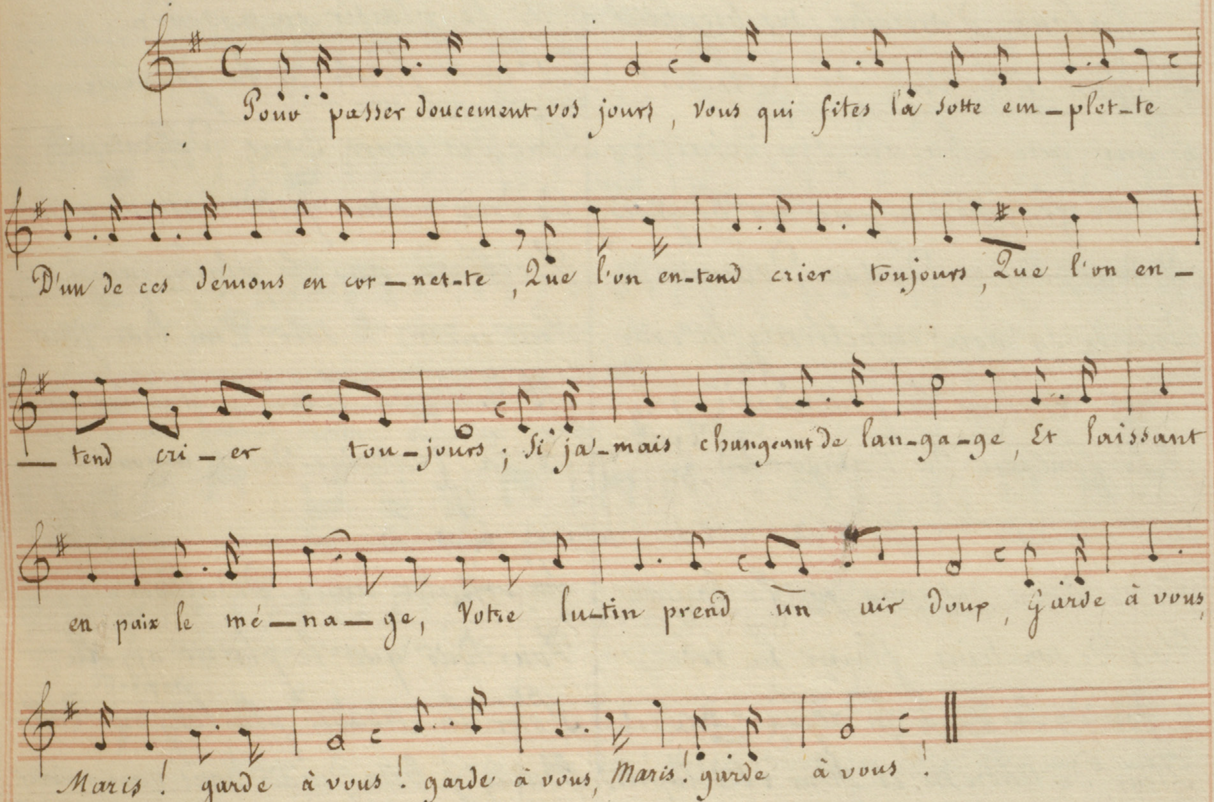
Lorsque sa femme tempêtait
Le bon Grégoire la battait,
Et lui disait en outre,
„ Eh bien? –
„ Allez ... chercher la rime
„ Vous m'entendez bien.

Mais Grégoire enfin s'appaisait,
Et sa femme alors lui disait:
„ Pour appaiser ma peine,
„ Eh bien!
„ Turlututu, rengaine
„ Vous m'entendez bien."

Quand il mourut, c'était pitié,
Sa bouteille était à moitié;
Dans ma douleur subite,
Eh bien!
Je l'achevai bien vite
Vous m'entendez bien.

Mais Grégoire par son trépas
Ne dérange rien ici bas,
La terre est toujours ronde,
Eh bien!
Buvons donc à la ronde
Vous m'entendez bien.

Garde à vous!



Et vous qui cherchez des succès
Sur les pas joyeux de Thalie;
Si la vérité, la folie,
Ont souvent tracé vos portraits;
Du laurier que la gloire apprête
Couronnant parfois votre tête,
Si vous avez fait des jaloux....
Garde à vous, auteurs, garde à vous!

Vous qui ne trouvez plus d'attraits
Aux jours qui savaient tant vous plaire,
Et qui déjà, pour votre mère,
Avez eu le premier secret;
Si votre œil voit naître l'aurore,
Et si votre front se colore,
Au seul nom d'amant ou d'époux,
Garde à vous, tendrons, garde à vous!

Et vous qui, gardant la maison,
Au lit faites triste figure,
Et qui peut-être à la nature
Auriez dû votre guérison,
Si quelqu'élégant Esculape
A votre chambre un matin frappe,
Et s'empare de votre pouls.....
Garde à vous, mortels, garde à vous!

Vous enfin que, le verre en main,
Momus réunit dans son temple,
Qui, prêchant un joyeux exemple,
Chantez et l'amour et le vin;
Si de Vénus, soldats fidelles,
Vous voulez donner à vos belles
Un bonsoir amoureux et doux....
Garde à vous! buveurs! garde à vous!

M. Gentil (1813)

La Fontaine de l'amour.

Air

Jaloux d'accroître ses bienfaits
L'enfant ailé, dieu de Cythère,
Pour que chacun s'y désaltère
D'une fontaine a paré ses bosquets.
O vous, sujets de son domaine,
Qui de sa mère embellissez la cour,
Venez, venez à la fontaine
A la fontaine de l'amour! } bis.

C'est dans ses eaux que la beauté
Voit de son teint fleurir la rose;
C'est de ses eaux qu'amour arrose
Fleur de tendresse et fleur de volupté.
Le cœur ressent-il quelque peine?
On l'oublie en ce beau séjour,
Quand on vient boire à la fontaine
A la fontaine de l'amour.

Sortant des paisibles hameaux
Le berger, la jeune bergère,
Courent gaîment sur la fougère
Pour y jouir à l'ombre des ormeaux.
Y sont-ils arrivés à peine,
Qu'ils boivent dans ce beau séjour,
De l'eau qui coule à la fontaine
A la fontaine de l'amour.

Si le plaisir en a rendu
L'accès facile à la jeunesse,
Pour des cœurs sans délicatesse
Ce doux nectar perd toute sa vertu.
Vieillard que le plaisir amène
Peut encor, le soir d'un beau jour,
Mouiller sa lèvre à la fontaine
A la fontaine de l'amour

En venant vous désaltérer
Vous tous que le plaisir appelle,
Pour la trouver plus longtems belle
Buvez-y bien, mais sans vous enivrer
Le sage a pour règle certaine
Qu'il faut, pour jouir plus d'un jour,
Se ménager à la fontaine
A la fontaine de l'amour.

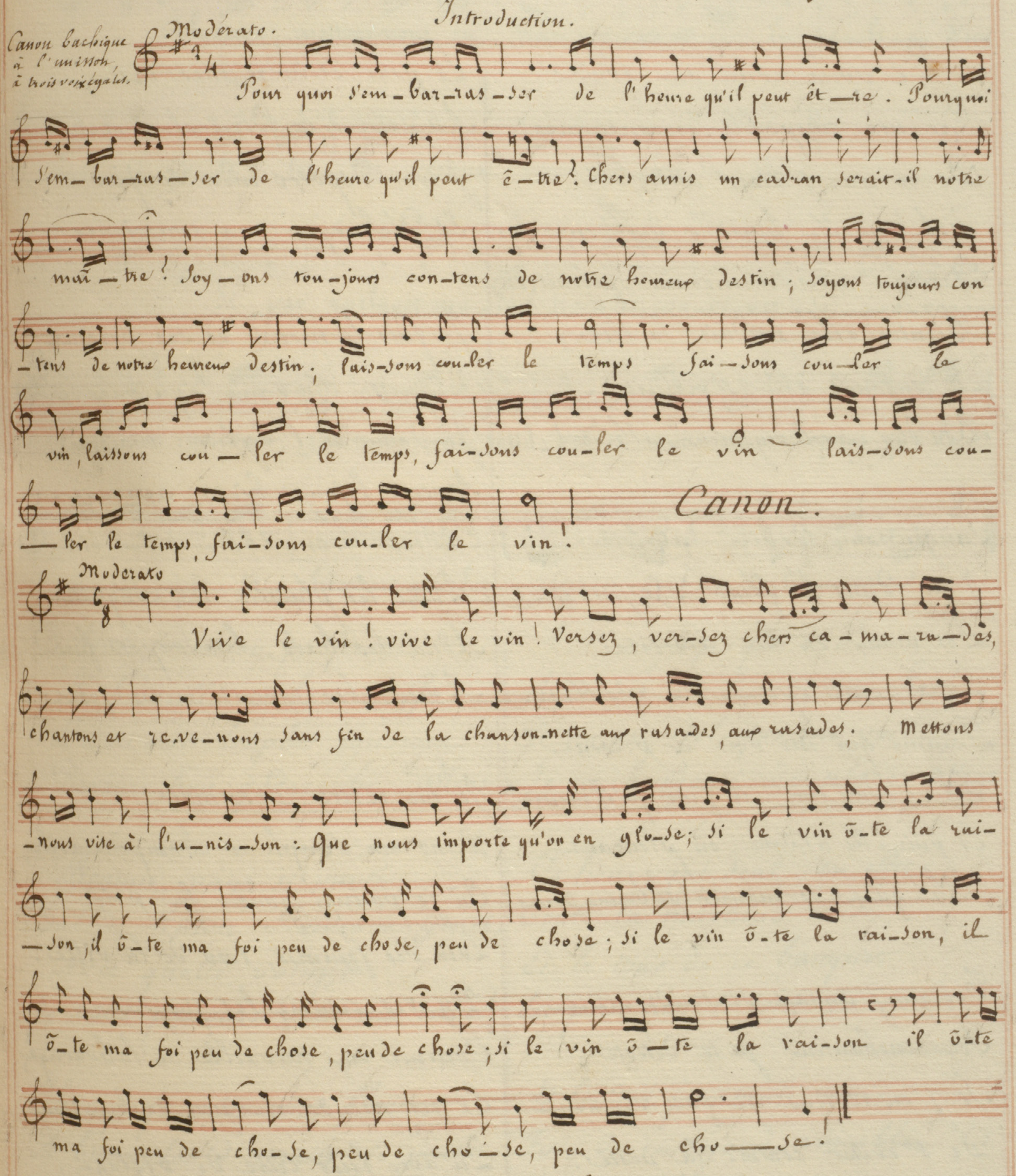
Quatrain.

Oui, mon cœur à l'amour quelquefois s'abandonne,
J'ai bien peu de tempérament,
Mais ma maîtresse me pardonne
Et je l'aime plus tendrement.

Voltaire.

Restons encore.

Paroles de Cousin d'Avalon, Musique de Gaubert.



Les médecins sont des rêveurs
Injurieux à la nature
Qui disent que les bons buveurs
S'en vont droit à la sépulture.

Si la Parque, de son ciseau
Veut trancher le fil de ma vie,
Qu'elle attende que mon tonneau
En soit tout à fait à la lie.

1812.

La résignation d'un bon vivant.

Air : Avec moi chacun l'avoûra.

Me voilà réduit aux abois
Par ma coupable incontinence ;
De ce que j'étais autrefois,
Ciel ! quelle horrible différence (bis)
Dès qu'une femme me plaisait (bis)
Bientôt elle perdait la tête ;
Et toujours elle s'écriait :
Bon dieu ! quel vigoureux athlète ! (bis)

Languissant, débile, attristé,
J'ai, dans la fleur de la jeunesse,
Les maux et la caducité
Qu'à peine éprouve la vieillesse.
Femme qui me voit à présent
Dit : « Quel état ! il faut qu'il meure !
Et puis elle ajoute, en pleurant :
« Ah ! que c'est mourir de bonne heure !

Toi que j'aimais si tendrement
Sexe enchanteur, je te déteste ;
Si j'en reviens, je fais serment
De t'éviter comme la peste.

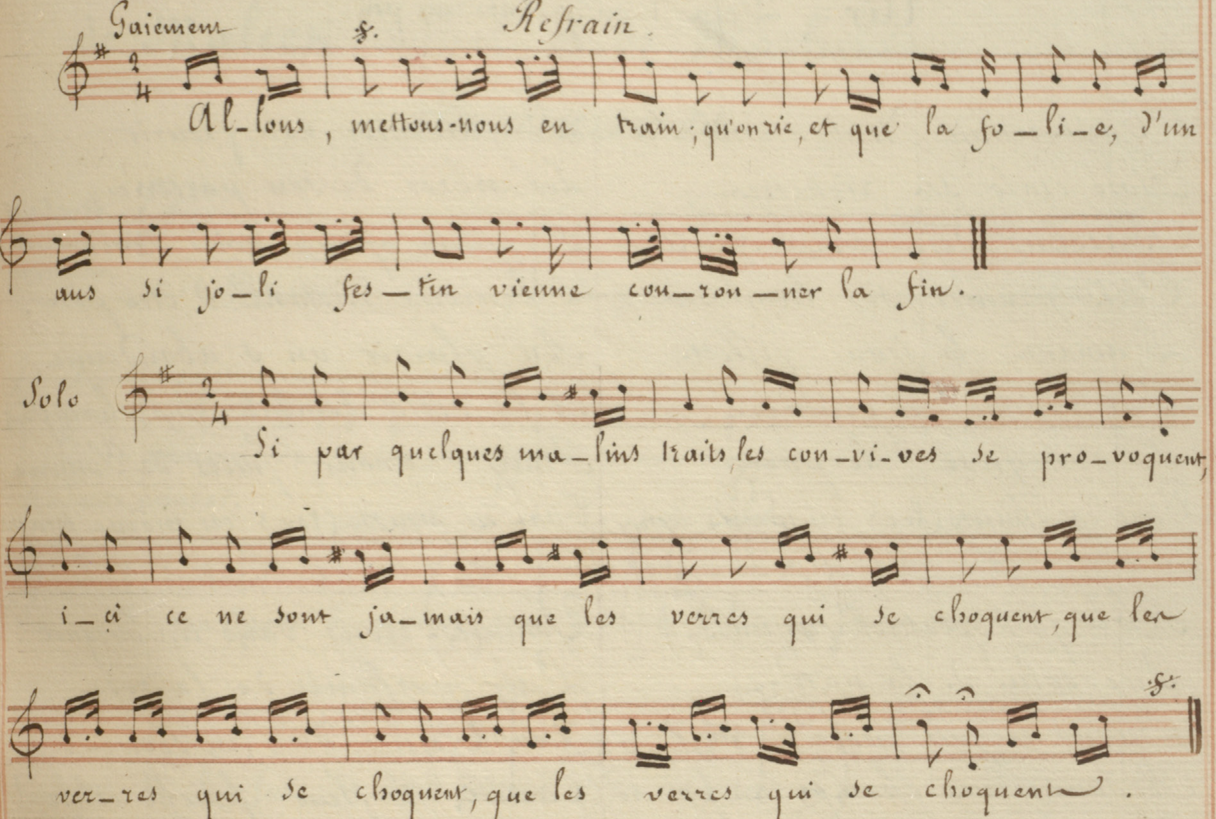
Et pour éteindre mes désirs,
Au sein d'un dieu plein de clémence,
J'irai déposer mes soupirs
Et décharger ma conscience.

Je fuis le monde et ses poisons,
Je quitte chevaux, équipage ;
Je donne à l'Eglise : maisons,
Argent, bijoux, biens, apanage.
Adieu bonne chère et bon vin,
Adieu les plaisirs, les conquêtes,
Adieu les bals, les soupers fins,
Adieu les concerts et les fêtes !

Je me retire désormais
Dans un simple et champêtre asile,
Où je pourrai goûter la paix
Loin des femmes, loin de la ville.
J'y vis comme les paysans,
Comme eux travaille au labourage,
Et ne prends un peu de bon tems
Qu'avec leur Curé de village.

Anonyme.

Ronde de Table.



Amis, c'est en préférant
La bouteille à la caraffe,
Qu'on voit le plus ignorant
Devenir bon géographe. Allons

Beaune, pays si vanté,
Chablis, Mâcon, Bordeaux, Grave,
Avec quelle volupté
Je vous parcours dans ma cave!

Champagne, ton nom flatteur
A bien plus d'attraits, je pense,
Sur la carte du traiteur
Que sur la carte de France.
Allons &ca.

Ah! voyage qui voudra;
A moins que l'on ne me chasse,
D'un an, tel que me voilà,
Je ne bougerai de place. Allons

Ce lieu vaut seul, en effet
Toute la machine ronde,
Et le tour de ce banquet
Est pour moi le tour du monde.

Il faudra pourtant, amis,
Fuir de ce séjour aimable,
Et, quittant ce paradis,
Nous nous donnerons au diable.
Allons &ca

Désaugiers, 1812.

Les effets du Printemps.

Air : Déjà l'on grelotte un peu.

Tout renait, tout s'embellit,
Flore étale ses richesses ;
Bacchus déjà nous sourit,
Cérès promet ses largesses.
L'amant, la jeune fillette
Que ranime le printems,
Le rossignol, le poëte,
Tout ça chante (ter) en même tems.

Ah ! quel spectacle animé
Que celui de la nature,
Quand le joli mois de mai
Redonne aux champs leur parure !
D'après un antique usage
Les jardiniers, les amans,
Le fou, le vieillard, le sage,
Tout ça plante (ter) en même tems

L'amour dans le moi de Mai
Ne semble-t-il pas renaître !
On se sent plus enflammé
Dans un asile champêtre.
On repeuple les familles :
Les laboureurs, les mamans,
Les garçons, les jeunes filles
Tout ça sème (ter) en même tems.

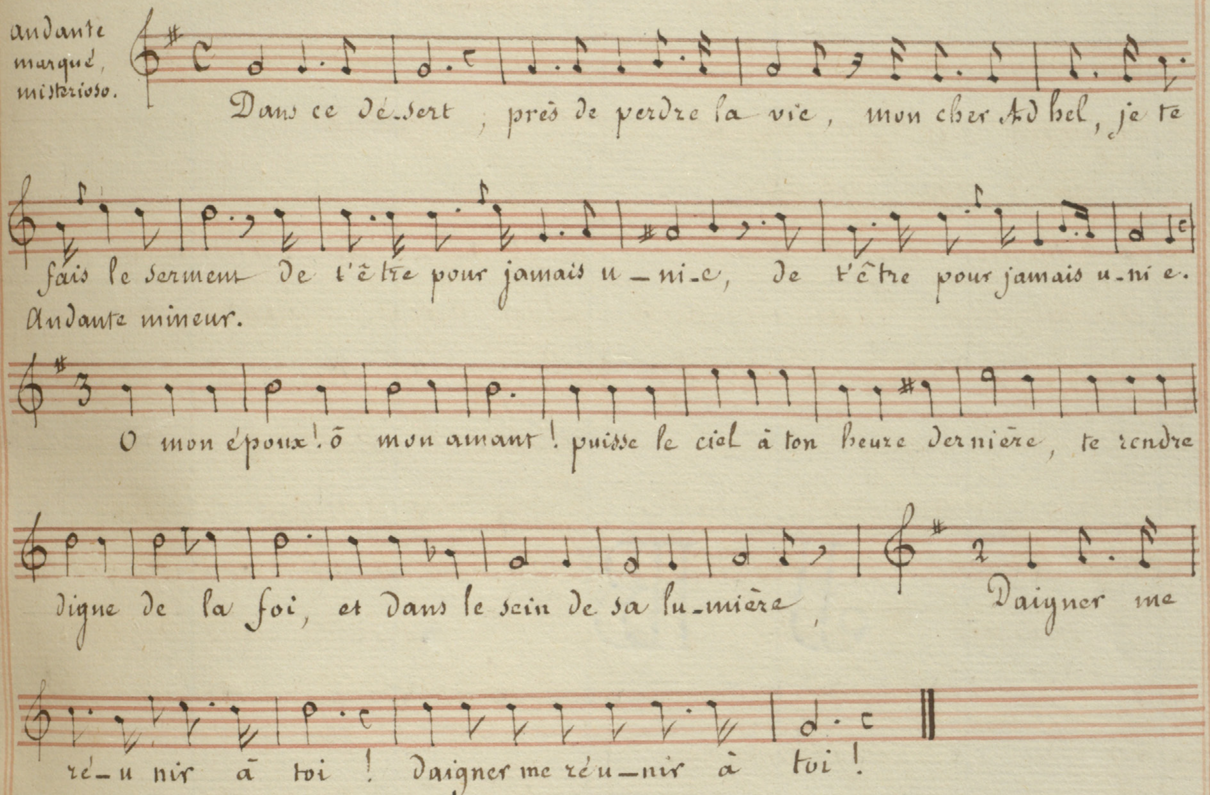
Le jardinier voit fleurir
Les arbres de son parterre ;
Le jeune époux voit venir
L'heureux instant d'être père.
Au plaisir on s'abandonne,
A la ville comme aux champs ;
Fruits d'amour, fruits de Pomone,
Tout ça pousse (ter) en même temps

Sommes-nous dans un bosquet ?
L'air parfumé de la rose,
Semble nous dire en secret :
Cueillez la fleur fraiche éclose !
Ne quittez point votre asile
Fillettes dans le printems !
Fleurs des champs et fleurs de ville
Tout se cueille (ter) en même tems.

Anonyme.

(1816)

L'Hymen
de Maleck-adhel et de Mathilde.
Romance.



Mais ne crois pas que Mathilde, infidelle,
Puisse oublier et le ciel et l'honneur;
Adhel, notre ame est immortelle:
Règne en souverain sur mon cœur;
Oui, sur ce cœur où, rival de Dieu même,
Tu viens de l'emporter sur lui.
Hé bien, doute encor si je t'aime;
Prononce toi-même aujourd'hui!

Comme s'il en pleuvait.

Air : Il pleut, il pleut bergère.

Il pleut, il pleut en France
Des chansonniers nouveaux,
Qui vivent d'espérance.....
Comptant sur des bravos.
A toutes nos coquettes,
Ces rimeurs sans brevet
Lancent des chansonnettes
Comme s'il en pleuvait.

Chez Momus, chez Thalie
Tout est froid et mesquin ;
On proscrit la folie,
On exile Arlequin.
Au lieu des épigrammes
Que le goût approuvait,
On voit tomber des drames
Comme s'il en pleuvait.

Jupin, près d'une belle
Voulant aller au but,
Fit pleuvoir l'or chez elle ;
L'or, le Dieu, tout lui plut.
L'or peut rendre un cœur tendre,
Jupiter le savait ;
Mais il faut en répandre
Comme s'il en pleuvait.

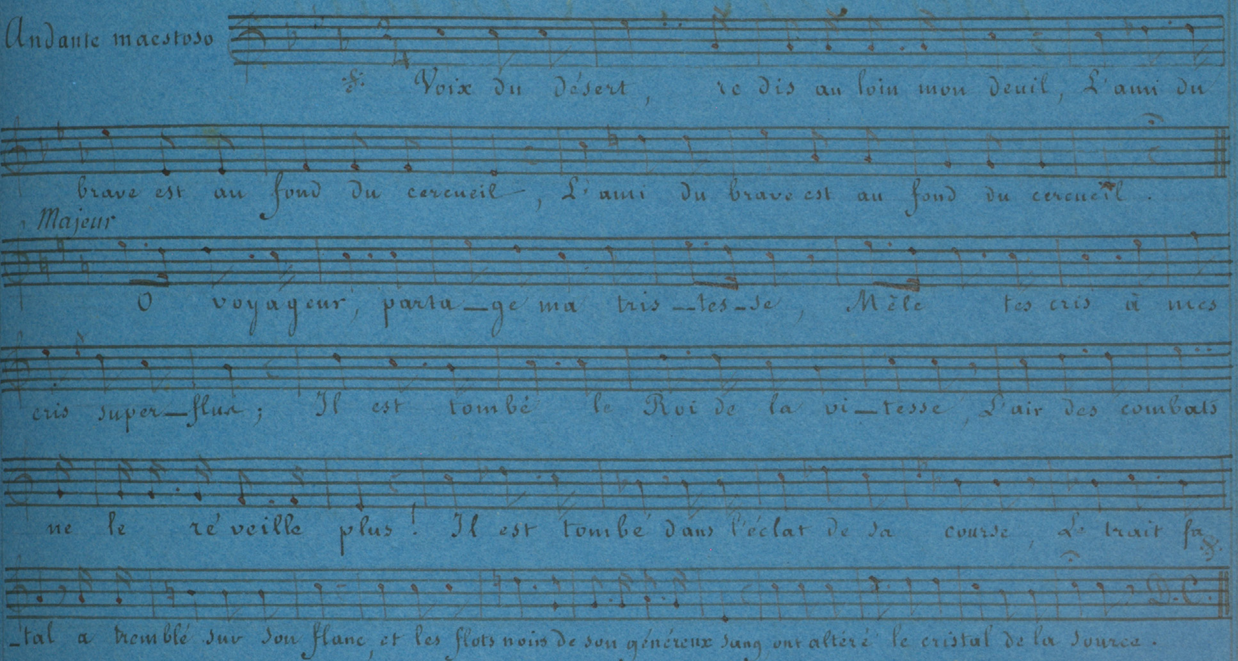
Certaine eau salutaire
Qui baisse chaque jour,
(Et qu'on puise à Cythère
Dans le bosquet d'amour)
Chez les amans fidelles
Sobrement se buvait :
Il en faut à nos belles
Comme s'il en pleuvait.

Pour moi dont la sagesse
Dirige tous les vœux,
Jusque dans ma vieillesse
Voici ce que je veux :
Jeune et vive compagne
Auprès de mon chevet,
Me versant du Champagne
Comme s'il en pleuvait.

Anonyme.

L'arabe pleurant son coursier

Parolea de Millevoye, musique de Ballochi



Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui;
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens, et la plaine embaumée.
Voix du désert &a.

Sous l'œil du jour, quand la soif nous dévore,
Il me guidait vers le fruit du palmier;
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier et debout, dès le réveil du jour,
Aux rendez-vous et de guerre et d'amour,
Tu m'emportais, semblable au vent rapide.
Voix du désert &a.

Tu vis souvent cette jeune Azéïde
Trésor d'amour, miracle de beauté,
Tu fus vanté de sa bouche perfide,
Ton cou nerveux par sa main fut flatté.
Plus douce était que la tendre gazelle;
Le haut palmier brillait de moins d'appas...
D'un beau Persan elle suivit les pas;
Toi seul, ami, tu me restas fidelle.
Voix du désert &a.

Entends du moins ton maître qui te pleure:
Il te suivra;... réunis dans la mort,
Couchés tous deux dans la même demeure,
Nous dormirons aux sifflemens du Nord.
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et, sous ton maître, au grand jour du réveil,
Tranquille et fier, dans les champs du soleil
Tu poursuivras ta route lumineuse.
Voix du désert &a.

Hymne à l'Egalité, (1792)

par M. J. Chénier.

Air: Dans ces lieux où l'Alan paisible.

Egalité douce et touchante
Sur qui reposent nos destins,
C'est aujourd'hui que l'on te chante
Parmi les jeux et les festins.

Ce jour est saint pour la patrie,
Il est fameux par tes bienfaits;
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les français.

Tu vis tomber l'amas servile
De titres fastueux et vains,
Hochets d'un orgueil imbécille
Qui foulait aux pieds les humains.

Tu brisas des fers sacrilèges;
Du peuple tu conquis les droits;
Tu détrônas les privilèges,
Tu fis naître et régner les lois.

Seule idole d'un peuple libre,
Trésor moins connu qu'adoré,
Les bords du Céphise et du Tibre
N'ont chéri que ton nom sacré.

Des guerriers, des sages rustiques
Conquérant leurs droits immortels,
Sur les montagnes Helvétiques
Ont posé tes premiers autels.

Et Francklin, qui par son génie
Vainquit la foudre et les tyrans,
Aux champs de la Pensylvanie
T'assure des honneurs plus grands.

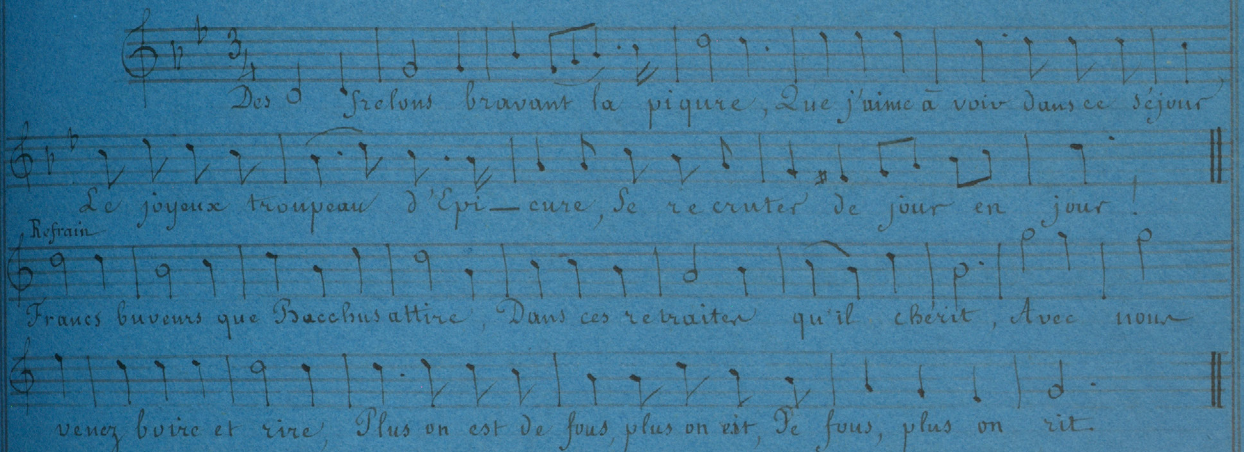
Le Rhône, la Loire et la Seine
T'offrent des rivages pompeux;
Le front ceint d'olive et de chêne
Viens y présider à nos jeux.

Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur,
Des rayons de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.

Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde
Et tu rends les cieux plus sereins.

Les Frelons,

par Armand-gouffé.



Ma règle est plus sure et plus prompte
Que les calculs de nos savans,
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivans.
Plus je bois, plus le nombre augmente,
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze, j'en vois trente!
Plus on est de fous (bis) plus on rit.
Francs buveurs &c.

Si j'avais une cave pleine
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint Denis ou des Sablons.
Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit:
Entrez, entrez enfans de la folie!
Plus on est de fous (bis) plus on rit
Francs buveurs &a.

Entrez soutiens de la sagesse,
Apôtres de l'humanité;
Entrez, amis de la richesse;
Entrez, amans de la beauté.
Entrez, fillettes dégourdies,
Vieilles qui visez à l'esprit;
Entrez, entrez auteurs de tragédies,
Plus on est de fous (bis) plus on rit.
Francs buveurs &a.

Puisqu'enfin la vie a des bornes,
Un jour aux enfers nous irons
Et malgré le diable et ses cornes,
Aux enfers un jour nous rirons.
Heureux espoir! que vous en semble?
Or, voici ce qui le nourrit:
Nous serons là bas tous ensemble....
Plus on est de fous (bis) plus on rit
Francs buveurs &a

1812.

Ronde de table.

Air : Pour étourdir le chagrin.

Mes amis ayons toujours
Femme aimable,
Bonne table,
Pour passer gaîment nos jours
Vivent le vin, vivent les amours.

De ce que le Tout-Puissant
Créa pour charmer notre ame,
Amis, rien n'est ravissant
Comme le vin et la femme.
Mes amis &a.

Un repas est enchanteur
Lorsque la beauté s'y place,
Je trouve le vin meilleur
Versé des mains d'une grâce.
Mes amis &a.

La guerre et tout son fracas
N'offrent rien qui m'intéresse,
J'aime mieux les doux combats
Que je livre à ma maîtresse.
Mes amis &a.

L'un aime un sexe charmant,
L'autre du vin est l'apôtre;
Moi, pour agir sagement
Je préfère l'un et l'autre.
Mes amis &a.

Il faut savoir tour-à-tour
Pour jouir d'un sort passable,
Livrer ses nuits à l'amour
Et passer ses jours à table.

Aux lois de Bacchus cédons,
Qu'amour nous mette en goguettes,
Faisons sauter les bouchons,
Faisons danser les fillettes.
Mes amis &a.

La tempérance.

Air : Quand Vénus sortit de l'onde

„ Pratiquez la tempérance
Dit toujours la veuve Hortense
„ Avec cette vertu là,
„ On n'est jamais à quia.
„ Hippocrate que j'estime,
„ Selon moi n'a pas tout dit;
„ Car tout est dans ma maxime:
„ Du pain, du vin et l'on vit (bis)
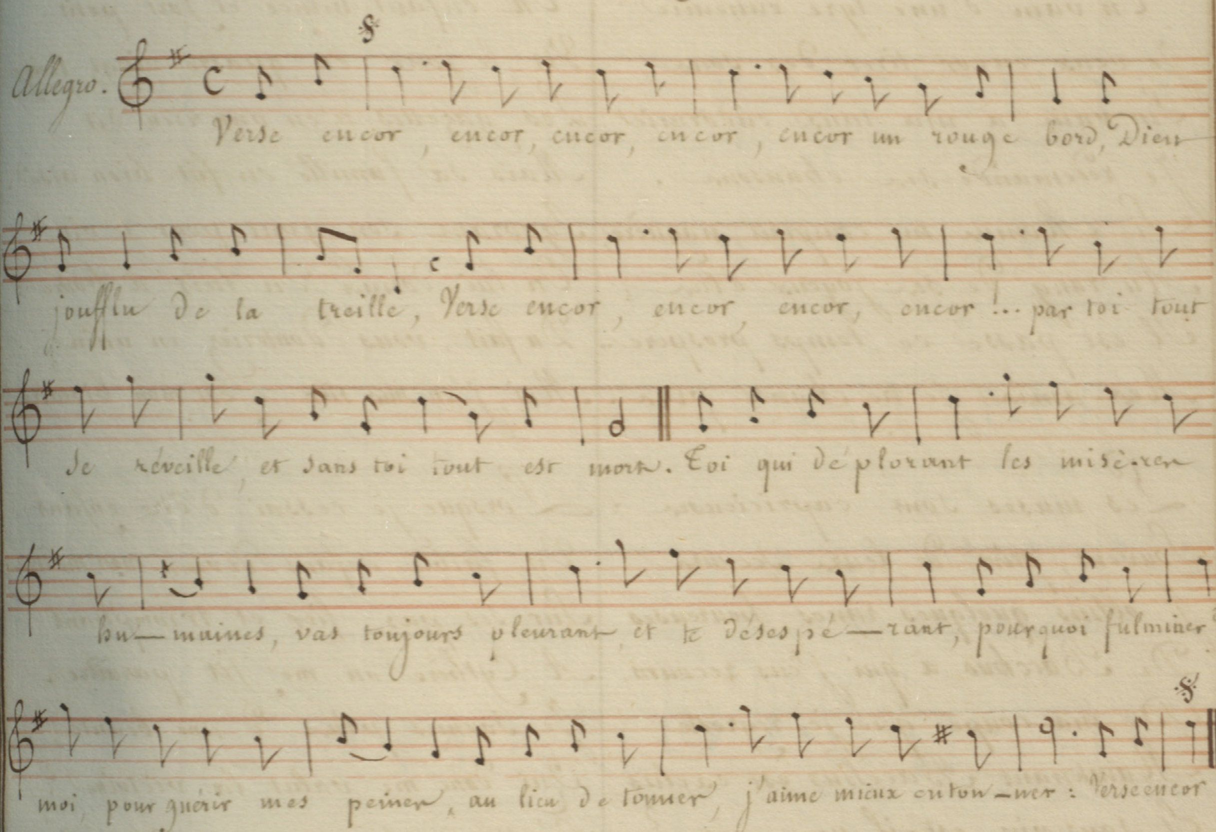
Sur son cœur le vieux Vilneuve
Tente une dernière épreuve....
Elle répond au poulet:
„ Le bonheur, cher Baronnet,
„ N'est pas dans ces biens qu'on vante
„ Dans le rang, ni dans l'habit;
„ Je suis bien votre servante;
„ Du pain &a.

Un blondin fait comme un ange,
L'aimable et tendre Volange,
Lui propose, sans façon,
Un déjeuner de garçon.
Mais, dans sa magnificence,
Il veut user son crédit:
„ Eh! mon cher, point de dépense,
„ Du pain du vin et l'on vit.

Anonyme.

Verse encore.

Paroles de Désaugiers (1818)



Amant qui, toujours
De soupirs et d'alarmes,
Attriste le cours
De tes sottes amours !
Répands loin de moi
Tes longs torrents de larmes ;
Nous avons, ma foi,
Bien assez d'eau sans toi.
Verse encor &c.

A quoi bon ce gros
Ce lourd dictionnaire,
Que, mal à propos
Surchargent tant de mots ?
N'eût-il pas suffi
Au bonheur de la terre,
D'en avoir un qui
Contînt ces seuls mots-ci : Verse encor

Je tiens pour certain
Que notre premier homme,
Eût, d'un tour de main
Sauvé le genre humain ;
Si ce bon Adam
Mettant au lieu de pomme,
Un broc sous sa dent
Eût dit en le vidant :
Verse encor &c.

Du sort inhumain
Suivant l'arrêt sévère,
Puisqu'hélas ! ta main
Peut-être dès demain,
Ne versera plus
Dans mon sein ni mon verre,
Bienfaisant Bacchus
Ton ivresse et ton jus : Verse encor

Je ne chante plus.

Air : Depuis longtems j'aimais Adèle.

En vain d'une lyre ennemie
Je veux encor tirer des sons,
En vain à ma muse endormie
Je redemande ses chansons.
Si Momus me comptait naguère,
Au rang de ses joyeux élus ;
Il est passé ce temps prospère..
Mes amis je ne chante plus.

Les muses sont capricieuses :
Souvent, privé de leurs secours,
J'obtins quelques rimes heureuses
De Bacchus à qui j'eus recours.
De ma coupe que je regrette
Maintenant Bacchus est exclus
Et sans vin est-il un poete ?
Mes amis je ne chante plus.

Amours, chansons, joyeuse ivresse
Pour toujours vous m'avez quitté ;
Avec le temps de la jeunesse
A fui le temps de la gaîté !
Bientôt, ô comble de tristesse,
J'aurai dix lustres révolus ....
Ah ! plaignez, plaignez ma vieillesse,
Mes amis je ne chante plus.

Combes.

C'est mon histoire.

Air : Femmes voulez-vous éprouver

Un enfant mince et fort petit
Vit le jour en quatre-vingt-treize,
Les gazettes n'en ont rien dit,
Mais sa famille en fut bien aise.
Ignorant son goût pour le vin,
On lui donna du lait à boire :
Du fait, vous douteriez en vain,
Moi, j'en suis sûr, c'est mon histoire.

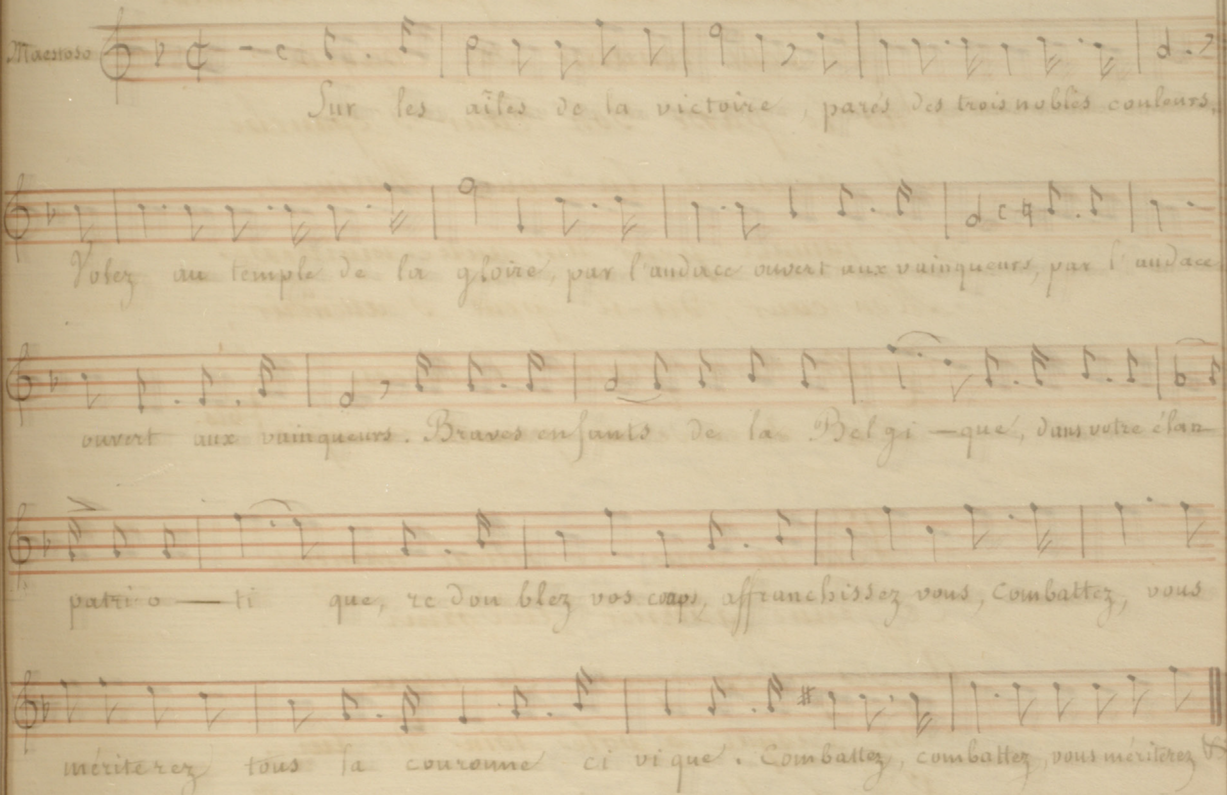
Lorsque je cessai d'être enfant
Un faible enfant devint mon maître,
Sur ses pas, fier et triomphant,
A Cythère on me fit paraître.
Je soumis plus d'une beauté,
Qui donc me valut la victoire ?
C'est ce qu'on ne m'a point conté,
Mais, à coup sûr, c'est mon histoire.

Si l'amour fuit, que la gaîté
Du moins ne me soit pas ravie ;
Lorsque j'aurai longtems chanté,
Gaîment je finirai ma vie.
Peut-être on me regrettera
Quand je passerai l'onde noire ;
Heureux, en mourant, qui pourra
Dire avec moi : „ C'est mon histoire.

Anonyme.

Le chant des Belges.

Musique d'hector Vautier. (1831)



La France vous donna l'exemple,
En brisant ses indignes fers;
Belges, l'univers vous contemple,
Comme elle étonnez l'Univers (bis)
Braves enfants &c.

D'une tyrannique puissance
Briser le sceptre ensanglanté,
C'est mériter l'indépendance,
Digne sœur de la liberté (bis)
Braves enfants &c.

En vigilantes sentinelles
Garde à vous! chassez de vos rangs,
Ces hommes lâchement fidelles
Dévoués à tous les tyrans. (bis)
Braves enfants &c.

Modestes, comme de vrais braves
N'ayez tous qu'une ambition:
Celle de n'être plus esclaves,
Illustrez votre Nation. (bis)
Braves enfants &c.

Courage encor, séchez vos larmes
Vieillards, épouses, mères, sœurs;
Qu'en vos mains tout se change en armes,
Pour écraser vos oppresseurs. (bis)
Qu'on dise un jour de la Belgique:
» Dans son élan patriotique,
» Le peuple vaillant,
» Au pas de géant
» A conquis (bis) en chassant le tyran,
» La couronne civique.

H***.

Le premier soupir de Rousseau.

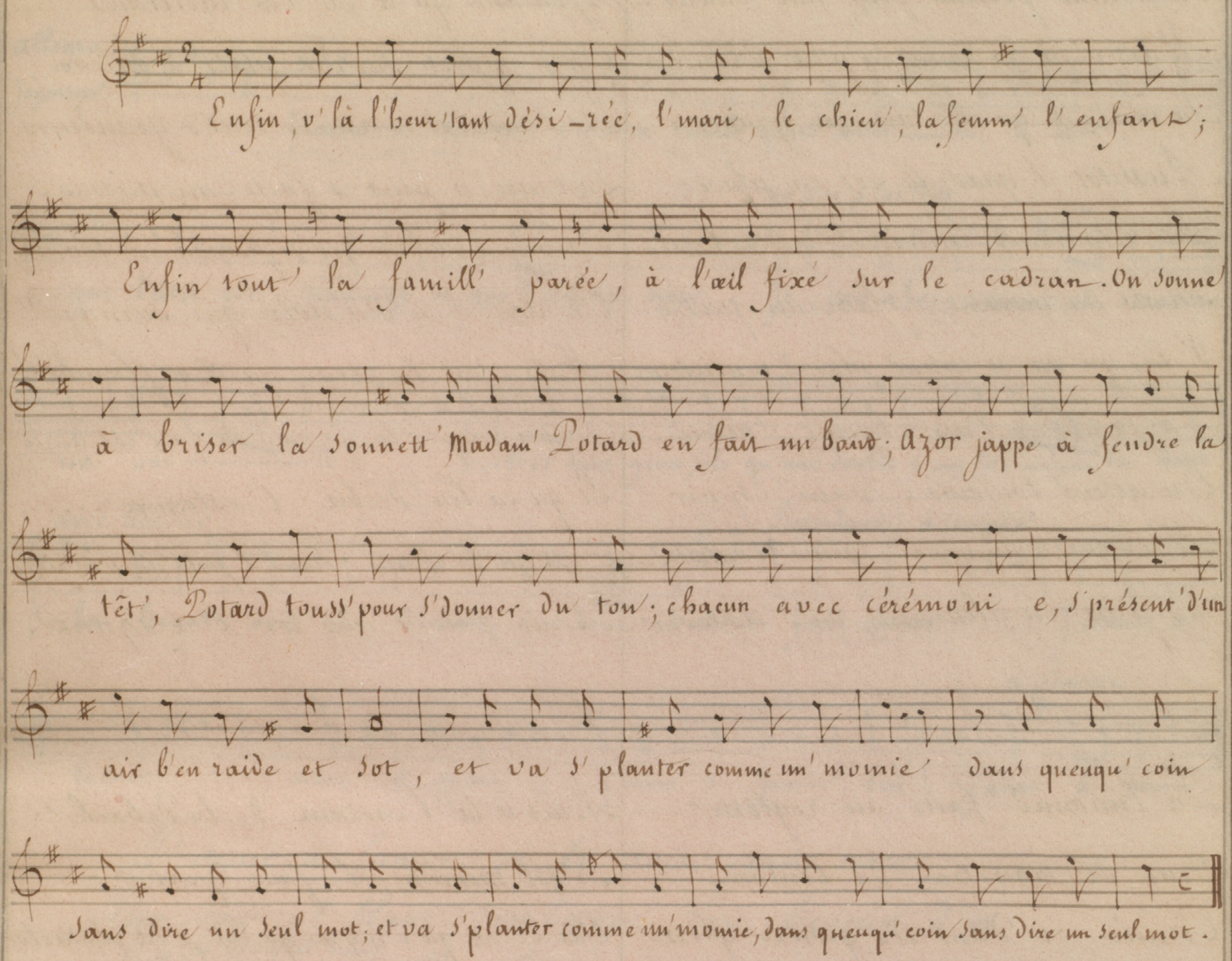
Rousseau voit la fleur de Pervanche
Et sent renaître sa chagrin,
Sur le passé son cœur s'épanche
Il pense à la douce Warins.
« Si jamais pour une autre maîtresse
« Mon cœur, dit-il, peut s'attendrir,
« Quelle sera froide l'ivresse
« Qui succède au premier soupir } bis.

Vois-tu sous ce tilleul immense
Ce jeune guerrier endormi?
A ses pieds repose sa lance,
Son casque a volé loin de lui.
Vois sa bouche mi-close et vermeille
Respirer l'ardeur du plaisir,
Ah! garde bien qu'on ne l'éveille?..
Il rêve à son premier soupir.

Vois-tu ce vieillard dont la bouche
Tarit la coupe du malheur,
Que rien n'émeut, que rien ne touche,
Pour lui le monde est sans douleur!
Veux-tu voir son front moins sévère,
Veux-tu voir son cœur tressaillir?
Ah! parle-lui de la bergère
Qui reçut son premier soupir.

Une grande soirée chez les époux Potard.

Paroles et musique d'Édouard Granger.



C'pendant on change d'manière,
Mais par un malheureux destin,
Juste quand chaqu' visage s'éclaire,
V'là la lumière qui s'éteint!
Là bas l'un crie que l'quinquet file...
Un autr' dit que l'godet z'est plein...
Potard furieux appell' la fille.....
Un' dam' pleur' sa robe d'satin!...
L'cousin dans c't'affair' délicate
Quoiqu'en gants blancs saisit l'quinquet
Mais v'là l'bâton d'la chais' qu'éclate,
Puis ils roul'nt tous deux su'l'parquet.

Sitôt qu'il eut r'fait sa toilette
Potard revint nous mettre en train;
Pour le concert, j'vois qu'on s'apprête
Quoiqu'i' manqu' six cord's au clav'cin.
Un jeune auteur, après d's instances,
Vint nous chanter d'un ton pleureur,
Huit chansonnett's et dix romances,
Dieu vous sauv' des griff's d'un auteur!
A sa fill', Potard tourn' la page,
Frappant la m'sure à contre-tems;
La p'tit' veut l'suivr', j'vois qu'elle enrage,
I' tourn' deux pag's, et la met d'dans!

V'là t'i pas qu'au moment d'la danse
On n'trouv' personn' pour fair sauter !...
Mais v'là qu'arriv' la p'tit' Clémence,
Sa mèr' dit qu'ell' sait en gratter :
Aussitôt l'quadrille est en place,
La ritournell' marche assez bien,
Mais au moment d' faire un' passe
V'là qu'on n'entend plus d'musicien.
La jambe en l'air chacun s'arrête.....
On attend toujours ... vain espoir !
Mais on r'commenc', même boulette...
La p'tit', en pleurant, va s'asseoir.

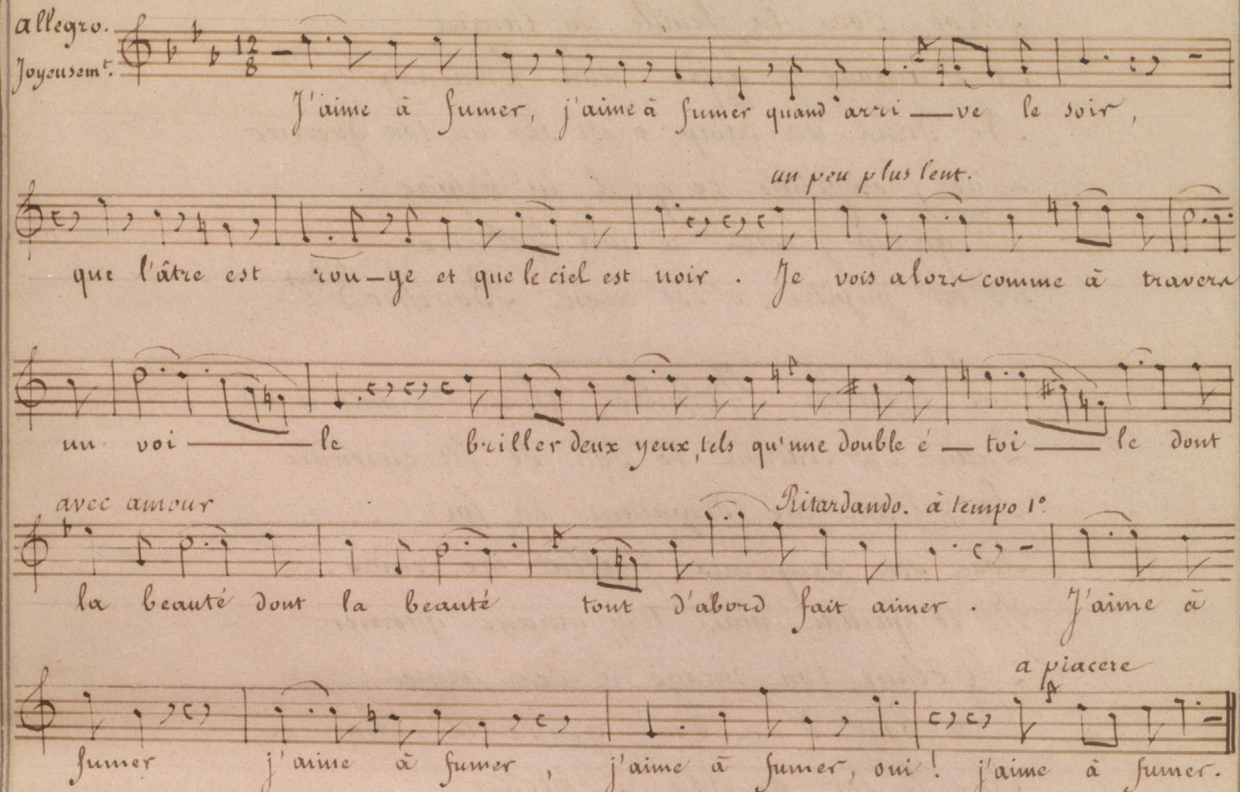
La limonad' faite au réglisse
Orné' de tranches de limon,
Circule, et dans les gosiers glisse,
A la gloir' de l'Amphytrion
Madam' Potard entre effarée
Disant : plus d'gâteaux, l'chien, l'chat
Pendant la grande échauffourée
Ont fait main basse et grand dégât
Les Sandwicks sont offerts en r'vanche,
Mais l'beurre est fort, chacun d'crier
Qu'c'est du gigot coupé par tranche,
Qui sent l'ail à fair reculer !

Potard prévient que l'punch s'avance,
Ajoutant qu'il est des meilleurs !...
On l'apport sur des plats d'faïence,
Et dans des verr's de tout's grandeurs.
La bonn' n'peut s'faire un passage
Chaqu' bonn' sur le punch est tombé,
On voit b'en du noir qui surnage,
Mais c'est la preuv' qu'il a flambé !
Tout à coup v'là qu'on s'dit qu'c'est aigre
Et qu'ça leu' déchir' l'estomac.....
C'est qu'la bonn', dans l'pot au vinaigre
Avait z'été t'ach'ter l'Cognac.

Mais v'là l'instant de la débacle :
Il est minuit, il faut partir ;
Oui ! c'est qu'i n'y a qu'un p'tit obstacle
I'tombe d'l'eau qu'ça fait frémir.
Chacun, en maudissant la fête,
De chez soi gagne le chemin,
Trempé, crotté, par la tempête,
Et, qui plus est, mourant de faim !
Un' fois la foule retirée,
Triste, abattu, je vis Potard,
Jurant de n'plus donner d'soirée
Mais le jurant un peu trop tard.

J'aime à fumer.

Musique de Barrault de Saint André.



J'aime à fumer, je la vois jeune encor;
Sur son col blanc tombaient ses cheveux d'or.
Elle (un peu plus lent) courait cueillir la marguerite;
Elle m'aimait! le bonheur fuit bien vite,
Car j'ai vingt ans (bis) et ne puis plus aimer.
(Joyeusement) J'aime à fumer (quater)

J'aime à fumer (bis entre amis près du feu,
Jetant mes nuits au punch ardent, au jeu;
Plus (avec entraînement) de chagrins, plus d'amour, je suis ivre,
Boire et jouer, c'est ainsi qu'il faut vivre,
La (avec force) vie est douce (bis) et même sans aimer.
J'aime à fumer (quater)

Jamais et pourtant.

Air : Avec les jeux dans le village.

Dites-moi, madame Gertrude,
Fûtes-vous belle en votre temps ?
— Jamais, me répondit la prude ;
La beauté perd les jeunes gens.
Pourtant j'avais la peau tendue ;
Mon œil n'était pas éraillé ;
Même on prétend que l'on m'a vue
Ayant l'air assez éveillé.

Dites-moi, madame Gertrude,
Eûtes-vous jadis quelque amant ?
— Jamais, me répondit la prude :
Aimer est un crime trop grand.
Pourtant on n'était pas de glace,
Lindor a voulu m'en conter ;
Lindor avait beaucoup de grâce,
J'eus peu de peine à l'écouter.

Dites-moi, Madame Gertrude,
Ne succombâtes-vous jamais ?
— Jamais, me répondit la prude,
Dieu sait la peur que j'en avais.
Pourtant certain soir de carême
Je l'appelai pour le prêcher,
Mais il prêcha si bien lui-même
Qu'il me fit, je crois, trébucher.

Dites-moi, Madame Gertrude,
Avez-vous trébuché souvent ?
— Jamais, me répondit la prude,
Sinon dans ce fatal moment.
Pourtant au bout de la journée,
Quand j'allais au bois sommeiller,
J'étais souvent tout étonnée
Dans ses bras de me réveiller !

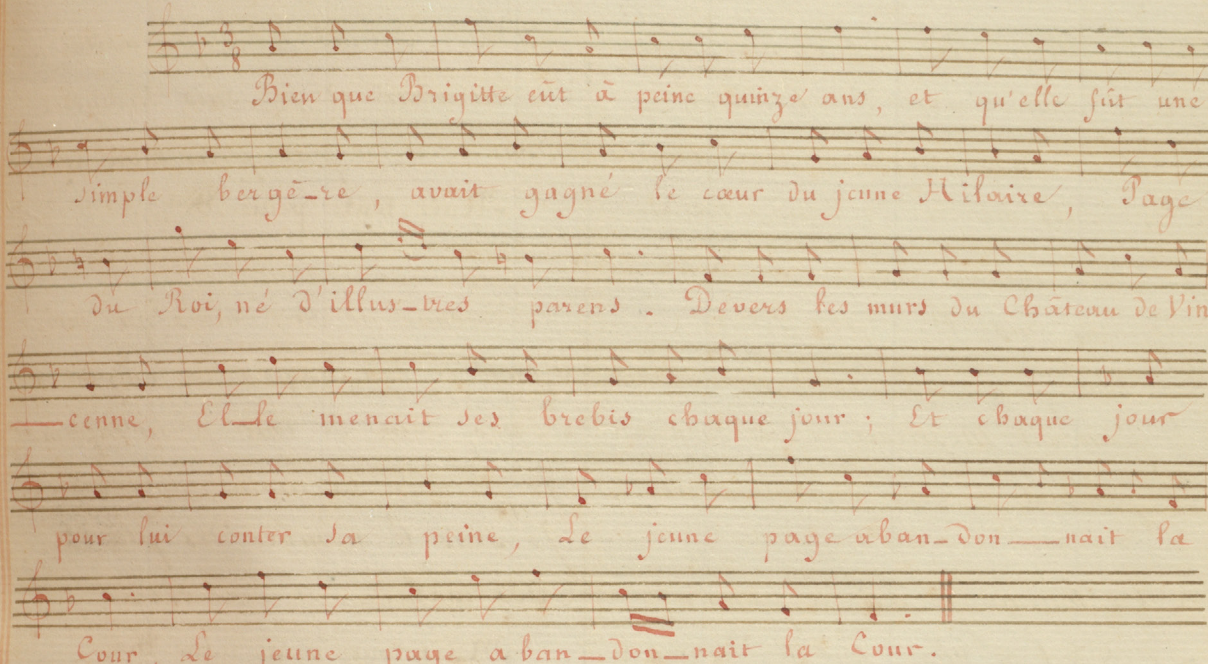
Dites-moi, Madame Gertrude,
Trébucheriez-vous bien encor ?
— Jamais, me répondit la prude,
J'aimerais mieux cent fois la mort.
Pourtant, à quelque complaisance
S'il fallait, pour vous, consentir,
Je tâcherais, avec décence,
De contenter votre désir.

Dites-moi, Madame Gertrude,
Du ciel est-ce là le chemin ?
— Jamais, me répondit la prude,
Je n'en connus de plus certain.
— Ah ! votre bonté me pénètre,
Répondis-je à ce propos-là ;
Pourtant, si vous daignez permettre,
Je me sauverai sans cela !

Carnot.

La blanche Margueritte.

Paroles de Revoil. Musique de Moulet.



Sous un grand chêne où le saint roi Louis
Avait rendu la justice naguère,
Survint un jour l'innocente bergère,
C'était le lieu d'un rendez-vous promis.
Mais, ô douleur! pas n'y trouve le page,
Et vainement l'attendit jusqu'au soir:
Le lendemain attendit davantage;
Soins superflus! il ne vint pas la voir. (bis)

Jà, sont huit jours passés en grand tourment,
Espoir va fuir; mais la triste Brigitte
Seulette aux champs, cueille une marguerite
Qu'elle interroge ensuite en l'effeuillant:
– Reviendra-t-il, se dit la jouvencelle?
– Pas ne viendra, répond la blanche fleur.
Or, le beau page était caché près d'elle;
Il s'écria: « l'oracle est un menteur! (bis)

Le surnuméraire.

Air : Tout le long, le long de la rivière.

Maint zoïle vit de son fiel,
Et le prêtre vit de l'autel ;
Les soldats vivent de leurs armes,
Nos Laïs vivent de leurs charmes,
De nos maux vivent les docteurs,
De nos écus les procureurs .....
Car toute peine enfin vaut son salaire
Et pourtant, Messieurs, je suis surnumérre
Et pourtant je suis surnuméraire.

Au bureau je suis le premier,
Le Chef ne vient que le dernier :
L'Etat le paie, et c'est dans l'ordre.
Pour moi je voudrais que, par ordre,
On y vînt avant déjeuner,
Pour n'en sortir qu'après dîner.
Car toute peine &ca.

Les employés toujours frileux
Au poële raniment leurs feux,
Tandis qu'auprès de la fenêtre
Morfondu, je me dis : « peut-être
« Veut-on, comme je suis nouveau
« Que je prenne l'air du bureau.
Mais toute peine &ca.

Je ne crains ni les emprunteurs
Ni les filoux, ni les flatteurs ;
Je ne crains guère les visites
Des Danaë, des parasites.
On m'aime et je suis indigent,
Donc ce n'est pas pour mon argent
Mais toute peine &ca.
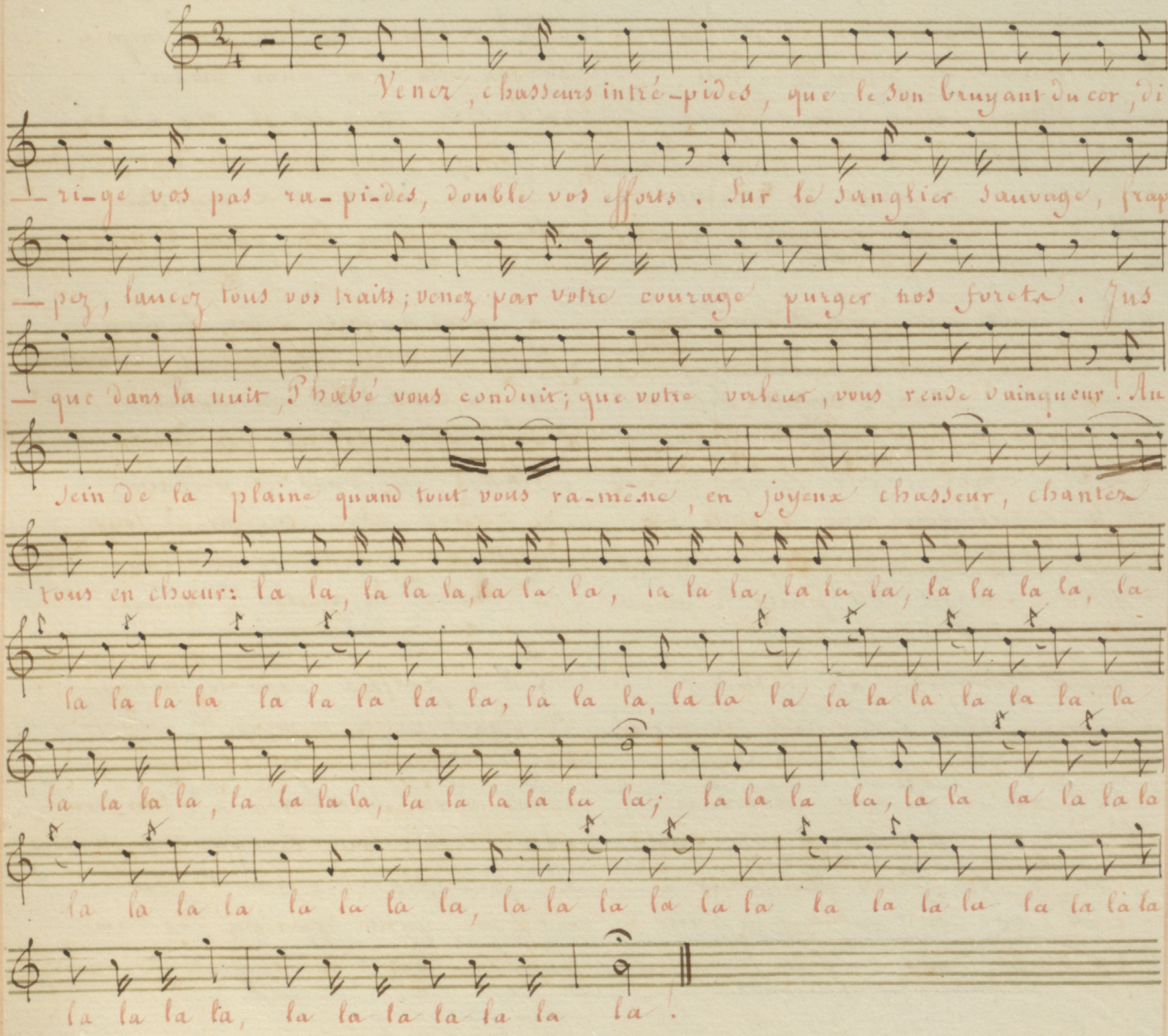
Personne ne sait mieux que moi
Quand il doit vaquer un emploi :
Avec soin de tout je m'informe,
Je prévois la moindre réforme,
Je sais le nombre des placets,
Des malades et des décès !....
Mais toute peine enfin &ca.

Si le Ministre dit : « C'est mal »
Au Secrétaire-Général, ...
Mon chef, que ce dernier gourmande,
Vient me faire une réprimande ;
A mon tour je suis le bourreau
De tous les garçons de bureau.
Mais toute peine &ca

Comme un autre j'aurai mon tour.
De Surnuméraire, un beau jour
Je puis, voyant tourner les chances,
Etre ... Ministre des Finances !
En y songeant, je crois rêver,
Pourtant cela peut arriver,
Car toute peine enfin vaut son salaire
Mais en attendant je suis surnuméraire

Chœur des chasseurs

de l'Opéra de Robin des Bois.



Après un travail pénible,
Eloignés de tout fracas
Votre ame devient sensible
Près d'un bon repas.
Assis près d'une onde pure
Vous contentez vos désirs,
L'aspect de la nature
Double vos plaisirs,

Et le jus divin
Vous remet en train.
Quand sur le coteau
On entend Brifeau,
Vous battez la plaine
Où tout vous ramène.
En joyeux chasseur
Chantez donc en chœur: La, la.

Le puits d'amour.

Air: J'ai vu partout dans mes voyages.

L'auteur de la gastronomie
Vous chanterait le puits de pain,
Le franc buveur, dans sa folie,
Préfèrerait le puits de vin.
Le sage, avec son éloquence,
S'il voulait chanter à son tour,
Choisirait le puits de science :
Moi, je chante le puits d'amour.

Ce puits est extraordinaire :
Vieillards, enfants n'y tombent pas ;
Le séjour, pour l'amant sincère,
Est au contraire plein d'appas.
On s'y voit mourir sans alarmes,
Et le regret vous rend le jour ;
Mais si l'on a versé des larmes,
On sort content du puits d'amour.

Lise voyageait à Cythère
Un soir, avec son jeune amant ;
Le drôle était fort téméraire,
Il découvrit un mont charmant ;
Lise que la peur faisait taire
Jeta ce cri dans un détour :
« Ah ! mon ami, que vas-tu faire ?
« Tu tombes dans le puits d'amour. »

Lucas se fit une blessure
En tombant dans ce puits des dieux
Où nul mortel, chose très sure,
N'avait encor jeté les yeux.
Malgré cela, dans le voyage,
Avant de gagner son séjour,
Lise, six fois, (c'était peu sage,)
Mit Lucas dans le puits d'amour.

Au bout d'un mois, la pauvre Lise
Au puits trouva du changement,
Elle en fut même un peu surprise
Et consulta son jeune amant :
« Rassure toi, dit-il, ma chère,
« C'est que dans huit mois, jour par jour,
« Il doit sortir, avec mystère,
« Un bel enfant du puits d'amour. »

L'enfant naquit, selon l'usage,
Mais la mère est dans la douleur,
Car Lucas était un volage,
A Lise il retira son cœur.
Fillettes, je vous le présage,
Vos amans vous joueront ce tour,
S'ils font, avant le mariage,
Pèlerinage au puits d'amour.

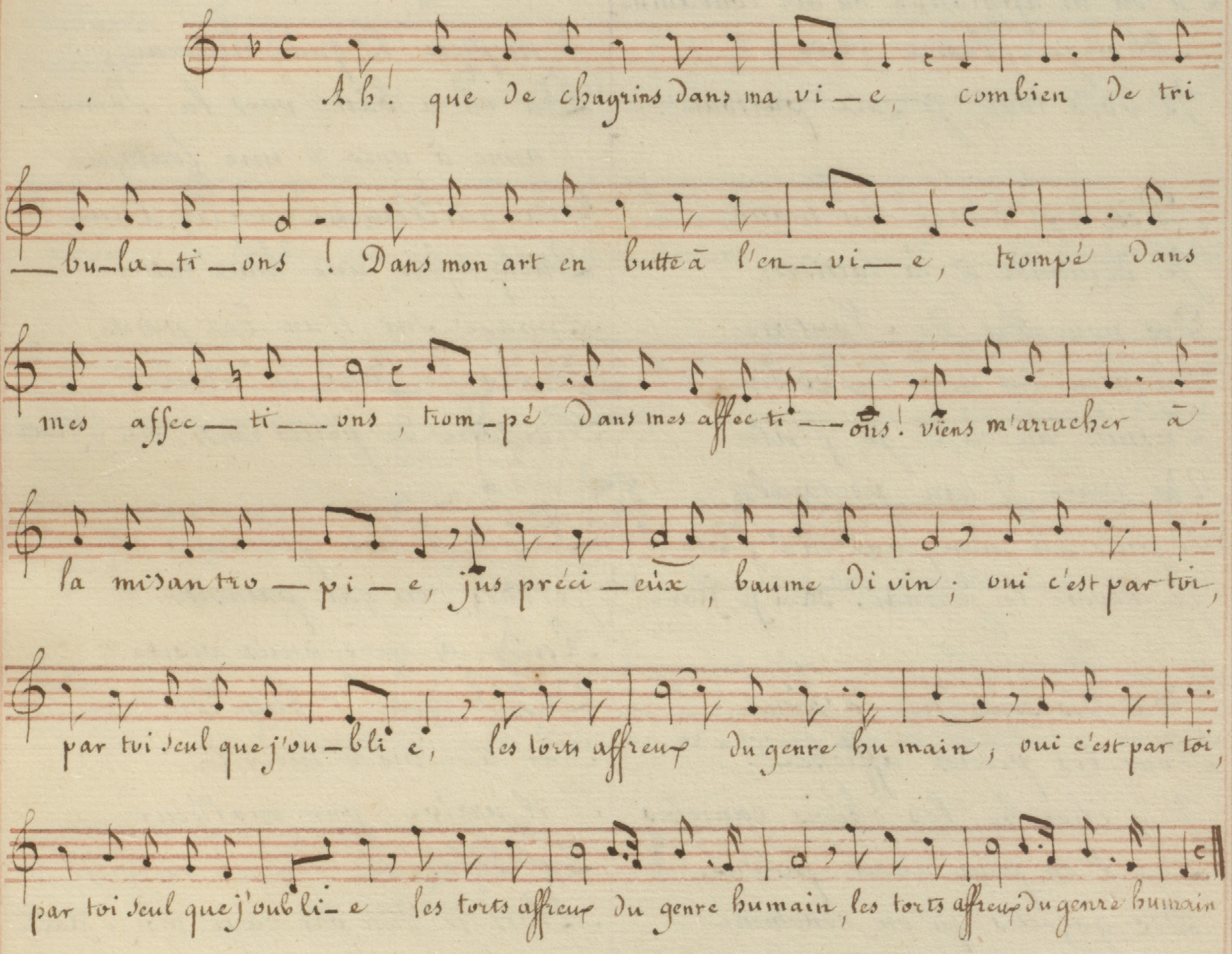
On a parfois, dans le ménage,
Quelques petits momens d'humeur ;
On se dispute, c'est l'usage,
Puis l'on s'embrasse de bon cœur.
Ah ! croyez-moi, lorsque vos femmes
Se fâcheront chez vous le jour...
La nuit, pour appaiser ces dames
Cachez-vous dans le puits d'amour.

Epilogue.

Heureux qui loin des fureurs de la guerre
F... dans un petit c.. et boit dans un grand verre,
Emplit l'un, vide l'autre, et passe avec gaîté
Du c. de la bouteille au c. de la beauté.

Air de Lantara.

Musique de Doche.



A jeun, je suis trop philosophe
Le monde me fait peine à voir;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir (bis)
Mais quand j'ai bu tout change de figure,
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime encor le genre humain. } bis.

Le Flaneur.

Air : De la contredanse de la légère.

Moi je flane (bis)
Qu'on m'approuve ou me condamne,
Moi je flane (bis)
Je vois tout, je suis partout.

Dès sept heures du matin
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre
Ou bien du marché voisin.
Ensuite, au café je flûte
Un verre d'eau pectoral,
Et puis en mangeant ma flûte
Je dévore le journal. Moi je flane

J'ai des soins très-assidus
Pour les petites affiches ;
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur,
Après je fais faire un somme
Sur l'éternel Moniteur. Moi je flane

Pressant ma digestion
Je cours à la promenade ;
Sans moi jamais de parade,
Jamais de procession.
Joignant aux mœurs les plus sages,
La gaîté, les sentimens,
Je m'invite aux mariages
Je suis des enterremens. Moi je flane

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti vers la Seine,
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau.
Quelquefois une heure entière
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire de petits ronds. Moi je flane

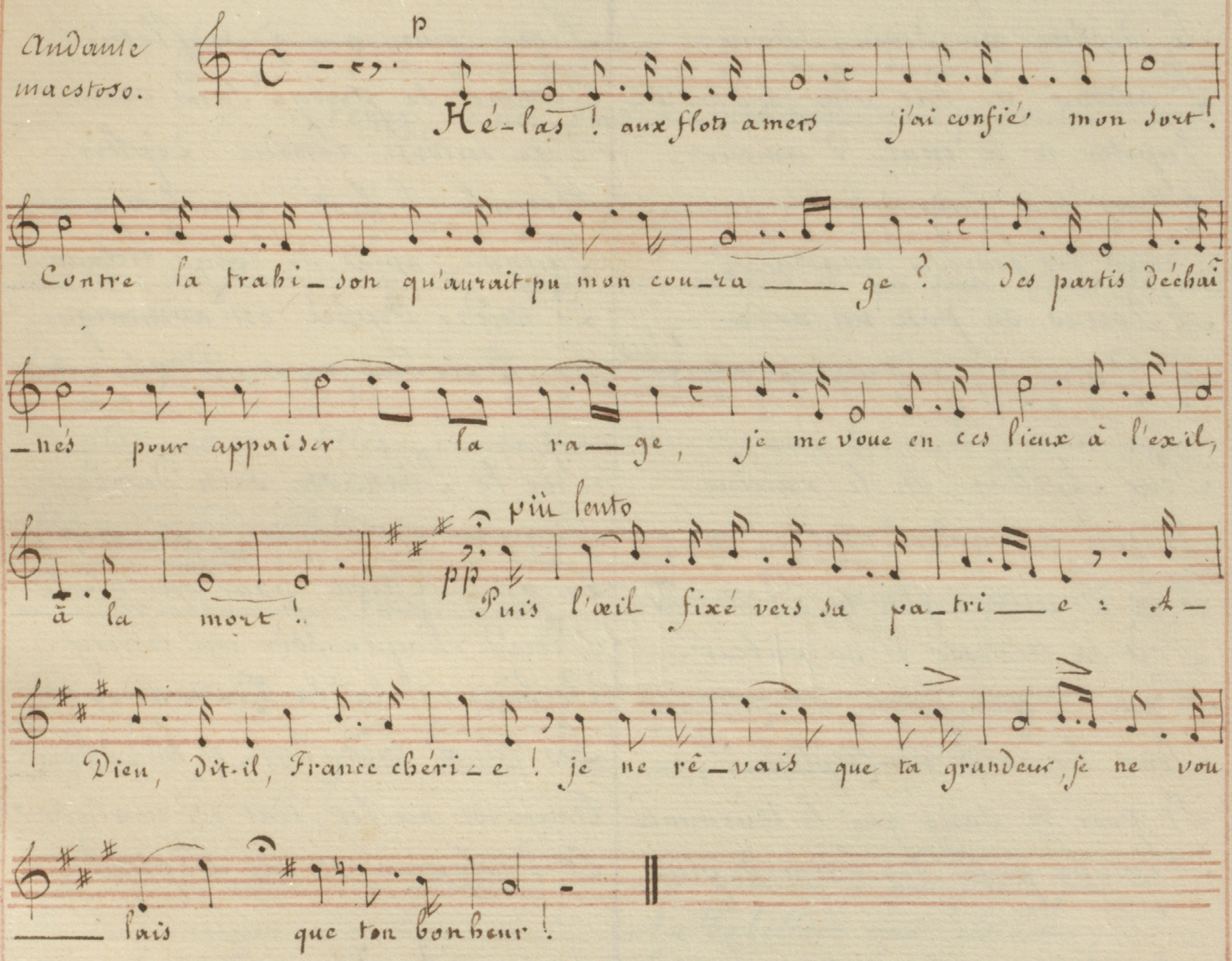
Las de m'être promené
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite
Quand vient l'heure du dîné.
Par une mode incivile
S'il arrive, par malheur,
Qu'hélas ils dinent en ville !
Alors je dine par cœur. Moi je flane

Enfin, soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les Français donnent gratis.
Sans chagrins et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux Epicurien. Moi je flane

Casimir Menestrier.

Ses Adieux.

Paroles de Poisson. Musique de Panseron.



Ne vous souvient-il plus, perfides potentats,
Que j'aurais pu d'un mot mettre en poudre vos trônes
N'ai-je pas à mes pieds vu rouler vos couronnes
Devais-je être, par vous, proscrit de mes Etats ?
Puis en soupirant il s'écrie :
Ô mon pays, France chérie !
Je ne rêvais que ta grandeur,
Je ne voulais que ton bonheur !

O vous, dignes amis, dont la fidélité,
De mes tourmens secrets adoucit la souffrance,
Pour payer le tribut de la reconnaissance,
Je lègue tous vos noms, vos noms à la postérité.

Et puis d'une voix attendrie,
Il répétait : France chérie !
Je ne rêvais que ta grandeur,
Je ne voulais que ton bonheur !

Mais un mal dévorant, me ravit tout espoir
De presser sur mon cœur et mon fils et sa mère
L'heure suprême approche... ils plaindront ma misère
Grands dieux qu'il est cruel de mourir sans les voir
Et puis d'une voix affaiblie
Il dit : Adieu, France chérie !
Je ne rêvais que ta grandeur
Je ne voulais que ton bonheur !

(1831)

La maladie des Dieux.

Air: Un preux soldat au retour de la guerre

Une contagion cruelle
Se déclare au divin séjour,
L'amour ne bat plus que d'une aêle,
Jupiter a le mal d'amour.
Mars, trop fatigué de la guerre,
Prend des remèdes anodins,
A Vénus on pose un cautère
Et Diane a grand mal aux reins } bis

Pour Apollon, on le vaccine
Junon a souvent mal au cœur,
Aux humeurs froides, Proserpine
Doit sa tristesse et sa pâleur.
Pan, d'une fièvre intermittente,
Sent les accès multipliés;
Et pour le sang qui le tourmente
Neptune prend des bains de pieds.

Esculape prend médecine,
Momus tombe en consomption,
Plutus tous les jours se ruine,
Le frisson gagne Pluton.
Mercure, sur la grande route,
Attrape un coup d'air en passant,
Le pauvre Vulcain a la goute,
Et Minerve est en mal d'enfant.

Hébé se met au lait d'anesse,
Flore commence à se flétrir,
Pomone se purge sans cesse,
Une entorse retient Zéphir.
Hercule, hélas! paralytique,
Languit après de longs travaux,
Le tendre Orphée est asmatique,
Et Bacchus va prendre les eaux.

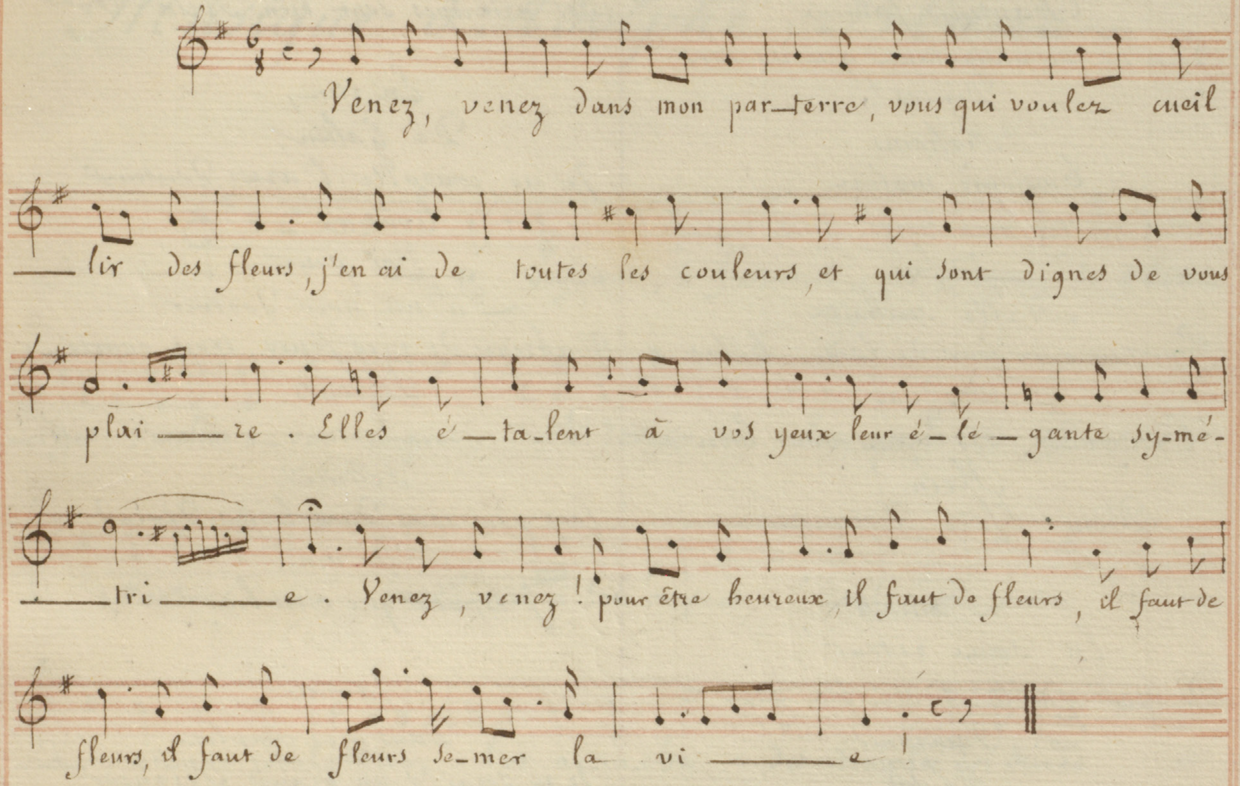
Sur le Parnasse on se désole
Pégase est devenu poussif,
Le vieux Caron, pour une obole,
Prend chaque soir un lénitif.
Cerbère est à la limonade:
Les dieux, leur chien et leur cheval,
Tout est au lit, tout est malade,
Et l'Olympe est un hôpital.

A Iris.

A Damon vous avez tout permis,
Pour l'hymen qu'il vous avait promis;
Mais, Iris, savez-vous la coutume,
Avez vous donc pu croire à son serment?
Ceux que l'on fait sur un autel de plume
Sont aussitôt emportés par le vent.

Le jardinier - Fleuriste.

Musique de Desargua.



A tous les goûts, avec adresse,
Je sais assortir mes bouquets :
Pour les galants, j'ai des muguets,
Et des myrtes pour la tendresse.
Pour les jaloux, j'ai des soucis,
Des pavots pour l'indifférence ;
L'immortelle pour les amis,
Pour les époux (ter) la patience.

J'offrirai le pâle narcisse
A beaucoup de nos jeunes gens ;
Le Tournesol aux courtisans,
Le bouton d'or à l'avarice.

La pensée à qui parle peu,
Au babillard une clochette ;
Et, d'après le commun aveu,
De l'ellébore (ter) à tout poète.

A l'ombre d'un bois tutélaire
Pour les amis du bon Rousseau
Je protège le vert rameau
De la pervenche solitaire.
Pour la beauté j'aurai toujours
Plus d'une rose purpurine ;
Et pour l'objet de mes amours
J'en conserve une sans épine.

Anonyme.

L'Elève Epicurien.

Air de Chasse du Roi et le fermier.

Joyeux
Chanteurs fameux,
Rien ne me plait tant que vos vers
Divers !
Refrains
Toujours malins,
Vous excitez mes desirs, mes regrets !
Je fais
Mille souhaits,
Poursuivre un jour de loin, hélas !
Vos pas.
Ces goûts, ces vœux sont bien,
Hein !
D'un Elève Epicurien.

L'amour
Est, sans retour,
De mon faible et sensible cœur
Vainqueur.
Ma foi,
Jamais, par moi,
On ne verra le vin d'Aï
Haï.
Luron
Près d'un tendron,
Je prétends fuir sans examen
L'hymen.
J'espère que c'est bien &a.

Lison
Babet, Suzon,
Je veux vous faire tour à tour
La cour.
Volnay,
Bordeaux Tokai,
Porto, Pomard, vous flattez tous
Mes goûts !
Changer et voltiger,
Vins divers et nouveaux amours

Toujours !
Ces principes sont bien, Hein &a.

En rien,
De Galien,
Je ne consulte l'art douteux,
Coûteux.
J'ai peur
Qu'un noir docteur
N'abrège de mes jours, trop courts,
Le cours.
Santé,
Félicité,
Sont pour moi dans le jus divin
Du vin.
J'espère que c'est bien &a.

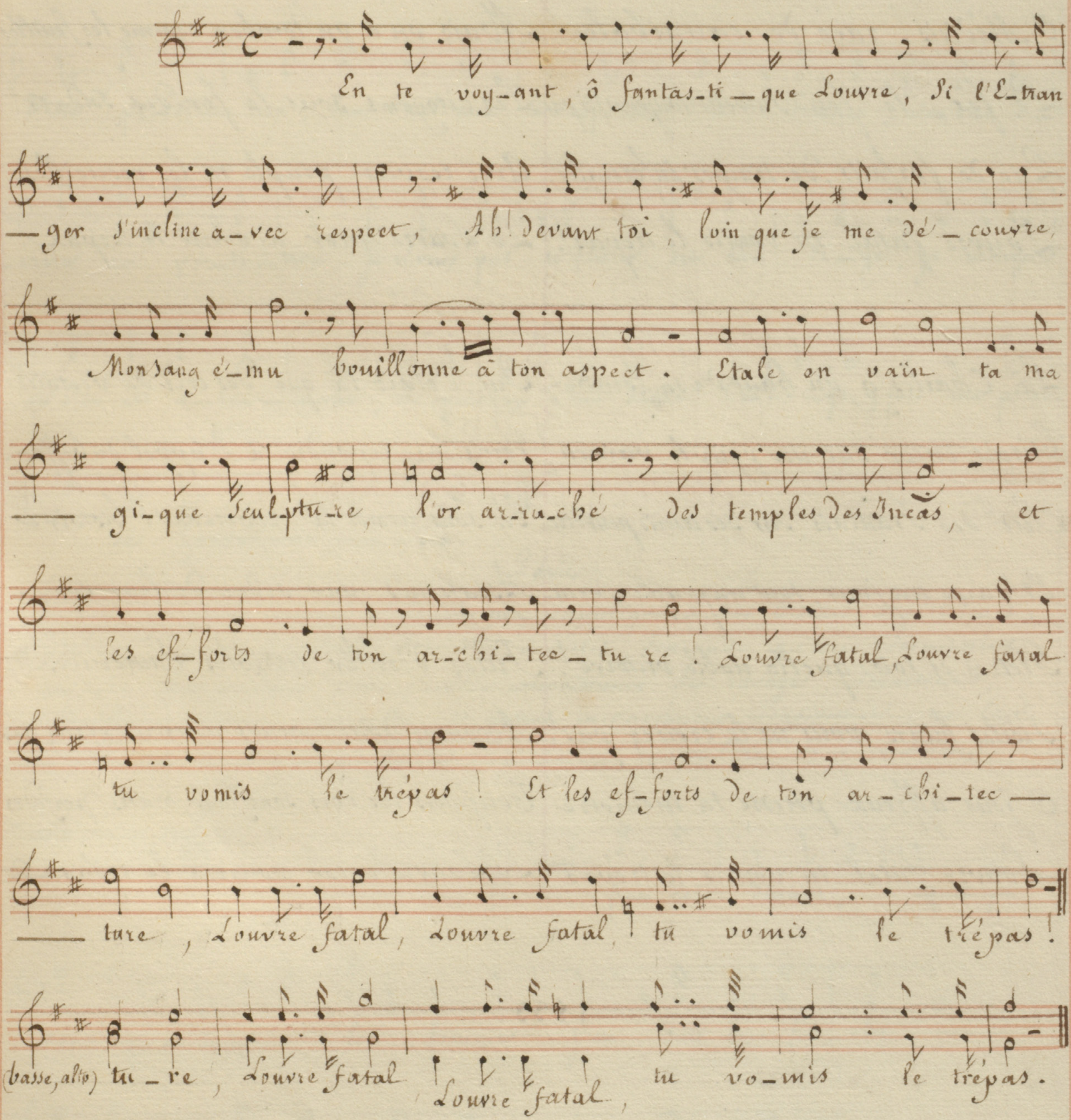
Jamais,
Dans mes couplets,
Je ne serai d'un grand Seigneur
Flatteur.
Beauté,
Plaisir, gaîté,
Je vous consacre mes accents
Naissants.
Un jour, Laissant l'amour,
Puissé-je chanter les succès, Français !
Ces sentimens sont bien, Hein &a.

J'entends
Et je prétends,
Trouver tout bien,
Ne me plaignant de rien.
Je veux,
Même étant vieux,
Couvrir mes regrets, mes douleurs
De fleurs !
La mort, me verra fort, Et bien qu'en
me contrariant, Riant ! Ces projets là sont &

Le Louvre.

Chant élégiaque, par Charles Lejoncourt.

Musique d'Adolphe Blanc.



T. S. V. P.

Ah, je frémis, en évoquant les ombres!
Faut-il troubler le calme des tombeaux
Et pénétrant dans les demeures sombres
En exhumer de palpitans lambeaux
O Médicis! race de cannibales!
Le fer, le feu suivent toujours tes pas
Que de forfaits, de trames infernales!
Louvre fatal tu vomis le trépas!

Là, Charles 9, du haut de sa fenêtre,
Tirait encor sur un peuple vaincu,
Sur des Français, sur ses amis peut être.
Et dans un jour, tout un peuple a vécu
Prêtres et rois, quelle noble victoire!
Siècles futurs vous ne le croirez pas!
O jour affreux périsse ta mémoire
Louvre fatal tu vomis le trépas

Et Charles x, cet autre roi parjure!
Il brise, un jour, la table de nos lois!
Des flots de sang ont lavé cette injure
Il fuit encor pour la dernière fois.
Mais on a vu tomber comme les feuilles
Les citoyens sous le fer des Soldats!
Avec respect, peuple tu les recueilles...
Le Louvre encor a vomi le trépas.

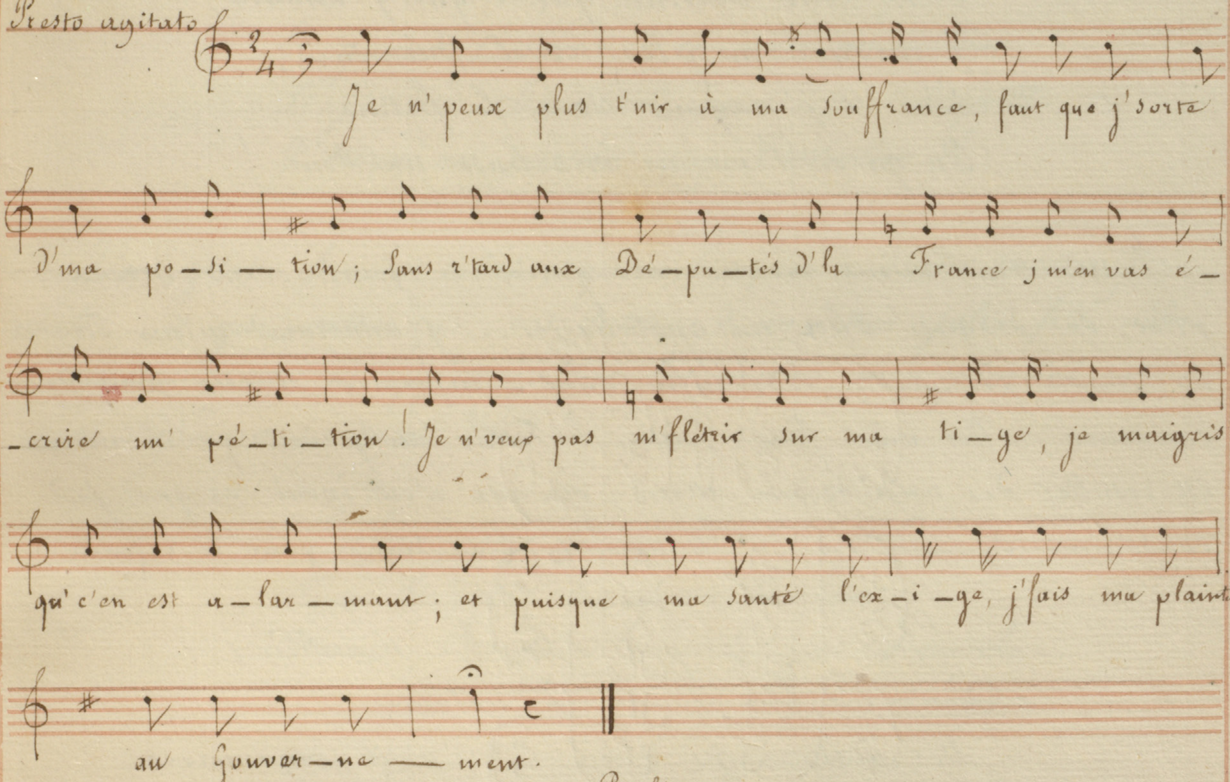
Oui, c'était là que des cris de victoire
Venaient répondre à l'appel du beffroi.
Ils sont morts là, répètera l'histoire,
Assassinés par ordre de leur roi.
Filles d'enfer, terribles Euménides
Accourez donc, mais vous n'existez pas
Toujours les rois sont faux, cruels, perfides,
Le Louvre encor vomira le trépas.

1833.

A bas les femmes.

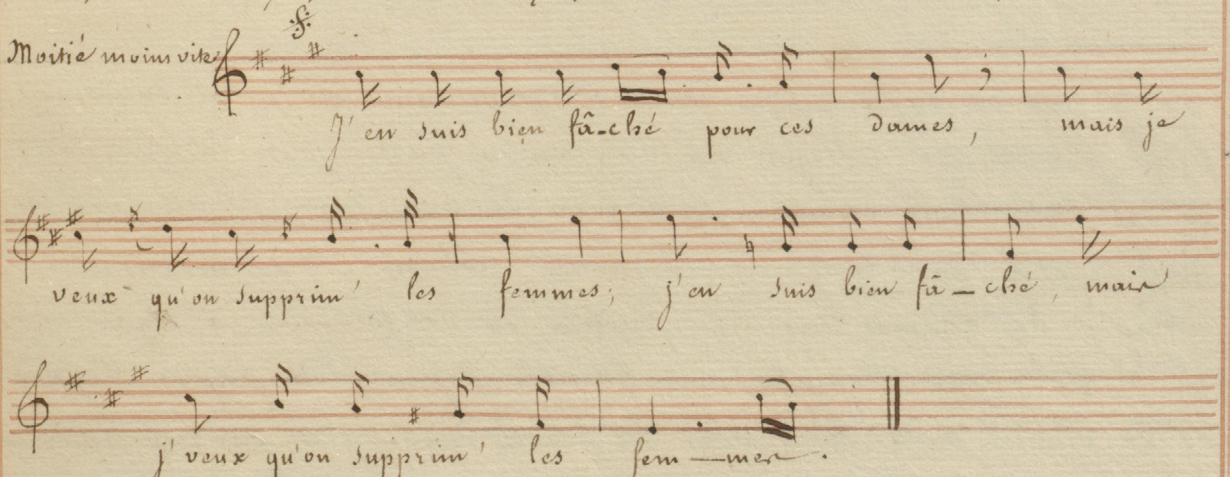
Paroles de MM. Fréder Courcy et Jaime.

Musique de Charles Plantade.



Parlé :

Et voici en quels termes j'dresse ma supplique à nos bonnes Législateurs : Le Sieur Cyprien Jacolard domicilié à Paris, demande qu'une Commission d'enquête soit nommée pour prendre connaissance des ravages, désastres, catastrophes, sinistres, épizootties, et autres inconvéniens occasionnés par le sexe féminin au préjudice de la population masculine de l'endroit.



Depuis qu' j'ai l'âg' de connaissance,
Ell's m'ont déjà fait les cent tours ;
Je n' veux plus avoir d' indulgence,
Il faut qu' la justice ait son cours.
C'est une horreur que c'que j'endure,
J'éprouve un plus cruel tourment,
Que si j'nageais dans la friture
Ou qu' si l'on m'arrachait un' dent !

J'aimerais mieux monter onze gardes… j'aimerais mieux piler des drogues chez un apothicaire… j'aimerais mieux être un simple pédicure… car enfin sans s'informer si cela peut vous convenir, elles vous font battre le cœur au point qu'il m'en est résulté des palpitations atroces, et que c'est inoui ce que je consomme de sangsues et de lavemens (au signe pour le refrain)

Ell's ont des p'tit's bouch's meurtrières
Qu'ell's font sourire à volonté,
Des p'tits coups d'œil, des p'tit's manières
Très-dangereuse en société.
Les beautés les plus accomplies
S' mett'nt jusqu'à des fleurs dans les ch'veux,
Pour se rendre encor plus jolies :
Ma parol' d'honneur, c'est affreux !

C'est un raffinement de scélératesse qui dénote un égoïsme bien personnel : Obliger un chrétien à passer toute la journée et des nuits sans dormir, se priver de nourriture, s'attaquer les nerfs, user une foule de lorgnettes, abîmer ses chaussures, attraper des rhumes sous les fenêtres et des torticolis à regarder en l'air ; sans compter une horrible dépense de papier Weynen et de plumes métalliques pour les billets doux… c'est par trop fastidieux.

J' vous d' mande à quoi sert la police ?...
Partout faut en appercevoir !..
Au Spectacle, c' est une actrice ;
Au café, la dam' du comptoir.
Aux Tuil'ri's, ell's sont à la file,
Et quand j' viens d'en voir un millier
Si j' rentr' chez moi pour êtr' tranquille,
J' trouv' ma portièr' sur l'escalier !

Une grosse femme mûre, qu'a l'infâmie d'être encore par mal ; et qui, outre ça, est auteur d'une très-jolie fille assez indiscrète pour m'apporter tous les matins mon journal et mon déjeuner. Aussi &c.

Enfin, sur la surfac' du globe,
Pour le repos du genre humain,
J' veux qu'on n'voi' plus la queu' d'un robe...
Pas plus d' beau sex' que d' sus ma main.
La suppression doit être entière,
Seulement, au gré des amateurs,
Il s'ra permis d'avoir un' mère,
Deux cousin's, trois tant's et quatr' sœurs.

Et comme je suis convaincu que nos honorables représentans accueilleront favorablement mon placet, j' vais demander à ces dames, car parmi elles, je dois convenir qu'il s'en trouve ordinairement trois pour cent de bonnes, la permission, la satisfaction de me procurer l'honneur, le bonheur et la faveur de les embrasser sur les deux joues, en commençant par la gauche qui est le côté du cœur ; et ça, par manière de baiser de paix et d'adieu, sans rancune, avant leur destruction totale, puisque ma santé l'exige, ainsi que j'ai eu celui de vous le dire en commençant. (1836)

Prédiction de Nostradamus.

Air noté : Voyez page 251.

Nostradamus qui vit naître henri 4,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
Heureux français soulagez ma détresse,
Faites l'aumône au dernier de vos rois.

Or cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un Sénateur criera : L'homme à besace,
Les mendians sont bannis par nos lois
Hélas, Monsieur, je suis seul de ma race,
Faites l'aumône &a.

Es-tu vraiment de la race royale ?.
Oui, répondra cet homme fier encor.
J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
A mon ayeul, couronne et sceptre d'or.
Il les vendit pour nourrir le courage
De faux amis, d'écrivains maladroits;
Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage
Faites l'aumône &a.

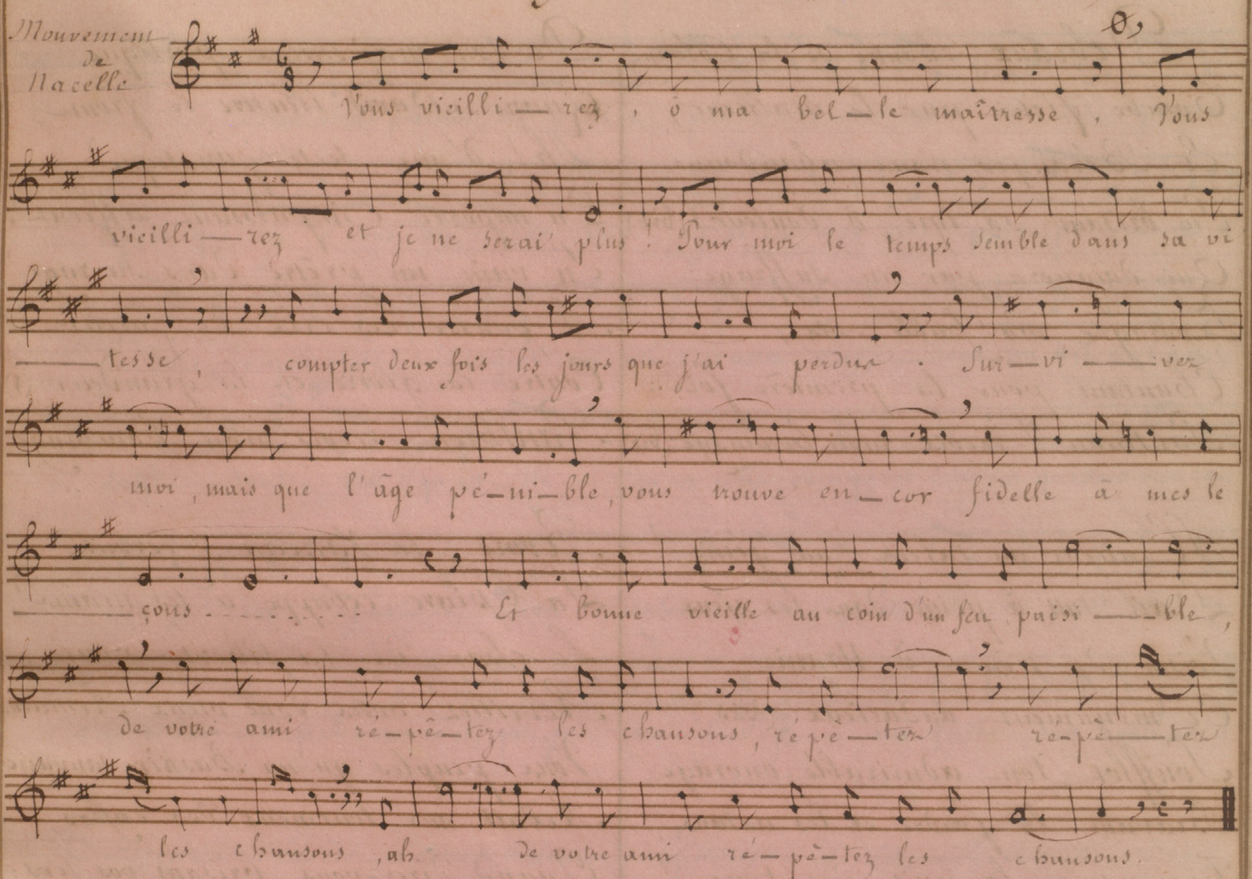
Mon père âgé, mort en prison pour dettes
D'un bon métier n'osa point me pourvoir;
Je tends la main, riches partout vous êtes
Bien durs au pauvre et Dieu me l'a fait voir.
Je foule enfin cette plage féconde
Qui repoussa mes ayeux tant de fois!
Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
Faites l'aumône &a.

Le Sénateur dira : Viens, je t'emmène,
Dans mon palais vis heureux parmi nous,
Contre les rois nous n'avons pas de haine
Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
En attendant que le Sénat décide
A ses bienfaits si ton son a des droits,
Moi qui suis né d'un vieux sang parricide
Je fais l'aumône au dernier de nos rois.

Nostradamus ajoute en son vieux style.
La République au prince accordera
Cent louis de rente ; et, citoyen utile,
Pour maire, un jour St. Cloud le choisira
Sur l'an deux mil, on dira dans l'histoire
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La france en paix reposant sous sa gloire
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

La bonne vieille.

Paroles de Béranger _ Musique de Panseron.



Lorsque les yeux chercheront sous vos rides,
Les traits charmans qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : „ Quel fût cet ami tant pleuré ? „
De mon amour peignez, s'il est possible
L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons ; Et

On vous dira : „ Savait-il être aimable ? „
Et sans rougir, vous direz : „ Je l'aimais ! „
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil, vous répondrez : „ Jamais ! „
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ; &a

Vous, que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux :
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printems suspendra quelques fleurs ;
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons

Le Panthéon.

Air : de la Colonne

Debraux, chantre de la Colonne
Tombe flétri par le malheur,
Et Béranger nous abandonne
En brisant sa lyre, ô douleur ! (bis)
Qui daignera par un suffrage
Encourager ma faible voix,
Chantant pour la première fois :
Panthéon ! reçois mon hommage (bis)

Honneur au talent, au génie !
L'œil suit à peine dans les cieux,
Voisin du trône d'Uranie,
Ce monument audacieux (bis)
Soufflot, ton admirable ouvrage
Bravant la foudre et les autans,
Traversera la nuit des temps !
Panthéon, reçois mon hommage.

Juillet, quand ta brillante aurore
Nous promettait des jours nouveaux,
Panthéon, ta voûte sonore
A retenti de nos bravos (bis)
Immortalisant le courage
Des héros, vengeurs de nos lois,
Nous avons fait trembler les Rois !
Panthéon, reçois mon hommage.

De ton majestueux portique
Quand David illustre le front,
Ah ! d'une secte fanatique
Qu'importe l'impuissant affront.
En vain un prêtre, dans sa rage
A poussé des cris de fureur
Contre la gloire et la grandeur (1)
Panthéon, reçois mon hommage.

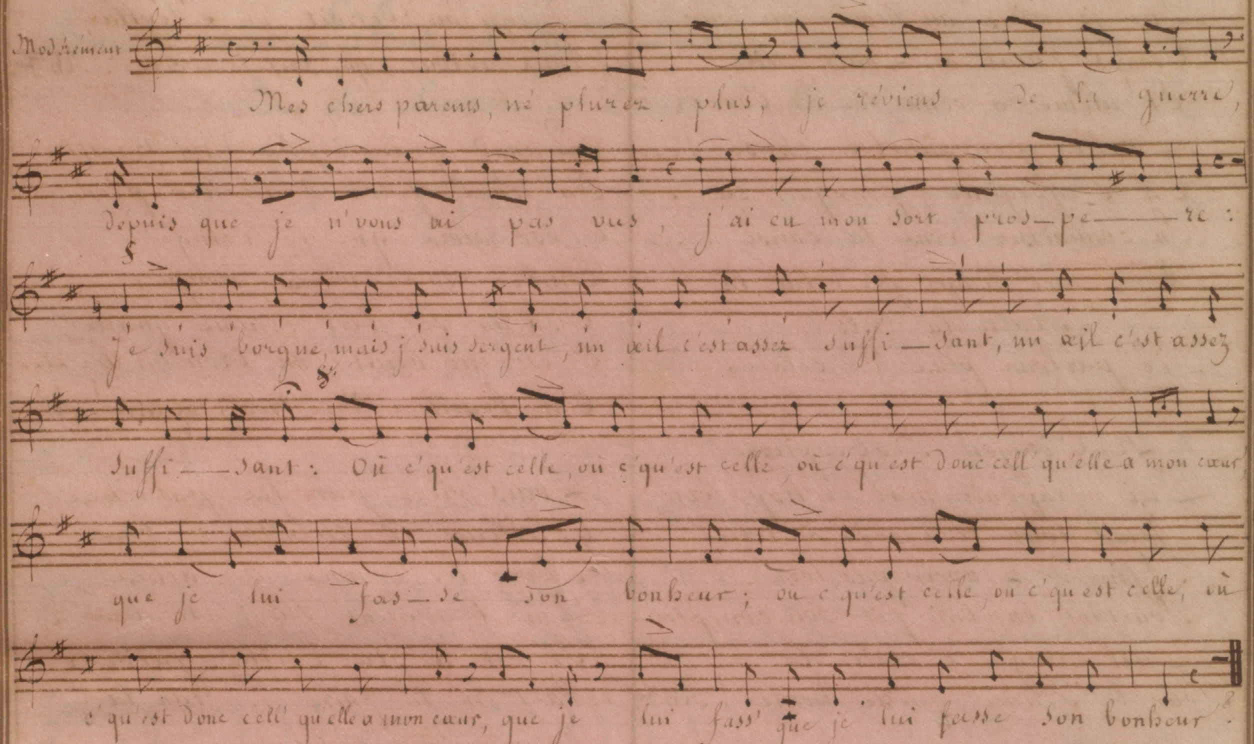
Rome, le Vatican s'écroule,
La Tiare échappe à tes mains,
Le char de la liberté roule,
Réveillez vous donc vieux Romains
Vous peuples qu'un Baskir sauvage
Réduit aux tourmens des enfers,
Quand direz-vous, brisant vos fers :
Panthéon ! reçois notre hommage.

Lejoncourt.

(1) Quélen, archevêque de Paris, publia en 1837, un mandement dans lequel il anathémisait le frontispice du Panthéon sur lequel le sculpteur David a reproduit l'effigie des grands-hommes dont la France s'honore ! Cette infamie est demeurée impunie, ô honte !

Où c'qu'est donc celle qu'elle a mon cœur?

Paroles de M. Allard – Musique de Beauplan.



Toujours sincère à mes amours,
Après bien des tempêtes,
Mé voici pour couler mes jours
Avecque mes ancêtres.
Je suis manchot, mais j'suis sergent,
Un bras c'est assez suffisant (bis)
Où c'qu'est celle &c

N'en a qui n'ont b'eu du malheur
Dans l'état militaire,
Moi j'ai toujours été vainqueur
En amour, comme en guerre.
J'ai p'us qu'un jamb mais j'suis sergent,
Un' jamb' c'est assez suffisant &c.
Où c'qu'est celle &c.

Quoique j' soye dépareillé
Je me porte à merveille,
J'ai p'us qu'un œil qu'un bras qu'un pié
Mais j'ai mes deux... oreille!
Deux... oreill's et l'grad' d'sergent,
En ménag' c'est très-suffisant (bis)
Où c'qu'est celle &c.

Un' fois que je s'rai marié
A l'objet de ma flamme,
On va m'appeler la moitié
De ma charmante femme.
J' suis invalid', mais j'suis sergent
C'qui m'reste est assez suffisant
Où c'qu'est celle &c.

Histoire de France en 10 Chapitres.

Air : Halte-là &c.

C'était en quatre-vingt treize
Que je vins au monde un jour,
Temps fatal à Louis Seize
Et même à ceux de sa Cour.
Quelle épouvantable chose !...
On s'égorgeait, pourquoi ça ?
En connaissez-vous la cause ?....
Ah ! quel temps que celui là !
Halte-là (bis)
Ne parlons plus de cela.

Le Citoyen Robespierre
Qui frappait mal et trop fort,
Jetait tout le monde à terre
Afin de n'avoir pas tort.
Pourtant on lui fit son compte...
Quel enragé c'était là !
Pour la France, quelle honte ! Ah &c.

Arrive le Directoire
Au nombre de cinq hâbleurs,
Ne pensant qu'à rire et boire
Et nous montant des couleurs.
L'Autre les met à la porte
A grands coups de tra, la, la,
Et le diable les emporte ! Ah &a.

C'était ce petit bonhomme
Appelé Napoléon,
A l'œil vif, au teint de gomme,
Et très-fort sur le canon :
Il remuait à la pelle
Les rois qui se trouvaient là...
Dieux ! l'ont-ils échappé belle ah &a.

Vint alors le temps prospère
Du grand Empire Français,
Et le bon roi d'Angleterre
Faillit n'être plus anglais.

Car des rives du Bosphore
Jusqu'au détroit de Scylla,
Nous avions... que sais-je encore ? Ah &a.

Quand, grâce à plus d'un transfuge
On nous force à lâcher pied,
C'est alors que le déluge
Tombe sur le vieux troupier.
Chacun se bat comme quatre,
C'est un bruit, un brou ha ha....
On braille : Vive henri quatre ! Ah

Louis vient par les pataches
Goutteux et culottes à bas,
Avec les bonnes ganaches
Qui l'avaient suivi là-bas.
Il dit à la vieille garde :
« Va-t'en te faire ... lan la,
« Je veux des Suisses pour garde. » ah

Louis meurt, Charles son frère
Rêve blasons et rabats,
Mais Juillet les couche à terre,
Après trois jours de combats.
On leur donna des calottes !...
En veux-tu, tiens en voilà ;
Allez donc, vieilles culottes. ah &a.

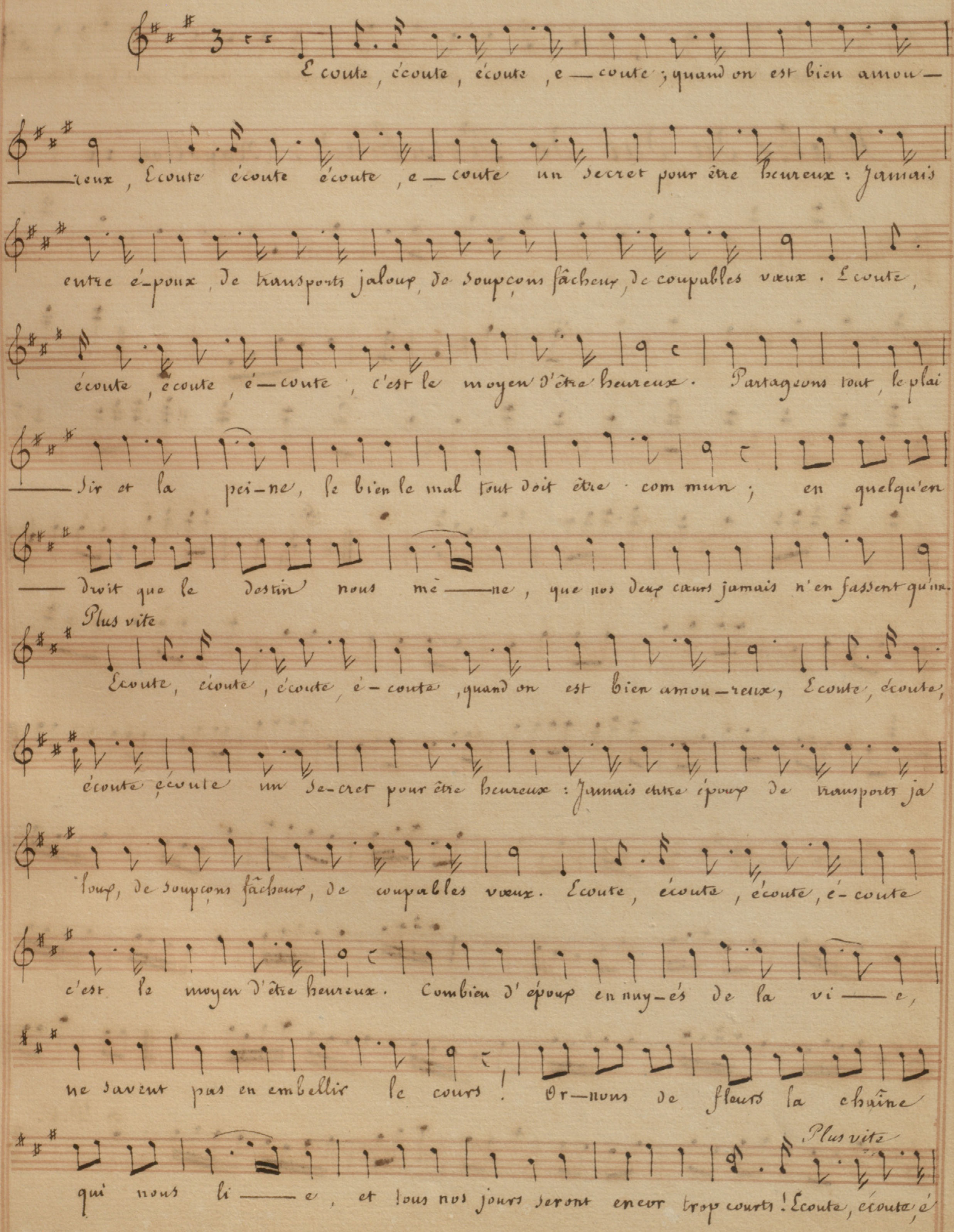
Puis, ne sachant trop quoi faire,
On fabrique un nouveau Roi ;
Chacun devient militaire
Pour prêter force à la loi.
L'affaire paraissait belle,
Mais à quelques mois de là,
On se cogne de plus belle. ah &a.

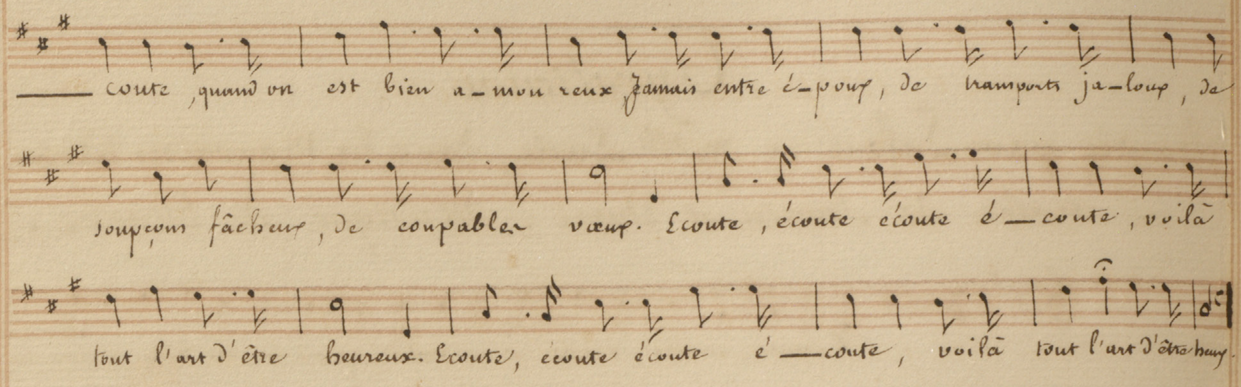
Puis on replace au plus vite, les croupiers
du vieux Capet, et les buveurs d'eau bénite
Faut-il avoir du toupet. On vexe maint patriote
Polignac sort de prison, et plus d'un petit despote, met la france à la raison.

Tyrolienne

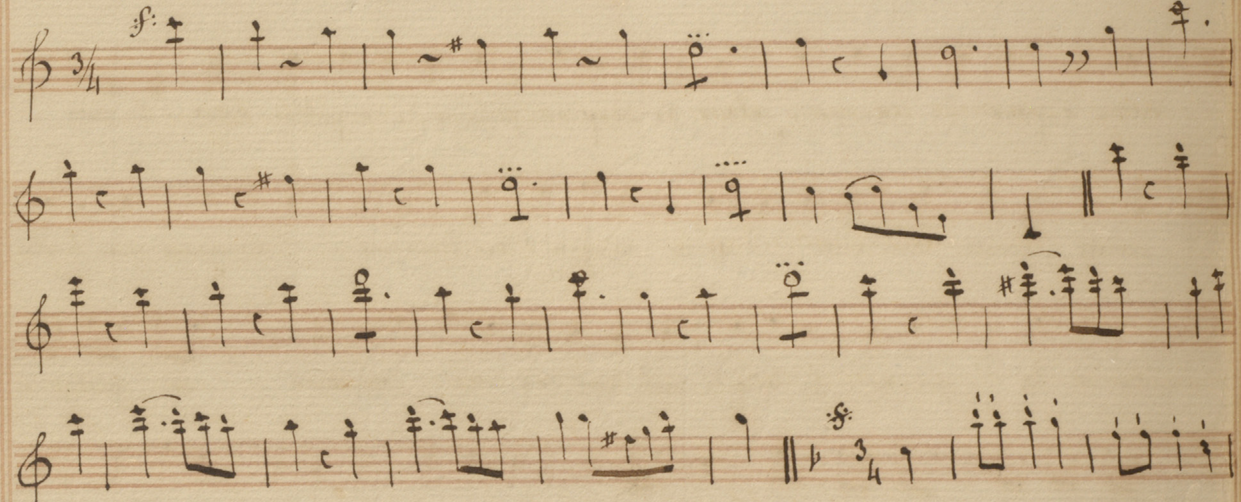
chantée par Lafont et Mlle Lucie, dans les Mauvaises têtes.

Paroles de Sewrin et Ourri. Musique de Doche.





Walze du duc de Reischtadt. (Napoléon II)



Le mépris des richesses.

Air : De la treille de sincérité.

Richesse, honneurs, quelle folie !
Ce n'est pas moi qui vous envie ;
Quel embarras !
Je n'en veux pas } bis.

Mais je voudrais un peu d'aisance,
A Paris, petite maison,
Où je vivrais dans l'abondance,
Près de bons amis sans façon ;
Ils y trouveraient bonne table,
Buffet rempli d'excellents mets,
Lit moëlleux, vin délectable....
Ah ! c'est charmant, c'est charmant, mais
Richesse, honneurs &a

Demeurer toujours à la ville,
L'air qu'on y respire est mauvais ;
Dans les champs un modeste asile
Aurait pour moi bien des attraits ;
Ah ! quel plaisir de pouvoir dire :
Mon parc, mon château, mes forêts...
Non, rien n'égale mon délire,
Ah ! c'est charmant &a

Mais comment faire le voyage ?
Aller à pied, c'est fatigant ;
Il me faudrait un équipage
A la mode, leste et fringant.
Ah ! quel plaisir de pouvoir dire :
Holà, cocher ! holà Jockei !...
Non rien n'égale &a.

Bien loin de l'œil d'un chef sévère,
Etre maître de ses instans ;
N'être rien, n'avoir rien à faire,
Cette vie a ses agrémens....
Mais pourtant avoir une place,
Voir prévenir tous ses souhaits,
Et dispenser faveur et grâce ! ah ! c'est &a

J'aurai donc compagne aimable,
De vins vieux caveaux bien remplis,
Maison de ville et de campagne,
Table excellente et vrais amis....
Equipage et grande livrée....
Je règnerai... dans mon palais...
Ah ! c'est charmant &a.

G. Delrieux.

Momus n'est pas mort.

Air : De Madame Grégoire.

Le bruit a couru
En attendant que l'on reclame,
Que, triste et bourru,
Momus venait de rendre l'ame;
Que ses enfans pleuraient,
Et bientôt maigriraient;
Mais loin que chacun de nous mette
Un crêpe, hélas! à sa fourchette...
Nous soupons encor...
Momus n'est pas mort!

Ne disait-on pas,
(Tant on est pressé de médire!)
Que dans nos repas,
Déjà nous ne savions que dire!
Que l'esprit languissait,
Que tout refroidissait;
Comme autrefois, quoiqu'on en dise,
Sur les plats et sur la sottise
Nous tombons encor,
Momus n'est pas mort!
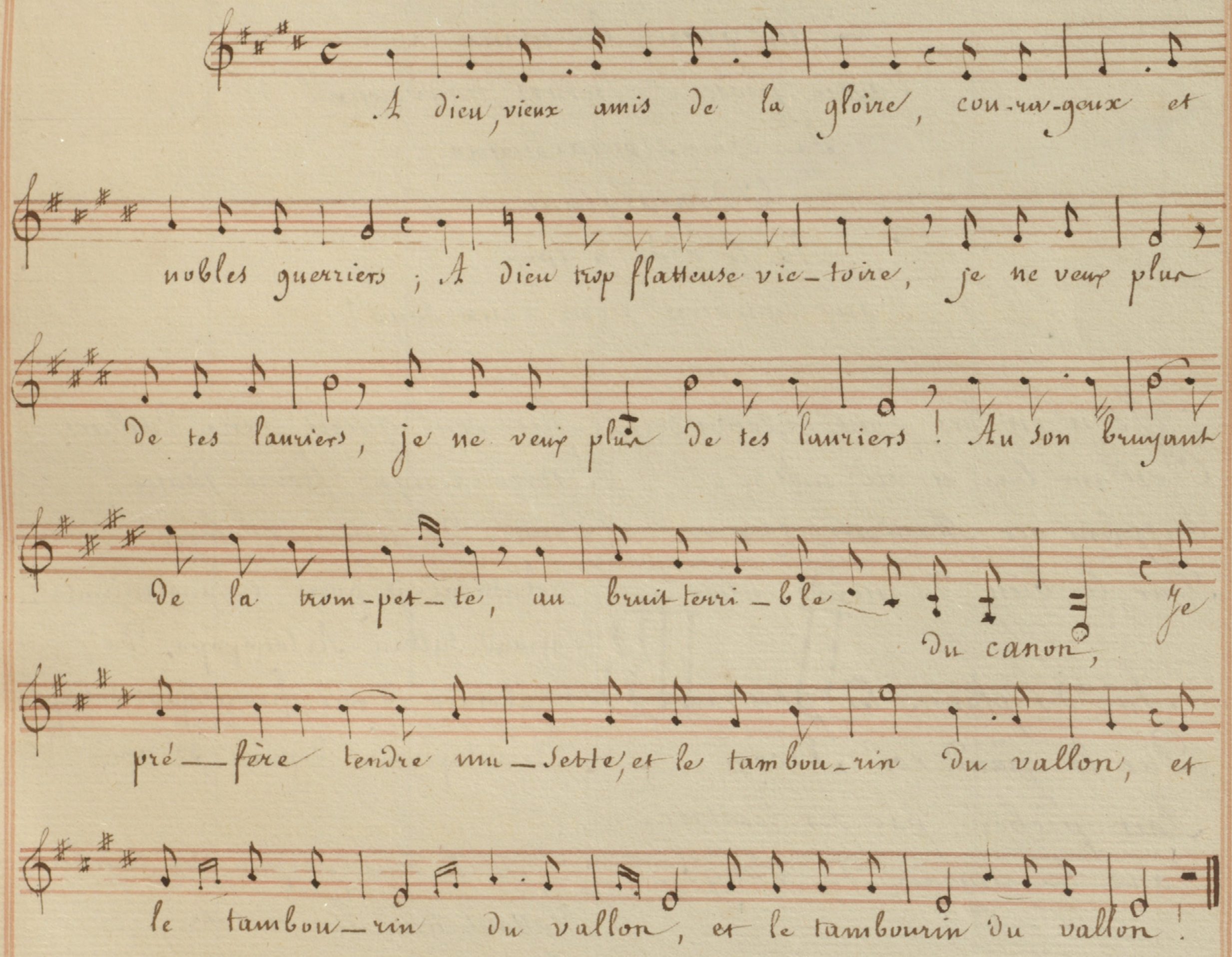
Jaloux, désunis,
S'il faut en croire la chronique,
Nos fronts rembrunis
N'offrent plus rien que de tragique.
C'est ainsi qu'on a mis
Momus in extremis, ...
Mais du budget, de la critique,
Des grands, et de la politique
Nous rions encor,
Momus n'est pas mort!

Quant à la chanson,
Pour mon compte, je le confesse,
C'est avec raison
Qu'on nous accuse de paresse;
Si Momus eût passé
Les chants auraient cessé!
Mais de Cancale il nous arrive
Plus d'un franc et joyeux convive,
Nous chantons encor
Momus n'est pas mort!

Etienne Jourdan.

Adieu, vieux amis de la gloire.

Romance guerrière.



Je vais revoir cette chaumière
Où je passai de si beaux jours,
Je vais consoler mon vieux père,
Revoir l'objet de mes amours (bis)
Au son bruyant de la trompette
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette
Et le tambourin du vallon (ter)

Je l'ai revu ce tendre père,
Lui seul me regrettait toujours;
Car elle, un autre a su lui plaire,
Lui faire oublier nos amours (bis)

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Plus ne préfère tendre musette,
Ni le tambourin du vallon. ter.

Marchons, vieux amis de la gloire,
Courageux et nobles guerriers,
Volons encore à la victoire...
Veux cueillir de nouveaux lauriers (bis)
Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Plus ne préfère tendre musette
Ni le tambourin du vallon (ter)

Le Charlatan.

Admirez ce spécifique
Unique,
Qui guérit les maux
Passés, présens, futurs, nouveaux!
Il est stomachique,
Odontalgique;
Je le cède à tous,
Pour combien, pour deux sous!

Je n'en fais point de commerce,
C'est un bas et vil métier:
En plein air, Messieurs, j'exerce
Pour le bien du monde entier.

Suc des plantes les plus rares
Que le grand roi Xicogo
Fait pêcher, par ses Tartares
Dans les marais du Congo.

J'y mets de l'eau d'arquebuse
Qu'Archimède, de ses mains
Composait, quand Syracuse
Lavait la tête aux Romains.

C'est la guérison certaine
De tous les estropiés,
Il enlève la migraine
Rien qu'on s'en frottant les pieds.

Est-il besoin qu'on le prône?
Lui seul guérit sans douleurs,
Fièvre rouge, fièvre jaune,
Fièvres de toutes couleurs.

Aussi ai-je guéri, en une minute, le grand Sultan Arlogopopo du Chimboraço, d'une fièvre quarte triple qui le vitupérait depuis 33 ans!

C'est le vrai parfum des bouches,
Flattant tous les odorats;
Il tue à dix pas les mouches
Et donne la mort aux rats.

Et pour preuve, je puis vous faire voir une quantité innombrable de ces insectes immondes, auxquels j'ai donné la mort, rien qu'en leur en frottant le bout de la queue.

Tenez, dans sa double espèce,
A deux fins il peut servir:
Pris en liquide, il engraisse,

Pris en poudre, il fait maigrir.

Et si quelqu'une, dans l'honorable société, elle a le genou cagneux ou la cuisse plate, je la ferai gonfler sur le champ.

C'est le roi des antidotes :
Par un prodige nouveau
Il sert à cirer les bottes,
Et même à blanchir la peau.

Oui, fussiez-vous Mauresses ou Négresses, Mesdames ; une demi-fiole de ce baume merveilleux suffirait pour vous donner la blancheur, l'incarnat et le velouté de la Vénus aux belles fesses.

Par ses vertus admirables,
Ceci n'est point fabuleux,
Il rend les maris aimables
Et guérit les chiens galeux.

Excellent pour les malaises
Et la gourme des enfants,
Il fait crever les punaises
En raffermissant les dents.

Dans l'Afrique, à Terre neuve,
J'ai guéri vingt rois en bloc,
Et j'en apporte pour preuve
La peau du roi de Maroc.

Je pourrais vous la faire voir cette peau, Mesdames, n'était qu'elle se trouve au milieu de mes bagages qui se composent de 20 mulets, Messieurs, et de 40 giraffes, Mmes.

Messieurs, des maux d'aventure
Il soulage au même instant ;
Mesdames, de toute enflure
Il ne fait qu'un jeu d'enfant.

Ce trésor de la nature
Employé chez les colons,
Fait croître la chevelure
Et tomber les durillons.

Il y a plus, Mesdames : si quelqu'une Mesdames, elle est atteinte de furoncle, bubons, gale, teigne, peste, poison Mesdames, je la guérirai immédiatement.

Ses effets sont incroyables,
De même que ses vertus,
Il guérit les Incurables
Et le Choléra-Morbus.

Enfin, si de l'existence
Vous avez trop lourd fardeau,
Prenez en double pitance
Vous descendrez au tombeau.

Quand l'humanité l'ordonne
L'intérêt a le dessous,
Aussi, Messieurs, je le donne,
Je le donne pour deux sous.

« Admirez ce spécifique
Unique,
Qui guérit les maux
Passés, présens, futurs, nouveaux &a.

Le vieux Caporal.

Air : du Vilain, ou de Ninon chez Sévigné.

En avant ! partons camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé ;
J'ai ma pipe et vos embrassades,
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service,
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas, ne pleurez pas,
Ne pleurez pas, marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas.

Un morveux d'officier m'outrage :
Je lui fends... il vient d'en guérir ;
L'on me condamne, c'est l'usage,
Le vieux Caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogome,
Rien ne put arrêter mon bras...
Puis moi j'ai servi le grand homme !
Conscrits au pas &a.

Conscrits, vous ne troqueriez guères
Bras et jambes pour une croix ;
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats,
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits au pas &a.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons ;
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage,
Avril refleurit nos cantons.
Dans nos bois, souvent, dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas :
Bon dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits au pas &a.

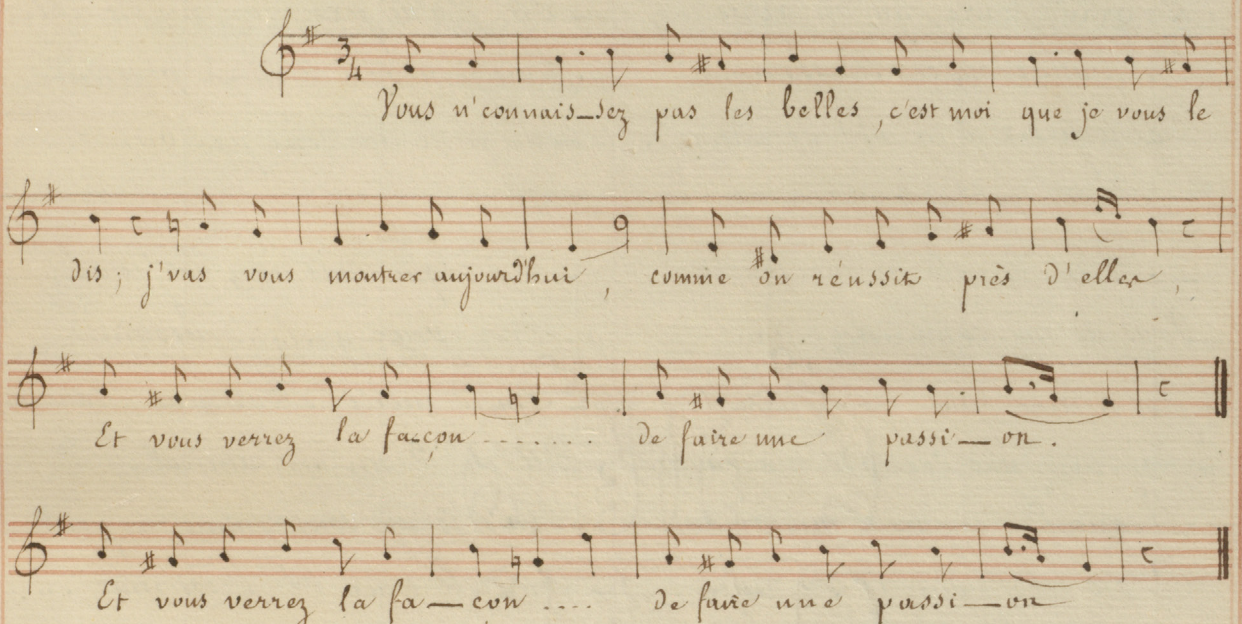
Qui, là-bas, sanglotte et regarde ?
Ah ! c'est la veuve du tambour ;
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimats ;
Elle va prier pour mon ame....
Conscrits au pas &a.

Morbleu, ma pipe s'est éteinte !
Non, pas encore... allons, tant mieux ;
Nous allons entrer dans l'enceinte,
Ça, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine,
Surtout ne tirez pas trop bas....
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas, ne pleurez pas,
Ne pleurez pas, marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas.

Béranger.

Les premières amours de Chauvin.

Musique d'Edmond Lhuillier.



J'étais t'à la promenade,
J'avais quitté les amis,
Et je leur z'y avais dit:
„Laissez-moi seul, camarades,
„Car je me sens t'en ce jour
„Une idé' dessu'r l'amour.

J'vois v'nir un' particu'ière
Qu'était mise on ne peut mieux,
D'un superbe châl' boiteux,
D'un chapeau z'à la bergère;
Les mains propr's et final'ment
Su'z'un pied b'en élégant.

„Il s'fait, que j'lui dis, Ma'm'zelle,
„Tout d'même un b'en joli tems!„
Ell' m'répond en souriant:
„– Un vrai tems de demoiselle;
„Car i' n'fait en ce moment,
„Ni plui', ni soleil, ni vent.

Pour lors que j'lui dis: „Ma'm'zelle,
„I'm'parait qu'vous vous prom'nez?
„– Mais, Mo'cieu, comm' vous voyez,
„Et vous même? me dit-elle;
„– Moi je me promène aussi,
„Mad'moiselle que j'lui dis.

„ Voulez-vous, Mademoiselle,
„ Vous en venir avec moi ?
„ Je connais z' un bon endroit,
„ Le grand Turc, qu'on appelle,
„ On mange en ce Restaurant,
„ Des trip's z'à la mod' de Caen…

„ — Rien de cela ne me touche,
„ Vous ne me connaissez pas :
„ Je n' aime pas les repas,
„ Je suis pas dessu'r ma bouche ;
„ Et quand je fais t' un amant
„ C' est que pour le sentiment. „

„ — Pourrait-on, Mademoiselle,
„ Savoir votre joli nom ?
„ — Je me nomme Jeanneton,
„ Et vous, c'ment qu'on vous appelle ?
„ — Moi, parbleu ! je m' nomm' Chauvin,
„ C' nom là rime avec du vin ! „

L' Cancambourg la fit sourire :
Quand je vis qu'elle en tenait,
Je la m'nai dans n'un bosquet
Lui disant : „ Nous allons rire,
„ Vous aurez de l' agrement,
„ Car je suis t' un bon enfant ! „

Quand je fus t' assis près d'elle,
Je vis qu'elle pâlissait !
„ N'ayez pas peur, mon poulet ! „
„ — Oh ! j'n'ai pas peur, me dit-elle,
„ Mais je n' sais d'où ça provient
„ Que je ne me sens pas bien ! „

„ — Où c' que vous avez vot' mal ?
„ Avez-vous quelque besoin ?
„ — Grand merci, Monsieur Chauvin,
„ Dit-ell' d'un air amical,
„ Mais je me sens comme un poids
„ Dans le creux de l' estomac. „

Finalement de la belle
Le mal de cœur aboutit,
Que j'en eus plein mon habit :
„ Oh ! c'n'est rien, que j' dis, M'am'zelle ;
„ C' est qu' un petit accident
„ Que j' suis sujet bien souvent „

Telle est l' histoire fidelle
De mes premieres amours ;
Depuis ce fortuné jour
C'est moi que.. j' parle avec elle,
Et plus plus qu' nous nous voyons,
Plus plus qu' nous nous chérissons.

Lettre de Chauvin, malade à Alger, écrite sous sa dictée par son fidelle ami Desbuet.

Ros' l'intention d'la présente
Est d'informer de ma santé;
L'armé' française est triomphante
Et moi j'ai l'bras gauche emporté.
J'ons évus de grands avantages,
La mitraill' m'a criblé les os;
Nous avons pris arm's et bagages,
Pour mon compt' j'ai 2 ball's dans l'dos.

Je suis t'à l'hôpital, d'où j'pense
Partir b'entôt pour chez les morts;
J't'envoi' dix francs qu'celui qui m'panse,
M'a donnés pour avoir mon corps.
Je m'suis dit: puisqu'il faut que j'file,
Et qu'ma Ros' perd son épouseur,
Du moins je mourrai p'us tranquille,
Sachant que j'lui laiss' ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
Ell' s'expirait sensiblement;
A l'arrivé' d'ma lettr' j'espère
Qu'ell' sera morte entièrement;
Car si la pauvr' femme est guérite
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas,
De s'fair' mourir de mort subite
A la nouvelle d'mon trépas!

Je te r'commande bien, ma p'tit' Rose,
Mon bon chien, ne l'abandonn' pas;
Surtout cache bien la chose
Qui fait que je n'le r'verrai pas.
Lui, qui j'suis sûr, se f'sait une fête
De m'voir revenir Caporal,
J'va pleurer comme une bête
En apprenant mon sort fatal.

Quoiqu'ça c'est qu'euque chos' qui m'enrage
D'êtr' fait mourir loin du pays,
Du moins quand on meurt au village
On peut dir' bonsoir aux amis.
On a sa plac' derrièr' l'Eglise,
On a son nom sur un' croix d'bois;
Puis on espère qu'la payse
Pour prier viendra quelquefois.

Adieu, Rose, adieu, du courage,
A nous r'voir i n'faut p'us songer;
Dans l'régiment où c'que j'm'engage
On n'nous accord' pas d'congés!
V'là tout qui tourn', j'n'y vois goute,
Tout est fini, j'sens que j'm'en vas,
J'viens de r'cevoir ma feuill' d'route
Adieu, Rose, adieu n'oblie pas!

J'profite de l'occasion du Général qui fait partir des dépêches télégraphiques, afin de te faire passer celle-ci. Comme il pleut d'puis trois mois, j'ai mis l'adresse en dedans, afin qu'elle ne s'efface pas. Si tu n'la reçois point, fais-le moi à savoir, pourque j't'en envoie une copie, avant qu'je sois tout-à-fait mort.

Les adieux de Pierre.

Air type.

" Adieu, ma pauvre mère,
Je pars, le tambour bat;
Puisque j' suis militaire
Faut qu' je fass' mon état.
Ne crains rien: à la guerre,
Je penserai z' à toi,
Et le ciel, je l' espère
Te conser'vra pour moi!
Ran, tan, plan, ran, tan, plan,
Ran, tan, plan, tan, plan, tan, plan,
Plan,... Ran, tan plan.

– Adieu, mon pauvre Pierre,
Prends garde à queuque malheur!
– Et toi, ma bonne Claire,
Garde-moi bien ton cœur.
En r' venant d' la milice
J' t'épous'rai dans huit ans,
Et j' f'rai fair' l'exercice
A tous nos p'tits enfans. Ran &a.

M' sieu l'curé j' veux vous faire
En partant mes adieux,
Si quelque militaire
Vient vous dire en ces lieux:
Qu' il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
N' dites rien à ma mère
Et priez Dieu pour moi! Ran &a.

L' sac sur l' dos, vers la plaine,
Amis dirigeons nous,
J' sens qu' ça m' fait bien d' la peine,
Mais il faut filer doux.
Dans ces momens d' alarme;
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme
Et chantons ce refrain:
Ran, tan, plan &a."

Le cœur gros, l'œil humide,
L' habitant du hameau,
Marche d'un pas rapide
Descendant le coteau.
Son oreille attentive
Ecoute en vain ses pas;
Et d' une voix plaintive,
L' Echo redit tout bas:
Ran, tan, plan &a.
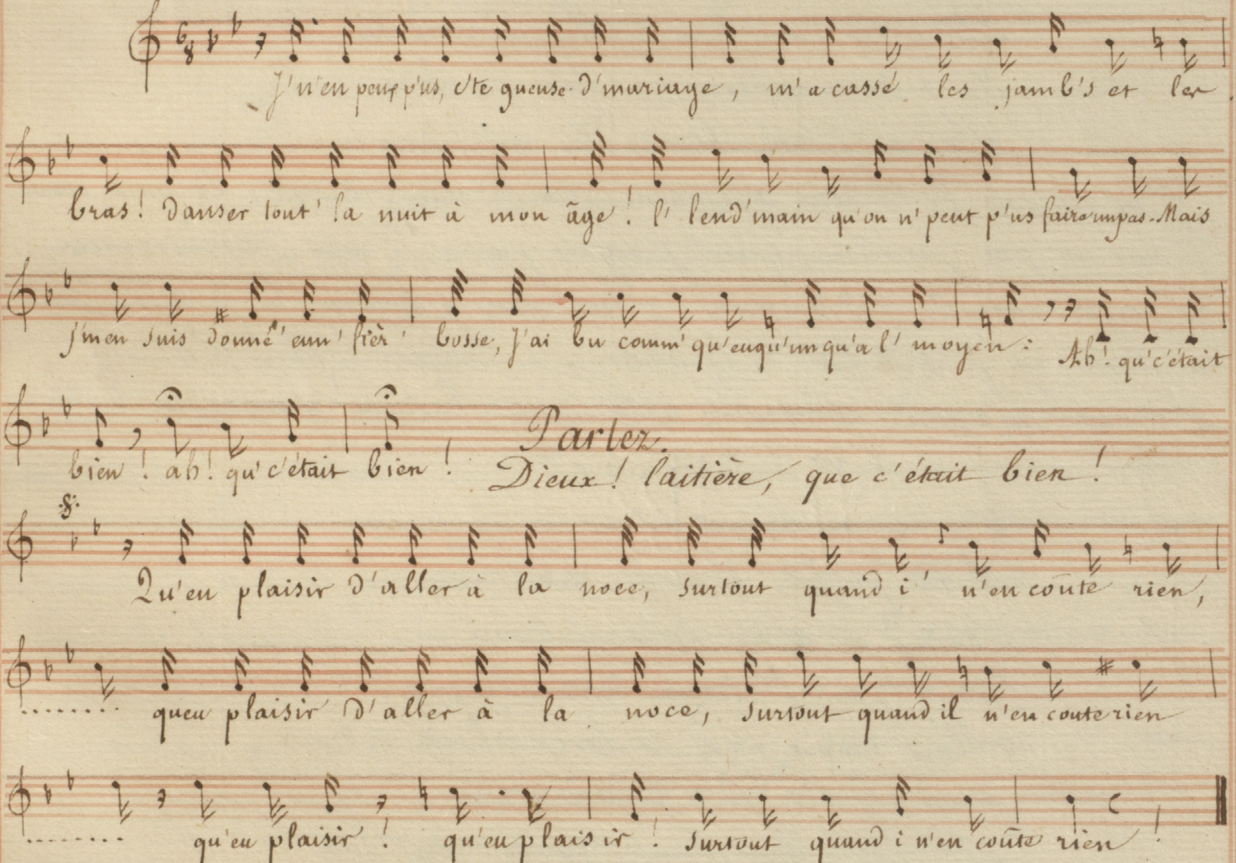
Anonyme.

La noce de Melle Gibou.

Narration.

Mme Pochet et melle Palmyre, sa fille, jeune personne qui fait ses études pour débuter dans la danse, à l'Opéra ont été invitées au mariage de melle Gibou fille d'une honnête fruitière du quartier

Mme. Pochet, encore fatiguée des plaisirs de la veille, raconte en ces termes, à la laitière du coin, ce qui s'est passé à la noce.



J'avais n' emprunté d' la portière
Un chapeau qu' Ma'm'zelle Budouillard
Lui z'a donné la s'main' dernière
Pour la pein' qu'ell' l'attend si tard.
Avec ça qu' ma fille est précoce,
Ca z' l'evait fier'ment son maintien,
Qu'elle était bien! (bis)

Ah! dame, laitière, c'est qu' ma Palmyre vous a deux grands yeux fendus en amande et à fleur de tête comme la Giraffe; fraiche comme

la rose, et puis des avant-postes fermes et solides. Enfin, j'croyais me r'voir à son âge ; car moi aussi, laitière, j'ai été très bien, et n'y a pas tant seulement quarante ans, que j'voyais courir après mes cotillons bien des marchands d'poussier d'motte d'la rue Mouffetard.

La marié' z'était dans n'un fiacre
Où c'que j'étais t'à son côté,
Ell' brillait comme un morceau d'nacre,
J'étais mis' comme eun' volupté.
Qu'c'est donc bon d'aller en carrosse,
On s'sent rouler, ça fait du bien !
Ah ! qu'j'étais bien, dieu, qu'j'étais bien !

J'm'étendais là d'dans quasiment comme une princesse. Et puis, comme j'suis un peu farceuse, quand j'voyais passer d'mes connaissances que notr' carrosse éclaboussait, j'leur criais à travers la portière, et en fesant un p'tit salut d'la main : „ Bonjour ! père Chicotin ; à r'voir maman Pataud ; à d'main, la mèr' Gripardin !

Qu'en plaisir &a.

Y'a du poulet qu'a mis d'la graisse
A la poche d'mon tablier,
Car j'ai z'eu la maladresse
De n'pas l'serrer dans du papier.
Mais tanpir, ça s'lave, ou ça s'brosse ;
J'étai régalé je n'connais rien.
Ah ! qu'c'était bien, Dieu qu'c'était bien !

Y'avait un très-fort civet d'sept lapins, et des vrais, au moins, car j'ai vu les têtes ; et puis des escargots sautés, des têtes de mouton à la Tartare, ainsi qu'des tripes et des langues en quantité ; mais comm' j'm'en avais d'ja mis jusqu'au gigier, j'n'ai rien pu manger d'tout ça : Qu'en plaisir d'aller &a.

Faut qu'Ma'm' Giboud soit généreuse
Pour donner un pareil repas,
Sa pauvr' fill' mérit' d'être heureuse
Ou bien c'est qu'je n'm'y connais pas.

Jusqu'aux orang's dans son écosse,
Au dessert i' n'y manquait rien.
Ah! qu' c'était bien! Dieu, qu'c'était bien.

On peut dire qu'c'était un r'pas b'en satisfaisant en légumes, salades, et toutes sortes de fricots. Dites-donc, laitière! vous avez été d'mariage, qu'euques fois? N'est-ce pas, qu'c'est à payer pour retenir ses places! Qu'eu plaisir d'aller &a.

La mèr Gavet qu'est si godiche
Avec son bonnet rapiesté,
Avait n'am'né son chien caniche
Qu'incommodait la société.
C'était tout d'même eun'chose atroce!
Y'a des gens qui n'respectent rien;
Mais à part ça:
Ah! qu'c'était bien, Dieu qu'c'était bien!

Faut-i' que c'te femme là soit bête avec son chien! figurez-vous un animal gros comme une chèvre, laitière, et qu'a mangé pour quatr' personnes; et p'is qui tournait toujours autour d'moi, parc'qu'i' sentait la volaille qu'était dans la poche d'mon tablier; qu'j'avais beau lui donner des pich'nettes et lui allonger d'grandissimes coups d'pieds par d'ssous la table; sans compter qu'i m'a abîmé avec ses babines ma belle robe aventurine, qu'j'avais dépensé 35 sous pour la faire r'mettre à neuf! Mais c'est égal: Qu'eu plaisir &a

L'bal était beau, mais ça qu'je r'grette,
Et c'qu'on aurait b'en pu d'mander,
C'est l'violon z'et la clarinette
Qui n'ont jamais pu s'accorder.
L'un nous f'sait danser: roul' ta bosse,
Et l'autr': ça vous va-t-il bien?
Mais à ça près
Ah! qu'c'était bien, Dieu qu'c'était bien!

Voyez-vous, laitière, i' faut croire que les musiciens eussent un peu trop bu; pas moins, j'ai dansé tout d'même avec l'fils de Mme

Fléming qu'est pompier ; et p'is avec le n'veu du papa Flairant l'vidangeur d'la rue du grand hurleur, c'blondin qu'est borgne et manchot, mais qu'ça n'parait pas t'à la la walze. D'ailleurs, ça vous a d'l'inducation ; car vous savez ; laitière, qu'i'en a qu'en dansant qui vous patinent partout ; mais c'jeune homme là i n'vous touch'rait pas tant seul'ment du p'tit bout du.. doigt. Qu'eu plaisir &c.

Mais faut qu'je r'monte chercher ma fille,
Car v'là b'entôt l'heure d'sa l'çon ;
Qu'elle a bon cœur, qu'elle est gentille !
Ell' danse ! c'est comme un p'tit poisson !
Si j'voulais, l'fils de Mo'cieu Josse
L'épous'rait sans qu'j'y miss du mien,
Et p'têt' qu'un jour ça s'pourra bien !

Vous savez, laitière, l'fils à M'cieu Josse l'dégraisseur d'la rue d'la rue des blancs manteaux ; un bon p'tit garçon très-rangé, qui mort joliment à la tache ; c'est des gens qu'ont du pain su'la planche, et du certain pour l'avenir ; i'front d'la dépense ; en sorte qu'si c't'affair' là s'fait, j'pourrai dire l'jour du mariage d'ma fille, comme aujourd'hui :

Qu'eu plaisir d'aller à la noce,
Surtout quand i'n'en coûte rien !
Ah ! qu'eu plaisir, qu'eu plaisir !
Surtout quand i'n'en coûte rien !
Surtout quand i'n'en coûte rien !

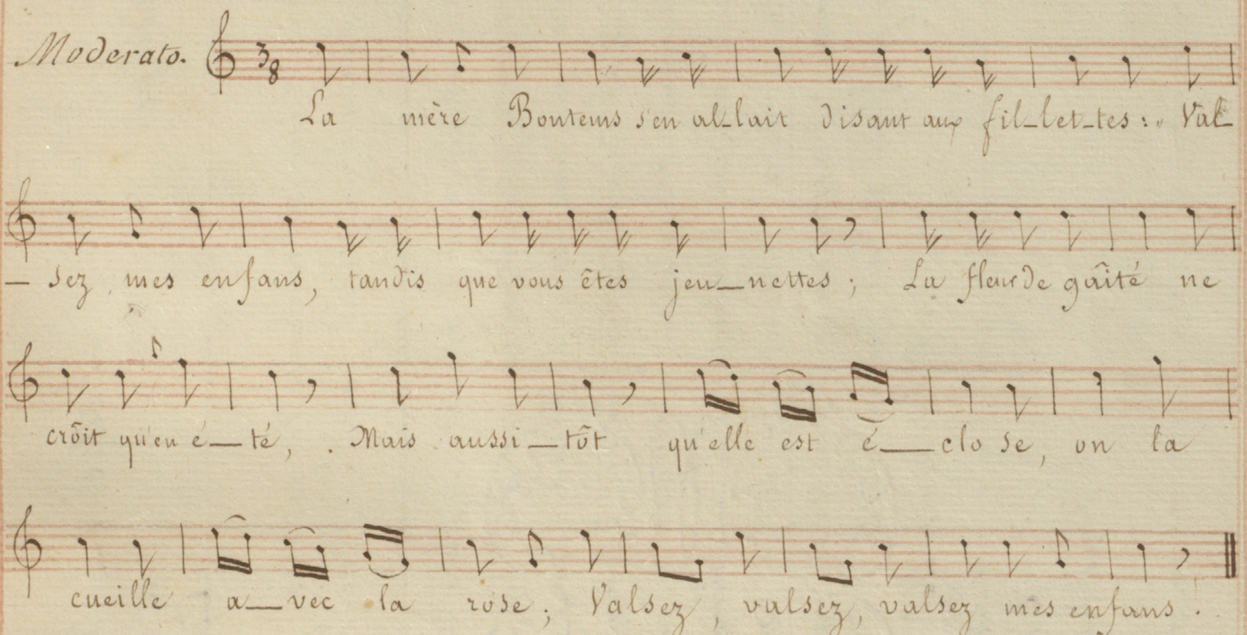
Adieu, laitière, adieu ! adieu !

Qu'eu plaisir, qu'eu plaisir,
Surtout quand i'n'en coûte rien !

Valsez, mes enfans.

Musique de Gatayes.

Moderato.



A quinze ans mon cœur
Crut l'amour un dieu plein de charmes,
Ce petit trompeur
M'a souvent fait verser des larmes.
Il est séduisant,
Flatteur, agaçant ;
Fille qui vit sous son empire,
Va courant le monde et soupire...
Valsez, mes enfans &a.

Les jeux et les ris
Présidaient à mon mariage,
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage :
Mon mari grondait,
Mon enfant criait ;
Moi ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre :
Valsez, mes enfans &a.

Le jour arriva
Où ma fille me fit grand-mère ;
Quand on en est là,
Valser n'intéresse plus guère :
On marche en tremblant,
On tousse en parlant ;
Au lieu de danser la gavotte
Dans un vieux fauteuil on radotte.
Valsez, mes enfans &a.

Anonyme.

Devine, Œdipe !..

Lettre d'un Vicaire à une Convertie.

Honni soit qui mal y pense !

J'apprends avec plaisir, Mademoiselle, que vous fournissez des exemples d'une vertu admirable à votre postérité ; et que chacun y prend part. Votre conversation édifie tout le monde, ce qui fait qu'elle est un bien commun. Vous avez une grande modestie, et une connaissance si juste et si parfaite, si haute et si relevée qu'on l'admire. Votre confiance est si droite, votre ame si pure et votre cœur est si net que l'on n'y trouve pas la moindre tache ni la plus légère imperfection, ce qui est bien rare ; et l'on peut dire que vous êtes à l'épreuve des vigoureuses tentations, que vous surmontez les dangers les plus grands et les plus gros qui se trouvent sur la mer orageuse de ce monde corrompu.

Votre unique occupation n'est que de fournir des actions de charité pour votre perfection, outre que vous n'êtes pas contente de plusieurs bonnes œuvres que vous pratiquez exactement.

Si vous voulez permettre que je coure à vos saints avis et que je m'entretienne de bouche avec vous, j'assurerai que vous êtes la pureté du siècle, l'amour de la croix et pour certain la plus parfaite qui ait jamais existé.

Mademoiselle

Votre cher
Confrère
Vous demande part à vos
genereuses prières.

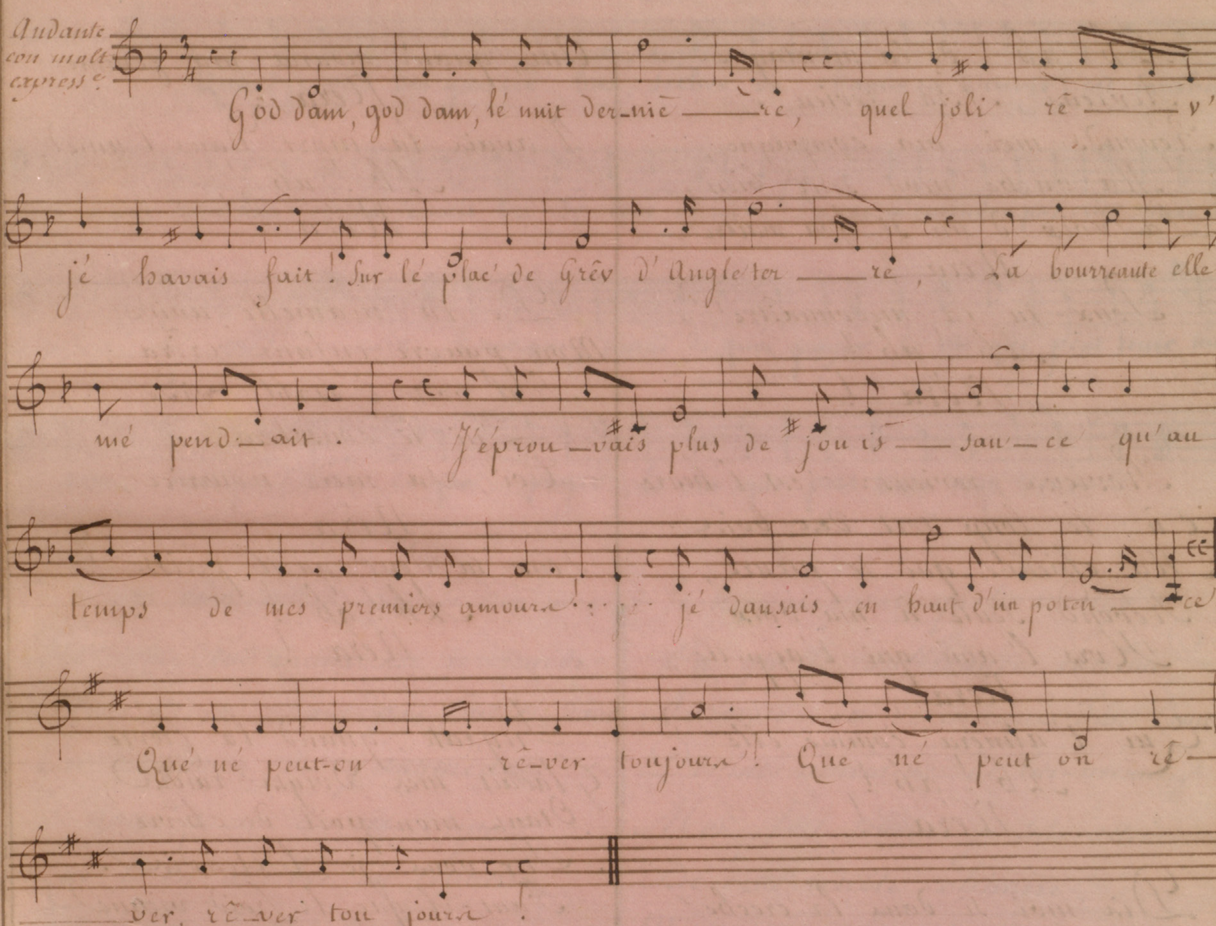
Sermon d'un Curé de campagne.

Depuis longtems, chrétiens, en bon pasteur,
Je vous exhorte à faire pénitence ;
Je vous ai pris par la douceur,
J'ai quelquefois employé la rigueur ;
Mais rien ne touche votre cœur
Et vous lassez ma patience !
J'ai beau vous dire : „ Il faut faire une fin,
„ Mettez de l'eau dans votre vin,
„ Sortez de votre léthargie,
„ N'est-il pas temps que vous changiez de vie
Vous vous damnez comme des chiens !
Depuis quatre ans vainement je vous prêche,
Tous mes discours sont des contes en l'air ;
A mes sermons tout le monde est revêche,
Et je vois bien que je prêche au désert.
Eh quoi, chrétiens ! toujours la même histoire !
Les libertins sont toujours libertins,
Et les coquins toujours coquins ;
L'ivrogne ne cesse de boire,
Les cabarets sont toujours pleins.
Pour moi, Messieurs, je vous l'avoue
Je suis au bout de mon latin.
Il faut pourtant essayer un moyen
De vous retirer de la boue ;
Ne pouvant rien sur vous par la douceur
Je vais tâcher de vous avoir de peur.
Ave Maria.
Il est de fait, Chrétiens, qu'en l'autre monde
Après la mort il est un gouffre immonde
Où, dans des cachots ténébreux
Et par des supplices affreux,
On punit sans miséricorde
Les scélérats, les coquins, les voleurs,
Les Courtisans, les Procureurs,
Tous gens de sac et de corde,
Ne venant jamais à confesse,
Et qui, lorsqu'on sonne la messe,
Loin d'y venir, courent aux mauvais lieux.
Si vous ne changez de conduite,
Chers auditeurs, ce sera votre gîte.
Quant aux tourmens que l'on endure,
Ils ne sont point de mon invention ;
J'ai, mot à mot, copié l'Ecriture :
Hic erit stridor dentium.
Voulez-vous que je vous rapporte
Ce qu'en dit un auteur payen,
Qui fit à ce sujet, un livre très-chrétien ?
„ Un chien, dit-il, est assis à la porte,
Le croirait-on ? Cet affreux loup-garou
A trois têtes sur un seul cou.
Nuit et jour il fait la patrouille
Pour empêcher que personne ne grouille ;
Et si quelqu'un trouvant le climat un peu chaud
Veut s'efforcer de remonter là haut ;
Si quelqu'un dis-je a le courage
De tenter l'infernal passage
Le monstre qui jamais ne dort
Ouvrant sa triple gueule, aux fesses vous le mord
Et le contraint de rentrer dans sa cage.
Aussi, Chrétiens, avez-vous jamais vu
Que personne en soit revenu ?
Vous avez vu quelquefois dans l'Eté
Bourdonner autour d'un pâté
Des bataillons de mouches affamées,
Vous avez pu voir quelquefois
En vous promenant dans les bois
Tomber les feuilles desséchées....
Eh bien ! plus grand est le nombre de ceux
Qui descendent là bas comme grêle menue.
A peine ont-ils franchi l'infernale cohue,
Que Lucifer armé de pinces de cuisine
Vous les accroche par l'échine
Et les plonge à l'instant dans des gouffres de feu
Ne croyez point que ceci soit un jeu,
Chers auditeurs, je crois le voir ce gouffre,
Pour tout potage on n'y vit que de souffre.
Oui, je crois voir ces grands chaudrons,
Et les tisons, et les brandons,
Les marmittes et les charbons.....
Je n'en puis plus, chers auditeurs, je sue
Et ma chemise est collée à mon dos.
Quittons pour un moment l'infernale cohue
Et prenons un peu de repos.
Je borne ici ma première partie

Bientôt je reprendrai le fil de mon discours,
Attention, je vous en prie,
Ne baillez pas, surtout, je serai court.
Ave Maria.
Au premier point, si j'ai bonne mémoire,
Chers auditeurs, je vous ai fait l'histoire
Des maux affreux qu'on endure là bas;
Surtout ne me soupçonnez pas
De vouloir vous en faire accroire.
Que ne puis-je un instant écarter le rideau
Qui dérobe à vos yeux cet effrayant tableau!
Mais du Destin tel est l'ordre inflexible,
Chers auditeurs, cette scène terrible
Ne peut se voir que des yeux de la foi.
Princes, laquais, potentats de la terre
Morts sur la pourpre ou bien sur un fumier,
Il me faudrait une voix de tonnerre,
Ainsi qu'une langue d'acier
Pour pouvoir détailler les crimes
Les qualités, le nombre des victimes:
D'abord on voit, mornes et décharnés
Dans la braise jusqu'au nez,
Montrant les dents et faisant la grimace,
Les Conquérants du genre humain,
Ces détrousseurs de grand chemin
Qui semant, ici-bas, la discorde et la guerre,
Mettaient leur gloire à dépeupler la terre.
Un peu plus bas, on voit au second rang,
Se démener dans un bourbier puant,
Les séducteurs, ces impudiques âmes
Qui convoitaient toutes les femmes!
Hélas! je le dis en pleurant,
Chers auditeurs, que le nombre en est grand!
On en voit là de toutes les contrées,
De tout âge, de tout état:
Rois, nobles, roturiers, présidents, magistrats;
Et puisqu'il faut tout dire, enfin
Par ci, par là, plusieurs de mes confrères,
Oui, des Curés, et même des Vicaires.
Tant il est vrai qu'il n'est d'état si saint,
Qui nous mette à l'abri des pièges du malin.
Ce n'est pas tout, chrétiens, que les chaudières,
Et le bitume et les charbons:
La foi nous dit qu'un millier de démons
A tour de bras donnent les étrivières
A tous ces lâches imposteurs
De qui la fourbe et les noirceurs
Des gens de bien obscurcissent la vie
N'épargnant ni pères ni mères,
Disant du mal, même de leur pasteur.
O temps, ô mœurs, ô siècle déplorable!
Les démons, l'enfer, ses tourmens
Sont regardés comme des fables,
Et ne font plus peur qu'aux enfants.
Et cependant, Chrétiens, à chaque page,
Les livres saints nous en offrent l'image.
Lisez surtout le prophète Baruc,
Chapitre sept, à l'article du diable.
Vous y verrez le portrait effroyable
Que ce grand saint fait du sieur Belzebut
Ah! c'est, chrétiens, une vilaine bête,
Il a, chers auditeurs, des cornes à la tête.
Tout son corps est couvert de poils roux et crépus,
Tous ses doigts sont armés d'ongles longs et crochus
Et pour surcroît, l'infernale machine
Porte une queue au fin fond de l'échine.
Enfin, chrétiens, conclusion finale
Venons à la péroraison.
Or, voulez-vous éviter tout de bon
D'aller grossir la cohorte infernale?
Il faut, Messieurs, dès aujourd'hui
Restituer le bien d'autrui,
Et réparer vos injustices;
Soyez surtout plus exacts aux offices.
Si je vous parlais de la dîme
Que vous payez, Dieu sait comment!
Vous me diriez assurément:
Monsieur l'abbé prêche pour le couvent.
Après cela damnez-vous, peu m'importe!
Pour terminer, femmes je vous exhorte
A vous contenter d'un amant,
En tout bien, tout honneur, et jamais autrement
Que les galans soient bannis sans retour
Et vous, Messieurs, à votre tour
Contentez-vous, s'il vous plaît d'une femme,
Car autrement c'en est fait de votre âme,
Ad inferos vous irez de droit fil,
Prenez y garde, ainsi soit-il!

Les jolies petites rêves d'un anglais

Musique d'Edmond Lhuillier.



Une autrefois, dans un autr' rêve
Sous l'Temis' jé me noyais ;
Un matelot plonge et m'enlève
Au doux instant où j'expirais.
Me croyant mort, sur mon teint hâve,
A la morgue pour dernier secours,
On m'étend auprès d'un cadav'e.....
Qué né peut on rêver toujours ! (bis)

J'avais dans lé nuit d'la veille
Rêvé d'un song' qui mé charmait :
J'm'avais mis dans l'tuyau d'l'oreille
Lé canule d'un pistolet ;
En lâchant lé p'tit manivelle,
Lé balle il avait pris son cours ;
Jé voyais sauter mon cervelle.....
Qué né peut-on rêver toujours (bis)

Lé jour qué ma vie elle est pâle !
Mais lé nuit qué jé suis heureux !
En dormant j'ai souvent lé râle ;
Ah ! Morphée il mé traite au mieux :
Qué jé sois sur un lit de jungle
Ou sur un fait pour lé hamour,
Toujours jé suffoque ou j'étrangle....
Qué né peut-on rêver toujours ! (bis)

1828.

La vache perdue.
Ballade — dans les Apennines.
Par Casimir Delavigne.

Ah! ah! de la montagne
Reviens, Néra reviens.
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra;
Peux-tu la méconnaître?
Ah! ah!
Néra!

Reviens, reviens: c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne qui te pleure,
Répond seule à ma voix!
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle?
Ah! ah!
Néra!

Dis-moi si dans la crèche
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain?
Nous n'en n'avions qu'à peine
Néra;
Et ta crèche était pleine.
Ah! ah!
Néra!

Néra! c'est bien sans cause
Que tu m'a délaissé.
T'ai-je dit quelque chose,
Hors un mot l'an passé?

Oui, quand mourut ma femme
Néra;
J'avais la mort dans l'ame,
Ah! ah!
Néra!

De ta mamelle, avide
Mon pauvre enfant crira;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera?
Toi, sa mère nourrice,
Néra,
Veux-tu donc qu'il périsse?
Ah! ah!
Néra!

Ingrate, quand la fièvre
Glaçait mes doigts raidis,
Otant mon poil de chèvre,
Sur vous je l'étendis.
Faut-il que le froid vienne
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne,
Ah! ah!
Néra!

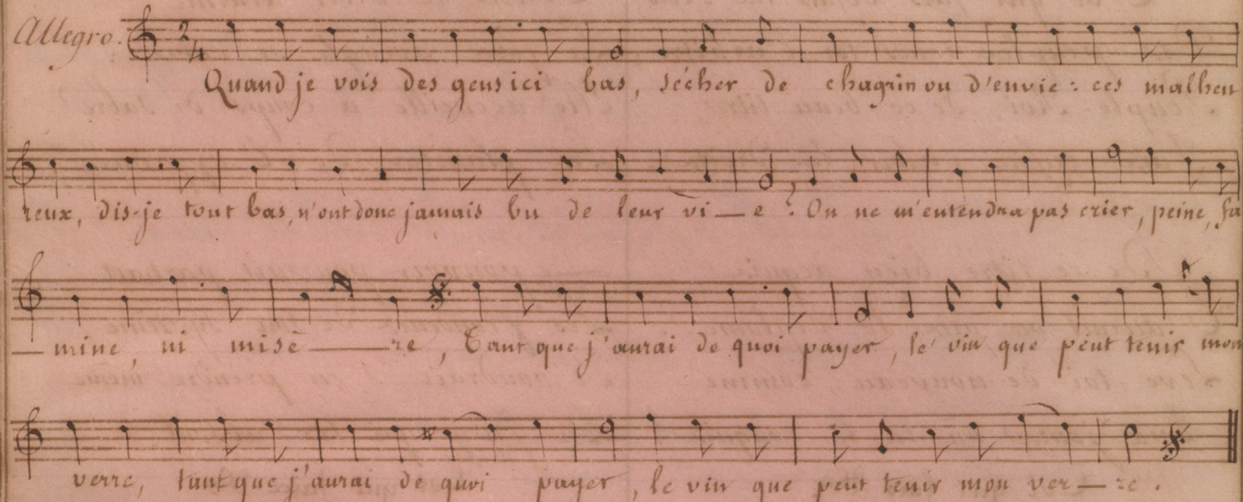
Adieu, sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous;
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise,
Néra!...
Pourtant Dieu te conduise,
Ah! ah! Néra!

Le verre.

Air : La bonne chose que le vin.

Paroles de Désaugiers, musique de Mr.***

Allegro.



Tous nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Un échanson de Ganymède.
Je gage même que ces coups
Que l'on attribue au tonnerre,
Sont moins l'effet de leur courroux
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues,
Si les immortels aimaient l'eau
Ils n'en seraient pas si prodigues.
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre,
C'est qu'ils rejettent, en jurant,
L'eau que l'on verse dans leur verre.

Je ne sais par quel vertigo,
Ou quelle suffisance extrême,
Narcisse, en se mirant dans l'eau,
Devint amoureux de lui-même.
Moi, fort souvent je suis atteint
De cette risible chimère,
Mais c'est lorsque je vois mon teint
Pourpré par le reflet du verre.

Dieu du vin, dieu de l'univers
Toi qui fis l'homme à ton image,
Reçois le tribut de mes vers ;
Et, pour couronner ton ouvrage,
Fais, jusqu'à mes instans derniers,
Que dans ma soif je persévère ;
Et qu'à ma mort, mes héritiers
Ne puissent m'arracher mon verre.

Appel au peuple Souverain.

Air : des Auvergnats.

Toi qui fais, défais les Rois,
Des peuples rends-toi l'arbitre;
Peuple-Roi, de ce beau titre,
Fais enfin valoir les droits.

De ce titre bien acquis
T'aurait-on pris le diplome?
Lève-toi de nouveau, comme
Aux jours où tu le conquis!
Toi qui fais &a.

As-tu jeté tout ton feu?
Dois-tu souffrir qu'on te règnes,
Bertrand croque les chataignes
Que Raton tira du feu?
Toi qui fais &a.

Des honneurs et du pouvoir
La finance est investie:
Fi d'une aristocratie
Que l'intérêt fait mouvoir!
Toi qui fais &a.

Pour vous le coq gaulois pond
Gens de cour, honneurs et places;
Aux justes griefs des masses,
A coups de bec il répond.
Toi qui fais &a.

Contre le droit alarmé
La force aveugle se cabre:
Elle accueille à coups de sabre
Les plaintes de l'opprimé.

Le pouvoir poursuit partout
Les frondeurs de son système
Il voudrait s'en prendre même
Au Jury qui les absoud.
Toi qui fais &a.

A Paris le Choléra
Est plus ancien qu'on ne pense,
C'est le treize Mars en France,
L'an dernier qu'il se montra.
Toi qui fais &a.

Bons Députés j'y vois clair:
Vos propriétés rurales
Produisent des céréales,
Que vos lois font vendre cher.
Toi qui fais &a.

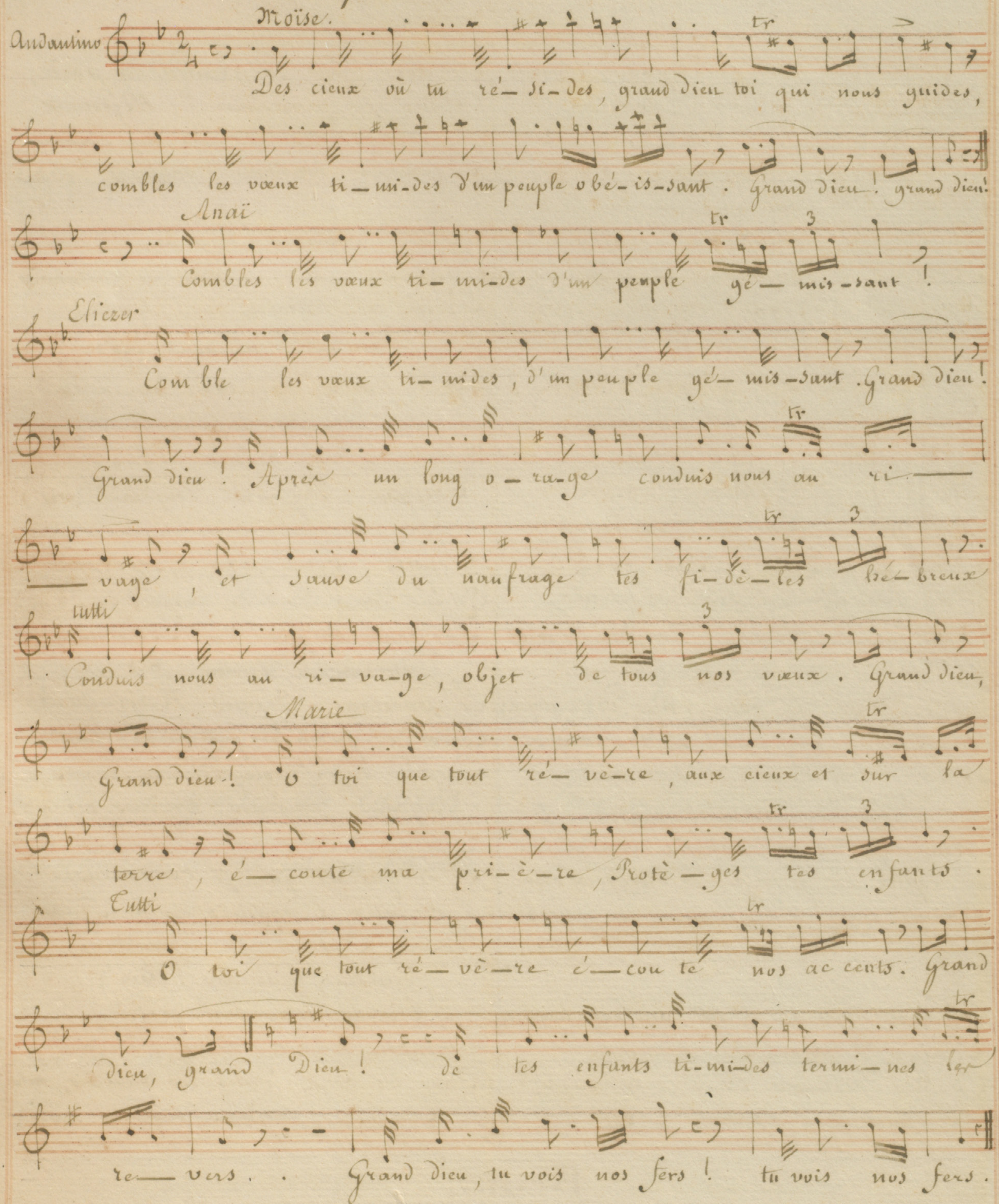
Aux libéraux, en tout lieu
Livre le froment, et laisse
Aux vils Carlistes la vesce,
L'avoine au juste-milieu.
Toi qui fais &a.

1832.

Prière des Hébreux dans le désert.

Extrait de l'Opéra de Moïse.

Musique de Rossini.



1833.

Toujours.

Air : du vaudeville des 2 Edmond.

Pour tous nos repas d'étiquette
Plus ne fais de grande toilette,
Plus n'endosse l'habit français
Jamais, jamais. (bis)
Mais s'il faut avec un bon drille
Courir de courtille en courtille,
Rouler de faubourgs en faubourgs,
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

Répondez-moi, femmes aimantes !
Dites-moi, grisettes charmantes,
Ai-je négligé vos attraits ?
Jamais, jamais ! (bis)
Ah ! que ne peut-on, dans la vie,
Fêter, au gré de son envie,
Un corsage et ses alentours
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

Perd-t-on un objet plein de charmes ;
On s'écrie, en versant des larmes,
„ Ah ! je n'aimerai désormais
„ Jamais, jamais ! „ (bis)
Mais qu'un joli minois arrive, ...
L'esprit est prompt la chair est vive,
On ne peut vivre comme un ours
Toujours, toujours, toujours (bis)

Voulez vous que j'aille aux deux Chambres
Ecouter d'honorables membres
Et des discours longs et mauvais ?
Jamais, jamais ! (bis)
Mais dans le grenier du poëte,
Dans la mansarde de Manette,
Je trouve les discours trop courts
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

Palais, bronzes, marbres, colonnes,
Princes, rois, sceptres et couronnes,
Point ne tenterez mes souhaits
Jamais, jamais (bis)
Car le temps, vieillard implacable,
Ce juif errant infatigable,
Marche en vous brisant dans son cours
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

Peuple, bercé par l'espérance
Quand donc dois-tu manger en France
La poule au pot du Béarnais ?
Jamais, jamais (bis)
Et pourtant, depuis Henri-quatre,
C'est ce peuple qui va se battre
Quand la France crie : au secours, „
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

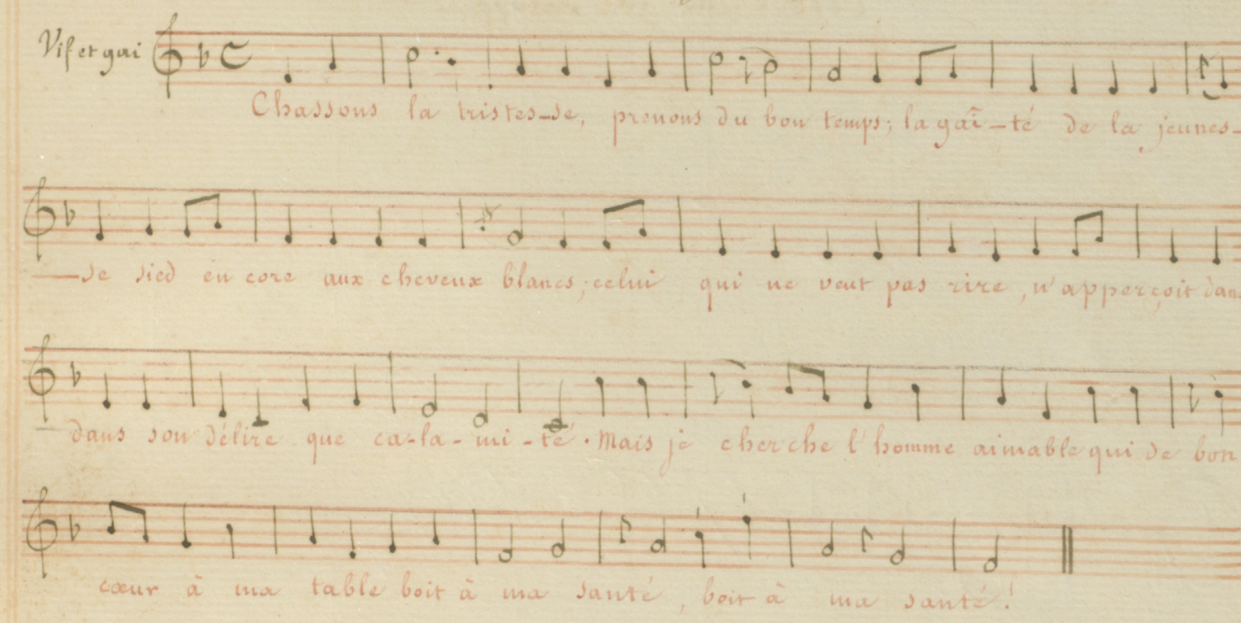
S'il fallait que je concourusse
A chanter l'anglais ou le Russe,
Comme Calot, je répondrais :
Jamais, jamais ! (bis)
Aimons notre seule patrie,
Chantons cette mère chérie
Dans les bons, dans les mauvais jours
Toujours, toujours, toujours ! (bis)

Brazier,

1833.

Le vieux Bon-homme.

Paroles du Cousin Jacques.



Vivent les ivrognes
Quand ils ont l'cœur bon,
Tous les nez à rouge trogne
Font la gaîté du canton.
Quand j'ai la puce à l'oreille,
J'vas puiser dans ma bouteille
La tranquillité,
Celui qui s'en scandalise,
Pour l'appaiser, quand je m'grise,
J'bois à sa santé.

Lorsque tout en France (1)
Aspire à la paix,
Pour ranimer l'espérance,
Pour affermir nos succès,
Venez par votre affluence
Donner un peu d'assurance
A notre gaîté!...
Plus d'amis aura Grégoire, (1)
Plus nous aurons de quoi boire
A votre santé.

(1) C'était le couplet du public, et Grégoire est un des premiers rôles de la pièce du Vieux Bon-homme jouée à Paris en 1805.

Le cotillon

Air : de la Galoppe.

Ah ! cotillon (ter)
Tu régneras sans cesse,
Oui, devant toi, cotillon, cotillon,
Tout baisse
Pavillon !

Nul ne peut savoir
Si son pouvoir
Est un mystère,
Mais on obéit
Au cotillon qui vous séduit :
Le cotillon peut
Tout ce qu'il veut
Et sur la terre,
Il commande en roi
Et fait souvent broncher la loi. Ah ! &ca.

Voyez Soliman,
Ce fier Sultan,
Il a cent femmes
Que dans son sérail
Il traite comme un vil bétail :
Un soir dans un coin,
Il voit de loin
Parmi ces dames,
Un nez retroussé,
Soudain l'empire est renversé. Ah &ca.

Voyez Charles 7
Qui nous laissait
Dans la souffrance,
Comme il s'endormait
Près de la beauté qu'il aimait !....
Un Cotillon vient
Qui se souvient
Du Roi de France,
Et de tout côté
L'anglais s'enfuit épouvanté. Ah !

Ce Henri-le-grand,
Conquérant
Un peuple rebelle,
A su des ligueurs
Braver le fer et les fureurs ;
Mais du bon Sully
Souvent l'ami
Le plus fidelle,
Allait chez Michau
Prendre les ordres de Cotteau, ah !

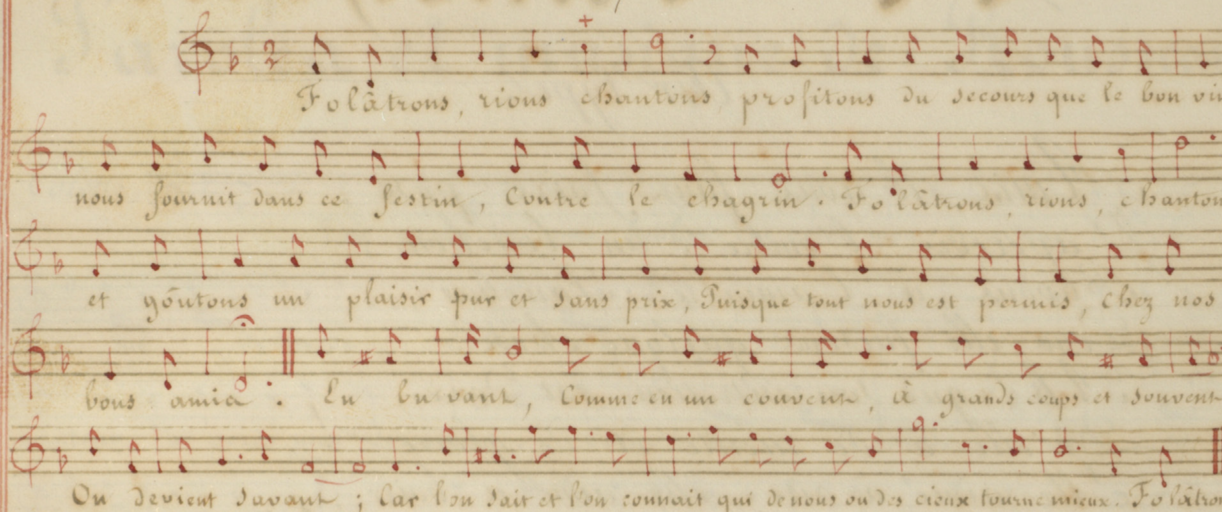
En vain nous rions
Des cotillons,
Ils font merveille !
Chez Ninon Lenclos
Que de chefs-d'œuvres sont éclos !
C'est là qu'on fêtait
Qu'on écoutait
Le grand Corneille !
Molière y lisait,
Et Voltaire, enfant, s'y glissait

Que d'échantillons
De cotillons
L'amour nous livre !
Cotillon de Cour,
Cotillon long, Cotillon court !
En bure, en velours
Il faut toujours, toujours les suivre !
Et même en haillons
Respect encore aux Cotillons ! ah !

Brazier, 1833.

Ronde de table.

1743.



Le tems fuit ;
Le plaisir le suit ;
La mort à petit bruit
Vient et nous détruit.
Jouissons ;
Car nous passons
De même que les sons
Des chansons.

Un amant
Ne trouve, en aimant,
Que du déguisement,
Et lui même il ment.

Mais le vin
Toujours certain
A nos cœurs sait s'unir.
Quel plaisir ! Folâtrons

La valeur
N'est qu'un bien trompeur ;
L'éclat de la grandeur
N'est qu'une vapeur.
Etre amant,
C'est un tourment.
Quel est donc le vrai bien ?
Boire bien. Folâtrons &c.

A Fanchon.

Air type.

Amis, il nous faut faire pose,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon ;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous } (ter.)

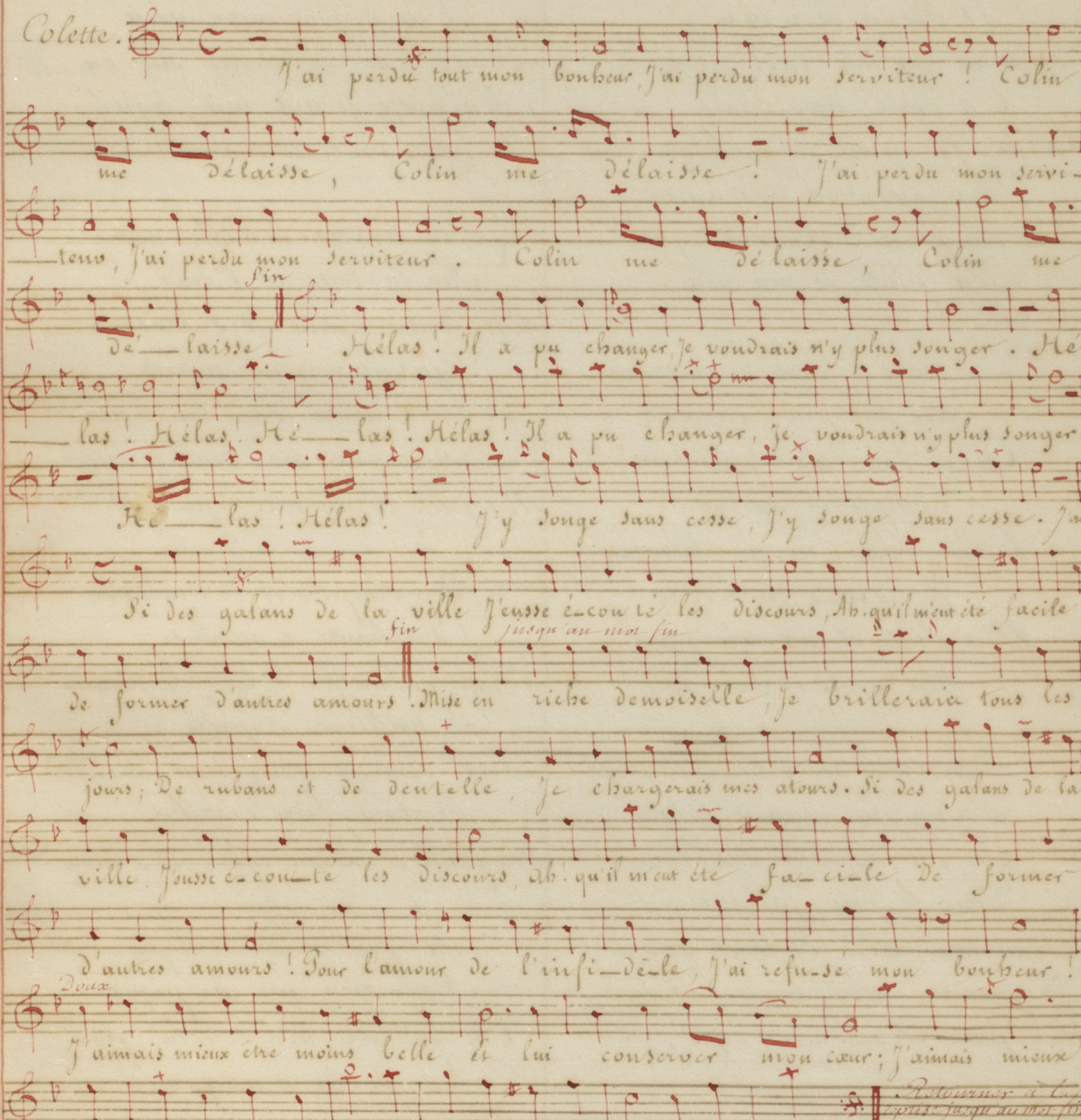
Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats ;
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous } (ter)

Si quelque fois elle est cruelle,
C'est lorsqu'on lui parle d'amour ;
Pour moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.
Ah que son entretien est doux !
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous } (ter)

Anonyme.

Air du devin du village.

Paroles et musique de Rousseau



1754.

La double félicité.

Air : La bonne aventure.

Dedans mon petit réduit,
Je vis à mon aise ;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaise :
Mais je m'en sers chaque jour
Pour caresser tour-à-tour
Ma pinte et ma mie, ogué
Ma pinte et ma mie.

Le haut degré de grandeur
Me fait peu d'envie ;
On y doit au spectateur
Compte de sa vie.
Mais dans mon obscurité,
Je possède en liberté
Ma pinte et ma mie, ogué,
Ma pinte et ma mie.

Dans tous les brillans emplois
Qu'un sot orgueil brigue
On est sujet à des loix
Dont le joug fatigue.
Pour moi, libre de tous soins,
Je prends, selon mes besoins,
Ma pinte et ma mie, ogué, &a.

Je ne veux point des grands mots
Etre la victime ;
De la gloire et des héros
Je fais peu d'estime.
N'ai-je pas assez vécu
Quand j'ai su mettre sur cu
Ma pinte et ma mie, ogué,
Ma pinte et ma mie.

Qu'au travers de mille morts
Sur la terre et l'onde,
On courre après des trésors
Dans un nouveau monde.
Je crois avoir tous les biens
Lorsque dans mes bras je tiens
Ma pinte et ma mie, ogué, &a.

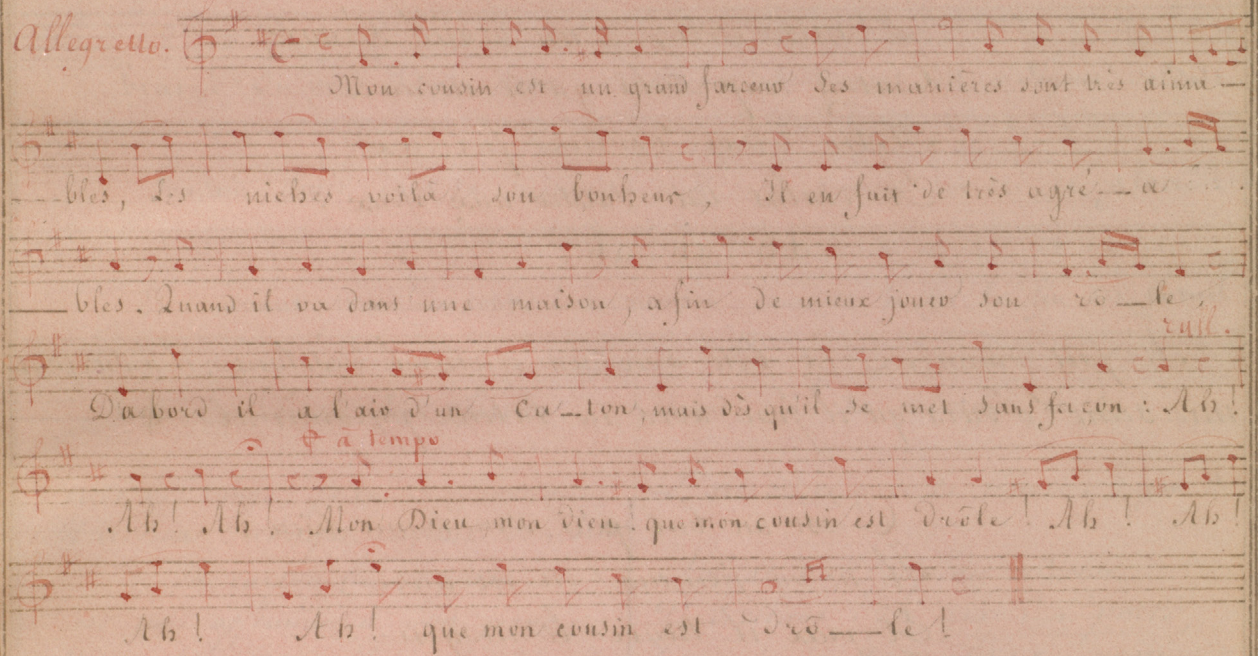
Des simples et des métaux
Cherchant l'analyse,
Pour échauffer ses fourneaux
Le souffleur s'épuise.
Moi, souvent, sans trop souffler,
Je sais faire distiller
Ma pinte et ma mie, ogué, Ma pinte &a.

La promenade et le jeu
N'ont rien qui me pique ;
Un concert me touche peu,
Foin de la musique !
Je ne veux, pour m'amuser,
Que remplir et renverser
Ma pinte et ma mie, ogué, Ma pinte &a.

1777.

Le Farceur.

Paroles de Jaime mus. de Lhuillier.



⊕ Alors il est d'un laisser aller, d'un abandon dans ses propos, qu'est tout-à-fait pittoresque et vaporeux.

Hier il dinait chez papa,
Il était d'une humeur charmante :
A peine assis, il renversa
Tout son potage sur ma tante.
Puis, voulant passer du brochet
Et conter une faribole,
Tout en disant un quolibet
Son bras fit tomber le quinquet.
Ah! ah! ah!

Fallait entendre les cris d'une gross' tante qu'avait sa bell' robe

de soie gorge de pigeon, couverte de graisse et tout le monde qu'était plein d'huile ! Dieu ! c'l'être là a-t-il des idées fastidieuses ⊕

Quand il imite un animal,
Ah ! c'est alors qu'il faut l'entendre
Il fait tout : chien, âne, cheval,
Et c'est vraiment à s'y méprendre.
L'autre soir, d'un grand sérieux,
Tout-à-coup voilà qu'il miaule,
Notre chat devint furieux
Et voulut lui sauter aux yeux.
Ah ! ah ! ah !

Il fait vraiment la bête avec un naturel désolant ; il a surtout une scène d'ours qu'il joue avec un talent pyramidal. ⊕

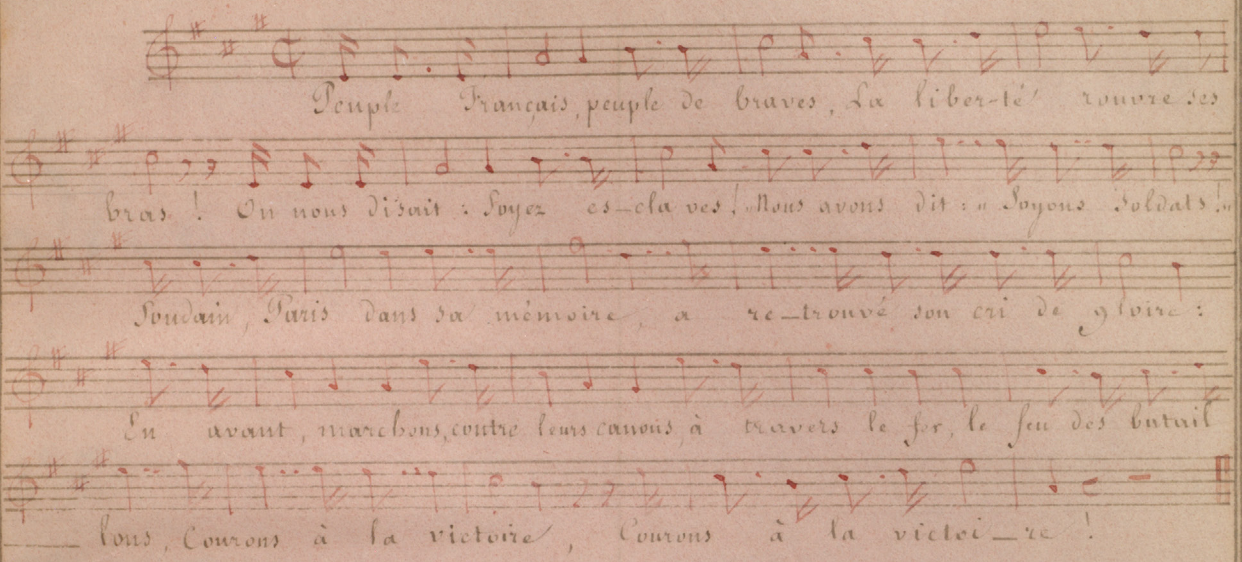
C'est au bal qu'il s'en donne bien :
Il ne va jamais en mesure ;
Et puis il trouve le moyen
De déranger chaque figure.
Allongeant sa jambe au moment
Où l'on fait une cabriole,
Grâce à lui ma sœur, en tombant,
Se cassa deux dents de devant.
Ah ! ah ! ah !

Eh bien ! croiriez-vous que ma sœur a mal pris la chose ? Il faut avouer qu'elle a un caractère bien hétérogène.

Mon dieu, mon dieu que mon cousin est drôle !
Ah ! ah ! ah ! que mon cousin est drôle !

1829.

La Parisienne.



Serrez vos rangs, qu'on se soutienne,
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant &a.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattans:
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour &a.

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglans
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jour &a.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne, avec fierté,
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté. O jour &a.

Soldat du drapeau tricolore
D'Orléans! toi qui l'a porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire: En avant

Tambours! du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal;
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon! reçois leur mémoire!
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts,
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire!

Cette marche nationale a été composée par Casimir Delavigne, pendant la révolution de 1830.

Les adieux à la gloire. 1825.

Air : Je commence à m'apercevoir qu'il en est de la musique (d'Alexis)

Chantons le vin et la beauté
Tout le reste est folie ;
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté !
Un peuple brave
Retombe esclave ;
Fils d'Épicure, ouvrez moi votre cave.
La France qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal-à-propos,
J'ose en trompette ériger mes pipeaux
Adieu donc, pauvre gloire !
Deshéritons l'histoire.
Venez amours et versez nous à boire

Quoi ! d'indignes enfans de Mars
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards !
Ah ! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive.
En flattons si bien que pour moi
On exhume aussi quelque emploi ;
Oui, noir ou blanc soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre gloire,
Deshéritons l'histoire,
Venez amours, et versez nous à boire !

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue :
Gulliver éternue
Et tous les nains sont foudroyés !
Mais, quelle image,
Non, plus d'orage !
De nos plaisirs redoutons le naufrage
Opprimés gémissez plus bas ;
Que nous fait, dans un gai repas
Que l'univers souffre ou ne souffre pas !
Adieu donc, pauvre gloire !
Deshéritons l'histoire.
Venez amours, et versez nous à boire !

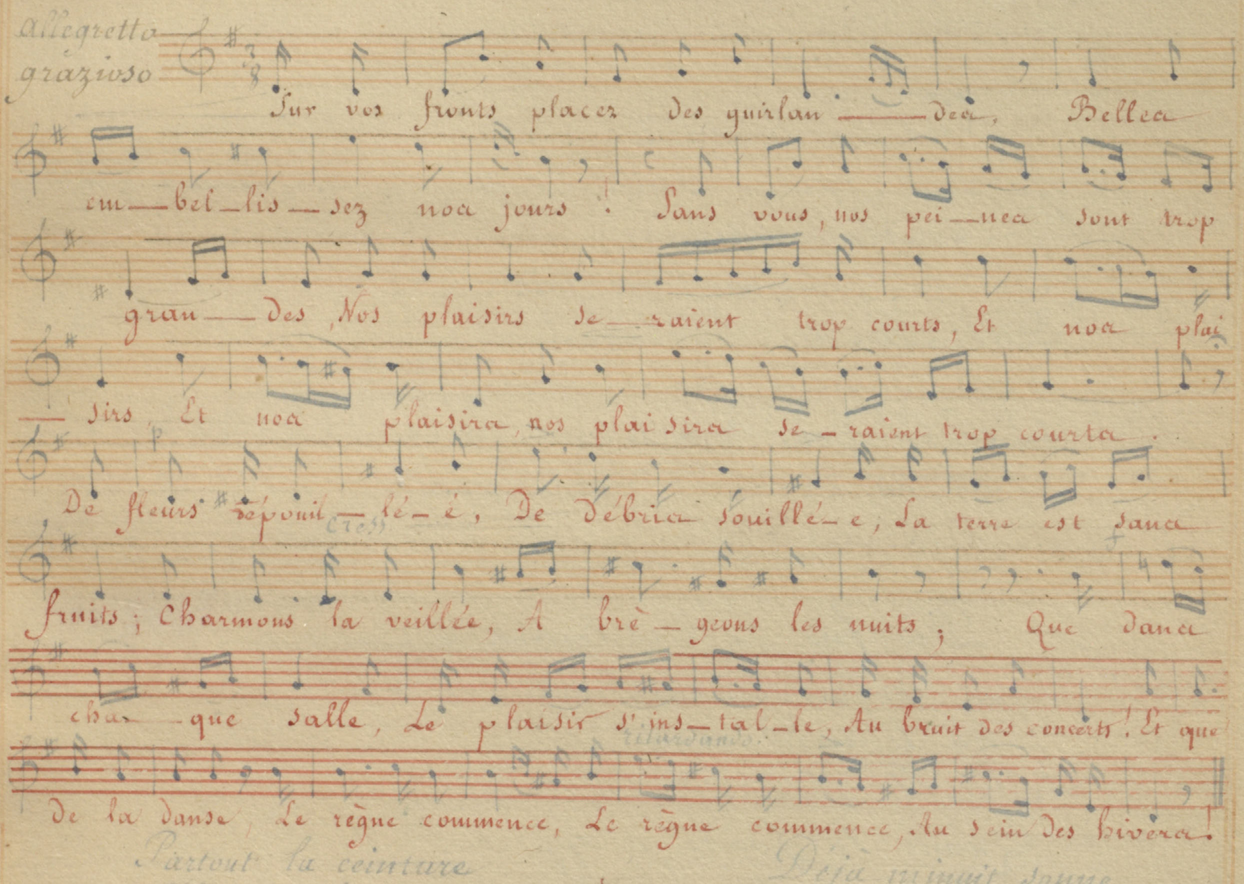
Du sommet de la liberté
Les rêves sont perfides !
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté !
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appèle et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre gloire !
Deshéritons l'histoire.
Venez amours, et versez nous à boire !

Béranger.

Le Bal.

Paroles de Petit Senn.

Musique de Frédéric Grast.



Partout la ceinture
Flotte à l'aventure
Dans l'air embaumé;
Le sol en mesure
Bondit animé.
Les belles s'élancent,
Tournent, se balancent
Comme on voit soudain,
Au vent des tempêtes
Ondoyer les têtes
Des lys d'un jardin.

Déjà minuit sonne
Quand il n'est personne,
Qui croye à la fin
Du bal où résonne
Le gai tambourin.
Mais l'heure barbare
Arrive, et sépare
Des couples heureux,
Que le chagrin ronge
Et qui dans un songe
Valseront chez eux!

Ma Nacelle.

Barcarolle.

O vogue ma Nacelle
Vogue vers l'autre bord ;
Sur la rive moins belle
Je vais chercher un port.

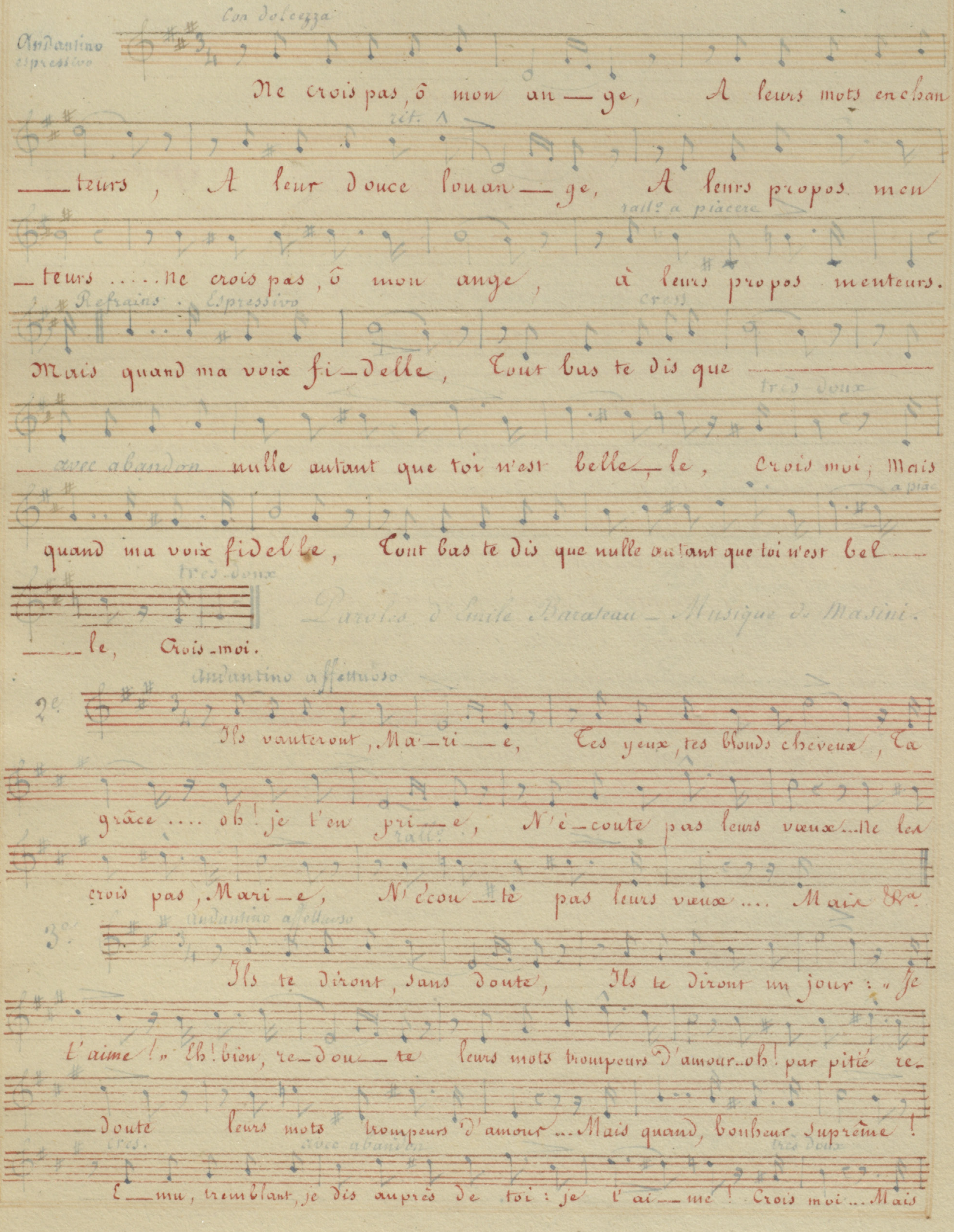
Vers la lointaine plage
Je veux ramer sans bruit,
Je quitte ce rivage
Où le bonheur me fuit.
Des cohortes barbares
Vont souiller ces climats,
Le bonheur dans nos lares
Fuit au bruit de leurs pas.
O vogue &a.

Des fers de l'esclavage
Tout languit en ces lieux ;
Déjà le noir orage
Semble obscurcir les cieux !
Quand la foudre s'apprête
Moi je cherche un abri
Et je fuis la tempête
Sous un ciel plus ami :
O vogue &a.

Par Mlle. Sophie Sasserno.

1808.

Crois-moi.


Con dolcezza
Andantino espressivo
Ne crois pas, ô mon an—ge, A leurs mots enchan
—teurs, A leur douce louan—ge, A leurs propos men
rit.
rall.º a piacere
—teurs ..... Ne crois pas, ô mon ange, à leurs propos menteurs.
Refrain. Espressivo
cres.
Mais quand ma voix fi—delle, Tout bas te dis que
très doux
avec abandon nulle autant que toi n'est belle—le, Crois moi, Mais
quand ma voix fidelle, Tout bas te dis que nulle autant que toi n'est bel—
très doux
—le, Crois-moi.
Paroles d'Emile Barateau — Musique de Masini.
Andantino affettuoso
2e.
Ils vanteront, Ma—ri—e, Tes yeux, tes blonds cheveux, Ta
grâce .... oh! je t'en pri—e, N'é—coute pas leurs vœux... Ne les
rall.
crois pas, Mari—e, N'écou—te pas leurs vœux .... Mais &a.
3e.
Andantino affettuoso
Ils te diront, sans doute, Ils te diront un jour: « Je
t'aime! » Eh! bien, re—dou—te leurs mots trompeurs d'amour.. oh! par pitié re-
—doute leurs mots trompeurs d'amour ... Mais quand, bonheur suprême!
très.
avec abandon
très doux
E—mu, tremblant, je dis auprès de toi: je t'ai—me! Crois moi ... Mais

Toast.

Du cristal argenté quand scintillent les feux,
Quand la beauté s'anime et prend part à nos jeux,
Lorsqu'un vin généreux circule dans mes veines,
Ah! j'oublie aussitôt mes chagrins et mes peines.
Avec vous, mes amis, assis à ce banquet,
Du Champagne mousseux que j'aime le bouquet!
A moi donc, vin fameux, honneur de ma patrie,
Je te préfère aux vins d'Espagne et de Hongrie;
Oui, coule, coule encore et répands la gaîté!
Et toi, jeune Octavie, agaçante beauté,
Toi qui m'a soutenu dans ma course incertaine
Quand je cherchais en vain les eaux de l'Hippocrène,
Toi qui m'a fait goûter tant d'amoureux plaisirs,
Et près de qui je sens renaître mes désirs;
S'il est vrai que tu sois sensible à ma tendresse
De ton heureux amant viens partager l'ivresse,
Verse-moi ce nectar, et que tes doux attraits
De la charmante Hébé nous rappèlent les traits!
Répète nos chansons; que ton clavier sonore
S'unisse à nos accents pour arrêter l'aurore!
Qu'il serait doux, amis, de vivre ainsi toujours!
Mais puisqu'enfin la Parque, arbitre de nos jours
Doit nous faire éprouver son pouvoir redoutable
Profitons des plaisirs enchanteurs de la table
Pour oublier l'instant où chacun doit finir;
Et trinquons à la ronde, en narguant l'avenir!

Lejoncourt

Paris, 1840.

Les gouttelettes d'eau.

A Mlle Rigaud témoignage de mon respectueux dévouement pour sa Mère et de ma cordiale affection pour son Père

Belles gouttelettes d'eau,
Etalez vos perles blanches
Comme un collier sur les branches
Du platane et du bouleau.
Le matin, par la rosée,
Quand la mousse est arrosée
Son velours est bien plus beau.
Fécondantes, parfumées,
Courez, vapeurs embaumées,
Sur la plaine et le côteau:
Glissez-vous au sein des roses,
Leurs corolles demi-closes
Vous serviront de rideau,
Belles gouttelettes d'eau!

Belles gouttelettes d'eau
Si l'habitant du village,
Sous le soleil, tout en nage
Bat le grain, de son fléau;
Si la vieille Marceline
Pour secourir l'orpheline
La nuit tourne son fuseau;
Ou si le soir, les glaneuses
Rentrent lasses, mais heureuses,
Sous leur précieux fardeau:
Autour de ces fronts utiles,
Vos brillants sont moins futiles
Que ceux d'un royal bandeau,
Belles gouttelettes d'eau!

Belles gouttelettes d'eau,
Vous fîtes grossir la gerbe,
Faites renaître aussi l'herbe,
Pour la brebis et l'agneau.
Sous la zone tropicale
Loin de la source natale,
Voyez l'hôte du vaisseau:
Allez humecter la lèvre,
Du patient que la fièvre
Fait trembler sous son manteau.
Absentes, chacun vous prie;
Sans verdure est la prairie
Et sans fruits est l'arbrisseau,
Belles gouttelettes d'eau!

Belles gouttelettes d'eau,
Grâce à vous, l'onde limpide,
Fuit sautillante et rapide,
Sur le sable du ruisseau.
Ne devenez pas amères,
Aux regards des bonnes mères,
Veillant leur fils au berceau!...
J'aime à vous voir balancées
Aux longs cils des fiancées,
Recevant le saint anneau!...
Puissiez vous briller de même,
Aux yeux de tous ceux que j'aime,
De l'Amitié, doux joyau,
Belles gouttelettes d'eau.

Paris, 1er Juin, 1851.

G. Tessier, de Nantes.

Le pauvre marin.

Un pauvre matelot sur le pont d'un navire
Disait les yeux levés vers l'horizon lointain:
Adieu berceau charmant de mon premier sourire
Adieu, toi que j'aimais espoir du lendemain!
Je ne te verrai plus, ô toi ma bonne mère!
Je pars pour bien longtemps vers des rochers perdus,
La voile s'arrondit et la brise est légère
Priez, priez pour moi, je ne vous verrai plus. } Bis.

La terre a disparu! sur la vague orageuse,
Marin ne vois tu pas ce nuage qui luit....
C'est ma mère, ô mon Dieu, dont l'ombre vaporeuse,
Pour veiller sur son fils l'accompagne et le suit:
Mère, protégez moi! voici venir l'orage!
La tempête en fureur s'annonce en cris aigus...
Ne m'entendez vous pas? du haut de ce nuage
Priez, priez pour moi, je ne vous verrai plus } Bis.

C'était longtemps après, joyeux, l'âme légère,
Le pauvre matelot revient un jour au port,
Pour ne plus le quitter, il va revoir sa mère,
Sa mère qui l'attend pour l'embrasser encor;
Mais il l'appelle en vain! sa voix seule retombe....
Cette cloche, ô mon Dieu ce n'est pas l'angelus...
Et le pauvre marin, à genoux sur la tombe,
Disait: priez pour moi! je ne la verrai plus! } Bis.

Ivan

Je suis Ivan, voilà mon nom,
Un pauvre serf en esclavage;
Mais, par bonheur, mon saint patron,
M'a donné force et bon courage;
Sur mon traîneau, passant mes jours,
Insouciant, je dis toujours:
Hurra!!
File, file, file mon traîneau rapide (bis
Le pauvre Ivan qui te guide,
S'en va gaîment,
S'en va chantant,
Chantant: (bis
Autant... en emporte le vent!

Sur la Newa, plus d'un boyard
Voudrait m'avoir, car l'on me prône;
Quand on me voit, l'on dit le Czar
N'est pas plus heureux sur son trône!
De se ranger, chacun a soin,
Quand on m'entend crier au loin:
Hurra!!
File, file, file, &.

Un jour, j'allai voir tout ravi,
Ma fiancée en son village;
Mais la belle avait en oubli
Mis nos projets de mariage.
Loin de mourir sous le chagrin,
Je me dis, rebroussant chemin:
Hurra!!
File, file, file mon traîneau rapide (bis
Le pauvre Ivan qui te guide,
S'en va chantant:
Cœurs inconstants,
Amours, serments
Autant... en emporte le vent!

Oui, mais bientôt, j'irai content
Voir au pays ma vieille mère,
J'irai lui porter tout l'argent
Que j'amasse l'année entière;
Ah! ce jour là, ce jour sacré!
Comme avec joie, oui, je dirai
Hurra!!
File, file, file mon traîneau rapide (bis
Car on attend qui te guide;
Ma mère attend
Son pauvre enfant,
Qui tout content,
S'en va, s'en va comme le vent!

E. Bourget

Une fleur pour réponse

Notre vaisseau va quitter cette plage,
Oh! bien longtemps je serai sans vous voir;
En m'éloignant emporterai-je un gage,
Sinon d'amour, au moins d'un peu d'espoir.
Je pars, adieu, Marie, hélas! je pars demain!
Si vous me regrettez, oh! je vous en supplie,
Donnez-moi cette fleur chérie
Que toucha... votre main.

Si cette fleur par vous m'était donnée,
Même en partant, j'aurais quelque bonheur,
Et loin de vous, cette rose fanée
Serait toujours, toujours là, sur mon cœur.
Je pars, adieu, Marie, &.

La pauvre enfant, qui tremblait à sa vue,
Triste et rêveuse implorait Dieu tout bas!
Et lui reprit d'une voix plus émue:
Vous vous taisez, Oh! vous ne m'aimez pas....
Je pars, l'âme flétrie, adieu, je pars demain;
Il allait s'éloigner, quand cette fleur chérie,
Seule réponse de Marie,
S'échappa.... de sa main.

E. Barateau.

Les Boeufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'ont voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils ne m'ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme,
Eh! bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait &c.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont plus doux que des moutons;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons;
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries;
Je ne veux pas, ils sont à moi
S'il me fallait &c.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme,
Eh! bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Pierre Dupont.

Enfants n'y touchez pas.

Du nid charmant caché sous la feuillée,
Cruels petits lutins à la mine éveillée,
Du nid charmant caché sous la feuillée,
Hélas! pourquoi faire ainsi le tourment?

Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère!...
Enfants, n'y touchez pas! (bis

Qui chantera Dieu, la brise et les roses,
Méchants, si vous tuez ces jeunes voix écloses?
Qui chantera Dieu, la brise et les roses?
Autour de vous tout s'en attristera.
Ce nid &c.

Dieu seul a droit sur tout ce qui respire:
Ne pouvant rien créer, il ne faut rien détruire;
Dieu seul a droit sur tout ce qui respire
Beaux maraudeurs, prenez garde, il vous voit.
Ce nid &c.

Laissons, laissons les bouquets à leur tige,
A l'air qu'il réjouit l'insecte qui voltige;
Laissons, laissons les bouquets à leur tige,
Aux bois leur ombre et les nids aux buissons.

Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère!...
Enfants n'y touchez pas (bis.

H. Guérin.

Le Rossignol

A Béranger, sur son refus de la Candidature parlementaire.

1 Mars 1848.

Lise, entends-tu,... quand renaissent la rose
Et le lilas ?...
Le rossignol soupire quelque chose,
Comme un hélas !...
C'est que l'on veut dans une immense cage
Fixer son vol.
Laissez chanter sous le riant ombrage
Le rossignol.

Son chant si pur éclate dans l'espace,
En liberté...
S'il est restreint il perd sa noble audace
Et sa fierté !
Sans air, sans fleurs, à peine son ramage
Dit : ré,... fa,... sol !
Laissez chanter sous le riant ombrage
Le rossignol.

Dès le matin, sa joyeuse famille,
S'il reste aux champs,
Vient gazouiller sous la verte charmille
Des sons touchants.
Il fait redire aux amants du village
Tendre bémol !
Laissez chanter sous le riant ombrage
Le rossignol.

Toute contrainte est une servitude
Pour ses amours ;
Il ne saurait loin de sa solitude
Vivre deux jours.
La moindre chaîne effleurant son plumage,
Gêne son vol :
Laissez chanter sous le riant ombrage
Le rossignol.

Il

Il célébra nos maux et notre gloire,
En fils des cieux ;
Ses airs seront, pour une autre victoire,
Mélodieux.
Ils vont rayer jusqu'au mot esclavage
De notre sol :
Laissez chanter sous le riant ombrage
Le rossignol.

Tessier.

Les vingts sous de Perinette

Perine a trouvé vingt sous!
« J'en achèterai, dit-elle,
« Un ruban pour être belle
« A la fête au bois des houx. »
— Pourquoi ce ruban superbe,
Enfant, sur vos noirs cheveux?
Un bluet cueilli dans l'herbe
Sans rien coûter vous va mieux.
Ah! ah! ah! ah!
Perinette
La brunette
Aux yeux doux,
Que ferez-vous, ma Perinette
Que ferez-vous de vos vingt sous?

Eh! bien! avec cet argent,
Dit la jeune fille en peine,
« Je doterai Madeleine,
« L'orpheline au vieux sergent! »

— C'est noble à vous, ma chérie,
De songer à la pourvoir;
Mais pour vingt sous, je vous prie,
Quel mari peut-elle avoir?
Ah! ah! ah! ah!
Perinette, &c.

Dans son cœur se ravisant,
« Oh! dit l'enfant bonne et sage,
« Aux pauvres de mon village,
« Tenez, j'en ferai présent. »
— Perine, c'est peu d'aumône
Pour calmer tant de douleur;
Mais puisque du cœur qui donne
Tout cadeau prend sa valeur.
Dieu vous voit, Perinette,
La brunette
Aux yeux doux
Et Dieu là-haut, ma Perinette,
Se souviendra de vos vingt sous.

H. Guérin.

République française

Constitution.

votée par l'assemblée nationale

et promulguée solennellement par son président au nom du peuple français le 12 Novembre 1848 sur la place de la concorde

Constitution française

En présence de Dieu, et au nom du peuple français, l'Assemblée nationale proclame et décrète ce qui suit:

I

La France s'est constituée en République. En adoptant cette forme définitive de gouvernement, elle s'est proposé pour but de marcher plus librement dans la voie du progrès et de la civilisation, d'assurer une répartition de plus en plus équitable des charges et des avantages de la société, d'augmenter l'aisance de chacun par la réduction graduée des dépenses publiques et des impôts, et de faire parvenir tous les citoyens, sans nouvelle commotion, par l'action successive et constante des institutions et des lois, à un degré toujours plus élevé de moralité, de lumières, et de bien-être.

II

La République française est démocratique, une et indivisible.

III

Elle reconnaît des droits et des devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives et indépendantes.

IV

Elle a pour principe: la Liberté, l'Egalité et la Fraternité.

Elle a pour base: la Famille, le Travail, la Propriété, l'Ordre public.

V

Elle respecte les nationalités étrangères, comme elle entend faire respecter la sienne; elle n'entreprend aucune guerre dans des vues de conquête, et n'emploie jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple.

VI

Des devoirs réciproques obligent les

citoyens envers la République, et la République envers les citoyens.

VIII

La République doit protéger le citoyen dans sa personne, sa famille, sa religion, sa propriété, son travail, et mettre à la portée de chacun l'instruction indispensable à tous les hommes; elle doit, par une assistance fraternelle, assurer l'existence des citoyens nécessiteux, soit en leur procurant des travaux dans les limites de ses ressources, soit en donnant, à défaut de la famille, les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.

En vue de l'accomplissement de tous ces devoirs, et pour la garantie de tous ces droits, l'Assemblée nationale, fidèle aux traditions des grandes assemblées qui ont inauguré la Révolution française, décrète, ainsi qu'il suit, la Constitution de la République

VII

Les citoyens doivent aimer la patrie, servir la République, la défendre même au prix de leur vie, participer aux charges de l'État en proportion de leur fortune; ils doivent s'assurer, par le travail, des moyens d'existence, et, par la prévoyance, des ressources pour l'avenir; ils doivent concourir au bien être commun en s'entr'aidant fraternellement les uns et les autres, et à l'ordre général en observant les lois morales et les lois écrites qui régissent la société, la famille et l'individu.

Constitution

Chapitre premier

De la Souveraineté.

Art. 1er. La souveraineté réside dans l'universalité des citoyens français.

Elle est inaliénable et imprescriptible.

Aucun individu, aucune fraction du peuple ne peut s'en attribuer l'exercice.

Chapitre deux

Droits des citoyens garantis par la Constitution.

Art. 2. Nul ne pourra être arrêté ou détenu que suivant les prescriptions de la loi.

Art. 3. La demeure de toute personne habitant le territoire français est inviolable; il n'est permis d'y pénétrer que selon les formes et dans les cas prévus par la loi.

Art. 4. Nul ne sera distrait de ses juges naturels; il ne pourra être créé de commissions et de tribunaux extraordinaires à quelque titre et sous quelque dénomination que ce soit.

Art. 5. La peine de mort est abolie en matière politique.

Art. 6. L'esclavage ne peut exister sur aucune terre française.

Art. 7. Chacun professe librement sa religion, et reçoit de l'État, pour l'exercice de son culte, une égale protection. Les ministres soit des cultes actuellement reconnus par la loi, soit de ceux qui seraient reconnus à l'avenir auront droit de recevoir un traitement de l'État.

Art. 8. Les citoyens ont le droit de s'associer, de s'assembler paisiblement et sans armes, de pétitionner, de manifester leurs pensées par la voie de la presse ou autrement.

L'exercice de ces droits n'a pour limites que les droits ou la liberté d'autrui, ou la sécurité publique.

La presse ne peut, en aucun cas, être soumise à la censure.

Art. 9. L'enseignement est libre. La liberté de l'enseignement s'exerce sous les conditions de capacité et de moralité déterminées par les lois et sous la surveillance de l'État.

Cette surveillance s'étend à tous les établissements d'éducation et d'enseignement sans aucune exception.

Art. 10. Tous les citoyens sont également admissibles à tous les emplois publics, sans autre motif de préférence que leur mérite, et suivant les conditions qui seront fixées par la loi.

Sont abolis à toujours tout titre nobiliaire, distinction de naissance, classe ou caste.

Art. 11. Toutes les propriétés sont inviolables. Néanmoins l'État peut exiger le sacrifice d'une propriété pour cause d'utilité publique légalement constatée, et moyennant une juste et préalable indemnité.

Art. 12. La confiscation des biens ne pourra jamais être rétablie.

Art. 13. La Constitution garantit aux citoyens la liberté du travail et de l'industrie. La société favorise et encourage le développement du travail par l'enseignement primaire gratuit, l'éducation professionnelle, l'égalité des rapports entre le patron et l'ouvrier, les institutions de prévoyance et de crédit, les associations volontaires et l'établissement par l'État, les départements et les communes, de travaux publics propres à employer les bras inoccupés; elle fournit l'assistance aux enfants abandonnés, aux infirmes et aux vieillards sans ressources et que leurs familles ne peuvent secourir.

Art. 14. La dette publique est garantie. Toute espèce d'engagement pris par l'État

envers ses créanciers est inviolable.

Art. 15. Tout impôt est établi pour l'utilité publique. Chacun y contribue en proportion de ses facultés et de sa fortune.

Art. 16. Aucun impôt ne peut être établi ni perçu qu'en vertu de la loi.

Art. 17. L'impôt direct n'est consenti que pour un an.

Les impositions indirectes peuvent être consenties pour plusieurs années.

Chapitre trois
Des pouvoirs publics.

Art. 18. Tous les pouvoirs publics, quels qu'ils soient, émanent du peuple.

Ils ne peuvent être délégués héréditairement.

Art. 19. La séparation des pouvoirs est la première condition d'un gouvernement libre.

Chapitre quatre
Du pouvoir législatif.

Art. 20. Le peuple français délègue le pouvoir législatif à une Assemblée unique.

Art. 21. Le nombre total des représentants du peuple sera de sept cent cinquante, y compris les représentants de l'Algérie et des colonies françaises.

Art. 22. Ce nombre s'élèvera à neuf cents pour les assemblées qui seront appelées à réviser la constitution.

Art. 23. L'élection a pour base la population.

Art. 24. Le suffrage est direct et universel. Le scrutin est secret.

Art. 25. Sont électeurs, sans condition de cens, tous les Français âgés de vingt et un ans et jouissant de leurs droits civils et politiques.

Art. 26. Sont éligibles, sans condition de cens, ni de domicile, tous les Français âgés de 25 ans et jouissant de leurs droits civils et politiques.

Art. 27. La loi électorale déterminera les causes qui peuvent priver un citoyen français du droit d'élire ou d'être élu.

Elle désignera les citoyens qui, exerçant ou ayant exercé des fonctions dans un département ou un ressort territorial, ne pourront y être élus.

Art. 28. Toute fonction rétribuée est incompatible avec le mandat de représentant du peuple.

Aucun membre de l'Assemblée nationale ne peut, pendant la durée de la législature, être promu à des fonctions publiques salariées dont les titulaires sont choisis à volonté par le pouvoir exécutif.

Les exceptions aux dispositions des deux paragraphes précédents seront déterminées

par la loi électorale organique.

Art. 29. Les dispositions de l'article précédent ne sont pas applicables aux Assemblées élues pour la révision de la constitution.

Art. 30. L'élection des représentants se fera par département, et au scrutin de liste.

Les électeurs voteront au chef-lieu de canton; néanmoins, en raison des circonstances locales, le canton pourra être divisé en plusieurs circonscriptions, dans les formes et aux conditions qui seront déterminées par la loi électorale.

Art. 31. L'Assemblée nationale est élue pour trois ans, et se renouvelle intégralement.

Quarante-cinq jours au plus tard avant la fin de la législature, une loi déterminera l'époque des élections.

Si aucune loi n'est intervenue dans le délai fixé par le paragraphe précédent, les électeurs se réuniront de plein droit le trentième jour qui précède la fin de la législature.

La nouvelle Assemblée est convoquée de plein droit pour le lendemain du jour où finit le mandat de l'Assemblée précédente.

Art. 32. Elle est permanente.

Néanmoins elle peut s'ajourner à un terme qu'elle fixe.

Pendant la durée de la prorogation, une commission, composée des membres du bureau et de vingt-cinq membres représentants nommés par l'Assemblée au scrutin secret et à la majorité absolue, a le droit de la convoquer en cas d'urgence.

Le président de la République a aussi le droit de convoquer l'Assemblée.

L'Assemblée nationale détermine le lieu de ses séances; elle fixe le nombre et l'importance des forces militaires qui seront établies pour sa sûreté; elle en règle l'emploi et elle en dispose.

Art. 33. Les représentants sont toujours rééligibles.

Art. 34. Les membres de l'Assemblée nationale sont les représentants, non du département qui les nomme, mais de la France entière.

Art. 35. Ils ne peuvent recevoir de mandat impératif.

Art. 36. Les représentants du peuple sont inviolables.

Ils ne pourront être recherchés, ni accusés, ni jugés, en aucun temps, pour les opinions qu'ils auront émises dans le sein de l'Assemblée nationale.

Art. 37. Ils ne peuvent être arrêtés en matière criminelle, sauf le cas de flagrant délit, ni

poursuivis qu'après que l'Assemblée a permis la poursuite.

En cas d'arrestation pour flagrant délit, il en sera immédiatement déféré à l'Assemblée, qui autorisera ou refusera la continuation des poursuites.

Cette disposition s'applique au cas où un citoyen détenu est nommé représentant.

Art. 38. Chaque représentant du peuple reçoit une indemnité à laquelle il ne peut renoncer.

Art. 39. Les séances de l'Assemblée sont publiques.

Néanmoins l'Assemblée peut se former en comité secret, sur la demande du nombre de représentants fixé par le règlement.

Chaque représentant a le droit d'initiation; il l'exercera selon les formes déterminées par le règlement.

Art. 40. La présence de la moitié plus un des membres de l'Assemblée est nécessaire pour la validité du vote des lois.

Art. 41. Aucun projet de loi, sauf le cas d'urgence, ne sera voté définitivement qu'après trois délibérations, à des intervalles qui ne peuvent être moindres de cinq jours.

Art. 42. Toute proposition ayant pour objet de déclarer l'urgence est précédée d'un exposé des motifs.

Si l'Assemblée est d'avis de donner suite à la proposition d'urgence, elle en ordonne le renvoi dans les bureaux et fixe le moment de la discussion.

Une commission nommée dans les bureaux fait un rapport sur l'urgence seulement.

Si l'Assemblée reconnaît l'urgence, elle le déclare et fixe le moment où le rapport sur l'urgence lui sera présenté.

Sur ce rapport, si l'Assemblée reconnaît l'urgence, elle le déclare et fixe le moment de la discussion.

Si elle décide qu'il n'y a pas d'urgence, le projet suit le cours des propositions ordinaires.

Chapitre cinq

Du pouvoir exécutif.

Art. 43. Le peuple français délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de président de la République.

Art. 44. Le président doit être né Français, être âgé de trente ans au moins, et n'avoir jamais perdu la qualité de Français.

Ne peuvent non plus être élus après lui dans le même intervalle, ni le vice-président, ni aucun de ses parents ou alliés jusqu'au sixième degré inclusivement.

Art. 45. Le président de la République est élu pour quatre ans, et n'est rééligible qu'après un intervalle de quatre années.

Art. 46. Le président est nommé au scrutin secret et à la majorité absolue des votants,

par le suffrage direct de tous les électeurs des départements français et de l'Algérie.

L'élection a lieu de plein droit le deuxième dimanche du mois de mai.

Dans le cas où, par suite de décès, de démission ou de toute autre cause, le président serait élu à une autre époque, ses pouvoirs expireront le deuxième dimanche du mois de mai de la quatrième année qui suivra son élection.

Art. 47. Les procès-verbaux des élections sont transmis immédiatement à l'Assemblée nationale, qui statue sans délai sur la validité de l'élection et proclame le président de la République.

Si aucun candidat n'a obtenu plus de la moitié des suffrages exprimés, ou au moins 2 millions de voix, ou si les conditions exigées par l'article 44 ne sont pas remplies, l'Assemblée nationale élit le président de la République, à la majorité absolue et au scrutin secret, parmi les cinq candidats éligibles qui ont obtenu le plus de voix.

Art. 48. Avant d'entrer en fonctions, le président de la République prête au sein de l'Assemblée nationale le serment dont la teneur suit :

« En présence de Dieu et devant le peuple français, « représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle « à la République démocratique une et indivisible, et de remplir « tous les devoirs que m'impose la Constitution. »

Art. 49. Il a le droit de faire présenter des projets de loi à l'Assemblée nationale par les ministres.

Il surveille et assure l'exécution des lois.

Art. 50. Il dispose de la force armée, sans pouvoir jamais la commander en personne.

Art. 51. Il ne peut céder aucune portion du territoire, ni dissoudre l'Assemblée nationale, ni la proroger, ni suspendre, en aucune manière, l'empire de la constitution et des lois.

Art. 52. Il présente, chaque année, par un message à l'Assemblée nationale, l'exposé de l'état général des affaires de la République.

Art. 53. Il négocie et ratifie les traités. Aucun traité n'est définitif qu'après avoir été approuvé par l'Assemblée nationale.

Art. 54. Il veille à la défense de l'Etat, mais il ne peut exercer ce droit qu'après avoir pris l'avis du conseil d'Etat.

Art. 55. Il a le droit de faire grâce, mais il ne peut entreprendre aucune guerre sans le consentement de l'Assemblée nationale.

Les amnisties ne peuvent être accordées que par une loi.

Le président de la République, les

ministres et toutes autres personnes condamnées par la haute cour ne peuvent être graciées que par l'Assemblée nationale.

Art. 56. Le président de la République promulgue les lois au nom du peuple français.

Art. 57. Les lois d'urgence sont promulguées dans le délai de trois jours, et les autres lois dans le délai d'un mois, à partir du jour où elles auront été adoptées par l'Assemblée nationale.

Art. 58. Dans le délai fixé pour la promulgation, le président de la République peut, par un message motivé, demander une nouvelle délibération.

L'Assemblée délibère; sa résolution devient définitive; elle est transmise au président de la République.

En ce cas, la promulgation a lieu dans les délais fixés pour les lois d'urgence.

Art. 59. A défaut de promulgation par le président de la République dans les délais déterminés par les articles précédents, il y serait pourvu par le président de l'Assemblée nationale.

Art. 60. Les envoyés et les ambassadeurs des puissances étrangères sont accrédités auprès du président de la République.

Art. 61. Il préside aux solennités nationales.

Art. 62. Il est logé aux frais de la République et reçoit un traitement de six cent mille francs par an.

Art. 63. Il réside au lieu où siége l'Assemblée nationale, et ne peut sortir du territoire continental de la République sans y être autorisé par une loi.

Art. 64. Le président de la République nomme et révoque les ministres.

Il nomme et révoque, en conseil des ministres, les agents diplomatiques, les commandants en chef de terre et de mer, les préfets, le commandant supérieur des gardes nationales de la Seine, les gouverneurs de l'Algérie et des colonies, les procureurs généraux et autres fonctionnaires d'un ordre supérieur.

Il nomme et révoque, sur la proposition du ministre compétent, dans les conditions réglementaires déterminées par la loi, les agents secondaires du gouvernement.

Art. 65. Il a le droit de suspendre, pour un terme qui ne pourra excéder trois mois, les agents du pouvoir exécutif élus par les citoyens.

Il ne peut les révoquer que de l'avis du conseil d'État.

La loi détermine les cas où les agents révoqués peuvent être déclarés inéligibles aux mêmes fonctions.

Cette déclaration d'inéligibilité ne pourra être prononcée que par un jugement.

Art. 66. Le nombre des ministres et leurs attributions sont fixés par le pouvoir législatif.

Art. 67. Les actes du président de la République autres que ceux par lesquels il nomme et révoque les ministres, n'ont d'effet que s'ils sont contre-signés par un ministre.

Art. 68. Le président de la République, les ministres, les agents et dépositaires de l'autorité publique, sont responsables, chacun en ce qui le concerne, de tous les actes du gouvernement et de l'administration.

Toute mesure par laquelle le président de la République dissout ou proroge l'Assemblée, ou met obstacle à l'exercice de son mandat, est un crime de haute trahison.

Par ce seul fait, le président est déchu de ses fonctions; les citoyens sont tenus de lui refuser obéissance; le pouvoir exécutif passe de plein droit à l'Assemblée nationale; les juges de la haute cour de justice se réunissent immédiatement à peine de forfaiture; ils convoquent dans le lieu qu'ils désignent pour procéder au jugement du président et de ses complices; ils nomment eux-mêmes le magistrat chargé des fonctions du ministère public.

Une loi déterminera les autres cas de responsabilité, ainsi que les formes et les conditions de la poursuite.

Art. 69. Les ministres ont entrée dans le sein de l'Assemblée nationale, ils sont entendus toutes les fois qu'ils le demandent, et peuvent se faire assister par des commissaires nommés par un décret du président de la République.

Art. 70. Il y a un vice-président de la République nommé par l'Assemblée nationale sur la présentation de trois candidats faite par le président, dans le mois qui suit son élection.

Le vice président ne pourra être choisi parmi les parents et alliés du président, jusqu'au sixième degré inclusivement.

En cas d'empêchement du président, le vice-président le remplace.

Si la présidence devient vacante

par décès, démission du président, ou autrement, il est procédé dans le mois à l'élection d'un nouveau président.

Le vice-président est soumis au même serment que le président.

Chapitre six.

Du Conseil d'État.

Art. 71. Il y aura un conseil d'État, dont le vice-président de la République est de droit président.

Art. 72. Les membres de ce conseil sont nommés pour six ans par l'Assemblée nationale; ils sont renouvelés par moitié dans les deux premiers mois de chaque législature, au scrutin secret et à la majorité absolue.

Ils sont indéfiniment rééligibles.

Art. 73. Ceux des membres du conseil d'État qui auront été pris dans le sein de l'Assemblée nationale seront immédiatement remplacés comme représentants du peuple.

Art. 74. Les membres du conseil d'État ne peuvent être révoqués que par l'Assemblée et sur la proposition du président de la République.

Art. 75. Le conseil d'État est consulté sur les projets de loi du gouvernement, qui, d'après la loi, devront être soumis à son examen préalable, et sur les projets d'initiative parlementaire que l'Assemblée lui aura renvoyés.

Il prépare les réglements d'administration publique; il fait seul ceux des réglements à l'égard desquels l'Assemblée nationale lui a donné une délégation spéciale.

Il exerce à l'égard des administrations publiques tous les pouvoirs de contrôle et de surveillance qui lui sont déférés par la loi.

La loi réglera ses autres attributions.

Chapitre sept.

De l'administration intérieure.

Art. 76. La division actuelle du territoire en départements, arrondissements, cantons, et communes est maintenue. Les circonscriptions ne pourront être changées que par la loi.

Art. 77. Il y a 1° dans chaque département une administration composée d'un préfet, d'un conseil général, d'un conseil de préfecture remplissant les fonctions de tribunal administratif;

2° Dans chaque arrondissement, un sous-préfet;

3° Dans chaque canton, un conseil cantonal.

4° Dans chaque commune, une administration composée d'un maire, d'adjoints et d'un conseil municipal.

Art. 78. Une loi déterminera la composition et les attributions des conseils généraux, des conseils cantonaux, des conseils municipaux et le mode de nomination des maires et adjoints.

Art. 79. Les conseils généraux et les conseils municipaux sont élus par le suffrage direct de tous les citoyens domiciliés dans le département ou dans la commune. Chaque canton élit un membre du conseil général.

Une loi spéciale réglera le mode d'élection dans la ville de Paris et dans les villes de plus de vingt mille âmes.

Art. 80. Les conseils généraux, les conseils cantonaux et les conseils municipaux peuvent être dissous par le président de la République, de l'avis du conseil d'État. La loi fixera le délai dans lequel il sera procédé à la réélection.

Chapitre huit.

Du pouvoir judiciaire.

Art. 81. La justice est rendue gratuitement au nom du Peuple français.

Les débats sont publics, à moins que la publicité ne soit dangereuse pour l'ordre et les mœurs; et, dans ce cas, le tribunal le déclare par un jugement.

Art. 82. Le jury continuera d'être appliqué en matière criminelle.

Art. 83. La connaissance de tous les délits politiques et de tous les délits commis par la voie de la presse appartient exclusivement au jury.

Art. 84. Le jury statue seul sur les dommages intérêts réclamés pour faits ou délits de presse.

Art. 85. Les juges de paix et leurs suppléants les juges de première instance et d'appel, les membres de la cour de cassation et de la cour des comptes, sont nommés par le président de la République, d'après un ordre de candidature ou d'après des conditions qui seront réglées par les lois organiques.

Art. 86. Les magistrats du ministère public sont nommés par le président de la République.

Art. 87. Les juges de première instance et d'appel les membres de la cour de cassation et de la cour des comptes sont nommés à vie.

Ils ne peuvent être révoqués ou suspendus que par un jugement, ni mis à la retraite

que pour les causes et dans les formes déterminées par les lois.

Art. 88. Les conseils de guerre et de révision des armées de terre et de mer, les tribunaux maritimes, les tribunaux de commerce, les prud'hommes et autres tribunaux spéciaux conservent leur organisation et leurs attributions actuelles, jusqu'à ce qu'il y ait été dérogé par une loi.

Art. 89. Les conflits d'attributions entre l'autorité administrative et l'autorité judiciaire seront réglés par un tribunal spécial de membres de la cour de cassation et de conseillers d'État, désignés tous les trois ans en nombre égal par leurs corps respectifs.

Ce tribunal sera présidé par le ministre de la justice.

Art. 90. Les recours pour incompétence et excès de pouvoir contre les arrêts du tribunal administratif supérieur et contre les arrêts de la cour des comptes seront portés devant la juridiction des conflits.

Art. 91. Sauf les cas prévus par l'art. 68, une haute cour de justice juge sans appel ni recours en cassation les accusations portées par l'Assemblée nationale, soit contre ses propres membres, soit contre le président de la République ou les ministres.

Elle juge également toutes personnes prévenues de crimes, attentats ou complots contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État que l'Assemblée nationale aura renvoyées devant elle.

Elle ne peut être saisie qu'en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, qui désigne la ville où la cour tiendra ses séances.

Art. 92. La haute cour est composée de cinq juges et de trente-six jurés.

Chaque année, dans les premiers jours du mois de novembre, la cour de cassation nomme dans son sein, au scrutin secret et à la majorité absolue, les juges et les juges suppléants de la haute cour. Les cinq juges devant siéger en définitive feront choix de leur président.

Les magistrats remplissant les fonctions du ministère public seront désignés par le président de la République et, en cas d'accusation du président ou des ministres, par l'Assemblée nationale.

Les jurés, au nombre de trente six, et quatre jurés suppléants, sont pris parmi les membres des conseils généraux des départements.

Les représentants du peuple ne peuvent être jurés.

Art. 93. Lorsqu'un décret de l'Assemblée nationale a ordonné la formation de la haute cour de justice, le président du tribunal d'appel, et à défaut du tribunal d'appel, le président du tribunal de première instance du département tire au sort, en audience publique le nom d'un membre du conseil général.

Art. 94. Au jour indiqué par le jugement s'il y a moins de soixante jurés présents, ce nombre sera complété par des jurés supplémentaires tirés au sort par le président de la haute cour, parmi les membres du conseil général du département où siègera la cour.

Art. 95. Les jurés qui n'auront pas produit d'excuse valable seront condamnés à une amende de mille à dix mille francs, et à la privation des droits politiques pendant cinq ans au plus.

Art. 96. L'accusé et le ministère public exercent le droit de récusation comme en matière ordinaire.

Art. 97. La déclaration du jury, portant que l'accusé est coupable, ne peut être rendue qu'à la majorité des deux tiers des voix.

Art. 98. Dans tous les cas de responsabilité des ministres, l'Assemblée nationale peut, selon les circonstances, renvoyer le ministre inculpé, soit devant la haute cour de justice, soit devant les tribunaux ordinaires pour les réparations civiles.

Art. 99. L'Assemblée nationale et le président de la République peuvent dans tous les cas, déférer l'examen des actes de tout fonctionnaire, autre que le président de la République, au conseil d'État, dont le rapport est rendu public.

Art. 100. Le président de la République n'est justiciable que de la haute cour de justice, il ne peut, à l'exception du cas prévu par l'art. 68, être poursuivi que sur l'accusation portée par l'Assemblée nationale, pour crimes et délits qui seront déterminés par la loi.

Chapitre neuf.

De la force publique.

Art. 101. La force publique est instituée pour défendre l'État contre les

ennemis du dehors, et pour assurer au dedans le maintien de l'ordre et l'exécution des lois.

Elle se compose de la garde nationale et de l'armée de terre et de mer.

Art. 102. Tout Français, sauf les exceptions fixées par la loi, doit le service militaire et celui de la garde nationale.

La faculté pour chaque citoyen de se libérer du service militaire personnel sera réglée par la loi du recrutement.

Art. 103. L'organisation de la garde nationale et la constitution de l'armée seront réglées par la loi.

Art. 104. La force publique est essentiellement obéissante.

Nul corps armé ne peut délibérer.

Art. 105. La force publique, employée pour maintenir l'ordre à l'intérieur, n'agit que sur la réquisition des autorités constituées, suivant les règles déterminées par le pouvoir législatif.

Art. 106. Une loi déterminera les cas dans lesquels l'état de siège pourra être déclaré, et réglera les formes et les conséquences de cette mesure.

Art. 107. Aucune troupe étrangère ne peut être introduite sur le territoire français sans le consentement préalable de l'Assemblée nationale.

Chapitre dix

Dispositions particulières.

Art. 108. La Légion d'Honneur est maintenue; ses statuts seront révisés et mis en harmonie avec la Constitution.

Art. 109. Le territoire de l'Algérie et des colonies est déclaré territoire français et sera régi par des lois particulières, jusqu'à ce qu'une loi spéciale les place sous le régime de la constitution.

Chapitre onze

De la révision de la Constitution.

Art. 110. Lorsque, dans la dernière année d'une législature, l'Assemblée nationale aura émis le vœu que la Constitution soit modifiée en tout ou en partie, il sera procédé à cette révision de la manière suivante:

Le vœu exprimé par l'Assemblée ne sera converti en résolution définitive qu'après trois délibérations successives prises chacune à un mois d'intervalle et aux trois quarts des suffrages exprimés.

Le nombre des votants ne pourra

être moindre de cinq cents.

L'Assemblée de révision ne sera nommée que pour trois mois.

Elle ne devra s'occuper que de la révision pour laquelle elle aura été convoquée.

Néanmoins, elle pourra en cas d'urgence, pourvoir aux nécessités législatives.

Art. 111. L'Assemblée nationale confie le dépôt de la présente Constitution et des droits qu'elle consacre, à la garde et au patriotisme de tous les Français.

Chapitre douze

Dispositions transitoires.

Art. 112. Les dispositions des codes, lois et règlements existants, qui ne sont pas contraires à la présente Constitution restent en vigueur jusqu'à ce qu'il y ait légalement dérogé.

Art. 113. Toutes les autorités constituées par les lois actuelles demeurent en exercice jusqu'à la publication des lois organiques qui les concernent.

Art. 114. La loi d'organisation judiciaire déterminera le mode spécial de nomination pour la 1re composition des nouveaux tribunaux.

Art. 115. Après le vote de la Constitution, il sera procédé, par l'Assemblée nationale constituante, à la rédaction des lois organiques qui seront déterminées par une loi spéciale.

Art. 116. Il sera procédé à la 1re élection du président de la République, conformément à la loi spéciale rendue par l'Assemblée nationale le 28, 8bre

Chanson à boire

Quel plaisir d'être en ces lieux,
De boire et de chanter ensemble,
Vive vive le vin vieux
Et l'amitié qui nous rassemble
Ce n'est que la coupe à la main,
Qu'il faut combattre le chagrin.
Que chacun remplisse son verre
De ce nectar délicieux
Digne soutien des dieux
Que le Gange révère
Joutons
Joutons à qui boira le mieux.

Le bonheur tant recherché
Des philosophes de la Grèce,
Dans le bon vin est caché.
Pour échapper à la sagesse
Il faut donc être bien buveur
Pour retrouver le vrai bonheur
Que chacun remplisse son verre (etc.)

Vénus aux plus tendres coeurs
Cause souvent bien des alarmes
Et ses plus tendres faveurs
Font trop souvent couler nos larmes
Bacchus est bien plus généreux
En tout temps il nous rend heureux.
Que chacun remplisse son verre (etc.)

Amis puissions nous longtemps
Braver les Parques inhumaines
Toujours gais toujours contents
Boire à longs traits l'oubli des peines,
A table on brave l'avenir
Pour un buveur tout est plaisir.
Que chacun remplisse son verre (etc.)

Lettre
sur l'histoire de France
adressée
au
Prince Napoléon.

Prince.

Dans un discours que vous venez de prononcer et qui a diversement ému vos auditeurs et vos lecteurs, vous avez remercié MM. Troplong et de Persigny, des leçons d'histoire romaine et d'histoire d'Angleterre qu'ils avaient bien voulu donner à notre pays, et dont vous avez fait votre profit. Je voudrais ajouter à cet enseignement quelques mots sur l'histoire de France.

Pendant que le chef de votre dynastie (j'emprunte ses propres paroles) expiait à Ham par un emprisonnement de six années, sa témérité contre les lois de sa patrie, il usait sans entrave de ses droits de citoyen, et critiquait librement, dans les journaux, le gouvernement régulier qu'il avait commencé par attaquer à force ouverte.

Ma situation est bien différente, et je ne réclame pas de tels privilèges. Exilé de mon pays sans avoir violé aucune loi, sans avoir mérité mon sort par aucune faute, je ne suis connu de la France que pour avoir été élevé sous son drapeau et l'avoir fidèlement servie jusqu'au jour où j'en ai été violemment séparé. Mais cet exil m'a-t-il fait perdre le droit le plus naturel, le plus sacré de tous, celui de défendre ma famille publiquement outragée, et, avec elle, le passé de la France? Cette attaque injurieuse qu'un pouvoir si fort et qui vous inspire tant de confiance a endossée, propagée, affichée sur tous les murs, ma réponse peut-elle la suivre et se produire,

en se conformant aux lois, sur le sol même de la patrie? J'en veux faire l'expérience: si elle tourne contre mes voeux, et si, au mépris des plus simples notions de la justice et de l'honneur, vous étouffez ma voix en France, dans une cause si légitime, elle aura du moins quelque écho en Europe et ira, en tous pays, au coeur des honnêtes gens.

Vous avez parlé des scandaleuses dissensions intestines dont partout les Bourbons ont donné l'exemple. Plus que toute autre, la branche cadette de cette maison paraît avoir excité votre indignation, et si j'en crois le premier compte rendu de la séance, dans le tableau que vous esquissez à grands traits, les princes d'Orléans formaient un groupe sombre destiné à servir de repoussoir à la brillante peinture de l'union et des vertus des Napoléon, puisqu'il n'y a plus de Bonaparte.

Si vous nous aviez fait l'honneur de nous donner une définition un peu précise de ce que vous appelez le nouveau droit public je ne sais si je serais tombé tout à fait d'accord avec vous; mais pas plus que vous je regrette l'ancien régime. Toutefois, je n'ai pas la même horreur que vous pour le passé de la France; j'avoue que je l'ai étudié sans que mon amour propre national, aussi vif que le vôtre, ait eu trop à souffrir, et je trouve même quelque gloire dans les annales de cette antique race, sous l'égide de laquelle un petit royaume, composé de deux ou trois provinces, est devenu cette grande nation dont vous connaissez la puissance. Que, sur cette longue liste de princes, on en puisse signaler de médiocres et de méchants; que dans l'histoire de cette multitude de branches disséminées sur tant de trônes, il y ait à relever des fautes, des faiblesses, des égarements, peut être des crimes, je vous l'accorde volontiers. Les familles royales, impériales même, n'échappent pas à la loi commune de l'humanité. La Providence ne répartit pas toujours une somme égale de vertus à ceux que leur naissance peut appeler à régner sur leurs semblables. Aussi, les hommes réfléchis qui voulaient conserver la forme monarchique,

en réservant les droits des peuples, avaient-ils cherché une garantie contre ces sortes de hasards. Ils voulaient tout à la fois assurer aux nations la stabilité, l'unité, la tradition, et leur ménager le moyen de diriger leur propre gouvernement, de faire leurs affaires, en un mot, ne pas les laisser livrées au caprice d'un seul homme. C'est l'origine du système constitutionel qui semble, grâce à Dieu, devoir être bientôt établi dans toute l'Europe, et qui, par un triste jeu de la fortune, n'a disparu, momentanément je l'espère bien, du sol de la France, que pour se répandre sur le reste du continent.

Ces divisions, que vous reprochez aux Bourbons, ne sont pas, croyez-le bien, leur apanage exclusif, elles ont existé chez toutes les familles qui ont régné longtemps. Vous vous êtes allié récemment à l'une des plus anciennes, et des plus illustres maisons de l'Europe. Ouvrez son histoire: vous y verrez, il y a deux cents ans, le chef de la branche de Savoie-Carignan, celle même qui est aujourd'hui sur le trône, conduisant à plusieurs reprises les étrangers dans sa patrie pour arracher la régence à sa belle-sœur. Plus récemment encore, le grand père de votre noble et pieuse épouse ne passait pas pour avoir été toujours le sujet le plus fidèle du roi Charles-Félix. La maison de Savoie n'en est pas moins l'une des plus honorées et des plus populaires qu'il y ait en Europe.

Si votre famille avait pendant dix siècles occupé le premier trône du monde, porté à diverses reprises cinq ou six autres couronnes; si, pendant une si longue carrière, la vie publique et privée de tous ses rejetons avait appartenu à l'histoire, et nous apparaissait aujourd'hui pure de toute tache, si elle comptait autant de grands rois, autant de capitaines, autant de guerriers morts sur le champ de bataille que la maison royale de France (c'est encore historiquement son vrai nom,) alors, peut-être, auriez-vous le droit de vous montrer si sévère. Car remarquez le bien, vous ne pouvez plus juger

les familles princières avec l'austérité d'un philosophe républicain. Vous jouissez aujourd'hui d'une foule de privilèges qui vous retirent cet avantage. Vous vous êtes trouvé un beau jour sénateur, grand-cordon, général de division, prince du sang non par votre mérite, encore inconnu alors, mais par droit de naissance; et votre point de vue doit avoir changé avec la fortune.

Quoi que l'on puisse dire, il n'y a plus de parvenu, ni au Palais-Royal, ni aux Tuileries. Les maisons souveraines, et vous avez, je pense, la prétention d'en être une, les maisons souveraines ne comptent qu'un seul parvenu leur fondateur. Ce titre, car c'en est un, l'histoire le donnera à l'obscur sous-lieutenant d'artillerie qui, quinze ans après avoir quitté l'école de Brienne, plaçait sur sa tête la couronne de Charlemagne. Mais on n'est pas un parvenu quand on a affiché son droit héréditaire à Strasbourg et à Boulogne, quand on a passé sans transition de l'exil au pouvoir et qu'on s'appelle Napoléon III. Vous parlez aujourd'hui en termes magnifiques du coup d'état du 2 décembre. On ne vous a pas, toutefois, rencontré ce jour là dans le groupe des fidèles accourus à l'Élysée pour se vouer intrépidement à la fortune du nouveau dictateur. Vous n'étiez pas non plus, il est vrai, au milieu des représentants de la nation qui protestaient à la mairie du Xe arrondissement et ailleurs, contre le renversement des lois de leur pays. Où étiez vous donc? Personne ne le saurait encore, si, parmi les hommes résolus qui se consultaient à cette heure d'angoisse, pour savoir si leur devoir n'était pas d'aller combattre derrière les barricades, quelques uns ne se souvenaient de vous avoir vu tout-à-coup apparaître au milieu d'eux, sauf à disparaître quand, la fortune s'étant prononcée, la police est venue plus tard pour les saisir au nom du vainqueur. Croyez-moi, ne vous vantez pas trop d'un si zèle si tardif, et dans votre enthousiasme rétrospectif n'allez point, par égard pour vos amis d'Italie

jusqu'à établir, entre cette heureuse conspiration et l'entreprise de Garibaldi, une comparaison qui ne serait peut-être pas du goût du patriote de Caprera. Une chose m'étonne, c'est que le duc d'Orléans mon grand-père n'ait pas trouvé grâce devant vous, qui avez siégé, comme lui, au côté gauche d'une assemblée républicaine. Là s'arrête, il est vrai, l'analogie de vos destinées. Lancé sur une pente fatale, il ne sut pas résister à de déplorables entraînements: il expia sa faute. Il sortit de la convention nationale pour monter à l'échafaud, et vous n'êtes descendu des bancs de la Montagne que pour entrer dans la somptueuse demeure où le duc d'Orléans était né.

Dans la première explosion de votre loyauté monarchique, vous avez voulu envelopper aussi les descendants dans l'anathème dont vous frappiez l'aïeul. Le sténographe a fait disparaître ce fragment de vos imprécations, et n'ayant pas eu la satisfaction de vous entendre, je ne sais pas les termes dont vous avez pu vous servir; je ne connais que ce seul mot: les princes d'Orléans! Vous compreniez sans doute sous cette désignation générique le roi Louis Philippe, auquel, dans la pureté de vos opinions sur le droit héréditaire, vous ne sauriez peut-être accorder le caractère royal. Avez-vous entendu lui reprocher d'avoir combattu pour la France en 1792, et d'avoir vigoureusement conduit sa division à Valmy et à Jemmapes? Ou bien trouvez-vous qu'il fut trop libéral sous la Restauration, et qu'il ait donné de trop sages conseils au roi Charles X? Car vous savez bien qu'il n'a jamais conspiré. Prétendez-vous qu'il aurait dû condamner la révolution de Juillet, la plus pure de toutes nos révolutions, et refuser d'occuper le trône vacant, où l'appelaient les représentants de la nation? Quant à ses fils, vous les blâmez sans doute de n'avoir pas fait canonner la garde nationale de Paris en 1848, ou de n'avoir pas essayé de ramener l'armée d'Afrique; d'avoir, en un mot, préféré l'exil à la guerre civile, quand ils croyaient que la France pourrait avoir bientôt besoin du sang de tous ses enfants; et combien d'ailleurs tous les esprits

habitués au doux mouvement du gouvernement libre, étaient éloignés alors de ces dures maximes et de ces pratiques impitoyables que le spectacle corrupteur de tant de violences heureuses a fait depuis ce temps-là pénétrer dans tous les cœurs !

Ah ! quand vous pensez à la révolution de Février, je conçois votre colère. Si elle eut éclaté quelques mois plus tard, elle eut trouvé votre père à la chambre des pairs, pourvu d'une bonne dotation réversible sur votre tête. Auriez-vous, par hasard, oublié les démarches faites par le roi Jérôme et par vous, leur heureux succès en 1847, la faveur qui vous fut accordée de rentrer en France, d'où la loi vous bannissait, et l'accueil plein de bienveillance qui vous fut fait à Saint-Cloud ? Mais, parmi les huissiers qui remplissent l'antichambre de l'empereur, vous pourriez reconnaître celui qui vous introduisit dans le cabinet de Louis-Philippe, lorsque vous veniez le remercier de ses bontés et en solliciter de nouvelles.

Ouvrez l'annuaire militaire, regardez la liste des généraux en retraite. Vous y trouverez le nom de l'aide-de-camp de ce même roi qui, en 1830, fut chargé de recevoir à Paris la reine Hortense et son fils aujourd'hui votre empereur. Le roi avait violé la loi en permettant à votre tante d'entrer en France, et qui, pis est, il l'avait fait à l'insu de ses ministres : c'est, je crois, le seul acte inconstitutionel qu'on puisse lui reprocher. Mais il y a dans cette aventure quelques détails qui méritent de vous être rapportés.

Le lendemain du jour où le roi des Français avait donné audience à la reine Hortense, il y avait conseil des ministres. « — Quoi de nouveau, Messieurs ? dit le roi en s'asseyant. — Une nouvelle fort grave, sire, reprit le maréchal Soult, je sais, à n'en pas douter, par les rapports de la gendarmerie, que la duchesse de Saint-Leu et son fils ont traversé le midi de la France ». Le roi souriait. « — Sire, dit alors M. Casimir Périer, je puis compléter les renseignements que le maréchal vient de vous fournir. Non seulement la reine Hortense a traversé le midi de la France,

mais elle est à Paris. Votre Majesté l'a reçue hier — Vous êtes si bien informé, mon cher ministre, reprit le roi, que vous ne me laissez pas le temps de vous rien apprendre. — Mais moi, sire, j'ai quelque chose à vous apprendre. La duchesse de Saint-Leu ne vous a-t-elle pas présenté les excuses de son fils retenu dans sa chambre par une indisposition. — En effet — Eh bien! rassurez-vous, il n'est pas malade: à l'heure même où Votre Majesté recevait la lettre, le fils était en conférence avec les principaux chefs du parti républicain, et cherchait avec eux le moyen de renverser plus sûrement votre trône». Louis-Philippe ne tint compte de cet avis; mais, les menées continuant, le ministre, un peu plus indépendant que ceux qui exposent aujourd'hui si clairement aux chambres les intentions de votre cousin, prit sur lui de mettre fin au séjour à Paris de la reine Hortense et de son fils.

A mesure que j'écris, vos griefs contre la maison d'Orléans me reviennent à la mémoire. Il y a une de vos maximes de gouvernement, maxime essentielle, que Louis-Philippe, trop débonnaire à votre gré a négligé d'appliquer. « Que des légitimistes avez-vous dit, ou des républicains exaltés venant d'Angleterre (vous oubliez les orléanistes, mais je vous fais grâce de l'omission que je tiens pour purement accidentelle), essaient donc de faire avec mille ou quinze cents hommes une descente sur nos côtes; nous les ferions bel et bien fusillés». Or, sous le gouvernement de juillet, il y a eu une incursion à Strasbourg, et une descente à Boulogne, et il n'y a eu personne de fusillé! Grave faute sans doute! Eh bien! ces d'Orléans sont incorrigibles, et ce serait à recommencer que je crois vraiment qu'ils seraient aussi cléments que par le passé! Mais pour les Bonaparte, quand il s'agit de faire fusiller, leur parole est bonne. Et, tenez, prince, de toutes les promesses que vous et les vôtres avez faites ou pourrez faire, celle-là est la seule sur l'exécution de laquelle je compterais.

Car, il faut en convenir, le gouvernement actuel, si heureux

à tant d'égards, à moins de succès dans l'accomplissement de ses promesses. Un seul homme avait prêté serment à la constitution républicaine : il lui a fallu faire le 2 décembre. On avait dit : « l'empire c'est la paix » : et nous avons eu les guerres de Crimée et de Lombardie. En 1859 l'Italie devait libre jusqu'à l'Adriatique : l'Autriche est encore à Vérone et à Venise. Le pouvoir temporel du pape devait être respecté, nous savons où il en est, et les grands ducs attendent toujours leur restauration annoncée par la paix de Villafranca. Je sais qu'il est difficile de tant promettre, et de toujours tenir ; je connais le rôle commode que jouent tour à tour, selon les besoins de la situation, tantôt les anciens partis, tantôt les manifestations des diverses volontés nationales, puis la politique de l'Angleterre, et qu'il me soit permis d'affirmer seulement que, par le fait des circonstances, l'exécution rigoureuse des engagements pris ne peut pas compter parmi les vertus dont la famille Bonaparte doit nous présenter le touchant faisceau, et ceux auxquels on donne tant à espérer, feront bien d'y prendre garde.

A votre philippique contre les Bourbons aînés ou cadets, vous avez fait succéder le panégyrique des Napoléon. Les Napoléon ! au lendemain du procès Paterson, ce pluriel n'a pas laissé de surprendre un peu. Nous sommes depuis longtemps habitués à l'apothéose du grand empereur : nous avons tous lu les victoires et conquêtes, assisté aux pièces du Cirque, chanté les chansons de Béranger, écouté avidement les récits des acteurs, obscurs ou illustres de l'épopée impériale ; et ce gouvernement de juillet, dont vous poursuivez avec tant d'acharnement la mémoire et les représentants, avait remis la statue de votre oncle sur la colonne, recueilli ses cendres aux Invalides, couvert de la vivante image de ses exploits les murs du palais de Versailles. Mais ne craignez-vous pas de diminuer la taille du demi-dieu en voulant envelopper sa famille dans son auréole ? Car nous savons aussi ce que les contemporains pensaient et disaient des frères de l'empereur, et, pour nous en tenir aux faits les plus saillants, avez-vous oublié qu'il fallut enlever à Louis la couronne de Hollande, retirer à Joseph le commandement de l'armée

d'Espagne, à Jérôme le commandement du corps qu'il conduisait en Russie? N'avez-vous pas un cousin, Louis Lucien, si je ne me trompe, qui, au plus fort du blocus continental, naquit en Angleterre, où son père était réfugié? Et Murat en 1814? Mais ici je m'arrête; car celui-là, au moins, avait cent fois conduit nos escadrons à la victoire; et, d'ailleurs, je conserve pour les vaincus et les morts ce respect que vous ne réclamez si impérieusement que pour les heureux et pour les vivants.

Permettez-moi de vous le dire, il y a deux sujets que vous et vos amis vous reprenez trop souvent: les principes de 89 et les désastres de 1815. Je reviendrai tout à l'heure à ces principes qui me sont chers. J'aime moins à parler de 1815. Quand je songe aux prodigieux efforts que fit le génie de l'empereur pour sauver la France en 1814, l'admiration et le patriotisme étouffent en moi tout autre sentiment; et quand je contemple la grande infortune du captif de Sainte-Hélène, il n'y a place en mon cœur que pour la douleur et la sympathie. Mais, quand vous exploitez les calamités de la patrie pour en faire une arme de parti, quand vous reprochez à d'autres les traités qui en ont été la conséquence, nous sommes bien forcés de rappeler quel est celui dont les passions et les fautes ont infligé à la France une humiliation sans pareille dans notre histoire. Vous n'aimez pas Louis XIV, dites-vous, à cause du mal qu'il a fait à la France: quel sentiment avez-vous donc pour votre oncle? Louis XIV était, dites-vous, un orgueilleux despote, son royaume à sa mort était appauvri d'hommes et d'argent; mais je ne crois pas qu'à cet égard Napoléon ait rien à lui envier. Si le grand Roi a voulu assurer à Philippe V l'héritage de Charles II, le grand Empereur a voulu créer les nouveaux rois d'Espagne, de Hollande, de Naples et de Westphalie, entreprises qui nous ont bien coûté aussi cher que la guerre de la Succession et qui ne nous ont légué que des prétendants. En fin de compte Louis XIV a laissé la grande monarchie autrichienne irrévocablement dissoute, et la France agrandie de la Flandre, de l'Artois, de l'Alsace, de la Franche-Comté et du

Roussillon. L'Empereur a légué à la Restauration une France privée des conquêtes de la République, isolée en face de l'Europe, dont la nouvelle organisation politique et militaire était exclusivement dirigée contre nous. Ah ! si l'auteur du concordat et du code civil, au lieu de se lancer dans d'injustes entreprises, et de se faire un jeu des peuples et des lois, avait voulu consacrer son génie à fonder la liberté dans sa patrie, s'il avait employé cette puissance de la France, dont il sut faire un si terrible usage, à exercer sur le monde une influence libérale et bienfaisante, vous auriez le droit d'invoquer son exemple et ses préceptes. Mais, quand vous nous parlez de six cent mille hommes qui étaient toujours prêts à le suivre, vous nous obligez à vous demander où il les a conduits, et ce qu'il en a fait. Comptez combien il en a laissé dans les plaines de Castille et dans les steppes de Russie. Avez-vous jamais, dans vos voyages, traversé la chaussée qui conduit de Leipsick à Lindenau ? Vous êtes-vous figuré quelle hécatombe on fit de nos soldats, le 19 octobre 1813, sur cet étroit passage, le seul qui restât ouvert à l'armée en retraite ? Car ce même orgueil, qui avait rejeté les propositions de Dresde, n'admettant pas la possibilité d'une défaite, étouffait à la fois la voix du bon sens et celle de l'humanité, et le plus prévoyant des capitaines n'avait pas fait jeter sur l'Elster les quelques ponts qui auraient pu sauver la vie à des milliers de Français. Vous avez toujours 1815 à la bouche : mais vous nous faites souvenir qu'au retour de Waterloo, l'Empereur n'eut qu'une injure à jeter pour dernier adieu à cette armée qui venait de faire des prodiges : «... Une bataille terminée, une journée finie, de fausses mesures réparées, de plus grands succès assurés pour le lendemain, tout fut perdu par un moment de terreur panique...» Eh bien ! quand votre oncle écrivait ces lignes, il savait parfaitement que la victoire n'avait pas été un seul instant, je ne dis pas certaine, mais probable ; il savait bien qu'il n'y avait pas eu de panique, et que nos soldats combattaient encore quand il n'y avait plus aucune chance, non de vaincre, mais seulement de résister.

Après la tirade obligée sur 1815, vous invoquez l'autorité de l'Empereur, ses actes et ses paroles à l'appui de vos opinions sur le pouvoir temporel du Pape et sur la question italienne: et quoique vous ne permettiez à vos adversaires de citer que des pièces officielles, vous mêlez à des fragments de dépêches adressées par le général Bonaparte au Directoire, ou par l'Empereur au prince Eugène, une longue citation du Mémorial de Sainte-Hélène; encore ne la faites-vous pas complète. Mais prétendez-vous prouver que Napoléon ait mis le pape à Savone et un préfet à Rome, par respect pour les droits du peuple? Il avait placé la couronne de fer sur sa tête, et ce n'est pourtant pas au royaume d'Italie, mais à l'Empire français qu'il avait réuni les États du Saint-Siège. Ce n'est pas le mauvais gouvernement du pontife, mais son défaut de docilité qui le choquait. Écoutez ce qu'il écrivait à son frère Joseph, le 12 mars 1806: « Je ne veux pas que la cour de Rome entretienne aucun ministre près des puissances avec lesquelles je suis en guerre; je ne la laisserai jouir de son indépendance et de sa souveraineté qu'à ce prix (Mémoires du roi Joseph, II, 102). » Non, votre oncle n'avait pas pour la papauté cette aversion que vous lui supposez. Vous ne pouvez avoir oublié ces curieuses instructions qu'en 1821 le général Bertrand rapporta de Sainte-Hélène au même roi Joseph. Napoléon, à son lit de mort, avait insisté pour que sa famille s'établît à Rome, « s'en emparât et attachât à ses intérêts une théocratie puissante; elle ne tarderait pas à avoir un pape, des cardinaux » (Mémoires du roi Joseph, X, 264). Quelques années de plus, le vœu de Napoléon eût peut-être été rempli; un de vos cousins aurait pu s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, qui probablement alors aurait été mieux défendue.

Et Naples! Vous paraissez croire que l'existence de ce royaume date des traités de 1815. « Ce sont ces traités, avez-vous affirmé, qui ont dit: Toi, tu seras Napolitain!... » Mais qu'étaient-ils donc depuis le douzième siècle, les habitants des Deux-Siciles? Qu'étaient-ils au temps si regretté de Joseph et de Murat? L'Empereur a-t-il jamais proposé aux peuples de ces belles provinces d'envoyer des députés au corps législatif

italien, si peu de temps réuni, il est vrai? Ce n'était pas cependant qu'il eût un goût particulier pour l'autonomie de cette contrée « Le royaume de Naples m'est nécessaire, » écrivait-il à son frère; et il entendait bien que cet État vassal fournît des hommes, des contributions, voire des dotations à ses lieutenants et à ses sénateurs. Je ne vous rappellerai pas les recommandations sanguinaires qu'on peut lire à chaque page du tome second des Mémoires du roi Joseph, bien qu'il s'agisse ici de documents authentiques, publiés par votre aide de camp, et non de vagues calomnies, comme les raffinements de cruauté que vous reprochez à la reine Caroline. Je ne veux pas exagérer la portée des citations que je pourrais faire; je suis convaincu qu'en cherchant à stimuler l'énergie de son frère, l'Empereur outre-passait sa propre pensée, et je ne puis croire qu'il entendît réellement prescrire tant d'incendies, de massacres et de confiscations. Je ne méconnais pas non plus le bien que les administrateurs français ont pu faire dans l'Italie méridionale, ni les traces profondes que leur passage y a laissées. Mais, en jugeant l'Empereur par ses actes, par ses décrets et ses dépêches, non par ses conversations posthumes en quelque sorte, plus ou moins exactement rapportées, j'ai le droit de dire qu'il ne voulait donner à l'Italie ni la liberté, ni l'unité, ni même l'indépendance.

J'aime à me rappeler au contraire quelle influence le gouvernement de Juillet avait exercée sur l'Italie par l'action pacifique de son exemple; j'aime à me rappeler que, lorsque le trône de Louis-Philippe s'est soudainement écroulé, Naples et Florence avaient des institutions constitutionnelles; que l'ambassadeur du roi des Français qui avait l'âme comme il avait les traits de Dante, était l'appui d'un pontife libéral, le conseiller et le modérateur de la révolution qui s'opérait à Rome; et le Statut piémontais, qui va devenir la loi de toute la péninsule, ne procède-t-il pas de la Charte de 1830? J'aime encore à me rappeler que, si ce gouvernement s'est écarté une fois de ce principe de non-intervention fondé par lui, et qu'on invoque

aujourd'hui plus qu'on ne l'observe, ce fut pour occuper Ancône et pour mettre un terme à la réaction qui ensanglantait les Romagnes. — Mr. président, il y a encore une autre intervention à reprocher au gouvernement de Juillet : à deux reprises il a fait entrer son armée en Belgique. Il est vrai que, lorsqu'il prenait la citadelle d'Anvers, il agissait d'accord avec toute l'Europe, en vertu de ce concert des grandes puissances dont vous ne tenez aucun compte quand vous vous lancez dans les entreprises, et que vous voulez rétablir ensuite pour vous aider à sortir des embarras que vous avez créés ! Mais je remarque, Prince, que dans votre discours si rempli d'allusions, vous n'en faites aucune à la fondation de ce royaume de Belgique ; vous nous dites même que « les traités de 1815 n'avaient été modifiés que dans le sens de leurs dispositions favorables à la liberté européenne. » Considérez-vous donc comme une modification si funeste de ces traités la substitution d'un État neutre à ce royaume des Pays-Bas, spécialement créé en haine de la France, placé comme un bastion menaçant devant la plus ouverte de nos frontières ? Ou bien les institutions dont jouit la Belgique vous rendent-elles ce pays si odieux que vous considériez son existence comme un péril ou comme un reproche ? Je ne prétends pas que l'Italie, avec son vaste et populeux territoire, doive se renfermer dans le rôle modeste, quoique plein de dignité, que remplit la Belgique ; mais je souhaite cordialement aux Italiens d'être aussi heureux, aussi bien gouvernés que les Belges, et de savoir pratiquer leurs nouvelles institutions avec autant de sagesse et de succès. Et, quand je forme ce vœu, je crois témoigner à nos voisins au delà des Alpes ma profonde sympathie. La France ne doit avoir de malveillance pour aucun peuple ; mais s'il en est un, dans la famille européenne, dont nous ne soyons séparés par aucun préjugé, par aucune rancune, par aucun antagonisme d'intérêt, vers lequel nous soyons attirés au contraire par une certaine conformité d'origine, de langue, de religion, de

goûts et d'habitudes, c'est le peuple italien. Qu'il soit donc libre, indépendant! qu'il cherche même à réunir par un lien nouveau et plus étroit les parties de ce grand tout séparé depuis quinze siècles! Je ne vois pas comment on peut lui contester ce droit, pourvu qu'il opère ce travail d'agglomération sans lui donner nulle part le caractère d'une conquête et d'une tyrannie, pourvu qu'il réussisse à établir l'union, l'égalité parfaite entre toutes les fractions dont il se compose encore; pourvu enfin qu'il rassure les consciences catholiques justement alarmées, et garantisse l'indépendance réelle, efficace du chef vénéré de notre Église. Je goûte peu, je l'avoue, les moyens employés depuis dix-huit mois pour arriver à ce but. Je crois qu'on peut professer des opinions libérales sans admirer toutes les entreprises révolutionnaires, et pas plus en politique qu'en religion je n'accepte la maxime « que la fin justifie les moyens. » Je confesse donc n'aimer guère ni les expéditions secrètement encouragées, publiquement désavouées et dont on s'empresse ensuite de recueillir les fruits; ni ces invasions soudaines que n'accompagne aucune des formalités salutaires et protectrices consacrées par le droit des gens; ni cet acharnement contre un jeune roi, dont on tient à précipiter la chute dès qu'on le voit entrer dans la voie des réformes, et dont on se hâte de consommer la ruine dès qu'on le voit disposé à se défendre. Et surtout, je le déclare, je ne puis m'incliner et battre des mains quand je vois le général piémontais qui venait de complimenter l'Empereur en Savoie, accourir de Chambéry, la main encore chaude de l'étreinte du chef de l'État, pour écraser cette poignée de Français autorisés par lui à défendre les États du pape.

Et c'est aux victimes de cette funeste rencontre qu'on reproche d'avoir combattu sous un général « séparé, dit-on, « du gouvernement de son pays! » Il faut un étrange sang-froid à ceux

qui tiennent un tel langage, pour faire semblant d'ignorer que Lamoricière, placé sous la double sauvegarde de son mandat de représentant, et d'une vie intègre, glorieuse, pure de toute tache, a été arraché de son lit une belle nuit; que perclus de douleurs, résultat non des plaisirs des grandes villes, mais de dix-huit années de bivacs et de campagnes incessantes, il a vu ses membres assujettis dans une de ces étroites cellules où l'on enferme les galériens quand on les conduit au bagne; qu'on lui a brisé son épée, qu'il a été jeté en prison; de la prison mené en exil; et qu'en mettant son retour au prix de son honneur, on l'a retenu sur la terre étrangère jusqu'à ce que son fils unique soit mort loin de lui. Voilà ce qu'on appelle, dans ce temps de confusion et de mensonge où nous sommes, « un général séparé du gouvernement de son pays! »

Vous traitez les affaires avec autant d'équité et de sincérité que les personnes; et, en relevant les apparences du gouvernement parlementaire, vous avez eu de bonnes raisons pour en repousser les réalités. La première nécessité d'un gouvernement qui se met en face d'une assemblée libre, c'est d'avoir une politique avouable et de la défendre contre l'opinion des uns en s'appuyant loyalement sur l'opinion des autres, mais votre politique a consisté jusqu'ici à tromper tout le monde, en ne refusant des promesses et des espérances à personne. Vous avez deux faces et vous les montrez toutes deux tous les jours. Vous dites aux catholiques: « Ne me reconnaissez-vous plus? je suis le gouvernement qui a fait l'expédition de Rome, qui a accablé le Pape de ses sympathies, avant, pendant et après la guerre; qui a signé la paix de Villafranca, qui a renforcé la garnison de Rome, en rappelant son ambassadeur de Turin; qui seul a maintenu ses vaisseaux devant Gaëte. » Vous dites aux partisans exaltés de la révolution italienne: « Pourquoi vous défiez-vous de moi, et que

vous fait la présence de mes troupes à Rome? Avez-vous oublié que j'ai consenti jadis à contre cœur à l'expédition de Rome; que j'ai écrit la lettre à Edgar Ney; que la paix de Villafranca a été dans mes mains une lettre morte; que j'ai dit bon voyage à celui qui partait pour Castelfidardo; que j'ai rappelé après tout ma flotte de Gaëte, et qu'il n'y a plus aujourd'hui ni États-Romains, ni royaume de Naples? » Enfin, vous tournant vers la France, et lui montrant les deux partis caressés et trompés tour à tour, vous tirez de la confusion même de vos actes une dernière vanité; vous érigez ce conflit de contradiction en système et vous dites : « Voyez comme l'on se plaint de moi! Ne suis-je pas la modération en personne? N'ai-je pas su garder un sage équilibre? N'est-ce pas le juste milieu ressuscité? Casimir Périer serait content. » Et c'est pour jouer un rôle dans cette comédie, à la face de l'Europe, que vous avez rendu la parole aux députés de la France! Mieux valait laisser par terre, comme vous l'avez fait depuis dix ans, les débris de la tribune brisée sous la main un instant égarée de vos soldats.

Je ne conteste pas votre force; j'en sens tout le poids à l'arrogance de votre langage et à mes inquiétudes pour l'avenir de mon pays; mais j'en sais aussi l'origine, et vous ne la déroberez jamais, cette origine, aux yeux de la France. Vous parlez volontiers de l'abaissement militaire de notre pays sous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1815; mais c'est une calomnie, et vous le savez. Vous avez trouvé debout ces fortifications de Paris qui avaient si cruellement fait défaut à votre oncle. Dieu veuille que nous n'ayons jamais besoin de les défendre! Mais elles n'en donnent pas moins, dès aujourd'hui, à notre pays une liberté d'action qui lui manquait avec une capitale ouverte. Vous avez trouvé des cadres, des soldats, une armée éprouvée par une guerre avantageuse à la civilisation, pure de toute injustice et de tout péril pour la France et pour l'Europe. Je sais que vous n'avez pas visité cette Algérie dont les destinées vous ont été un moment confiées. Vous vous êtes borné à lancer de Paris un certain nombre

de décrets, et vous avez laissé le soin de les mettre en œuvre à un successeur qui a quitté la partie après un an d'infructueux efforts pour sortir du chaos; si bien qu'il n'a fallu rien moins que la main du vainqueur de Sébastopol pour rétablir dans notre colonie un peu d'ordre et de sécurité. Mais si vous n'avez pu dérober quelques jours à vos occupations parisiennes pour les consacrer à cette France d'outre-mer, vous avez du moins l'inestimable bonheur de voir débarquer nos légions d'Afrique en Crimée; si vous n'avez pu les suivre jusqu'à la fin de leurs glorieux travaux devant Sébastopol, vous avez pu du moins entendre raconter leurs exploits à Magenta et à Solférino, retenu loin d'elles, comme vous l'avez expliqué, par le soin de rechercher le matériel de guerre de la duchesse de Parme. Certes, si le gouvernement de Juillet a commis des fautes, on ne mettra pas au rang de ses fautes la vaillante armée qu'il a léguée à la France, et qu'il n'a jamais songé à s'approprier d'une façon particulière ou à tourner contre les lois.

Ce sera là un honneur que vous n'enlèverez point à ce gouvernement et qu'on ne peut effacer avec des injures. Il parlait moins que vous des principes de 1789, mais il les pratiquait davantage; il ne faisait point de leur étalage une cause de trouble et d'anxiété pour le monde; mais il faisait de leur application une source d'ordre, de liberté, et de prospérité pour la France. Il ne disputait aux représentants du pays ni la discussion détaillée du budget, ni l'action directe du parlement sur des ministres responsables, et ce n'est pas à lui qu'on eût fait l'insulte de considérer comme un progrès le décret du 24 novembre. Ses lois les plus rigoureuses étaient ces lois de septembre, qui seraient acceptées aujourd'hui comme un affranchissement et comme une grâce; mais aux jours de ses plus grands périls et quand la vie de son chef était pour la dixième fois menacée, il eût reculé avec répugnance devant la loi de sûreté générale. C'est peut-être la faute du vieux sang français qui coule dans mes veines; mais de même, Prince, que les attendibili de Naples excitent votre indignation et votre pitié, je ne puis penser sans la plus vive douleur, qu'au moment où j'écris,

un Français peut être arraché sans jugement à sa famille, à ses amis, pour mourir dans une captivité lointaine ! Que dis-je, sans jugement ! c'est en secret qu'il faut dire, et sans qu'une simple mention au Moniteur apprenne à tous qu'une décision administrative vient de retrancher sommairement un citoyen de la patrie. Et vous appelez-là calmer les haines intestines, et fermer les plaies de nos révolutions ! Il y a dans cette conduite autant de prévoyance et autant de loyauté que dans votre politique étrangère.

Vous rêvez de grands bouleversements en Europe. Moi je forme un vœu pour la France. C'est que mon pays sorte d'un état où il peut être lancé dans des entreprises qu'il n'a pas approuvées à l'avance ; où il peut s'endormir sous le régime de la protection et se réveiller dans les bras du libre échange, passer sans transition de la paix à la guerre, de la prospérité à la ruine. C'est enfin qu'il soit délivré du « bon plaisir » quelle que soit la forme sous laquelle on en a déguisé le retour. Quand la nation, quand chaque Français jouira de la même sécurité, de la même liberté, de la même inviolabilité, alors on aura droit d'inscrire en tête de notre constitution les principes de 89 dégagés des utopies de 91, des crimes de 93, et de l'hypocrisie d'une autre époque. »
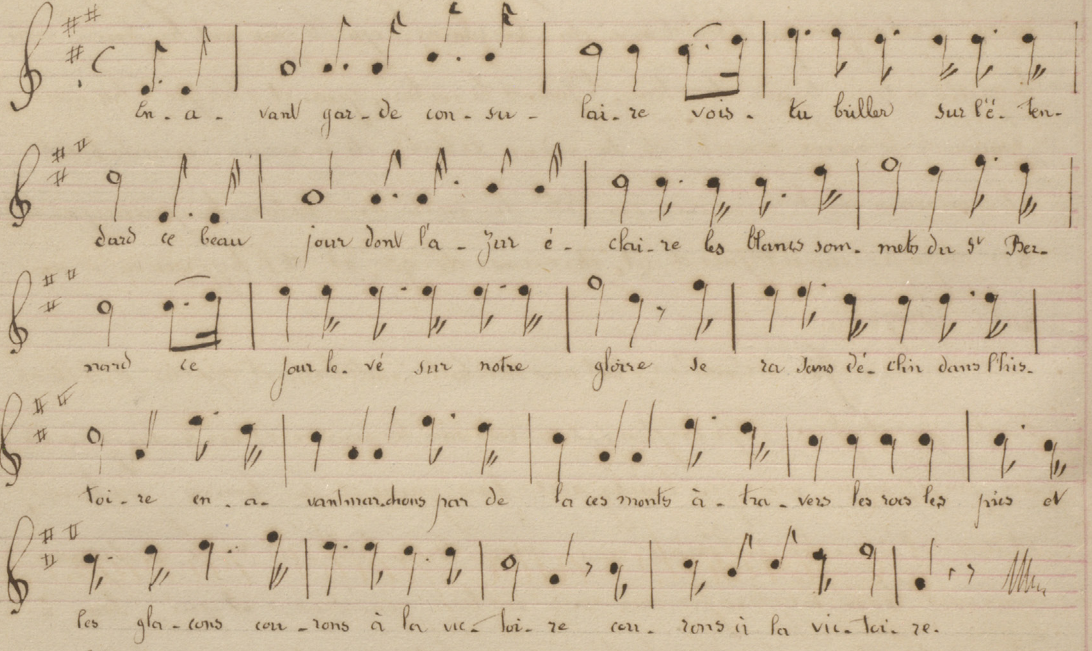
Je m'arrête ; c'est une douleur inutilement ajoutée à celle de l'exil, que de fixer trop longtemps sa vue sur les maux et sur les dangers de son pays ; mais, vous qui traitez avec l'arrogance de la bonne fortune, et avec l'injustice inhérente aux succès immérités, ces races antiques qui ont régné longtemps sur une nation généreuse et qui, tour à tour rejetées et ramenées par le flot des révolutions, s'étaient enfin associées à sa liberté, comme jadis à sa grandeur ; vous qui jouissez du fruit accumulé de tant de travaux, de tant de sagesse et de tant de gloire, et qui le mettez tous les jours en péril, sachez bien que si vous ne sortez pas des mauvaises voies où vous êtes si profondément engagés, ce n'est pas aux Bourbons, ni aux d'Orléans auxquels on n'a jamais pu du moins adresser un

tel reproche; c'est à vous et aux vôtres qu'on pourrait alors renvoyer les paroles de votre oncle au Directoire: « Qu'avez-vous fait de la France ».

Henri d'Orléans.

15 Mars 1861.

Le passage du mont S.t Bernard.



Honneur au drapeau tricolore
Fier d'un passage aussi hardi,
De ses plis, il ombrage encore
Le chapeau vainqueur à Lodi.
Par leur fraternité de gloire
Tous deux ils vivront dans l'histoire

En avant marchons.

Soldats, point de bras inutiles
Que l'airain traîné sur ces mers
Sillonne ces flots immobiles
Durcis par d'éternels hivers
D'échos en échos dans l'histoire
Ces coups publieront notre gloire

En avant marchons.

Chantons au milieu des nuages
Et que l'aigle des vieux Romains
Mêle en fuyant, ses cris sauvages
A nos concerts républicains.
Ces faits, répétés par la gloire
Devancent l'Europe et l'histoire

En avant marchons.

Halte à l'hospice, buvons frères,
Au succès du premier combat
Chiens fidèles de ces bons pères,
Partagez le pain du soldat;
Qu'un de vous nous suive à la gloire
Il aura son nom dans l'histoire

En avant marchons.

Les trois couleurs sont parvenues
Au sommet du pic indompté.
En font luire à travers les nues,
L'arc en ciel de la liberté
Puisse-t-il, fidèle à la gloire
Ne jamais pâlir dans l'histoire

En avant marchons.

La plaine au combat nous invite
La voilà, nous la voyons tous,
Ce torrent qui s'y précipite
N'y doit arriver qu'après nous,
L'Italie! à nous l'Italie
Battez tambours qu'on se rallie
En avant plus prompts Que les flots des monts
Qui de roc en roc s'en vont tombant par bonds,
Tombons sur l'Italie. (bis).

Conseils aux poëtes ouvriers.

J'ose aujourd'hui, frères en poésie,
Vous conseiller, vous faire la leçon,
Pour être utile, il faut braver l'envie,
La vérité doit se dire en chanson

Or, écoutez, si vous êtes poëtes,
Ce que disait l'Homère de nos jours,
Sans le travail, enfants jamais de fêtes
Chantez, chantez, mais travaillez toujours

Travaux et chants, amis, c'est votre gloire,
C'est tout pour vous, santé, plaisirs, bonheurs,
On ne vit pas que pour manger et boire
Et la paresse amollit tous les coeurs.
En travaillant, produisant sans relâche,
Aux malheureux vous porterez secours.
L'homme ici-bas doit accomplir sa tâche.
Chantez, chantez, mais travaillez toujours

Pour vos chansons, que peut-être on renomme
Ne rêvez pas à l'immortalité.
Quelques pensers ne font pas un gd homme,
Jugez votre oeuvre à son utilité.
Faites des vers et des chansons quand même,
Un court refrain vaut mieux qu'un long discours
Mais le travail aussi c'est un poème.
Chantez, chantez mais travaillez toujours

Pour le progrès l'amour et la nature
Chantez, chantez poètes artisans.
Mais pour flatter le vice et l'imposture
Oh! taisez-vous, mépris aux courtisans!
La poésie, en nos âmes éveille
L'amour du bien, source des purs amours
Le travailleur en chantant fait merveille
Chantez, chantez mais travaillez toujours.

Lorsqu'au soleil la plante parasite
Vient étaler ses inutiles fleurs,
C'est un devoir de l'arracher bien vite;
Fais place, ivraie, aux épis producteurs!
La vie hélas! reste souvent stérile,
Puissent vos chants en embellir le cours,
Mais, croyez-moi pour la rendre fertile
Chantez, chantez, et travaillez toujours.

Adolphe Devant.

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne;
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé...
Bon Français quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (bis) dans l'Angleterre (bis)

Au printemps ma vigne en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur;
L'été c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne tout s'est ouvert,
C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.
Bon Français &

J'aime ma vigne en vieux jaloux;
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle.
Mon sel pince le maraudeur;
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau
Bon Français &

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église;
Quand j'y descends, je marche droit.
De mon vieux vin, je bois un doigt,
Un doigt... deux doigts... et je me grise:
A moi le mur!... et le pilier!...
Je ne trouve plus l'escalier.
Bon Français &

La vigne est un arbre divin;
La vigne est la mère du vin;
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à téter dans un verre;
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne, buvons toujours.
Bon Français &.

Les Cadeaux d'Noce

Chansonnette

Paroles de Mr. Adre Flan — Musique de P. Henrion

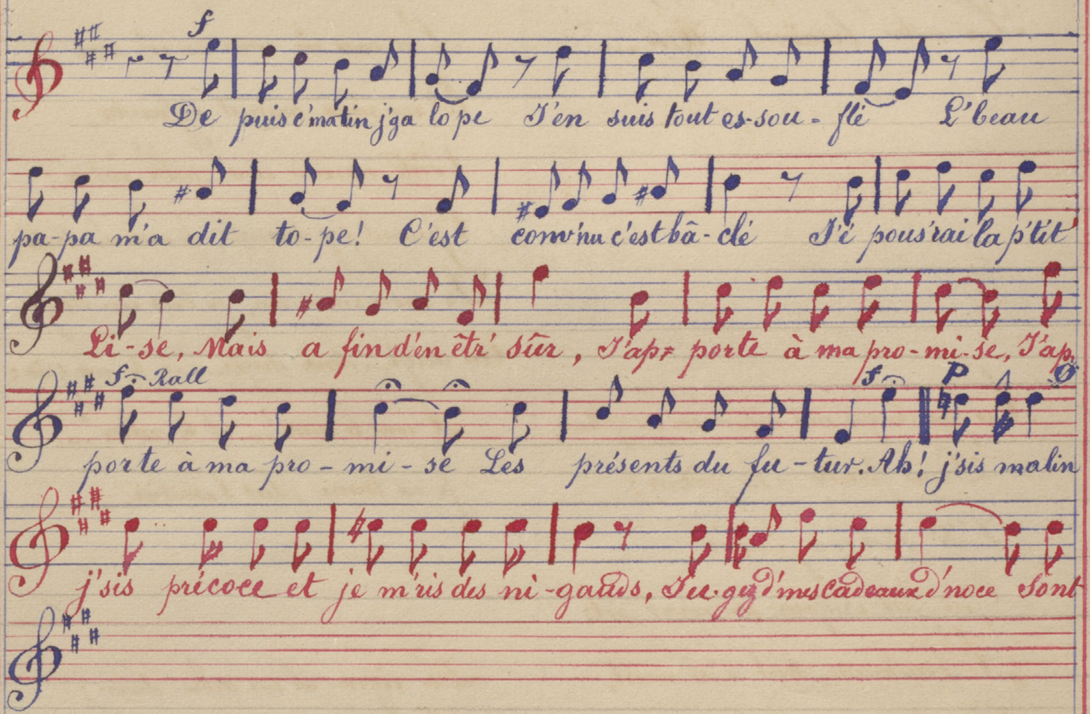


Table.

A la lyre, (air de Bridel) — 1.
Thibaut Comte de Champagne et Raoul C.te de Soissons. — 2.
Je t'aimerai, je chérirai mes chaines. — 3.
Charles d'Orléans père de Louis XII. — 4.
Epitaphe de la fameuse Laure, par François 1.er — 4.
Le Contrat d'amour, paroles et musique de Cousin Jacques. — 5.
A Isménie.. air de Lejoncourt. — 6.
Les Souvenirs du Pays, par Bétourné. — 7.
A mon cigarre. air de Pinet. — 8.
Eloge du Café, par Léger. — 9.
Alvar, complainte par le C.en Radet — 10.
Le Souvenir, par Du Theil. — 13.
Voila Minuit, par M.elle Clairval. — 13.
L'Argent — 14.
Le délire bachique de Désaugiers — 15.
Ballade de François 1.er — 16.
La Violette — 17.
Mes Etudes à Cythère — 18.
L'Arabe au tombeau de son Coursier — 19.
Mes amis trinquons, trinquons — 20.
Le Vétéran par M.elle Clara — 21.
L'Etudiant — 24.
Grandeur et simplicité — 25.
Epigramme de Cupido et de sa Dame, par Marot — 26.
Le Contrat d'amour par Reigny. — 27.

Chanson adressée à Diane de Poitiers par Marot .... 28.
Épigramme à la même .... 28.
Joconde, par Étienne .... 29.
Dernières paroles d'un buveur .... 31.
L'Avenir de Salga .... 32.
Mme. Grégoire de Béranger .... 32.
Le Pauvre Aveugle de Désargues .... 33.
Ma Tabatière .... 34.
Le Marchand de Coco. .... 35.
Les jouissances .... 36.
Romance de Jeannot et Colin .... 37.
Les Jouissances (anonyme) .... 38.
Le Grenier du Poëte, de Béranger .... 39.
Raphael à la Fornarina .... 40.
Edgard à Octavie, par Léjoncourt .... 40.
Le dernier beau jour d'Automne .... 41.
Hommage aux Dames .... 42.
Le Paladin, d'Audibert .... 43.
Ma Confession aux Prêtres de Momus. .... 44.
Mon Amie et mes Amis .... 45.
Ariette du Bouffe et du Tailleur .... 46.
L'Amour piqué par une abeille .... 47.
Emploi de la vie humaine, par Despreaux .... 48.
Les Laveuses du Couvent, par Ed. Thierry .... 49.
Folie, par Mellin de St. Gelais .... 50.

Amphigouris — 51.
Dialogue entre Chauvin et Desbuet — 52.
Les Pinceaux, la Lyre et les Vers — 53.
Ballade de Clément Marot — 54.
Départ pour la Syrie — 55.
Le beau tétin, par Clément Marot — 56.
La Brigantine, de Casimir Delavigne — 57.
La descente aux Enfers, de Béranger — 58.
Loth et ses Filles, menuet d'Erato — 59.
L'Accident arrivé à une fille vertueuse — 60.
Le Vieux Célibataire, de Béranger — 60.
Air de Joseph, par Duval — 61.
Le Klepthe de Bétourné — 63.
Ah! si ma dame me voyait — 64.
Air de Gulnare; je trouve une femme jolie — 65.
Les Vœux de Demoustiers — 66.
Le temps que je regrette — 66 bis
La Marseillaise — 67.
Le Soldat de planton au bivouac de Napoléon — 68.
Voguons toujours, barcarolle de Durand — 69.
Empire de l'Amour, passeport — 70.
La Bacchante de Béranger — 71.
Hommage aux Femmes — 71.
La Vivandière de Béranger — 72. 73.
Vive la Maigreur — 74.
Récit d'un factionnaire — 75.
Les vrais biens de la vie — 77.
Il dort (Napoléon) — 78.

Oscar — 78.
Le Poëte et son enfant — 79.
Ma vie Epicurienne, de Désaugiers — 81.
Loin de nous Sœurs du Permesse — 82.
Vive un Clystère — 82.
Mon Grenier, par Jacinthe Leclerc — 83.
Chantons Bacchus — 84.
Le dernier des Abencerrages — 85.
L'Exil d'Apollon — 86.
La Sentinelle, par Choron — 87.
Compagnons aux faces vermeilles — 88.
Une Course d'Omnibus — 89.
Tic, toc. — 92.
La Bohémienne — 93.
Hymne à l'Espérance — 94.
Réveillez-vous, ne vous reveillez pas — 95
Les fils de Varsovie, par Pascal — 96.
Les Laveuses du Couvent — 97.
La Semaine de Suzon — 98.
La Veillée villageoise — 99.
Ça vous va t'il bien — 100.
Le bon Henry, d'Armand Gouffé — 101.
Cantate — 102.
Brulant d'amour et partant pour la guerre — 103.
Ariette sur la Femme — 104.
O Fontenai qu'embellissent les roses — 105.
Francs lurons courons — 106.
Je pense à toi, paroles de Mr. Sain — 107.
L'Immortel laurier — 108.

Le Champagne — 108
Le Bouclier du Guerrier amoureux — 109
Aussitôt que la lumière — 110.
Vive la gaité des champs — 111.
à Béranger — 112
La Chaudière de Béranger — 113
La mort du Diable, de Béranger. — 115
La nouvelle année — 116.
Le Sergent de la banlieue, par Lecarpentier — 117.
C'est une femme, par Lejoncourt — 119.
Les hirondelles de Béranger — 120.
Le Chant des Pyrénées de Bétourné — 121.
Jetés dans cette pauvre vie — 122.
Les yeux d'une mère par Brault — 123.
A demain les affaires — 124.
Adieu mon beau navire — 125.
Le retour du Croisé — 126.
Le retour de Pierre — 127.
Le Roi de la Fève — 128.
Il faut dîner, de Reigny — 129.
Vers en forme de verre, par Panard — 130.
— id — de bouteille — 131.
Chanson à boire de Panard — 132.
Portrait de la vie, par Lombard de Langres — 133.
Les Oisons Gaulois, par Adrien Pascal — 134.
Gais Matelots, chantons; par Em. Barateau — 135.
Jetés dans cette pauvre vie — 136.
C'est une larme, de Lafond — 137.
La leçon d'escrime, — 137.
Les tribulations d'un Curé de campagne — 138.

Le Souvenir du peuple — 139.
Les Cornichons — 140.
Vive le vin — 140.
Les trois couleurs — 141.
Le vieux Vagabond — 142
Le vieux Commis — 143.
Dis moi donc mon p'tit hippolite — 144.
Bélisaire — 145.
Le Mont St. Jean — 146.
La Colonne — 147.
Fanfan la Tulipe — 148.
Laisse en paix le Dieu des combats — 149.
Aventure arrivée à deux amants — 150.
La Comète, — 151.
Le Dieu des bonnes gens — 152.
Ode à Bacchus — 153.
Le Vin et la Femme — 155
Épitre au vin de Champagne — 156.
Le Bailleur éternel — 157.
Les Moutons — 158.
Ma Normandie — 159.
Annonce d'un bateleur — 159.
Ah! si j'étais jeune et vaillant — 160.
L'embarras du choix — 161.
L'Enfer en goguettes — 163.
La sage résolution — 165.
Les Polissons — 167.
Le Curé requinqué — 168.
Après nous le Déluge — 169.

Souvenirs nocturnes de deux Époux du 17e siècle — 170.
J' m'en f... — 172.
Adieu à l'hiver — 173.
Les Oisons Gaulois — 174.
Les Panpan — 175.
Les fils de Varsovie — 176.
Ah! quel plaisir d'être Soldat — 177.
Le Fils du Pape — 180.
Dormez donc, mes chères amours — 181.
L'aimable Fanchon — 182.
Mon ame — 182.
Les Vendanges — 183.
Un moment de vivacité — 184.
La confession de Zulmé — 185
La manière de vivre cent ans — 189.
Éloge de l'eau — 190.
Le nec plus ultra de Grégoire — 191.
Bibi, ou ma carrière bachique — 192.
Le sans-soucis — 193.
Quand, quand ou les questions — 194.
Anacréon — 195.
Gloire et bonheur (vois tu cette troupe guerrière?) — 197.
Toi — 199.
Voltaire — 200.
Le volcan d'amour — 201.
Ah! qu'on est bête — 203.
Panégyrique du bonhomme St. Carnaval — 204.
La Suissesse au bord du lac — 205.
Momusienne — 206.

Les Souvenirs du Pays. — 207.
La Vertu, l'Amour et la Paix — 208.
Ma Chaumière — 209.
Le Vin — 210.
Les Femmes et le vin — 211.
Bocage que l'aurore — 212.
Rions, chantons — 213.
Les Concerts d'Été — 214.
Heureux qui dans sa maisonnette — 215.
Camarades, buvons! — 216.
L'Empire des belles — 217.
Le Paradis de Mahomet — 218.
Mes Amis, buvons à la ronde — 219.
La mort de Grégoire — 220.
Garde à vous — 221.
La Fontaine de l'amour — 222.
Restons encore — 223.
La résignation d'un bon vivant — 224.
Ronde de table — 225.
Les effets du printemps — 226.
L'hymen de Maleck-Adhel et de Mathilde — 227.
Comme s'il en pleuvait — 228.
L'Arabe pleurant son coursier — 229.
Hymne à l'Égalité — 230.
Les Frélons — 231.
Mes amis ayons toujours femme aimable, bonne table — 232.
La tempérance — 232.
Verse encore — 233.
Je ne chante plus — 234.

C'est mon histoire — 234.
Le Chant des Belges — 235.
Le premier soupir de Rousseau — 236.
Une grande soirée chez les époux Potard — 237.
J'aime à fumer — 239.
J'amais et pourtant — 240.
La blanche marguerite — 241.
Le Surnuméraire — 242.
Chœur des chasseurs de Robin des Bois — 243.
Le Puits d'amour — 244.
Ah! que de chagrins dans la vie — 245
Le Flaneur — 246.
Ses Adieux (de Napoléon) — 247.
La maladie des Dieux — 248.
Venez, venez dans mon parterre — 249.
L'Élève Épicurien — 250.
Le Louvre — 251.
A bas les Femmes — 253.
Prédiction de Nostradamus — 256.
La bonne vieille — 257.
Le Panthéon — 258.
Où c'qu'est donc cell' qu'elle a mon cœur — 259.
Histoire de France en 10 chapitres — 260.
Tyrolienne — 261.
Walse du Duc de Reischtadt — 262.
Le mépris des richesses — 263.
Momus n'est pas mort — 264.
Adieu, vieux amis de la gloire — 265.
Le Charlatan — 266.
Le vieux Caporal — 268.
Les premières amours de Chauvin — 269.
Lettre de Chauvin malade — 271.
Les adieux de Pierre — 272.

La Noce de Melle Gibou ____ 273.
Valsez mes enfants ____ 277.
Lettre d'un vicaire à une convertie ____ 278.
Sermon d'un Curé de campagne ____ 279.
Les jolies petites Rêves d'un Anglais ____ 281.
La vache perdue ____ 282.
Le Verre ____ 283.
Appel au peuple souverain ____ 284.
Prière des Hébreux ____ 285.
Toujours ____ 286.
Le vieux bonhomme ____ 287.
Le Cotillon ____ 288.
Ronde de table ____ 289.
A Fanchon ____ 290.
Air du devin de village ____ 291.
La double félicité ____ 292.
Le Farceur ____ 293.
La Parisienne ____ 295.
Les adieux à la gloire ____ 296.
Le Bal ____ 297.
Ma Nacelle ____ 298.
Crois moi ____ 299.
Toast ____ 300.
Les gouttellettes d'eau ____ 301
Le pauvre marin ____ 303
Ivan ____ 304
Une fleur pour réponse ____ 305
Les Boeufs ____ 306
Enfants n'y touchez pas ____ 307
Le Rossignol ____ 308

Les vingt sous de Perinette — 309
République française — 310
Lettre sur l'histoire de France — 326
Chanson à boire — 325
Le passage du mont Saint Bernard. — 322
Conseils aux poètes ouvriers — 325
Ma vigne — 327